This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

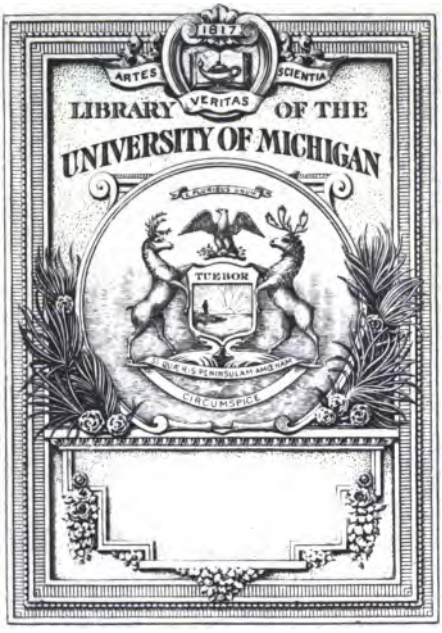
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

48


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Z
1007
.B586

BIBLIOTHEQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois

DE JUILLET, AOUT & SEPTEMBRE.

1745.

TOME TRENTE-CINQ.

Prémière Partie.

BIBLIOTHEK D. KÖN. CAB. BERLIN

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLV.

Bibliotheque Nijhoff
9916 30
21625

BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Juillet, Aout & Septembre, 1745.

ARTICLE I.

De quamplurimis PHOSPHORIS nunc primum detectis Commentarius.

C'eſt-à-dire:

MEMOIRE *ſur un grand nombre de* PHOSPHORES *nouvellement découverts.* A *Bologne*, chez *L. a Vulpe*, 1744. Grand *Quarto* de 85 *pages.*

L'Auteur de ce Mémoire eſt *Jaques Barthélémi Beccari*, Profeſſeur de l'Inſtitut de Bologne. Son nom eſt exprimé à la fin de la Dédicace adreſſée à S. *Catherine Vigri.*

Malgré ce début, que la Patrie de l'Auteur excuſe, nous avons lu avec plaiſir un Ouvrage, qui ajoute aux découvertes de Mr. *du Fay*,

& qui nous aprend plusieurs nouveautés sur la lumière.

Il y a cent ans, à peu près, qu'on ne connoissoit encore que trois Phosphores: celui de Bologne entre les Fossiles, les Bois pouris pour les Végétaux, & les Vers luisans dans le règne des Animaux.

Depuis ce tems-là les heureux travaux des Physiciens ont infiniment étendu les bornes de ce phénomène. On a découvert les Phosphores de l'Urine, de l'Alun, & de presque tous les Excrémens. Mr. *du Fay* a ajouté à ces Phosphores d'autres corps qui s'imbibent de la lumière du Soleil, & qui rendent une lueur plus ou moins considérable dans les ténèbres. Mr. *Beccari* ne parle que des corps luisans de cette dernière espèce, mais il en a trouvé beaucoup davantage que Mr. *du Fay*. Toute la Terre se trouve remplie d'éponges de la lumière.

Il partage ces corps en deux Classes. La prémière rend de la lumière, ou simplement par elle-même, ou après en avoir été abreuvée par l'action du Soleil: la seconde demande un frottement plus ou moins considérable. Mr. *Beccari* commence son Mémoire par la prémière de ces Classes.

Le hazard avoit offert à Mr. *Boyle* la découverte de la lumière des Diamans. Ce même hazard revint en faveur de Mr. *Beccari*, à peu près dans le tems même que Mr. *du Fay* travailloit à Paris sur le même sujet. Encouragé par une découverte, dont la Nature avoit fait toutes les avances, il se mit à examiner toutes sortes de corps, & il y travailla avec un succès,

cès, dont cet Ouvrage eſt une preuve inconteſtable.

Mais, pour découvrir cette lumière, ſouvent foible ou paſſagère, il faut ſe procurer un réduit parfaitement obſcur, & qui n'ait qu'une ſeule ouverture pour la lumière, & une ouverture dont on ſoit le maitre, & qu'il ſoit également aiſé de fermer & d'ouvrir. Mr. *Beccari* nous donne le détail de ſa Machine, qui eſt une Chaiſe à porteurs parfaitement bien fermée, où il n'y a qu'une ſeule fenêtre, défendue contre la lumière dans toute la rigueur de la Phyſique moderne.

Placé dans cette Cave ambulante, Mr. *Beccar* ſe faiſoit aporter preſque tous les corps, que nous fournit la Nature. Il commença par le plus ſimple de tous, c'eſt la Terre. Il y a pluſieurs Terres luiſantes, mais peu qui jettent un éclat conſidérable. Mr. *Beccari* trouva qu'une Terre aportée du Mont-Argentier, & une autre, qui vient de la Sicile, ſous le titre de Bézoard minéral, ſe diſtinguent par la vivacité de leur éclat. Les Terres brunes, ou qui tirent ſur le brun, ne rendent point de lumière, & les blanches mêmes ne ſont pas toutes luiſantes. C'eſt une règle au reſte, dont Mr. *Beccari* s'eſt convaincu par de nombreuſes expériences, que les corps d'une couleur obſcure ne luiſent point.

Les Sables blancs, ou d'une couleur claire, admettent & rendent la lumière. Les Pierres ne luiſent pas toutes, ce ſont les Marbres qui ſe diſtinguent le plus, & ſur-tout de certaines eſpèces d'Albâtres. Le Gips même, après avoir été mis en œuvre, lorsqu'il a ſervi des Siècles entiers de ciment aux murailles, conſerve ſa

propriété de s'imbiber de la lumière.

Les Pierres-à-chaux ont toutes de l'éclat. L'Amiante & le Talc, qui flatent l'eſpérance d'un Phyſicien par leur éclat aparent, ne rendent point de lumière. Mais les Stalactites, & les Flueurs cryſtallines en rendent richement.

Les Pierres précieuſes opaques n'excellent point par-là : il n'y en a preſque aucune de luiſante. L'Agate même, qui eſt à demi-tranſparente, ne rend qu'une foible lumière. Pour les Calcedoines, elles s'imbibent de la lumière, & s'élèvent par-là au-deſſus des Agates.

Le Diamant eſt la ſeule de toutes les Pierres tranſparentes, qui ſe rempliſſe de la lumière; le Verre, les Cryſtaux les plus blancs & les plus gros n'en rendent aucune. Les Métaux & les demi-métaux en ont paru également incapables. Mais les Sels, pourvu qu'ils ne contiennent rien de métallique, aquièrent de l'éclat. Le Sel cathartique, le Nitre, & ſur-tout le Borax, ſurpaſſent le reſte des Sels par leur brillant.

Les Coquilles des Animaux ſont presque toutes luiſantes; les Dents pétrifiées de quelques Poiſſons, & les Gloſſopètres ſe diſtinguent à cet égard. Pour les parties pétrifiées des Quadrupèdes, & les Bois changés en Pierres, ils ne rendent aucun éclat.

Les Végétaux ne ſont pas amis de la lumière. Il y en a peu qui en rendent, & ce n'eſt que lorſqu'ils ſont bien ſecs, encore les Bois luiſans ne luiſent-ils guère que vers les bords.

Pour le Coton, il rend un éclat conſidérable. Les Sels eſſentiels des Plantes luiſent auſſi, comme le Tartre, & le Sucre, qui excelle par

la

la lumière, dont toute ſa ſubſtance eſt pénétrée. Les Coraux blancs rendent encore quelque lueur.

Les Animaux ont beaucoup plus de penchant à éclairer. Les Os des Quadrupèdes, & ſurtout l'Email des Dents humaines, rendent de la lumière. Les Pierres bézoardiques, & celle que de certains poiſſons portent dans la tête, leur reſſemblent par-là. Les Oeufs des Oiſeaux, ceux des Autruches & des Caſuels deviennent lumineux.

Voila à peu près les corps, qui rendent une lumière étrangère, dont ils ſe ſont imbibés. Le Soleil les en pénètre mieux que la lumière ſimple du jour; mais il eſt abſolument néceſſaire de les expoſer à l'air ouvert, les vitres & les fenêtres empêchent abſolument l'effet du jour; & les lumières artificielles, comme celle des Chandelles, ne communique aucune lueur aux Albâtres mêmes, qui en ſont les plus ſuſceptibles. Pour le tems, c'eſt aſſez de quatre ou de cinq minutes; quand on le prolongeroit, la lumière n'en feroit pas plus d'effet, & les corps ſe trouvent dès-lors *raſſaſiés* de tout l'éclat dont ils ſont ſuſceptibles.

De tous les corps dont nous avons fait le dénombrement, la Pierre de Bologne & le Diamant ſont ceux qui rendent le feu le plus vif: ce ſont les ſeuls qui ne demandent que de médiocres ténèbres pour rendre leur éclat.

Pour la durée, elle n'eſt que fort courte. Cet éclat emprunté n'eſt que paſſager, c'eſt beaucoup s'il dure ſix ſecondes, & on n'en a pas vu encore qui en ait duré plus de dix. Généralement

ment parlant, les lumières les plus vives ſont auſſi les plus durables.

Après avoir expoſé ce que Mr. *Beccari* a découvert ſur les Phoſphores naturels, paſſons à ceux qui doivent leur propriété lumineuſe à l'art & à la préparation.

Les Végétaux doivent être dépouillés de leurs ſucs, & de tout ce qu'ils ont de visqueux. C'eſt par cette préparation ſeule que les écorces du Chanvre & du Lin deviennent des Phoſphores, quand elles ſont transformées en Toiles ou en Papier. La dernière de ces Manufactures luit par elle-même, mais elle prend un tout autre éclat, quand elle eſt rechaufée: elle devient alors un véritable Phoſphore, & des plus beaux qu'il y ait. Sa lumière eſt auſſi conſtante, qu'elle eſt vive, elle ſe conſerve dix ſecondes entières; voila un Phoſphore bien commun, bien facile, & cependant bien nouveau. Il faut tout dire, la diſpoſition qu'a le Papier à rendre de l'éclat, s'épuiſe à la fin, & s'afoiblit à force de rechaufer trop ſouvent la même feuille.

Les Animaux ne demandent guère plus d'aprêt pour devenir lumineux. Il ne faut que rotir une Poule pour en faire un Phoſphore. Les Os des Animaux, leurs Nerfs ſur-tout, rendent une lumière fort vive, après qu'ils ont éprouvé l'action du feu. La Colle, qui ſe tire des tendons des Animaux, égale par-là les plus beaux Phoſphores. Les Coquilles des Oeufs, & leur Jaune deſſéché prennent auſſi de l'éclat. Pour le Blanc, ſi voiſin du Jaune, il n'en faut rien eſpérer, il n'éclaire jamais. Le Fromage bien ſec, & roti au feu, garde encore la propriété

priété originale de l'Animal, dont il eſt produit; il jette de la lumière.

Les Gommes bien ſeches deviennent luiſantes par l'action du feu, ſur-tout la Gomme de Sénéga, vulgairement dite d'Arabie. Mais il faut, pour les rendre capables d'éclairer, que les Gommes exhalent ce qu'elles ont de trop de parties aqueuſes; alors plus elles deviennent blanches, plus elles rendent de l'éclat. Les Légumes bien ſecs & bien friables éclairent fort bien, ſur-tout les Amandes & les Chataignes; les Fèves mêmes, les Poix chiches, ont cette propriété. Le Pain, qui eſt de la Farine paitrie avec de l'eau, ne demande pour être Phoſphore, que la main du Boulanger; il jette plus d'éclat là où il eſt le plus blanc, & le moins roti. Sa moelle, frite au feu, devient éclatante, & les Oublies encore plus.

Les corps dont nous avons parlé, ne requièrent qu'un feu bien modéré; il y en a d'autres, où ce dégré ne produiroit aucun éclat. Il faut diſtiller les Réſines, en ſéparer l'acide & l'huile, & les réduire à une eſpèce de Verre friable, tranſparent, & électrique: c'eſt alors du *Colophonia*. Mr. *Beccari* en a tiré de la Poix de Pin, de celle de la Térébenthine, de l'Ambre jaune: il a toujours éclairé. La préparation a ſes difficultés, il eſt aiſé d'y échouer, & il faut ôter le feu, dès-que la Réſine a aquis une couleur blanche tirant ſur le jaune. Il faut avouer encore, que tous ces Phoſphores, qui doivent leur éclat à l'*uſtulation*, le perdent avec le tems, & rentrent dans leur opacité naturelle. Les Sels lixivieux, & ceux qui reſſemblent au Sel

admirable de *Glauber*, ſont bien plus conſtans, s'il conſervent leur faculté d'éclairer pendant pluſieurs années.

D'un autre côté, ſi la Gomme n'eſt lumineuſe que pendant ſix jours, ſi le Pain ne l'eſt guère au-delà de 24 heures, il eſt facile d'en reſſuſciter l'éclat, & il n'eſt beſoin que d'une médiocre chaleur pour le leur rendre. Ces Phosphores nouveaux reſſemblent par-là à celui de Bologne.

Il ne faut jamais ſe hâter de tirer des conſéquences. Les Phyſiciens qui croient, que la lumière & la chaleur ne ſont qu'un même corps, pourront tirer des expériences de Mr. *Beccari* un argument en faveur de leur hypothèſe. Les corps expoſés au feu deviennent des Phoſphores; ils rendent, diront-ils, la lumière, dont ils ſont pénétrés. Mais ce raiſonnement ſpécieux n'eſt pas juſte. Tous ces corps ne rendent le plus d'éclat, que lorſqu'ils ſe refroidiſſent, la Pierre de Bologne même n'éclaire point pendant qu'elle eſt chaude.

Mr. *Beccari* finit ſon Ouvrage par quelques conjectures phyſiques. Il eſt preſque impoſſible de n'en pas faire, quand on découvre des phénomènes ſurprenans, dont on ignore les cauſes. Mais tout le monde n'a pas la ſincérité de notre Auteur, qui ne donne ſes idées, que pour ce qu'elles ſont, & les met au-deſſous peut-être de leur véritable prix.

Il eſt tenté de réduire les lueurs phoſphoriques à leurs cauſes. Les unes réſideroient eſſentiellement dans les parties huileuſes: ce ſont celles qui paroiſſent, après que les corps ont paſſé

par

par le feu, & qu'ils ſont rotis. Les autres Phoſphores plus fixes auroient la lumière incorporée à leurs molécules terreſtres ; telle eſt la Chaux, qui, de tous les corps connus, conſerve le plus conſtamment ſa faculté d'éclairer. Mais l'Auteur, trop Philoſophe pour ſe livrer à des aparences, nous ramène bientôt à une cauſe plus générale, & qu'il ſoupçonne ne point trouver d'exception ; car il ne deſeſpère pas de mettre les Métaux en état de luire. Déja le Caillou s'eſt rendu ; expoſé au feu d'une Tuillerie, il devient poreux & blanc, & retient avidement la lumière, & ne la perd qu'avec peine. Le Sel de Saturne jette quelque éclat, quand il eſt nouveau, & bien ſec : la Tutie en fait de même par ſa ſurface convèxe & inégale, car ſa ſurface cave ne luit point.

Pluſieurs Chaux métalliques commencent à luire, & Mr. *Beccari* ſe promet, que les Métaux mêmes y parviendront, après une préparation qu'il croit être aiſée & de peu de travail. Ajoutons ici, que les eſpérances de M. *Beccari* ſont actuellement remplies, & que Mr. *Boſe*, à qui nous devons tant de belles expériences, a découvert dans les Métaux mêmes la propriété de rendre de la lumière.

Après avoir trouvé, qu'une infinité de corps apartiennent à la Claſſe des Phoſphores, Mr. *Beccari* eſpère qu'ils y apartiennent tous ; que la lumière s'atache plus ou moins aux corps opaques, & qu'elle ne les quitte, qu'après un intervalle de tems, plus ou moins conſidérable.

Il croit pouvoir ajouter cette propriété aux atributs univerſels des corps : & peut-être, ajoute-t-il,

te-t-il, cette matière luiſante, qui nous paroit aquiſe, eſt-elle eſſentielle aux corps terreſtres, & n'a beſoin de la lumière du Soleil, que pour être miſe en mouvement, & pour être enflammée. Si cela ſe trouvoit vrai, la Nature entière ne ſeroit plus qu'un incendie général, il ſe perdroit continuellement de tous les corps une matière inflammable; & cette matière ſeroit infiniment ſubtile, puiſque ſa diſſipation ne diminue point le poids de ces corps. Mais ce ſont-là des conjectures, de l'aveu même de Mr. *Beccari*.

En voila aſſez pour prouver que la lumière devient tous les jours plus commune dans l'Univers. Les expériences ſur les Phoſphores & ſur l'Electricité éclairent le Monde, dans le ſens le plus littéral.

ARTICLE II.

JACOBI THEODORI KLEIN Hiſtoriæ Piſcium Naturalis Miſſus Quartus, &c.

C'eſt-à-dire:

Quatrième MEMOIRE *ſur l'*HISTOIRE *Naturelle des* POISSONS, *contenant le prémier ordre des Poiſſons à Ouies découvertes; avec un Suplément au troiſième Mémoire.* Par JAQUES THEODORE KLEIN. A *Dantzic* & à *Leipzic*, chez *Gleditſch*, 1744. Grand *Quarto*, de 68 *pages*, avec 15 *Planches*.

NOus avons parlé de ce magnifique Ouvrage à la page 418 du XXX Tome de ce Journal.

Mal-

Malgré la Charge importante dont l'Auteur eſt revêtu, il vient de nous en donner la continuation, en nous promettant un cinquième Mémoire, qui achevera la Claſſe des Poiſſons à Ouies découvertes; & peut-être même un ſixième, où il donnera la deſcription de pluſieurs Poiſſons de toutes les Claſſes, dont nous n'avons ni de bonnes deſcriptions, ni d'éxactes figures.

Il commence par une réforme, qui regarde preſque tous les Auteurs de l'Hiſtorie Naturelle. Il efface du nombre des Claſſes des Animaux, celles des Amphibies. Il y a une infinité d'Oiſeaux, dit-il, qui ne vivent preſque jamais hors de l'eau, & perſonne n'a penſé à les ſéparer du gros des Animaux volatiles. Pourquoi ſéparer-roit-on les prétendus Amphibies des Quadrupèdes, s'ils en ont tous les caractères, ou des Poiſſons, s'ils y apartiennent par leurs Ailerons?

Mr. *Klein* fait encore quelques reflexions contre le Syſtême d'*Artédus*. On ne devroit jamais, dit Mr. *Klein*, tirer les caractères des Animaux, de leur anatomie. Peut-on preſcrire aux Phyſiciens de ne nommer un Poiſſon, qu'après en avoir fait la diſſection, compté leurs vertèbres, ou fait un détail de leurs viſcères? Cela eſt trop lent, trop laborieux; y a plus, cela éloigne trop les Philoſophes du reſte du Genre-humain. Faut-il ſe faire, pour parler de la Nature, un langage ſavant, qui ſoit inconnu aux Auteurs, aux Chaſſeurs, aux Pêcheurs, & à tout le Genre humain en général? Convient-il d'apeller les Pigeons, des Moineaux, & de raporter les Huitres ſous le Genre des Vers?

Il eſt ſûr, qu'en ſupoſant même une néceſſité abſolue de réformer les noms des Eſpèces, il ne faudroit jamais ſe hâter d'entreprendre cette réforme. Je m'explique. Il eſt impoſſible de former un Syſtême régulier, & de finir les caractères des Claſſes & des Genres, lorſqu'on ne connoit encore que peu d'Individus. On eſt trop ſujet à preſcrire des bornes, qu'on ſera obligé d'élargir en faveur d'une nouvelle Plante, qui refuſera, par quelque endroit, d'entrer dans le caractère artificiel d'un Genre, où cependant la nature l'apelle viſiblement.

Il eſt également trop commun de définir les Eſpèces connues par quelque marque, qui la fixe préſentement, mais qui ne la déterminera plus, dès qu'une autre Eſpèce viendra à paroître, qui aura la même marque diſtinctive, & qui cependant ſera différente de la prémière.

Plus une partie de l'Hiſtoire Naturelle eſt imparfaite, & plus un Auteur à Syſtême eſt-il expoſé à ces inconvéniens. On voit aſſez, que Mr. *Klein* n'eſt que trop autoriſé à faire ces remarques, puiſqu'elles ont pour objet les Poiſſons, la moins connue ſans contredit de toutes les Claſſes des Animaux.

Mr. *Klein* entre en matière par une Table, où les Poiſſons à Ouies découvertes ſont diſtingués par leurs caractères, tirés du port & de la figure extérieure. Il en a formé ſix Claſſes inférieures, & vingt Genres, dont les noms ſont derivés du Grec. Cette Langue excelle, comme on ſait, par ſa facilité à compoſer les mots, & à les rendre ſignificatifs. La nouvelle diſtribution de Mr. *Klein* rend celle d'*Artédus* inutile;

tile; & cela prouve ce que nous venons de remarquer. Notre Auteur rejette les marques caractériſtiques du Phyſicien Suédois, trop anatomiques, trop abſtruſes, & même trop arbitraires. Il en emploie d'autres, qui lui fourniſſent d'autres Claſſes & d'autres Genres. Il n'y a que les Eſpèces qui ſe ſoutiennent; elles partent de la main de la Nature, leurs marques ſont conſtantes & ſacrés pour toutes les Sectes.

Quelque Curieux peu ſyſtématique s'aviſera peut-être de ſe prévaloir de nos aveux. A quoi ſert, dira ce Philoſophe empirique, de former des Claſſes & des Syſtêmes? La vie d'un Homme ne ſufit pas pour en finir un ſeul, & trois ou quatre ans, qu'y mettra un Critique, ſufiront à le détruire. Il y a eu, ſur-tout en Botanique, des profanes de cette eſpèce, qui ont traité de chimères les travaux de *Tournefort*, & les rafinemens de *Linnæus*.

Mais il y a de fort bonnes repliques à faire à de pareilles objections. Le Syſtême du Monde le plus imparfait vaut mieux que le deſordre abſolu des Anciens. Prenons pour exemple le Syſtême de *Moriſon*: l'Auteur vêcut trop peu, & ne fut peut-être pas aſſez Philoſophe pour le finir: il eſt oublié, & à peine en parle-t-on, quand on donne l'Hiſtoire des Syſtêmes. Malgré ſes défauts, *Moriſon* a fait beaucoup de bien, ſimplement parce qu'il étoit ſyſtématique; il a établi des Claſſes, qui ſe ſoutiennent & qui ſe ſoutiendront toujours, il a rapellé un grand nombre de Plantes, mal placées, à leurs véritables Eſpèces, & il a commencé à aranger ce cahos de matériaux confus, qu'avoit amaſſé *Gaſpard*

pard Bauhin, & qui devoient ſervir à former un édifice complet.

Il y a plus. Les Syſtêmes les plus arbitraires, les plus inſoutenables, rendent des ſervices conſidérables à l'Hiſtoire Naturelle.

Quand un Homme s'eſt formé un Syſtême, il s'y afectionne, tout ce qui y a du raport lui devient cher, & il regarde avec des yeux d'intérêt, ce qui peut ſervir à le rendre plus plauſible ou plus complet. Si c'eſt un Botaniſte, un Auteur qui traite de l'Hiſtoire Naturelle, s'il s'eſt choiſi des caractères, ſur leſquels il élève un Syſtême, n'en doutez point, il les aprofondira, & il y mettra une toute autre attention, que s'il n'avoit à combattre que pour la vérité, ſans aparence de conquérir pour lui-même. *Tournefort* avoit choiſi les Fleurs & les Fruits, pour déterminer les Genres & les Claſſes des Plantes; auſſi en a-t-il donné de parfaitement belles Planches. Mr. *Linnæus* s'eſt attaché aux Etamines, aux Trompes; aucun Botaniſte n'auroit déchifré avec le même ſoin des parties ſi petites, & ſi peu prévenantes, ſi ſon Syſtême ne les lui eût rendues précieuſes. Il en eſt de même d'*Artédus*; qui eût jamais compté avec tant d'aplication les Oſſelets des Ailerons, de la Membrane qui couvre les Ouies, & des Boſſes mêmes du Dos des Poiſſons?

Après ces exemples, il eſt aiſé de voir que chaque Syſtême arbitraire ne regarde la Nature que d'un ſeul point de vue, mais auſſi la regarde-t-il fixement & avec des yeux amoureux. Que pluſieurs Auteurs de cette tournure d'eſprit ſe ſuccèdent, & que chacun d'eux ſe choiſiſſe

ſiſſe un nouveau point de vue, il ſe trouvera, à la fin, qu'on aura regardé la Nature de tous les côtés, & qu'on la connoitra telle qu'elle eſt. *Moriſon* & *Céſalpin* ſe ſont attachés au Fruit des Plantes, *Tournefort* & *Rivinus* à la Fleur, *Magnol* au Calice, *Linnæus* aux Etamines, aux Trompes, aux Nectariums; voila le tour fait, les caractères naturels raportés pièce à pièce, & la ſtatue deſſinée dans tous ſes points de vue.

Ne plaignons donc plus le Syſtême d'*Artédus*, s'il doit être détruit. Nous lui devrons toujours des dénombremens & des deſcriptions, dont perſonne n'auroit eſſuié la longueur & le dégout, s'il n'avoit été animé par cette utile variété, qui fait prendre à un Phyſicien un intérêt de Créateur aux Créatures.

Revenons à notre Extrait, dont nos reflexions nous ont écarté. Mr. *Klein* ouvre la ſcène par les Poiſſons à Ouies découvertes, dont la tête & le ventre ſont d'une groſſeur conſidérable. Les prémiers en rang ſont ceux que la Nature a deſtinés à être les plus gros entre tous les Poiſſons, qui ne ſont pas Cétacées. C'eſt le Genre des Silures dont je parle, & dont l'Auteur détermine trois Eſpèces par leurs Mouſtaches. Les Eturgeons ſuivent les Silures, ils en diffèrent par leur Bec, qui eſt toujours des plus conſidérables. On en trouvera un grand nombre d'Eſpèces, auquel on ne s'attendroit pas, toutes définies par des noms caractériſtiques. Les Sterlètes ſi vantés des Ruſſes, les Eturgeons, dont les Romains couronnoient la tête, & ne ſervoient le plat qu'au ſon des inſtrumens: le Huſon, dont la Veſſie à nager nous fournit la

colle de Poiſſons, & l'Eléphant de quelques Voyageurs, paroiſſent ſous ce nom. L'Auteur en a fait deſſiner pluſieurs Eſpèces avec beaucoup d'exactitude. Le Labrax des Anciens diffère des Silures par les Dents dont il eſt armé, & par le Bec qu'il a fendu, au-lieu que l'Eturgeon l'a entier.

Un autre Genre de la même Claſſe eſt celui des Poiſſons à Epées, dont le Nés ſe prolonge, & forme une lame tranchante: c'eſt une arme dangereuſe pour les plus gros Poiſſons, quoiqu'elle ſoit trop foible pour attaquer des Chaloupes, malgré ce qu'en diſent les Anciens, amateurs de l'hiperbole & du merveilleux. Il y en a ſix Eſpèces, dont pluſieurs ſont ou entierement nouvelles, ou décrites avec beaucoup de négligence dans les Auteurs.

Le Genre, qui ſuit le Xiphias, eſt formidable par ſon nom, autant qu'il l'eſt par ſa Machoire inférieure, qui paſſe la ſupérieure & reſſemble à un Lance. Mr. *Klein* l'apelle Maſtaciembelos, dont une Eſpèce vient de l'Amérique & une autre de la Mer Baltique.

D'autres Poiſſons ont leurs Machoires d'une longueur égale. Mr. *Klein* les apelle Oſaliſoſtomes, Becs-à-tenaille. Après eux viennent les Solenoſtomes, vaſte Genre à long Muſeau, dont la bouche n'occupe que l'extrémité. Il y en a de toute taille & de tout Païs: Mr. *Klein* nous donne les deſſeins de pluſieurs Eſpèces.

L'Amphiſelen diffère du Genre précédent, parce que ſa queue eſt auſſi éfilée que le Muſeau, & qu'elle reſſemble à un Serpent Amphisbène.

Je

Je n'ai garde de pouſſer plus loin mon Extrait. Ces détails, privés des deſcriptions & des figures, ne ſont que des ſquelètes capables d'effraier des Lecteurs peu aguerris, ſans contenter ceux qui aiment l'exactitude & la ſolidité. Je me contenterai de dire, que le reſte de ce Mémoire contient les Poiſſons plats, dont les Indes nous fourniſſent des Eſpèces fort ſingulières, les Poiſſons cuiraſſés, les Poiſſons ronds, & quelques Eſpèces de Poiſſons grêles, tels que les Anguilles, mais qui en diffèrent par les Ouies, qu'elles ont découvertes.

Le Supléement contient une Anatomie fort curieuſe & fort circonſtanciée d'une Eſpèce de Chien de Mer.

Les Planches contiennent les Figures de ſoixante-quatorze Poiſſons, exécutées avec beaucoup d'exactitude, & même de magnificence.

ARTICLE III.

BESCHREIBUNG des A. 1744. erſchienenen COMETEN, &c.

C'eſt-à-dire:

DESCRIPTION *de la* COMETE *qui a paru au commencement de l'Année* 1744. Avec des *reflexions.* Par GODEFROI HEINSIUS, Profeſſeur en Aſtronomie de l'Académie de *Petersbourg.* A *Petersbourg*, de l'Imprimerie de l'Académie, 1744. Grand *Quarto* de 105 *pages*, & quatre *Planches.*

IL n'eſt pas aiſé de donner un Extrait d'un Ouvrage de la nature de celui de Mr. *Heinſius*,

qui a quitté Petersbourg depuis ſa publication, pour ocuper la Chaire des Mathématiques à Leipzic.

Un Journaliſte écrit pour tout le monde, il écrit même préférablement pour un Public, qui ne demande que la fleur des choſes, & qui ne le ſuivroit jamais dans un détail de Mathématiques, ou même d'Hiſtoire Naturelle. Il n'eſt pas auſſi aiſé, qu'on le penſe, de mettre à la portée de ce Public, ce qu'un Mathématicien, un Aſtronome, un Anatomiſte auront découvert. Il eſt bien difficile de ne pas ſacrifier la clarté à la ſolidité, ou de ne pas tomber dans l'opoſite de ce défaut. On déplait par le prémier au gros du Public, & on s'expoſe au mépris des connoiſſeurs par le ſecond.

D'ailleurs un Journaliſte n'a pas toujours toutes les qualités, que demande Mr. *de Voltaire*, diſons plus, il ne les a jamais, & ne ſauroit les avoir. Il eſt impoſſible au génie borné d'un Homme d'embraſſer la vaſte circonférence des connoiſſances. Un *Grotius*, un *Leibnitz*, un *Fontenelle* ne ſeront étrangers que dans peu de Provinces de ce Païs immenſe, il le ſeront pourtant toujours dans quelqu'une: & s'ils le ſont, ils ne ſauroient dès-lors ſatisfaire à ce que leur demande un Lecteur critique, à qui ce Païs ſera familier.

Convaincus de ces difficultés, nous n'avons pourtant pas cru devoir priver le Public de la connoiſſance d'un Livre utile, curieux, & profond, que la Langue, dans laquelle il eſt écrit, auroit dérobé à ſa connoiſſance. Mais auſſi nous demandons de l'indulgence aux Lecteurs Mathé-

thématiciens, & nous les prions de ne pas atendre de nous un détail de Calculs, qui déplairoit au Public, auquel nous devons tous nos soins.

La Comète, qui parut en Europe au commencement de l'année passée, a eu bien des prérogatives, qui la distinguent des autres Astres de son espèce. Elle a été fort grande: elle a parcouru une course fort longue: sa proximité avec le Soleil n'a point empêché de l'observer; & la Saison même a été favorable aux Astronomes par la longueur & par la clarté de ses nuits. Tous ces avantages ont mis les Mathématiciens en état de déterminer son Orbite avec plus de précision.

Mr. *Heinsius* s'est servi d'un Téleſcope catoptrique de la façon de *Short*, qui grossissoit les objets 110 fois au-delà de la vue simple. Il commença à apercevoir la Comète le 16 de Janvier, N. S. dans l'Astérisme du Pégase. Dès-lors cet Astre passager égaloit les Etoiles de la seconde grandeur, mais il n'avoit pas le même brillant. On distinguoit fort bien sa queue, longue de sept dégrés, & son Noyau environné d'une Atmosphère lumineuse. Ce Noyau n'étoit pas exactement fini par les bords: on évalua pourtant son Diamètre à deux tiers de celui de Saturne: & son Atmosphère étoit douze fois plus large que le Noyau.

La Comète prit son cours vers l'Oueſt, elle augmenta en grandeur, égala les Etoiles du prémier rang dès le 19 de Janvier, & les surpassa le 24. Son Noyau, ou Disque, parut constamment ovale; mais sa lumière n'étoit pas également vive, & le bord inférieur assez mal terminé. Peu à peu sa queue s'étoit alongée, elle fut

de 20 Dégrés le 28 de Janvier. Une vapeur lumineuſe preſque en forme de barbe, qui ſortoit de ſon extrémité inférieure, ſe partageoit, & remontoit des deux côtés du Noyau en forme de Parabole. La lumière paraboliqne s'accrut, & devint plus vive dans les obſervations ſuivantes. On y diſtingua dans la ſuite une Atmoſphère intérieure plus brillante, en forme de Croiſſant, qui embraſſoit l'extrémité inférieure de la Comète, & une lumière parabolique plus pâle, qui embraſſoit le Croiſſant. Cette aparence fut très marquée le 16 de Février. Le Diamètre aparent du Noyau égala pendant pluſieurs jours les trois quarts de celui de Saturne, elle fut même de $\frac{4}{5}$ le 7 de Février. Sa lumière devint plus claire que celle de la Canicule, mais elle n'en avoit pas la vivacité; le Crépuſcule même ne l'empêchoit pas d'être viſible. C'étoit le tems de ſa conjonction avec le Soleil, que Mr. *Heinſius* croit s'être faite le 18 de Février. Depuis le terme, que nous venons de marquer, la Comète s'éloigna, & ceſſa peu à peu d'être viſible.

Voila les faits réduits à la ſimplicité de la Phyſique, & dépouillés de ce qu'ils ont de trop aſtronomique. Paſſons aux refléxions. On ſait aſſez généralement, qu'une Comète ſe meut dans une Orbite, qui aproche de la Parabole. Cet Aſtre part des eſpaces inconnus, parcourt une moitié de ſa courbe, en s'aprochant du Soleil, en eſt fort voiſin dans la pointe de la Parabole, & s'en éloigne pour retourner dans le fond de l'immenſité des Cieux par la ſeconde moitié de ſa Courbe. On eſt parvenu à tracer cette Orbite,

bité, comme on a tracé celle de la Terre. Mr. *Heinſius* trace celle de ſa Comète ſur trois obſervations faites le 8, le 19, & le 24 de Janvier. Il eſt fort aiſé de conclure de ſon plan, que la lumière de la Comète a dû augmenter, à proportion de ce qu'elle s'aprochoit du Soleil. On en conclut encore que la rapidité de ſa courſe a augmentée dans la même proportion; que la Comète a été dans ſon Périgée, ou à la plus petite diſtance de la Terre, le 10 de Février; que ſa grandeur aparente a été à ſon plus haut point ce jour-là; que cette diſtance a été des deux tiers de celle de la Terre au Soleil; qu'elle s'eſt éloignée de la Terre après le terme marqué, avec une rapidité toujours plus grande; que ſa lumière acrut en vivacité juſqu'au Périhélie, c'eſt-à-dire, au 18 de Février, & qu'elle diminua à grands pas après ce terme, parce que la Comète s'éloignoit également du Soleil & de la Terre. Tout cela pouvoit être prédit par un Aſtronome, qui auroit tracé l'Orbite de la Comète le 24 de Février, & tout cela eſt arrivé exactement. Il me ſemble que je ſuis tenté de m'enorgueillir au nom du Genre-humain, quand je vois cet empire de l'Homme ſur les Aſtres. Mais il n'y a rien à craindre, la Phyſique a aſſez de Phénomènes, dont l'Homme ignore les cauſes & les reſſorts, & qui ſufiſent pour l'humilier.

Mr. *Heinſius* eſt un des prémiers Phyſiciens, qui aient remarqué la figure ovale de la Comète: elle a été trop conſtante en aparence pour ne le pas être en effet. C'eſt une reſſemblance marquée de cet Aſtre avec *Jupiter* & avec la Terre, qui ſont elliptoïdes l'un & l'autre. La

Comète l'eſt pourtant davantage que ces Planètes régulières : ſes deux axes ſont dans la proportion de deux à trois : ſa grandeur effective aproche aſſez de la Terre. Son grand axe eſt à celui de la Terre comme 4 à 5. C'eſt bien peu de choſe en comparaiſon de ſon Atmoſphère. Le Diamètre de celle-ci eſt de 25000 milles d'Allemagne, mais elle eſt peu de choſe encore, ſi on la compare avec la longueur de ſa queue, qu'on ne ſauroit mettre au-deſſous de ſept millions de ces mêmes lieues.

Voila une propriété, dont nos Planètes ſont fort éloignées : en voici une autre. La Comète paroit toujours de la même figure, toujours ronde, dans quelque rélation qu'elle ſoit avec le Soleil. On pourroit conclure delà, & de la figure conſtante de ſon Atmoſphère lumineuſe, que la Comète n'emprunte pas ſa lumière de notre Soleil ; mais on ſe tromperoit. Elle prend de l'éclat en s'aprochant de ce grand Aſtre, elle en perd en s'en éloignant ; cela prouve aſſez qu'elle lui en eſt redevable. C'eſt à la maſſe prodigieuſe des vapeurs de la Comète qu'elle doit ce Phénomène : c'eſt cette maſſe en effet, qui eſt viſible, le Noyau ne l'eſt pas, & ce que nous apellons de ce nom, n'eſt que l'Atmoſphère éclairée du Soleil, qui environne le Noyau parallélement à ſon centre. En effet, l'Atmoſphère parabolique a jetté le 4, le 8, le 9 & le 16 de Février un éclat, qui ne cédoit en rien à celui du Noyau : c'eſt la même cauſe, qui a empêché ce Noyau d'avoir une circonférence bien finie ; & la même qui a préſenté au Spectateur une même rondeur dans toutes les ſituations.

Une

Une figure géométrique, où il n'y a rien de trop recherché, achève de démontrer la manière, dont les vapeurs ont été éclairées, à un point à pouvoir paſſer pour la Comète même. Il ſuit de ces principes, que la Comète elle-même eſt moins grande, que le calcul ne l'a donnée.

Les Phénomènes de la queue ſont plus difficiles à expliquer. Nous donnons ce nom à une trainée de vapeurs, que répand la Comète, & qu'éclaire le Soleil. Ces vapeurs ſortent de l'Atmoſphère de la Comète, échaufée par la proximité du Soleil, & ſe diſperſent dans la partie de l'Ether, qui eſt de l'autre côté de la Comète, & par conſéquent beaucoup moins expoſée aux rayons du Soleil. La longueur aparente de cette queue dépend de trois cauſes très différentes, de ſa longueur intrinſèque, de ſa diſtance de la Terre, & de ſon inclinaiſon vers l'Horizon. Car elle paroit la plus longue, lorsqu'elle y eſt perpendiculaire, & diminue à meſure qu'elle s'incline vers l'Horizon.

L'Auteur a déduit de ces règles, dont la démonſtration n'a rien de difficile, une partie des changemens de la queue qu'on a obſervés à Petersbourg. Mais il y en a d'autres qui ne s'expliquent pas par-là. La queue auroit dû augmenter en longueur juſqu'au Périhélie de la Comète, & c'eſt ce qu'elle n'a pas fait : au-contraire, elle s'eſt acourcie de deux millions de lieues depuis le 24 juſqu'au 28 de Janvier. Mr. *Heinſius* cherche la ſolution de cette difficulté dans la vélocité des vapeurs qui compoſent la queue. Cette vélocité doit avoir été la plus grande dans le tems que la Comète étoit à la

plus petite distance du Soleil. Quand ces vapeurs sont montées avec le plus de rapidité, elles se sont dissipées le plus vite dans les espaces immenses de l'Ether : moins elles montoient vite, moins cet Ether leur résistoit, & plus elles étoient forcées à rester unies en forme de colonne. Les exhalaisons de la Terre ; celles mêmes qui montent de la surface de l'eau échaufée, observent les mêmes loix. Une autre raison, mais plus compliquée, y a contribué : elle dépend du mouvement de la queue autour du Soleil, qui est plus lent que celui de la Comète même.

Mr. *Heinsius* passe à l'explication de la lumière de la queue. Une partie en apartient à son Atmosphère : il doit y avoir des vapeurs, qui réfléchissent la lumière du Soleil ; mais plus fines que celles de la Terre, parce qu'on a distingué les Etoiles fixes au travers de l'Atmosphère de la Comète ; au-lieu que nos Nuées sont assez fortes pour nous cacher le Soleil. Mr. *Heinsius* tire de ces principes une explication fort nette des aparences paraboliques de l'Atmosphère de la Comète.

Il passe à une autre Théorie, c'est celle des Atmosphères des Planètes. Il fait voir qu'elles en ont, & que ces Atmosphères n'ont effectivement point de bornes, parce que les vapeurs de ces grands Corps montent sans discontinuer, & se portent dans les espaces, où l'Ether plus attenué leur ofre moins de résistance. On peut pourtant leur concevoir des limites : ce sont les points, où la gravitation de ces vapeurs devient aussi grande vers le Soleil que vers la Terre. La lumière Zodiacale démontre l'existance de ces

ces vapeurs qui nagent dans l'immenſité de l'Ether. Elle nous repréſente une figure lumineuſe, parce qu'il y a dans l'Ether des places éclairées, & d'autres qui ne le ſont point, & qui ne renvoient aucune lumière. La Comète a dû être fertile en vapeurs, puiſqu'elle a égalé la chaleur du fer rouge le 13 de Février, ſuivant les expériences & le calcul de *Newton*. Elle en a même fourni beaucoup plus que la Terre, parce que celle-ci tourne ſur ſon axe, & ſe rafraîchit pendant la nuit: au-lieu que la Comète ne paroit pas avoir ce mouvement, & qu'elle eſt par conſéquent expoſée ſans relache aux rayons du Soleil. Mr. *Heinſius* ne doute point, ces principes poſés, que la Comète n'ait fourni elle-même cette immenſe trainée de vapeurs extrêmement déliées, que nous appellons ſa queue. Il n'eſt point épouvanté par ſa longueur: elle a dû être auſſi longue, que le ſurplus des forces de la chaleur du Soleil, par-deſſus la réſiſtance du milieu preſque vuide de l'Ether, & elle a dû finir là où cette même chaleur n'a plus été aſſez forte pour en troubler l'équilibre. La Comète n'a point manqué de matière, parce qu'elle eſt fort denſe, & que ſes vapeurs ſe raréfient dans une proportion extrêmement grande: Un pouce d'air, tel que nous le reſpirons, ſuffit pour remplir les eſpaces entre le Soleil & Saturne, d'une matière preſque dix fois plus denſe que celle de l'Atmoſphère de la Comète, telle qu'elle étoit ſur les frontières de l'Ether.

Mr. *Heinſius* répond ici à une Objection qui ſe préſente fort naturellement. D'où vient, dira-t-on, que les Planètes n'ont point de queues? S'il

S'il ne faut avoir qu'une Atmoſphère, & un Soleil qui la rechaufe pour être Comète, d'où vient que Mars, que la Terre même ne ſont pas des Comètes? Notre Auteur croit nos vapeurs trop groſſières pour s'élever dans l'Ether: il ſoupçonne du même défaut ces Nuées qui paroiſſent en forme de taches ſur la ſurface des Planètes. Leurs vapeurs, ajoute-t-il, retombent vers leur ſurface, dès-quelles parviennent à une hauteur où l'Ether ne peut plus les faire nager. Cela arrive bientôt, parce qu'elles ſont plus éloignées du Soleil, & qu'elles ſe raréfient moins. Pour l'Atmoſphère de la Comète, comme elle eſt fort denſe, & que ſes vapeurs ſont fort rares, ſa hauteur eſt de 12534 milles d'Allemagne, diſtance immenſe, à laquelle la gravitation des vapeurs vers la Planète ne peut plus guère les empêcher de monter.

Voila, à peu-près, ce que la nature des choſes nous a permis de mettre à profit. Nous avons été obligés d'abandonner les calculs, les preuves, les détails, enfin ce qu'il y a de plus intéreſſant pour les véritables Phyſiciens. Auſſi n'eſt-ce qu'un Extrait, qui ne doit pas leur rendre l'Ouvrage même inutile. Il ne doit que le leur faire connoître.

ARTICLE IV.

TRAITE' DE L'EGLISE DE JESUS-CHRIST, dans lequel on examine quelle eſt la nature de cette Société Sainte, quels ſont les Caractères dont elle eſt revêtue, & quels ſont les Privilèges dont elle jouit. 1743.

Trois

Trois Volumes *in* 12 I. Tom. p. 652. II. Tom. 492. III. Tom. 432, *ſans la Table générale des Matières.* CONTINUATION DU TRAITE' DE L'EGLISE DE JESUS-CHRIST, contenant XII Diſſertations ſur cette matière importante. 1743. Trois Volumes *in* 12. I. Tom. p. 539. II. Tom. 600. III. Tom. 412, *ſans la Table générale des Matières.*

L'Ouvrage, dont on vient de lire le titre, de même que la *Continuation*, eſt d'un Auteur déja connu par un autre Traité, auquel celui-ci ſert de ſuite. Dans le prémier, ſon but étoit de démontrer la néceſſité de reconnoitre le Chriſtianiſme pour la ſeule vraie Religion, & qu'entre toutes les Sociétés Chrétiennes l'Egliſe Catholique eſt la ſeule qui profeſſe toutes les Vérités du Chriſtianiſme. Cet Ouvrage porte le titre de *Traité de la véritable Religion*, & a été imprimé à *Paris* en cinq Volumes *in* 12. Dans le ſecond, il revient à l'examen de cette derniere queſtion, pour la traiter avec toute l'étendue qu'elle mérite. *Nous ne craignons point d'avancer*, dit l'Auteur dans ſon Avertiſſement, *que les Proteſtans de bonne foi trouveront ici toutes leurs difficultés réſolues, pour ce qui regarde le point de l'Autorité & le juge des Controverſes. On croit n'avoir rien oublié de ce qui concerne cette matière, quoiqu'elle ſoit très étendue.*

Nous ne pourrions ſuivre cet Auteur dans tous ſes raiſonnemens, ſans donner à notre Extrait une longueur exceſſive. Il ſuffira donc d'indiquer le plan général de l'Ouvrage, & de nous arrêter ſur quelques endroits particuliers, pour faire connoitre ſa maniére de raiſonner & d'écrire.

Le

Le *Traité de l'Eglise* eſt compoſé de ſept *Diſſertations* de groſſeur fort inégale. „ La pré-„ mière aura pour objet de développer avec „ préciſion & avec ſoin quelle eſt l'idée qu'on „ doit avoir de l'Egliſe de *Jéſus-Chriſt*. La ſe-„ conde fera voir que le Sauveur du Monde a „ établi une Egliſe ſur la Terre, & que cette „ Egliſe ſubſiſte encore. Dans la troiſième on „ fixe & on détermine qui ſont ceux d'entre les „ hommes qui font partie de cette Egliſe. La „ quatrième ſera employée à aprofondir quel-„ les ſont les propriétés de l'Egliſe de *Jéſus-*„ *Chriſt*. La cinquième traitera des Caractè-„ res diſtinctifs de cette même Egliſe. Dans la „ ſixième on éxamine l'autorité de cette So-„ ciété Sainte, que *Jéſus-Chriſt* a formée de „ ſon ſang; on dévelope quelle en eſt la na-„ ture & l'étendue. Enfin on démontre dans „ la ſeptième que l'Egliſe Romaine eſt la ſeu-„ le des Sociétés Chrétiennes, qui ſoit réelle-„ ment l'Egliſe de *Jéſus-Chriſt* (*a*).

Comme il n'étoit pas poſſible, qu'en traitant cette matière, l'Auteur ne rencontrât en ſon chemin quantité de queſtions incidentes, qui auroient fait perdre à ſes Lecteurs le fil de ſon raiſonnement, il a eu ſoin de les écarter, & d'en former un Ouvrage à part, qu'il donne ſous le nom de *Continuation du Traité de l'Egliſe*. Il eſt compoſé de douze *Diſſertations*, dont nous croyons devoir indiquer les ſujets. I. *De la Méthode qu'il faut ſuivre dans la recherche des Vérités Catholiques*. II. *De la diſtinction des Ar-*

(*a*) *Traité de l'Egliſe*, Tom. I. pag. 5, 6.

ticles de foi en fondamentaux & non fondamentaux. III. *Sur les promeſſes faites à l'Egliſe par rapport à l'enſeignement de la Vérité.* IV. *De l'infaillibilité de l'Egliſe dans l'interprétation des Ouvrages Eccléſiaſtiques.* V. *De l'Obéiſſance due aux Supérieurs Eccléſiaſtiques. Nature de cette Obéiſſance. Peines qu'ils peuvent décerner contre ceux qui refuſent de ſe ſoumettre à leurs Ordonnances. Nature de ces peines.* VI. *Sur le Schiſme & ſur l'Héréſie. Quelle eſt leur nature, & quels ſont leurs effets.* VII. *Du Droit d'Appel des jugemens du Pape au Concile général.* VIII. *Sur l'Autorité & ſur le vrai ſens des Décrets de la* IV *& de la* V *ſeſſion du Concile de Conſtance.* IX. *De l'Autorité des Princes Chrétiens dans le gouvernement de l'Egliſe.* X. *De l'Autorité des Princes infidèles ſur les Chrétiens Catholiques qui ſe trouvent dans leurs Etats. Bornes de cette Autorité. De l'Obéiſſance que leur doivent ceux d'entre leurs Sujets qui ſont Catholiques. Bornes de cette Obéiſſance.* XI. *De la Tolérance en matière de Religion.* XII. *Du ſens des Canons du Concile de Sardique, qui concernent l'Autorité du Pape par rapport aux jugemens perſonels des Evêques. Nature de l'Autorité des Conciles Provinciaux & Nationaux ſur le même point.*

Les matières, qui forment le *Traité de l'Egliſe*, ont entre elles une étroite liaiſon, & ſemblent naître les unes des autres. Elles ſont traitées avec un grand ordre & beaucoup de netteté; ſans aucune aigreur & d'une manière plus polie que ne le font d'ordinaire les Controverſiſtes. Quant à la ſolidité des Raiſonnemens, il

y auroit bien des choſes à remarquer; & bien loin que *les Proteſtans y trouvent toutes leurs difficultés réſolues*, nous ne craignons pas de dire qu'il n'a fait qu'effleurer une partie de leurs objections, & raporter contre eux des argumens auxquels on a cent fois répondu avec beaucoup de ſolidité. Je ne doute même pas qu'un grand nombre de Catholiques Romains ne trouvent des défauts eſſentiels dans cet Ouvrage, & qu'on ne taxe ſon Auteur de s'être écarté trop ſouvent des ſentimens de ſon Egliſe. L'Auteur définit l'Egliſe (*a*), *une Société de perſonnes liées & unies entre elles par la profeſſion d'une ſeule & même Foi Chrétienne, & par la Communion des mêmes Sacremens, ſous le gouvernement des mêmes Paſteurs, & principalement du Pontife Romain, qui eſt le prémier de tous les Evêques.*

Cette Egliſe eſt comparée par l'Apôtre *St. Paul* (*b*) à un Corps vivant, dont *Jéſus-Chriſt* eſt la Tête & le Chef. Comme cette comparaiſon paroit à l'Auteur tout-à-fait propre à donner une juſte idée de l'Egliſe, il s'attache à la développer dans ſa prémière *Diſſertation*. C'eſt ſur ce qu'il en dit que nous nous arrêterons uniquement dans notre Extrait du *Traité de l'Egliſe* en particulier.

L'Homme eſt compoſé d'un Corps & d'une Ame. Chacune de ces parties priſes ſéparément, ne forme pas ce qu'on apelle un Homme; mais leur union ſeulement. Il faut cependant remarquer

(*a*) *Traité de l'Egliſe*, Tom. I. *pag.* 21.
(*b*) Eph. I. v. 22 & 23; & V. v. 23. Coll. I. v. 24.

quer que l'Ame peut ſubſiſter ſans le Corps, & le Corps de même ſans l'Ame; quoique dans l'un & l'autre cas, ils ne conſtituent pas un Homme. L'Egliſe auſſi eſt compoſée d'un Corps & d'une Ame. Les dons intérieurs du *St. Eſprit*, tels que ſont la Foi, l'Eſpérance, la Charité, en forment l'Ame; & la profeſſion extérieure de la Foi, jointe à la Communion des Sacremens & à la ſoumiſſion extérieure aux Paſteurs légitimes, en conſtituent le Corps. Cette Ame & ce Corps, pris ſéparément, ne ſont point l'Egliſe de *Jéſus-Chriſt*; mais leur union ſeule produit cet effet; parce que l'eſſence de l'Egliſe, conſidérée dans ſon tout, renferme inconteſtablement l'union de ces deux choſes.

Un Membre particulier du Corps humain eſt cenſé faire partie de l'Homme, tandis qu'il tient au Corps par les liens extérieurs qui lui ſont propres, c'eſt-à-dire, par la continuité de l'extenſion & de l'organiſation; ſans qu'il ſoit néceſſaire pour cela que l'Ame humaine lui communique la vie: quoique mort, il ne ceſſe d'être Membre de l'Homme qu'après qu'on l'a ſéparé du Corps. Il en eſt de même de l'Egliſe. Les Membres, qui la compoſent, ne laiſſent pas d'en faire partie, quoiqu'ils ne ſoient pas animés de ſon Eſprit. Tant qu'ils profeſſent la Doctrine de *Jéſus-Chriſt*, & qu'ils participent à ſes Sacremens, ſous la conduite des Paſteurs légitimes, ils ſont Membres du Corps de l'Egliſe, quelque corrompus qu'ils ſoient dans la Foi & dans le Mœurs. Ils ne ceſſent d'en faire réellement partie, que quand ils renoncent publiquement aux Dogmes de l'Evangile,

qu'ils dédaignent ſes Sacremens, & qu'ils refuſent d'obéir à ſes Miniſtres; parce que, pour lors, ils rompent les liens extérieurs qui forment le Corps de l'Egliſe.

Il faut raiſonner de même par raport à l'Ame de ce tout. On peut lui apartenir, lors même qu'on ne fait point partie de ſon Corps. „ Un Chrétien, par exemple, qui eſt excommunié injuſtement, n'eſt plus du Corps de „ l'Egliſe; &, cependant, il apartient à ſon „ Ame, tant qu'il conſerve dans ſon cœur la „ Foi, l'Eſpérance & la Charité. Ces vertus, „ qui réſident en lui, le rendent agréable à „ Dieu, & le conduiront ſûrement à la Vie éternelle, pourvu qu'il travaille avec ſoin & „ avec douceur, à faire connoître ſon innocence, & qu'il ſe ſoumette avec humilité à „ l'autorité qui le frape injuſtement, lorſqu'il „ ſe trouve dans l'impoſſibilité de faire voir „ qu'elle ſe trompe. S'il ſe tenoit en repos, à „ la vue d'une Excommunication injuſte lancée contre lui, ſon indolence ſeroit criminelle, parce qu'il marqueroit pour lors qu'il „ ſe ſoucie peu de la participation des Sacremens, qui ſont les ſources de la vie. Qu'une perſonne, qui eſt ſéparée ſans raiſon du „ Corps de l'Egliſe, & qui ne peut prouver ſon „ innocence, ſe garde donc de ſe ſoulever contre les Paſteurs, qui abuſent du pouvoir des „ Clefs, & d'en faire des peintures odieuſes. „ *Jéſus-Chriſt* punira dans toute ſa colère ceux „ qui ſe conduiront ainſi (*a*).

Il

(*a*) Tom. I. *pag.* 16.

Il réſulte de tout ce que nous venons de dire, que ceux, que nous avons nommés Membres du Corps ou de l'Ame de l'Egliſe, ſont réellement Membres du Tout moral qui nait de l'union de ce Corps & de cette Ame. En effet, s'ils ſont Membres d'une partie du Tout, ils doivent néceſſairement faire partie de ce Tout, parce qu'il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit partie d'une partie de quelque Tout, ſans être en même tems partie de ce Tout, puiſqu'un Tout renferme néceſſairement toutes ſes parties.

Tous ces raiſonnemens ſont aſſez ingénieux, & font ſuffiſamment connoitre le parti, que notre Auteur a embraſſé, dans la fameuſe controverſe qui diviſe depuis ſi longtems l'Egliſe Romaine. Mais en ſont-ils, pour cela, plus ſolides? La comparaiſon, que *St Paul* a faite de l'Egliſe à un Homme, doit-elle être ſi fort preſſée, qu'il faille dire de l'Egliſe tout ce qu'on peut dire d'un Homme? Si l'on examinoit de près le but de l'Apôtre dans cette comparaiſon, il ſe trouveroit peut-être que notre Auteur a bâti tout ſon Syſtême ſur un fondement bien peu ſolide.

Nous avons déja indiqué ci-deſſus les *Diſſertations* qui compoſent la *Continuation du Traité de l'Egliſe*. Il ſuffira, pour en donner une idée un peu plus détaillée, de nous arrêter un moment ſur la prémière. Il s'y agit de la *Méthode qu'il faut ſuivre dans la recherche des Vérités Catholiques*. L'Auteur en indique deux: l'une d'*Examen*, & l'autre d'*Autorité*. La prémière n'eſt pas de ſon goût; & il la rejette hautement. Les raiſons qu'il en allègue ſont,

qu'elle eſt par elle-même ſujette à illuſion ; qu'elle ouvre la porte au Libertinage de ſentimens en matière de Foi ; qu'elle eſt déraiſonnable, imprudente & préſomptueuſe ; qu'elle eſt contraire à celle que toute l'Antiquité à ſuivie ; enfin, qu'elle eſt directement opoſée à l'inſtitution divine. Envain on lui objecte qu'une Foi raiſonnable doit être fondée ſur un examen ſérieux des preuves qui lui ſervent de fondement ; que l'Ecriture nous exhorte à faire cet examen, & que nous ſommes indiſpenſablement obligés à l'entreprendre ; tout cela ne fait aucune impreſſion ſur lui, & il s'en tient à la voie d'*Autorité*, comme l'unique Méthode qu'il faille ſuivre dans la recherche des Vérités Catholiques.

Si l'Auteur avoit ajouté au mot *Catholiques* celui de *Romaines*, nous ne ſerions pas ſi éloignés d'entrer dans ſes idées. En effet, ceux de cette Communion reçoivent pluſieurs Dogmes, qui paſſent, parmi eux, pour des *Verités*, qu'on ne ſauroit établir par la voie de l'*Examen* & de la *Diſcuſſion*. Cette Méthode n'eſt donc d'aucun uſage dans la recherche de ces *Vérités* ; &, dans ce ſens, il a raiſon de la condamner, & de lui ſubſtituer celle de l'*Autorité*, qui eſt le ſeul fondement ſur lequel elles s'appuient.

ARTICLE V.

RECHERCHES *ſur les* VERTUS *de l'*EAU *de* GOUDRON, *où l'on a joint des* REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES *ſur divers autres ſujets im-*

importans. Traduit de l'Anglois du *Dr.* GEORGE BERKELEY, Evêque de CLOYNE. Avec deux *Lettres* de l'Auteur. *In* 8. *Pag.* 343, ſans compter l'*Avertiſſement* du Traducteur, & l'*Indice des Matières.* A *Amſterdam*, chez *Pierre Mortier*, 1745.

LEs Anglois ne donnent que trop ſouvent dans l'excès, ils gardent rarement un juſte milieu. C'eſt le vice des Grands & des Petits; c'eſt le défaut de preſque toute la Nation. On voit chez eux & le Vice & la Vertu à leur comble. Le Scélérat y eſt un *Cartouche*, l'Honnête-homme y eſt un *Caton*. Le Fanatiſme n'y eſt pas moins ſur le trône, que le Culte religieux le plus épuré. Leur amour exceſſif pour la Liberté leur a fait noyer dans des Mers de ſang l'idole du Pouvoir deſpotique. Une légère infortune les jette ſouvent dans le deſeſpoir, & les porte à s'ôter ſans remords une vie qui leur eſt à charge. Mr. *Berkeley* reconnoit lui-même (*a*) que „ le caractère des Anglois en „ général eſt celui de Brutus: *quidquid vult* „ *valde vult*, de vouloir fortement ce qu'ils „ veulent ". Tout répond à ce caractère de la Nation. Ils louent ſans meſure ceux qu'ils eſtiment, & regardent avec dédain ceux qu'ils n'aiment pas. *Newton* eſt un Homme Divin, & *Deſcartes* n'eſt qu'un Romancier. *Marlborough* eſt un brave, & *Villars* n'eſt qu'un poltron.

Lorſque, ſous *George* I, on eut introduit la

(*a*) Pag. 89.

la coutume d'inſérer la Petite Vérole, preſque toute l'Angleterre ſe déclara en faveur de cette pratique : chacun donna cette terrible maladie à ſes enfans, & cela ſans beaucoup de ſcrupule & d'examen. Par-tout où il y a des Médecins en Europe, il regardent le Quinquina comme le plus excellent remède que l'on connoiſſe contre les Fièvres intermittentes. Les Anglois, par une eſpèce de prédilection pour ce Spécifique, ont étendu ſes vertus beaucoup au-delà de leurs bornes. Ils font prendre de cette Ecorce dans un grand nombre de Maladies, où elle ne ſauroit être d'aucune utilité, & où elle eſt même ſouvent nuiſible. Ils la recommandent dans la Gangrène comme un remède ſouverain, ſans faire attention que, dans un Vieillard, cette Maladie eſt d'ordinaire incurable, lorſque la Nature manque de reſſource pour exciter un mouvement ſuffiſant dans les parties les plus éloignées du Cœur. Quel effet produira le Quinquina dans la Gangrène des Inteſtins, cauſée par l'acrimonie & par la putréfaction des eaux dans l'Hydropiſie. Quel avantage doit-on en attendre dans la plupart des Maladies peſtilentieles accompagnées de Gangrène; dans le Pourpre, & dans cette ſorte de Petite Vérole, où les parties extérieures du Corps ſe trouvent toutes couvertes de taches noires & livides, tandis qu'on voit ſortir le Sang du Nés, de la Bouche, & par les conduits ordinaires de l'Urine. En pareil cas, c'en eſt fait de la vie d'un Homme, vous pouvez preſque toujours prédire une mort prompte & certaine.

S'il y a de l'abus à recommander un remède dans

dans des cas où il eſt inutile, il y a de l'imprudence & de la témérité à l'ordonner dans ceux où il peut être nuiſible. C'eſt ce qu'a fait un Anglois à l'égard de l'Eau commune, qu'il prétend être un remède ſouverain pour prévenir & guérir la plupart des maux auxquels les Hommes ſont ſujets. Il n'y a preſque perſonne qui ne connoiſſe le *Traité des Vertus médicinales de l'Eau commune* de Mr. *Smith*, lequel a été traduit de l'Anglois en François par Mr. *Noguez* Médecin de Paris, qui a mis à la tête une belle Préface de ſa façon, où il donne une explication phyſique des effets de l'Eau. A entendre parler l'Auteur de ce Traité, il n'y a preſque aucune ſorte de maladie, quelque rebelle, quelque invétérée qu'elle ſoit, qui ne cède à l'uſage de l'Eau commune. C'eſt une vraie Panacée, un *Remède univerſel*, comme il le dit lui-même en propres termes. Elle guérit les Tremblemens, la Paralyſie, l'Apoplexie, les Vertiges, les douleurs de Tête, la Goute, la Pierre, l'Hydropiſie même, les Rhumatiſmes, les Hémorrhoïdes, la Pleuréſie, les inflammations de gorge, la Conſomption, les Défaillances, les Inſomnies, les Fièvres intermittentes & continues, la Petite Vérole, la Peſte, le Haut-mal, la Rage, les Hémorragies du nés, les Ulcères, la Gravelle, la Mélancolie, le Vomiſſement, le Flux de ventre, les chaleurs du Viſage, la Colique, le Scorbut, les Vapeurs, les Vents de l'Eſtomac, la Surdité, le Rhume, la Brulure, les Foulures, les Entorſes, la foibleſſe des Jointures, les Coupures, la Folie, les Ecrouelles, la Jauniſſe, les Flu-

xions, les Calloſités, l'Aſthme, la Toux, les Convulſions, la difficulté d'uriner. Elle fortifie l'Eſtomac, procure de l'appétit, conſerve la vue, rend les Sens plus vifs, & donne au Corps plus de force & de vigueur que quelque autre Liqueur que ce ſoit.

C'en eſt trop. Un ſeul remède ne ſauroit guérir tant de maladies, ſouvent compliquées, ſouvent même incurables; & s'il a toutes ces vertus qu'on lui attribue, qu'avons-nous beſoin de Médecins, de Chirurgiens & d'Apoticaires, pour nous conduire au tombeau, après nous avoir fait longtems languir & vuidé nos bourſes. Ces promeſſes ſont trop magnifiques pour n'être pas trompeuſes. Une infinité de perſonnes, au-lieu de trouver du ſoulagement à leurs maux, en obſervant le régime recommandé dans ce Traité, n'ont fait que les augmenter, & ſe ſont même rendues ſujettes à de nouvelles infirmités. On quitte rarement ſans danger un régime de vivre auquel on eſt accoutumé depuis longtems. Les uns ſont devenus hydropiques, les autres ont entierement ruiné leur eſtomac. Les Femmes Hollandoiſes ſe porteroient infiniment mieux, ſi elles buvoient moins d'eau qu'elles ne font. Dans des Corps preſque ſans ame, ſans feu, ſans vivacité, ſans mouvement, & qui plus eſt, dans un air preſque toujours rempli de vapeurs humides, il ne faut boire de l'Eau qu'autant qu'il en faut pour humecter les alimens, les délayer & leur ſervir de véhicule. L'Eau pure eſt une excellente boiſſon pour étancher la ſoif, c'eſt un très bon remède pour tempérer l'ardeur d'une Fievre violente; mais

c'eſt

c'eſt tendre un piège aux Hommes que de leur recommander comme un Spécifique pour toutes ſortes de Maladies. Il faut diſtinguer les tems, les lieux, l'âge, le tempérament, la nature du mal; ſans cela on court riſque de ſe tromper dans l'application de ce qu'il y a de meilleur au monde.

Tout ce que je viens de dire de l'*Eau commune*, au ſujet du *Traité* de ſes *Vertus médicinales*, vous pouvez l'apliquer à l'*Eau de Goudron*, tant vantée dans l'Ouvrage dont je vais donner l'Extrait. Le Docteur *Berkeley* n'attribue pas moins d'efficace à ſon Eau de Goudron, que le Sieur *Smith* en reconnoit dans ſon Eau commune. C'eſt à qui louera le plus ſa *Panacée*. Si l'on en croit notre Docteur, ſon Eau de Goudron eſt un excellent préſervatif contre les fâcheux accidens de la Petite Vérole. C'eſt un remède contre la corruption du Sang, l'ulcération des Entrailles, celle du Poumon, les Toux conſomptives, la Pleuréſie, la Péripneumonie, l'Eréſypèle, l'Aſthme, les Indigeſtions, les maux cachectiques & hyſtériques, la Gravelle, l'Hydropiſie, & toutes les eſpèces d'Inflammations. Elle renferme toutes les vertus de l'Elixir de Propriété, des Goutes de Stoughton, de la Térébentine, des Décoctions de certains Bois, des Eaux minérales, & celle des plus excellens Baumes. Elle eſt d'un grand uſage dans la Goute & dans les Fièvres. Elle guérit la Gangrène, l'Eréſypèle, le Scorbut, & tous les maux hypocondriaques. C'eſt un préſervatif pour les Dents & les Gencives. L'Auteur en recommande l'uſage aux Gens de

Mer, aux Dames, aux Gens d'étude, & à tous ceux qui mènent une vie ſédentaire. Elle procure la Tranſpiration inſenſible, & produit une infinité d'autres effets merveilleux.

Quoique l'Auteur reconnoiſſe que c'eſt une prétention chimérique de s'imaginer que toutes les Maladies, qui naiſſent de cauſes très différentes & ſouvent contraires, puiſſent être guéries par un ſeul & même remède, il ne laiſſe pas de croire que la vertu de l'Eau goudronnée s'étend à une ſurprenante variété de maux très éloignés, qui ſe reſſemblent très peu les uns aux autres. „ C'eſt de quoi, *dit-il*, j'ai fait „ l'expérience ſur mes Voiſins, ſur ma Famil„ le, & ſur moi-même. Comme j'habite un „ Canton fort reculé, où je ſuis entouré de „ Pauvres qui, faute d'un Médecin dans les „ formes, ont ſouvent recours à moi, j'ai eu „ de fréquentes occaſions d'éprouver ce remè„ de, & de me convaincre qu'il obſerve un „ juſte tempérament qui le rend ennemi de „ tous les extrêmes. Je l'ai vu faire grand bien, „ en qualité de Cordial & de Stomachique, à „ une conſtitution froide & aqueuſe, tandis „ qu'il calmoit l'ardeur fievreuſe & la ſoif „ brulante dans un autre. Je l'ai vu guérir la „ Conſtipation dans les uns, & remédier dans „ d'autres à une habitude oppoſée ". Qu'on ne ſoit pas ſurpris de ce Phénomène. *Les qualités, qui tiennent un certain milieu, raprochent naturellement les extrêmes.* C'eſt ce que prétend notre Evêque, &, pour prouver cette vérité, il cite l'exemple ſuivant. *Verſez*, dit-il, *d'une Eau médiocrement chaude, dans de l'Eau bouil-*

bouillante & dans de l'Eau froide, elle échaufera celle-ci, tandis qu'elle tempérera l'ardeur de celle-là. La comparaiſon eſt ingénieuſe; mais eſt-elle juſte? Il me faudroit entrer dans de trop longues diſcuſſions pour l'examiner; j'en laiſſe le jugement au Lecteur.

Je ne m'éloigne pas beaucoup de l'idée que Mr. *Berkeley* ſe forme de ſon Eau de Goudron, en lui donnant le nom de *Panacée*. Je ne parle qu'après lui; & ſi ce terme magnifique, qui marque toujours quelque choſe de Divin, ſcandaliſe ces Médecins à viſage refrogné, qui ſe déclarent hautement contre toute ſorte de fables, qu'ils s'en prennent à lui-même, & non pas à moi. Pour me diſculper, je citerai ce qu'il dit ſur cela dans ſes *Nouvelles Remarques* publiées en forme de *Lettre* à Mr. T. P. & inſérées à la fin de ſon Ouvrage. Il tranche le mot, & ne biaiſe pas. „ La grande objec-„ tion, *dit-il*, que je vois faire à ce remède, „ c'eſt qu'il promet trop. Quoi! diſent ſes „ Adverſaires, prétendez-vous nous donner „ une *Panacée*? choſe abſurde, chimérique, „ contraire à l'opinion & à l'expérience de tout „ le Genre-humain. Hé bien, pour parler net, „ & répondre en forme à cette queſtion, j'a-„ vouerai franchement que je ſoupçonne l'Eau „ de Goudron d'être une Panacée. Je puis me „ tromper, mais cela vaut bien la peine qu'on „ en vienne à l'épreuve. Dans l'eſpérance „ d'obtenir pour le Genre-humain un ſi pré-„ cieux avantage, j'eſſuierai volontiers les rail-„ leries qu'excite la propoſition que j'en fais. „ Et, comme cet ancien Philoſophe qui du

„ haut

„ haut des toits crioit à ſes Concitoyens, *ſon-*
„ *gez à bien élever vos Enfans*, je voudrois
„ me pouvoir placer aſſez haut, & avoir la voix
„ aſſez forte, pour crier à tous les Infirmes qu'il
„ y a ſur la Terre ; *buvez de l'Eau de Goudron.*

Ne murmurons donc plus, & ceſſons de nous plaindre de notre deſtinée. Au milieu de nos maux & de nos infirmités, la Nature libérale & bienfaiſante nous offre un puiſſant ſecours pour nous en délivrer. Le pauvre & le riche peuvent ſe le procurer également. La matière de ce Remède divin eſt répandue par-tout. Quel dommage que le Genre-humain en ait été privé ſi longtems ! „ L'Illuſtre Auteur, qui nous en
„ recommande l'uſage dans ce Traité, & qui,
„ du fond de l'Amérique, a fait paſſer dans
„ notre Europe un Spécifique ſi merveilleux,
„ ſi tant eſt qu'on doive ſe borner à le quali-
„ fier de la ſorte, eſt un de ces Hommes ra-
„ res, qui joignent au zèle le plus ardent pour
„ le bonheur du Genre-humain, toutes les lu-
„ mières propres à rendre ce zèle utile. Grand
„ Phyſicien, & qui plus eſt, grand Philoſo-
„ phe, ... après s'être convaincu de l'ef-
„ ficace du remède en queſtion par un grand
„ nombre d'épreuves heureuſes, il a trouvé
„ dans la profonde étude qu'il a faite de la Na-
„ ture, dequoi rapeller ſes Expériences à des
„ principes ſolides qui les expliquent, & par-là
„ s'eſt mis en état de les varier elles-mêmes,
„ & de les étendre beaucoup plus loin, en ſui-
„ vant une analogie qui paroit très raiſonna-
„ ble (*a*).

L'Au-

(*a*) Avertiſſement du Traducteur, *page* VI.

L'Auteur n'a rien laiſſé à deſirer ſur tout ce qui peut faire connoître ſon Spécifique, ni ſur la manière de le préparer & de s'en ſervir. Il nous aprend en même tems d'où provient le Goudron; par quelle voie, & comment il opère. Ce ſont des détails auxquels nous renvoyons ceux de nos Lecteurs qui voudront en faire uſage. Nous pourrions en dire trop pour ceux qui ne croient pas en avoir beſoin, & dans un Extrait nous ne ſaurions en dire aſſez pour les autres.

Qu'on ne s'étonne pas que Mr. *Berkeley* ait donné tant d'étendue à ſon Ouvrage. L'Eau de Goudron n'eſt pas le ſeul objet de ſes recherches. Il traite en même tems de l'Economie animale, de l'Analyſe chimique, de l'organiſation des Plantes, de la nature de leurs Sucs, des propriétés des Sels, des Huiles & des Baumes. Il donne ſur cela une ſavante Théorie, toute fondée ſur des Faits. Il examine enſuite les prémiers Elémens des Corps, les Loix de la Nature, & l'harmonie générale qui règne entre les parties de l'Univers. Il porte ſon vol encore plus haut, & vous êtes tout ſurpris, ſans que vous ſachiez par quel enchantement cela s'eſt fait, de vous voir tranſporté tout à coup dans la région des idées pures, & dans les routes les moins fréquentées du Monde Intellectuel.

Quelque grande que ſoit la variété des objets qu'il parcourt, tout eſt cependant lié, & ſe ſoutient merveilleuſement bien. D'abord tout paroit en deſordre & dans une affreuſe confuſion, mais en redoublant un peu l'attention, vous remarquez un ordre & une ſymmétrie qui vous ſur-

ſurprend. L'entrepriſe eſt hardie, & marque un génie ſupérieur. Au-lieu de ſe renfermer dans la petite ſphère de ſon prémier ſujet, il en franchit bientôt les bornes, & s'ouvrant inſenſiblement une plus vaſte carrière, il monte par dégrés juſqu'à la ſource des prémières Vérités.

Avant que d'entrer dans aucun détail de ce qu'il établit, il eſt bon de donner au Lecteur une idée générale de ſon Syſtême. Quoiqu'il parle le langage de ces Philoſophes modernes, qui admettent du Vuide dans la Nature, & une Vertu attractive dans les Corps; il croit cependant que ces mêmes Corps n'ont en eux aucune force, aucun principe intérieur de mouvement. Tous les Phénomènes naturels, qui frapent nos yeux, ſont l'effet immédiat de l'action de Dieu, reglée ſelon de certaines Loix. Il n'y a que les Eſprits qui ſoient de vrais Agens, de vrais principes d'action. C'eſt en eux uniquement que réſide un pouvoir proprement dit; eux ſeuls ſont les vraies Subſtances, le Monde corporel n'ayant point une exiſtance abſolue, & ne devant être regardé que comme un aſſemblage d'apparences, comme un cours reglé de Phénomènes liés enſemble avec une admirable régularité, & ſoumis à un certain ordre que la Divine Sageſſe a établi pour l'uſage & la correſpondance mutuelle des Etres intelligens.

Il fait voir contre les Matérialiſtes, que la Subſtance intelligente ne ſauroit être une Subſtance viſible & palpable; & que la Cauſe active, qui ſeule imprime le mouvement, ne doit pas être confondue avec l'Etre paſſif qui le reçoit. Suivant lui, le mouvement dans les Corps n'eſt

n'eſt qu'une image, &, pour ainſi dire, l'ombre de ce pouvoir qui réſide dans les ſeuls Eſprits: il prouve ce pouvoir des Eſprits, par cela même qu'il en eſt l'effet, & par-là il établit leur exiſtance entierement ſéparée de celle des Corps. Vous le voyez remonter ſans ceſſe du Corps à l'Eſprit, auquel il raporte toutes ſes recherches comme à leur véritable but. Dans les Loix fixes & conſtantes de la Nature il reconnoit la Liberté ſouveraine de leur Auteur. En privant la Matière de toute cette activité que d'autres Philoſophes lui attribuent, il n'enviſage ſes divers Phénomènes que comme des ſignes & des expreſſions de la puiſſance & de l'intelligence d'un Etre parfaitement ſimple, immatériel, infini.

Tel eſt l'idée générale qu'on peut ſe former de ſon Syſtême, ſi on l'enviſage dans le ſens le plus favorable; car de la manière dont l'Auteur l'expoſe en divers endroits, il a quelque choſe qui revolte, & il donne lieu à d'énormes difficultés, qu'il n'a pu réſoudre lui-même, & qu'on ne réſoudra peut-être jamais en adoptant ſes Principes. Je ne ſai pas même ſi les Théologiens ne ſeront pas un peu ſcandaliſés de la Doctrine qu'il enſeigne. J'extrairai fidelement tout ce qui mérite le plus d'être remarqué, j'indiquerai même les principaux endroits où j'ai puiſé, afin qu'on ne m'accuſe pas de lui avoir attribué autre choſe que ce qu'il enſeigne en termes bien formels.

Il n'y a qu'un ſeul Agent dans l'Univers, & l'Inſtrument dont ſe ſert cet Agent, c'eſt l'*Ether*, la *Lumière*, ou le *Feu qui émane du Soleil.*

leil. Il ſemble que les formes, les amas ou principes de la Vie végétative ſoient dans cette Lumière, qui fait dans le grand Monde la fonction des Eſprits animaux dans le petit, ſavoir, *de ſervir d'Envelope, d'Organe ſubtil, de Véhicule à l'Agent* (*a*). Voila donc le *Feu* ou la *Lumière* qui ſert d'*envelope* à *l'Agent*, comme ſi l'Agent ne pouvoit rien opérer ſans une envelope. Qu'on remarque bien ces expreſſions. Voyons maintenant ce que c'eſt que cet Agent.

Cet Agent c'eſt notre Ame, c'eſt celle des Animaux, c'eſt Dieu même, c'eſt l'Eſprit infini. „ L'ordre & le cours des choſes, joint à „ nos Expériences journalières, montre qu'u„ ne Ame gouverne l'Univers, & le meut en „ qualité d'Agent & de Cauſe proprement di„ te. La Cauſe ſubalterne, qui ſert d'inſtru„ ment à cette prémière, c'eſt le pur Ether, „ le Feu ou la Subſtance de la Lumière, qui, „ apliquée & déterminée par un Eſprit infini, „ avec un pouvoir ſans bornes & ſelon des règles fixes, exécute dans le grand Monde, „ ce que l'Ame humaine, avec un pouvoir & „ une intelligence limitée, opère dans le petit. „ La Raiſon ni l'Expérience ne nous manifeſ„ tent aucun autre Agent, ou Cauſe efficien„ te, que l'Ame ou l'Eſprit (*b*)".

Il n'y a ni Agens, ni Cauſes corporelles. La Subſtance ignée, qui donne le branle à tout, qui produit tous les effets, n'eſt elle-même qu'un moyen, un inſtrument employé par l'Ame de l'Univers. Le Mouvement n'eſt non plus

(*a*) Page 36. (*b*) Page 126.

plus qu'*une Paſſion* ; il n'eſt cauſe de rien, il ne produit proprement rien (*a*). Dans l'Homme la Flamme vitale, l'Eſprit animal eſt l'inſtrument, au moyen duquel l'Ame agit & ſe manifeſte elle-même dans les mouvemens du Corps. Dans le grand Monde, le Feu du Soleil eſt auſſi l'inſtrument dont ſe ſert l'Eſprit infini pour le faire agir & le diriger. L'Auteur avertit que toutes les fois qu'il parle de force, de pouvoir, de vertu & d'action, comme ſubſiſtant dans un Etre étendu, corporel, ou mécanique, il n'emploie ces expreſſions que pour ſe conformer au langage établi, il ne veut pas qu'on les prenne dans un ſens propre & réel (*b*). Il n'y a donc d'autres Cauſes de tout ce qui arrive dans l'Univers, que l'Eſprit infini & les Ames particulières. Ces Cauſes agiſſent donc par elles-mêmes, elles ſont les Cauſes efficientes de tout, & elles doivent par conſéquent intervenir dans toutes ſortes de changemens & de révolutions. Ces conſéquences découlent néceſſairement des Principes de l'Auteur.

Pour donner du poids à cette Hypothèſe, l'Auteur a fouillé dans ce que l'Antiquité nous a laiſſé ſur cette matière, & cite en ſa faveur le témoignage des plus grands Philoſophes. *Ariſtote* regardoit la chaleur, qui anime les Corps vivans, comme quelque choſe de céleſte & de divin, dérivé de ce pur Ether, auquel il croyoit la Divinité incorporelle intimement unie, ou ſur lequel il la faiſoit agir immédiatement. Les *Pla-*

(*a*) Page 127. (*b*) Ibid. *& ſuiv.*

Platoniciens disoient que l'Entendement réside dans l'Ame, & l'Ame dans un Véhicule éthérée; & que comme l'Ame est une Nature moyenne, qui fait l'union de l'Intellect avec l'Ether, de même l'Ether étoit une autre Nature moyenne, propre à lier l'Ame avec les Corps grossiers. *Galien*, en reconnoissant l'Ame incorporelle, enseigne qu'elle a pour Enveloppe ou Véhicule immédiat, un Corps d'air ou de feu, par l'intervention duquel elle meut les autres Corps, & en est réciproquement affectée. „ Cet „ habit de l'Ame, dit Mr. *Berkeley*, soit qu'on „ l'apelle pur Ether, ou Véhicule lumineux, „ ou bien Esprit animal, semble n'avoir été autre chose que le Principe qui agit sur les organes grossiers, en la façon qu'il y est déterminé par l'Ame, dont il reçoit immédiatement son impression, & en laquelle réside „ proprement & véritablement la force mouvante. *Platon* parloit de l'Esprit ou de l'Ame, comme d'un Cocher qui mène un Char. „ Ce Char n'est pas mal nommé ὄχημα, ὄχημα, *une Voiture lumineuse* ou *éthérée*: termes qui expriment bien la pureté, la légereté, la subtilité, l'agilité de cette Substance déliée & céleste, en quoi l'Ame réside & opère immédiatement. C'étoit un Dogme favori des *Stoiciens*, que le Monde est un Animal, & que la Providence qui le gouverne, y fait la même fonction que l'Ame raisonnable dans l'Homme. Mais aussi vouloient-ils que cette Providence ou cette Ame residât dans le Feu, y fût immédiatement „ présente, qu'elle y habitât, & qu'elle agît

„ par

, par ſon entremiſe (*a*)".

L'Auteur ne ſe borne pas à ces autorités. Il nous aprend que les *Mages* enſeignoient que Dieu a pour Corps la Lumière, & la Vérité pour Ame. Selon les Oracles Chaldéens, toutes choſes ſont gouvernées par un Feu intellectuel. Il joint à ces autorités le témoignage même des Ecrivains Sacrés. On lit dans les Pſeaumes: *Tu es vêtu de Lumière comme d'un Habit.* Un autre trait remarquable, c'eſt celui où il eſt dit, que *Dieu fait ſes Miniſtres flamme de Feu.* Il paroit par un grand nombre de paſſages que l'Etre Suprême ſe rendoit préſent d'une façon particulière, & ſe manifeſtoit dans l'Elément du Feu. Les apparitions Divines ſe firent par Feu, dans un Buiſſon ardent, ſur le Sinaï, dans le Tabernacle, dans les Langues diviſées. La Divinité nous eſt ſouvent repréſentée comme deſcendant dans un Feu, environnée de Feu, ou ayant un Feu qui la précède. Les Anges, les Chars y paroiſſent entourés de Feu, de Lumière & de Splendeur. Dans la Viſion de *Daniel*, le Trône de Dieu paroit ſemblable à une Flamme, & ſes Roues comme un Feu brulant. Une flamme de Feu y ſort de devant lui. Dans la Transfiguration, les Apôtres virent le Viſage de notre Sauveur, brillant comme le Soleil, & ſes Vêtemens blancs comme la Lumière. Ce fut auſſi d'une Nuée reſplendiſſante, ou d'un Corps de Lumière, que ſortit la Voix qu'ils entendirent; & il n'y a que peu de Siècles qu'on ſoutenoit dans l'Egliſe Greque que cette Splendeur étoit

(*a*) Page 129, & *ſuiv.*

étoit Divine, increée, & la Gloire même de Dieu, comme on le peut voir dans l'Hiſtoire qu'a écrite l'Empereur *Jean Cantacuzène*. Les Chinois Lettrés adorent le *Tien*, ſous l'idée d'un Ether vivant ou intelligent, du πῦρ νοερὸν des *Chaldéens* & des *Stoïciens* (*a*).

Ces autorités ſont plus que ſuffiſantes pour confirmer l'Hypothèſe de l'Auteur. Rien n'agit donc dans le cours viſible de la Nature: „ Tous les divers mouvemens, ſoit des autres „ parties du Syſtême de la Nature, qui ne ſont „ pas l'effet de quelque volonté particulière, „ ſemblent naître de la même Cauſe générale „ qui fait végéter les Plantes, ſavoir de l'E„ ther, mu par un Eſprit intelligent (*b*)". Tel eſt le précis de ce qu'il dit en cent endroits, en cent manières différentes; car ſon Ouvrage eſt tout plein de répétitions.

Pour faire mieux ſentir la différence qu'il y a entre l'Eſprit & le Corps, entre l'Eſprit infini & l'Ame d'un Animal, il fait cette remarque: que „ le Corps étant l'oppoſé de l'Es„ prit, l'idée que nous nous formons de l'Eſ„ prit, conſiſte dans la penſée & dans l'action; „ & celle que nous avons du Corps, dans la „ réſiſtance. Par-tout où il y a un pouvoir réel, „ il y a un Eſprit; par-tout où il y a réſiſtan„ ce, il y a incapacité, ou manque de pouvoir, „ c'eſt-à-dire négation d'Eſprit. Nous ſommes „ engagés dans un Corps, c'eſt-à-dire, char„ gés d'un poids, retenus par une réſiſtance. „ A l'égard d'un Eſprit parfait, il n'y a rien de „ dur

(*a*) Page 147, & *ſuiv.* (*b*) Page 220.

„ dur ni d'impénétrable. Rien ne réſiſte à la „ Divinité; auſſi n'a-t-elle point de Corps. „ Ainſi l'Etre Suprême n'eſt point uni à l'U- „ nivers, comme l'Ame de l'Animal l'eſt à ſon „ Corps; union qui implique néceſſairement „ quelque défaut, ſoit que vous regardiez le „ Corps comme un inſtrument, ſoit que vous „ le regardiez comme un poids & un obſtacle „ perpétuel ".

Voila maintenant le Syſtême de Mr. *Berkeley* aſſez connu. Mais dans quels embaras ne jette-t-il pas? De quelque manière que vous l'enviſagiez, quelque adouciſſement que vous lui donniez, Dieu ſera toujours l'Auteur immédiat de tout le Mal Phyſique qu'il y a dans le Monde; ſentiment horrible, & qui repugne entierement à l'idée qu'on doit ſe former d'un Etre parfait. Vous ne ſauriez parer la difficulté, ſi vous ne reconnoiſſez dans la Nature des Forces mouvantes, qui influent continuellement ſur tous les Corps de l'Univers, ſans le concours immédiat d'un Eſprit infini. Dieu eſt bon, & il ne ſauroit être l'Auteur du Mal. Mais il y a du Mal dans le Monde. Quel eſt donc l'Auteur, quelle eſt la Cauſe de ce Mal? Puiſque Dieu n'en ſauroit être l'Auteur, il faut de toute néceſſité que la Cauſe, la raiſon du Mal ſoit hors de lui. Mais où la trouver cette raiſon du Mal, ſi ce n'eſt dans l'exiſtance des Corps, dans leurs actions, dans leurs forces. Lorſque nous voyons un Volcan, tel que le *Véſuve*, lancer continuellement des pierres rouges de feu, le mettre aux campagnes, aux édifices, détruire entierement des Villes & des Vil-

loges par le torrent de ſes matières liquéfiées; & donner quelquefois la mort à des milliers d'Hommes, comme il arriva en 1631, dirons-nous que Dieu eſt lui-même l'Auteur immédiat de tous ces deſordres? Dirons-nous qu'il agit lui-même dans ce Volcan depuis plus de mille ans, & que par le moyen de l'*Ether* ou du *Feu* ſouterrain il communique le mouvement néceſſaire aux matières qu'il fait ſortir de ce gouffre avec tant de force & d'impétuoſité.

N'eſt-ce pas auſſi une chimère de prétendre que notre Ame ſoit la Cauſe immédiate de tous les mouvemens de notre Corps? L'expérience nous démontre qu'elle agit ſur le Corps; mais il n'eſt pas moins conſtant que le Corps agit auſſi ſur elle, & qu'il y a par conſéquent dans la Machine du Corps humain, une force active, une force mouvante, qui n'eſt point l'effet immédiat d'un Etre immatériel. Toutes les fonctions vitales, tant dans l'Homme que dans les Animaux, ne ſont-elles pas produites par le mouvement conſtant & régulier d'une Machine douée de reſſorts & d'organes faits avec un art merveilleux? Ce n'eſt pas mon Ame qui donne le mouvement à mon Cœur, qui envoie le Sang dans toutes les extrémités de mon Corps, & qui le ramène enſuite vers le Cœur. Ce n'eſt pas elle qui produit & entretient ce mouvement continuel & alternatif de compreſſion & de dilatation dans les Poumons. Elle ne donne point ſes ordres pour la digeſtion des Alimens dans l'Eſtomac, dans les Inteſtins, ni pour la formation du Chyle dans les Vaiſſeaux lactés, ni pour celle des autres Liqueurs dans

les

les différentes routes qu'elles prennent. Forme-t-elle la Bile, les humeurs de l'Oeil, & une infinité d'autres, qui se filtrent dans des Glandes & dans des Vaisseaux d'une petit esseinfinie? Préside-t-elle à tout ce qui se passe dans le Cerveau, dont l'économie & la structure admirable lui sont entierement inconnues? Y donne-t-elle ses ordres pour la distribution des Esprits animaux, qui donnent le branle aux organes & aux parties, dont le jeu ne dépend nullement de la volonté? Est-ce elle qui forme les membres de l'Embryon dans l'Oeuf qui le renferme? Conduit-elle cet Oeuf de l'Ovaire dans les Trompes, & des Trompes dans la Matrice, où il doit s'enter & prendre racine? Rien de tout cela n'est l'ouvrage de l'Ame, elle n'y contribue en rien, c'est même pour elle un mystère.

Si l'Ame, aidée du *Véhicule* qu'on lui donne ici pour *Envelope*, est le seul *Agent*, la seule *Cause efficiente* de tout ce qui se passe dans notre Corps, elle est donc aussi la cause de toutes les maladies qui viennent d'un principe interne, & elle devient son propre Bourreau en détruisant son Tabernacle. Croyez-moi, l'Ame est trop intéressée à la conservation de son Corps, pour chercher à le détruire; elle ne s'en sépare presque jamais volontairement, & lorsqu'elle le fait, ce n'est que par un coup de desespoir, & pour éviter de plus grands maux. Jettez les yeux sur toutes les classes des Animaux, passez en revue tous les Etres qui ont vie & sentiment, vous n'en trouverez aucun qui ne cherche le plaisir, qui ne fuie la douleur

& la mort. S'aimer, chercher ſon bien-être, c'eſt le propre de l'Homme, c'eſt ſon inſtinct, c'eſt celui de tous les Animaux. Les maux qui leur arrivent, viennent donc du dehors, ce n'eſt point l'Ame qui les produit.

Dans le Sommeil eſt-ce l'Ame qui agit ſur le Corps ou le Corps ſur l'Ame? Elle n'eſt plus alors maitreſſe d'elle-même, de ſes penſées, de ſes réflexions; elle ne gouverne plus, elle eſt gouvernée, elle eſt tenue ſous le joug par une puiſſance étrangère, qui certainement eſt douée de force & d'activité. Ce n'eſt pas Dieu qui la trompe, à l'aide de ſon *Ether*; on ne dira pas non plus qu'elle devienne le jouet de quelque Eſprit malin; il faut donc que ce ſoit ſon propre Corps qui agit ſur elle ſans ſon conſentement. Voila donc & le *Cocher* & le *Char* de *Platon*, ou l'*Ame* & ſon *Véhicule* (*a*) emportés au-delà de la ſphère de leur domination par une force ſupérieure. Dans le ſommeil, dans l'ivreſſe, dans le délire, notre pauvre Ame n'a pas plus de pouvoir ſur elle-même, qu'en auroit un Homme attaché à une aîle de Moulin, ou à une Girouette, qui tourneroit rapidement au gré du vent.

Je voudrois bien ſavoir ce que c'eſt que ce *Véhicule*, cette *Enveloppe*, cet *Organe*, que Mr. *Berkeley* donne à l'Ame pour la faire agir. Il dit nettement en divers endroits de ſon Ouvrage, que cet Organe n'eſt autre choſe qu'une *Flamme vitale*, ou les *Eſprits animaux*, leſquels lui ſervent d'inſtrument pour exercer ſon empire ſur le Corps, de même que Dieu emploie l'*Ether*,

(*a*) Voyez ci-deſſus, page 50.

ther ou le *Feu du Soleil* lorſqu'il lui plaît d'exciter quelque mouvement particulier dans l'Univers.

Voila donc l'Ame de notre Evêque de *Cleyne* renfermée dans une *Coque*, ſous la forme de *Nymphe* ou de *Chryſalide*, à la manière des Vers à ſoie, lorſqu'ils ont quitté leur foureau. Ou bien, ſi vous voulez, la voila empriſonnée dans une Coquille, qu'elle traine par-tout avec elle, comme font les Huitres & les Limaçons. Belle découverte! Plaiſante imagination! Un Poëte auroit pu hazarder cette penſée, en faiſant le Roman de l'Ame; mais conçoit-on qu'elle puiſſe être le fruit & le réſultat des profondes méditations d'un Philoſophe Eccléſiaſtique? Je vous avoue que j'en ſuis ſurpris, & je connois des Gens fort graves qui en ont bien ri.

Parlons ſérieuſement. Sur quel fondement Mr. *Berkeley* donne-t-il à l'Ame une Enveloppe? Il ne ſauroit jamais prouver qu'elle en ait une, & il ne lui ſert de rien d'alléguer en ſa faveur le témoignage de l'Antiquité. Une bonne raiſon auroit mieux valu que l'autorité de cent Philoſophes, dénuée de preuves. Sommes-nous obligés de croire que l'*Ame* réſide dans un *Véhicule éthérée*, ou qu'elle reſſemble à un *Cocher qui mène un Char*, parce que le Divin *Platon* ſe l'eſt imaginé. Il enſeignoit auſſi qu'il y a trois ſortes d'Ames dans l'Homme, l'*iraſcible*, qu'il plaçoit dans la Poitrine; la *concupiſcible*, qu'il faiſoit réſider dans les Entrailles, & la *raiſonnable*, qu'il perchoit dans la Tête. Cette dernière Ame n'étoit, ſelon lui,

qu'une portion de l'Ame universelle, & cette Ame universelle étoit comme une troisième chose en Dieu. N'auroit-il pas mieux fait d'avouer son ignorance sur cet article, que de débiter de pareilles chimères?

Supposons cependant pour un moment, que l'Ame ait un *Véhicule*, ou qu'elle soit renfermée dans une espèce d'*Envelope*. Quel avantage en retirera-t-elle? En fera-t-elle mieux ses fonctions? Un Homme, qui seroit enfermé dans un Sac, auroit-il plus de pouvoir sur les objets qui l'environnent, que s'il se trouvoit en pleine liberté? Si vous dites que cette Envelope est composée d'Esprits animaux, vous l'exposez à être emportée successivement dans toutes les parties du Corps, tantôt de la tête aux pieds, tantôt des pieds à la tête, ou ailleurs, suivant les loix de la circulation. Les Humeurs du Corps humain ne sont presque jamais en repos, elles n'ont point de place fixe. Le mouvement des Esprits animaux est encore plus rapide. Le moindre acte de la Volonté, la moindre impression d'un objet, accélère ce mouvement, & les transporte en un instant d'une partie du Corps à l'autre. Il n'y auroit donc plus alors de *Sensorium* fixe, que l'on dit être l'endroit du Cerveau où l'Ame fait sa résidence, & où elle reçoit toutes les impressions des objets. Ce *Sensorium* seroit tantôt au Cœur, tantôt au Foie ou à la Rate, dans les Poumons, dans l'Estomac, dans les Intestins, par-tout enfin où l'Envelope de l'Ame seroit entrainée. Un Homme, à qui on auroit coupé la main, ne seroit plus qu'un Corps sans Ame, si malheureusement

ſement l'Envelope de l'Ame ſe fût trouvée dans la main au moment de cette terrible opération. Voyez, je vous prie, quelles abſurdités naiſſent de l'Hypothèſe de notre Evêque.

Mais ce n'eſt pas encore tout; voici un autre inconvénient. Lorſqu'un Homme vient à mourir, comment ſon Ame peut-elle ſortir de ſon Corps? Suivant la bonne Phyſique, la mort du Corps n'eſt autre choſe qu'un défaut de mouvement dans les Liquides, cauſé par le dérangement de quelques reſſorts, qui empêche le jeu des principaux organes de la Machine hydraulique. Le dernier vivant, c'eſt le Cœur; dès qu'il ceſſe de battre, de ſe dilater & de ſe contracter, tout le jeu de la Machine ceſſe dans les autres organes, & l'Ame prend ſur le champ ſon congé. Or comment s'en ira-t-elle, cette Ame, ſi elle eſt enfermée dans ſon Envelope? On ne peut pas dire qu'elle rompe ſes liens pour être plus libre, puiſqu'il n'y a point de Subſtance ſpirituelle à qui Mr. *Berkeley* ne donne un fourreau, pour lui ſervir de Véhicule & d'inſtrument pour agir. Veut-elle ſortir avec ſon Envelope, il faut qu'elle le faſſe ou tandis que le Cœur bat encore, & que le Sang circule, ou lorſqu'il n'y a plus de mouvement ni dans le Cœur, ni dans le Sang. Si vous dites qu'elle ſort avant la mort du Corps, le Corps peut donc vivre ſans Ame, ce qui eſt abſurde, dans la ſuppoſition qu'il n'y a point de Corps humain vivant ſans Ame. Si vous dites qu'elle différe ſon départ juſqu'au moment qu'il n'y ait plus ni balancement dans le Cœur, ni circulation dans le Sang, voila l'Envelope aux arrêts

rêts avec l'Ame qu'elle contient, la voila dans un état à ne pouvoir ſortir de priſon, du moins pour un tems, juſqu'à ce que les parties du Corps venant à ſe diſſoudre, elle trouve moins d'obſtacles à ſe dégager & à ſe rendre au lieu de ſa deſtination.

Il y a d'autres armes pour foudroier cette Hypothèſe; mais ce que je viens d'en dire doit ſuffire pour faire voir tout le ridicule des conſéquences qu'on peut en tirer naturellement. L'idée que s'en ſont formée Meſſieurs *Bayle* & *le Clerc*, n'eſt pas plus avantageuſe. „ Mr. *Cudworth*, dit Mr. *Bayle*, nous aprend que ceux „ qui voulurent ſatisfaire aux objections que „ l'on fonde ſur ce que l'Ame change de lieu „ (car elle quitte le Corps quand un Homme „ meurt), ſupoſèrent qu'il y a une portion de „ Matière très ſubtile qui eſt le *Véhicule* per„ pétuel de l'Ame; mais Mr. *Le Clerc* obſer„ ve, avec beaucoup de raiſon, que cela ne „ leve point la difficulté, puisqu'on peut fai„ re, par raport à ce Véhicule de l'Ame, les mê„ mes inſtances que l'on avoit faites par raport „ au Corps qui meurt, ou qui ſe ſépare de l'A„ me. On ne peut nier que ce Véhicule ne „ change de lieu; il tranſporte donc ſon Ame „ tantôt ici, tantôt là; elle paſſe donc réellement „ d'un lieu en un autre, & il ne ſerviroit de „ rien de dire que le Vin d'un Tonneau demeu„ re toujours dans le même lieu, quoique le „ Tonneau ſoit tranſporté d'une Province en „ une autre. Ce n'eſt qu'à certains égards que „ le Vin garde toujours la même place; ce „ n'eſt, dis-je, qu'à l'égard du Tonneau; mais,

„ ab-

„ absolument parlant, il est mu & transporté ;
„ il aquiert de nouvelles rélations locales à tous
„ les autres Corps ; ce qui ne peut convenir à
„ une chose non étendue ".

C'est pour parer ces difficultés que Mr. *Quenz* a recours à d'autres suppositions, dans son *Essai d'un Système nouveau concernant la nature des Etres Spirituels*. Il établit & tâche de démontrer qu'il n'y a aucun Etre qui ne soit étendu, & que Dieu même est un Etre réellement étendu, quoique d'une manière incompréhensible ; que tout ce qui n'a aucune étendue n'est qu'une pure fiction de l'Esprit, un Etre de raison ; que l'étendue de l'Ame réside dans un Corps invisible, impalpable à nos sens grossiers, & indivisible ; que la Puissance active & passive de l'Ame résulte du Soufle Divin, dont Dieu a animé le prémier Homme ; que ce Soufle Divin n'est pas une Substance ou un Principe actif par lui-même, mais un mode, une modification, ou plutôt une émanation immédiate & constante de la Divinité même, sans que pour cela elle perde rien de sa Substance réelle ; que ce Soufle donne le mouvement & la vie à tous les Etres dont l'Univers est composé ; que la Propagation des Ames humaines se fait, quant au Corps invisible, par *formation*, &, quant au principe de vie, par *communication* ; que la différence qu'il y a entre l'Homme & les Bêtes, consiste principalement dans la faculté de former des idées abstraites nominales ; que l'Immortalité de l'Ame est uniquement fondée sur la volonté & la toute-puissance de Dieu ; que l'Espace immense est une suite de l'existance &

un

un domaine éternel de l'Etre Suprême ; que l'Ame eſt paſſive dans la réception des idées qui lui viennent du dehors, & active en formant les idées abſtraites nominales ; que ce qu'on apelle *Mouvement*, le Mouvement local, eſt un effet ou une modification de la Puiſſance qui réſide originairement dans l'Etre Suprême, & qui en eſt l'unique ſource ; que tous les Mouvemens des Corps inſenſibles procèdent immédiatement & uniquement de cette Puiſſance, *&c.* Ce Syſtême de Mr. *Quenz* a quelques avantages ſur celui de Mr. *Berkeley* ; mais il ne leve pas encore toutes les difficultés, & il en fournit même de nouvelles, comme il paroît par le grand nombre d'objections qu'on lui a faites, & dont il prétend avoir donné la ſolution.

Un Homme ſage & reſervé dans ſes déciſions, dira ſur tout cela ; que nos lumières ſont trop bornées pour déterminer de quelle maniére un Etre penſant agit ſur les Corps. Dieu étant tout-puiſſant, comment oſe-t-on dire qu'il ait beſoin d'un *Feu*, d'un *Véhicule*, qui lui ſerve d'*inſtrument* pour faire tout ce qu'il fait ? Eſt-ce à l'aide du *Feu* qu'il a tiré le Monde du néant ; il n'y en avoit point. Dieu veut, & la Nature exécute ſes ordres, ſans que nous ſachions comment elle agit en conſéquence de cette Volonté. A l'égard de l'Ame, nous ne connoiſſons ni ſa nature, ni ſa maniére d'opérer. La ſuppoſer ſpirituelle, & lui donner une *Enveloppe*, comme pour la tenir chaudement & l'empêcher de s'évaporer, c'eſt une penſée tout-à-fait burleſque & peu digne d'un Philoſophe.

L'Ouvrage de notre Auteur eſt tout-plein de ſem-

ſemblables paradoxes, & ce ſont peut-être ces paradoxes qui ont fait tant parler de lui en Angleterre, & qui ont excité la curioſité du Public. En voici quelques autres.

La prédilection de Mr. *Berkeley* pour ſon *Feu éthérée* eſt ſi grande, qu'il lui attribue preſque tout ce qui arrive dans l'Univers ſous la direction de l'Etre Suprême. C'eſt ce Feu qui *contient les Semences, les Cauſes naturelles, ou les Formes de toutes les productions ſublunaires* (*a*). C'eſt à la diverſité des particules de cet Elément qu'il faut raporter les *diverſes Odeurs qu'exhalent les Végétaux* (*b*). La raiſon qu'il en donne, c'eſt que les Couleurs étant produites de la ſéparation des rayons de la Lumière, ſuivant les découvertes de *Newton*, „ les qua„ lités ſpécifiques des Sucs des Plantes paroiſ„ ſent devoir auſſi être virtuellement ou émi„ nemment renfermées dans la lumière de cet „ Aſtre, & ſe développer actuellement par la „ ſéparation que ſavent faire de ſes rayons, les „ divers tuyaux capillaires qui les attirent & „ s'en imbibent, d'où réſultent certaines Odeurs, „ certaines qualités, à peu près comme de tels „ ou tels rayons refléchis reſultent telles ou „ telles couleurs (*c*)".

Il faut avouer que voila une plaiſante origine des Odeurs. Suivant ce beau Syſtême, tout eſprit qui ſort des Baumes ou des Huiles des Végétaux, & qui produit les Odeurs, n'eſt autre choſe que le Feu même du Soleil, & la diverſité des Odeurs dépend de la manière dont les par-

(*a*) Page 56, 134. (*b*) Page 33, 134. (*c*) Page 34.

particules de ce Feu ſont attirées dans les Tuyaux capillaires. Aparemment que les Odeurs, qui exhalent des Corps des Animaux, ſeront auſſi produites par la même cauſe. Comme il y a bien des Odeurs dans le Monde, il faut qu'il y ait une prodigieuſe variété d'attractions dans les Corps odoriférans. Il n'eſt pas beſoin d'Expériences pour faire ces ſortes de découvertes; avec de l'imagination & un certain tour d'eſprit, un ſeul Homme parviendroit bientôt à former un Cours complet de Phyſique.

C'eſt un ſentiment aſſez généralement reçu aujourdhui, que Dieu a formé dès le commencement du Monde toutes les *Semences*, tous les *Elémens* des Corps, & qu'il n'y a dans toute la Nature aucune Génération proprement dite, mais un ſimple dévelopement des parties de chaque Elément. On prouve la néceſſité de ces Elémens par cette conſidération, que les différentes Eſpèces des Corps animés ou inanimés ſont toujours invariablement les mêmes, & qu'il ne s'en forme point de nouvelles. Cette Hypothèſe ſi raiſonnable n'eſt pas du gout de Mr. *Berkeley*; & la raiſon qui le porte à la rejetter, c'eſt que „ ſur ce pied-là, la ſtructure „ induſtrieuſe des Plantes & des Animaux, qui „ naiſſent chaque jour ſous nos yeux, ne re„ quiert actuellement, pour la produire, l'exer„ cice d'aucun art, ayant été déja formée dès „ l'origine du Monde". On lui accorde volontiers cette conſéquence. Les Elémens une fois formés avec un art merveilleux, il n'eſt plus beſoin de l'exercice d'un nouvel art pour les produire; il ſuffit que Dieu les ait fait tels, qu'ils puiſ-

puiſſent ſe conſerver juſqu'au moment de leur dévelopement, dans les Matrices qui conviennent à chacune de leurs eſpèces.

Au défaut de ce Syſtême, notre Evêque en propoſe un autre. Mais quel Syſtême! Vous n'avez jamais rien vu de ſi ſingulier. Il va chercher les Elémens des choſes dans le Soleil même, dans la *Lumière*, ou le *Feu élémentaire*; delà il les fait deſcendre dans leurs Matrices, où ils ſe dévelopent par l'*opération immédiate d'un Eſprit* (*a*). „ Comme les Formes des „ choſes, *dit-il*, ont leur exiſtance idéale dans „ l'Intellect, de même il ſemble que les *Se-* „ *mences* aient leur exiſtance naturelle dans la „ *Lumière*, Milieu hétérogène, dont les par- „ ties diffèrent l'une de l'autre par diverſes qua- „ lités qui ſe manifeſtent aux Sens (*b*)".

Il s'exprime ailleurs d'une manière encore plus préciſe ſur cet article. Il prétend que pour expliquer ce *Feu vivant*, cette *Pépinière vivante du Monde*, & ſemblables expreſſions de l'ancienne Philoſophie, il faut „ les entendre de la „ *Lumière*, ou du *Feu élémentaire*, dont on „ ſait que les parties ſont hétérogènes, & dont „ rien n'empêche d'en ſupoſer quelques-unes „ organiſées, leſquelles, malgré leur étonnan- „ te petiteſſe, contiendront les *prémières Se-* „ *mences*, qui, reçues & façonnées dans les „ Matrices convenables, ſe développeront & ſe „ manifeſteront par dégrés, croiſſans toujours, „ juſques à ce qu'elles aient atteint la juſte me- „ ſure de grandeur qui convient à leur Eſpè- „ ce.

(*a*) Page 244. (*b*) Page 191.

„ ce. Ne pourroit-on pas croire, conformé-
„ ment aux idées de cette Philoſophie, qui don-
„ noit beaucoup de part dans la production des
„ choſes aux Influences céleſtes, que ce *Sémi-*
„ *naire éthérée* tranſmet aux Plantes, aux A-
„ nimaux, les prémiers Principes, les *Stamina*,
„ ou ces *Animalcules* que *Platon* dans ſon *Ti-*
„ *mée* dit être inviſibles pour leur petiteſſe ;
„ mais qui, ſemés dans le terroir qui leur eſt
„ propre, ſe gonflent, ſe dévelopent graduelle-
„ ment, & enfin ſe produiſent au jour ſous la
„ forme où nous les voyons. Pluſieurs Phi-
„ loſophes dans ces derniers tems ont fait revi-
„ vre cette opinion, ſans peut-être ſavoir com-
„ bien elle eſt ancienne, ni qu'on la trouve dans
„ *Platon*". Mr. *Berkeley* rejettoit tout-à-l'heu-re la préexiſtance des *Elémens* des Corps, & voila qu'il l'admet ici ; mais en ſupoſant toujours que ces Elémens viennent originairement du *Feu éthérée* ou de la Lumière du Soleil, ce qu'il ne prouvera ſurement jamais. Suivant cette ingénieuſe Hypothèſe, les Hommes, les Animaux, les Végétaux, ont dû avoir fait leur prémier ſéjour dans le Soleil, avant que de venir ramper ſur la Terre ; car ce *Feu*, qui eſt le *Séminaire* de tous les Corps primitifs, a ſa ſource dans cet Aſtre.

Il eſt démontré par un grand nombre d'Expériences que les Elémens des Corps ne ſauroient être changés en d'autres Elémens d'une nature différente. Le Feu ne ſe changera jamais en Air, ni l'Air en Feu. On ne fera point d'Eau avec de la Terre, & la Terre ne ſe transformera point en Eau. Il en eſt de même de tous les

autres

autres Corps. Avec du Fer vous ne ferez point d'Or, & vous ne convertirez point l'Or en Fer. Les prémiers Elémens des Corps ſont immuables, indeſtructibles.

Ce Principe eſt conſtant. Cependant Mr. *Berkeley*, qui ſouvent eſt en contradiction avec lui-même, parle de l'Air & du Feu, comme s'ils changeoient quelquefois de nature. Il dit en plus d'un endroit, que l'Air n'eſt point *un Elément pur & ſimple, un Elément à part*, ce ſont ſes propres termes; & parce qu'il y a dans l'Air des Corps étrangers, il prétend que ces Corps *deviennent Air, en aquérant de l'élaſticité & de la volatilité* (*a*). Il dit ailleurs (*b*) que l'*Air ne paroit autre choſe, que des Vapeurs & des Exhalaiſons rendues élaſtiques par le Feu*; ce qu'il répète à la page ſuivante en ces térmes: *l'Air n'eſt réellement autre choſe que les particules des Corps humides & ſecs, volatiliſées & rendues élaſtiques par le Feu*; & plus bas il enſeigne encore que l'*Eau ſe change en Air* (*c*). Il s'imagine aparemment que ces petits Corps déliés & extrêmement légers, qu'on voit flotter dans une Chambre, & qui ſemblent y prendre leurs ébats, lorſqu'on y fait entrer un rayon de Lumière, ne ſont que de l'Air; erreur groſſière, dans laquelle il ne ſeroit point tombé, s'il eût eu quelque idée de cette partie de la Phyſique expérimentale, dont il témoigne ne pas faire grand cas.

Il tient le même langage à l'égard du Feu même,

(*a*) Voyez ſur-tout les pages 121 & 123.
(*b*) Page 162. (*c*) Page 250.

même, ſon Elément favori, qu'il convertit en Air. *Un dégré de Feu*, dit-il, *entretient la fluidité de l'Eau, un autre dégré le change en Air élaſtique* (a). On voit bien que cette propoſition vient d'un Auteur accoutumé à ſe promener dans la vaſte étendue du Païs des Conjectures. Un Philoſophe, qui ne s'occupe que de belles & ſublimes idées de Métaphyſique puiſées dans les Ouvrages du divin *Platon* ou du ſage *Socrate*, s'égare preſque à chaque pas qu'il fait, lorſqu'il veut ſe mêler de Phyſique. Ce changement du *Feu* en *Air* eſt une pure chimère. Je dis que le Feu ne ſe convertit jamais en Air, ni l'Air en Feu, ou en quelque autre Elément; & ſi l'on eſt curieux de voir ſur cela des preuves ſans nombre, on n'a qu'à conſulter les *Elémens de Chimie* du célèbre Profeſſeur *Boerhave*, & ſur-tout les recherches qu'il a faites ſur le Feu, ſur l'Air, ſur l'Eau, ſur la Terre, & ſur les Diſſolvans. C'eſt peut-être la ſource de Phyſique expérimentale la plus pure que nous ayons. Le réſultat des *procédés* chimiques de ce Médecin ſur le Feu, eſt que cet Elément demeure toujours le même; qu'il eſt ingénérable & indeſtructible; qu'il ne peut, ni engendrer un nouveau Feu, ni naître où il n'étoit pas; qu'il peut ſaiſir, pouſſer, & diviſer d'autres Corps, ou s'y engager, & s'y empriſonner; mais qu'il ne peut, ni ſe convertir en d'autres natures, ni rien convertir en la ſienne; qu'autrement tout ſeroit devenu Feu, depuis ſix mille ans que le Feu brule.

Cette

(a) Ibidem.

Cette même indeſtructibilité que Mr. *Boerhave* démontre dans le Feu, il la fait appercevoir dans l'Air, dans l'Eau, dans la Terre, dans le Sel & dans les Métaux. Il prouve par mille expériences la proportion admirable, qui met ces matières en état d'agir conjointement ou ſéparément, & de diverſifier les effets de la Nature. Mais cette diverſité n'eſt qu'un changement de place, & non une génération de choſes qui ne fuſſent pas auparavant, ni un changement intime de configuration des parties élémentaires, ni une tranſmutation d'une Subſtance ſimple en une autre. Le fond de chaque Elément eſt hors de priſe, & le mouvement n'attque que les dehors. Ainſi, l'Air élargi, ou comprimé, & mis pluſieurs années de ſuite à telle épreuve qu'on voudra, conſerve ſon reſſort, ſa fluidité & ſa nature ſpéciale. Il entre par-tout, fait partie de la ſubſtance des Mixtes où il entre, mais ſans déchet, ſans altération. On convient que l'Air eſt un magazin de toutes ſortes de matières ; mais elles n'y font que floter, & ne deviennent jamais Air, comme le prétend Mr. *Berkeley*. Ces matières peuvent former divers accroiſſemens par leur dépôt, & tromper tous les yeux par une aparence d'augmentation de ſubſtance, par une aparence de germination, ou de converſion d'Elémens, tandis qu'il n'y a qu'un raprochement de natures auparavant ſubſiſtantes, mais diſtinctes & masquées l'une par l'autre.

Ce qui a pu tromper Mr. *Berkeley* à l'égard de l'Eau, qu'il croit auſſi *ſe changer en Air*, c'eſt que l'Eau eſt univerſellement unie à l'Air ;

qu'elle y eſt diſperſée, ſuſpendue comme une Mer ſupérieure, mais raréfiée & élevée jusques bien au-delà des Nuages; qu'elle y monte dans une quantité d'autant plus grande, que l'Air eſt plus ſec & plus pur. Mr. *Boerhave* fait voir que l'Eau, par la ſouſtraction du Feu qui la rend fluide, peut devenir Neige, Grêle, Givre, ou Glace; mais ſans ceſſer d'être Eau. Quant à la Terre, le même Auteur prétend qu'elle n'eſt ni moins ſimple, ni moins perſévérante en ſa nature. Il fait voir que *Boyle* & *Newton* ſe ſont mépris, le prémier en penſant que la Terre ſe pût changer en Eau, ou que l'Eau ſe pût convertir en Terre; & le ſecond en croyant que la Terre pouvoit être changée en Feu.

Il y a des Vérités qu'on ne ſauroit guère ſe diſpenſer de reconnoitre, quoiqu'on ne puiſſe les démontrer par l'Expérience. Telle eſt la Doctrine du *Vuide*, que l'on nomme encore l'*Eſpace pur*, ou le *Lieu abſolu*. Cet Eſpace, ſuivant la définition qu'on en donne, eſt *une Etendue ſimilaire*, ou *homogène*, *uniforme*, *continue*, *immobile*, *indiviſible*, *immuable*, *pénétrable*, *ſans aucune réſiſtance*, *infinie*, *éternelle* même, comme le prétendent quelques Philoſophes, enfin *le Vaſe univerſel qui contient toutes les choſes créées*. Mr. *Berkeley* ne veut point du tout reconnoitre d'*Eſpace réel* dans la Nature; & la raiſon qu'il en donne, c'eſt que les propriétés, qu'on lui donne, conviennent auſſi au *Néant*; car *le Néant*, dit-il, *n'a point de bornes*, *il ne peut être ni mu*, *ni changé*, *ni diviſé*; *il ne ſauroit être ni créé*, *ni détruit* (*a*).

fruit (*a*). Il ne fait pas attention que le *Rien*, ou le *Néant*, n'eſt qu'une négation de l'exiſtance, & qu'il n'a par conſéquent aucune propriété. Je n'ai aucune idée du *Néant*, mais j'ai une idée du Vuide, & même une idée très diſtincte.

J'apelle *idée* le ſentiment d'une exiſtance diſtincte d'une autre par le ſentiment d'une différence ou d'une propriété quelconque; ou, ce qui revient au même, j'apelle *idée* le *ſentiment diſtinct d'une choſe*. Or il eſt facile de montrer que nous avons une idée, ou ſentiment diſtinct du Vuide & de ſes propriétés. Je me bornerai à la ſeule preuve que voici. Je vois divers objets, ou divers Etres diſtincts les uns des autres, mais je les vois cependant tous dans un autre, dont j'ai un ſentiment & même une idée ſi néceſſaire, que ſans cela je ne pourrois concevoir l'exiſtance de deux objets, diſtincts, bornés & mobiles; & cet objet, dont je crois que j'ai beſoin d'avoir ſi néceſſairement l'idée, pour concevoir ou pour apercevoir l'exiſtance actuelle des autres, eſt ce que j'apelle l'*Eſpace*, le *Vuide*, le *Lieu des Corps*, ou le *Vaſe* qui les contient. J'ai non ſeulement l'idée d'une étendue, dont je ne connois pas les bornes; mais encore d'une étendue infiniment pénétrable, homogène, uniforme, *&c.*

Pour donner une idée plus diſtincte du Vuide, je n'ai beſoin que de cette ſimple ſupoſition. Soient pluſieurs Corps, poſés les uns proche des autres, & dans un repos parfait; que Dieu, par ſa toute-puiſſance, en anéantiſſe un

(*a*) Page 231.

un, tandis que les autres reſteront en repos; je demande ſi le Corps anéanti ne laiſſe pas néceſſairement un Eſpace vuide, ou un Lieu dans lequel il n'y a point de matière, & que je puis par conſéquent remplir? Je puis certainement placer dans cet Eſpace un Corps proportionné à ſa grandeur. Que Mr. *Berkeley* me diſe à préſent s'il pourroit loger un Corps dans ce qu'il appelle *le Néant*, ou *le Rien*? Le *Vuide* a donc des propriétés, & le *Néant* n'en a aucune. Donc le *Vuide* n'eſt pas la même choſe que le *Néant*.

Mr. *Berkeley* ſemble inſinuer que les Corps n'ont d'autre *Lieu* que l'*Ame* même ou l'*Eſprit*. Voici en effet ce qu'il ajoute immédiatement après s'être déclaré contre l'Eſpace pur. „ *Plotin* ne connoit d'autre *Lieu* que l'*Ame* ou „ l'*Eſprit*, affirmant expreſſément que l'*Ame* „ n'eſt pas dans le *Monde*, mais que le *Monde* „ eſt dans l'*Ame*. De plus, le *Lieu* de l'*Ame*, „ dit-il, n'eſt pas le *Corps*; mais l'*Ame* eſt dans „ l'*Eſprit*, & le *Corps* dans l'*Ame* (*a*)". Mais ce qui prouve invinciblement que Mr. *Berkeley* adopte auſſi cette opinion, c'eſt qu'en parlant des Naturaliſtes qui s'attachent à la ſtructure viſible des choſes, il leur reproche de *ſupoſer toujours que l'Ame eſt contenue dans le Corps*, au-lieu de ſe conformer au ſentiment de ceux *qui ne ſe payant pas des aparences ſenſibles*, diſent que *le Monde eſt contenu dans l'Ame* (*b*). Voila ce que je ne comprens pas, & que bien d'autres ne comprendront pas mieux que moi; car je ne ſai ce que c'eſt qu'*une Ame dans un Eſprit*, &

(*a*) Page 232. (*b*) Page 246.

& *le Monde* ou *un Corps dans une Ame*. Tout cela n'eſt qu'un jargon inintelligible.

On ne croiroit peut-être pas que Mr. *Berkeley* eſt un *Egoïſte*, nom qu'on donne à certains Philoſophes qui nient & l'exiſtance des Corps, & la réalité des phénomènes les plus ſenſibles de la Nature. Rien n'eſt cependant plus vrai. Ces Philoſophes ne ſont pas en grand nombre, mais il eſt certain qu'il y en a, & notre Evêque en eſt un. Selon lui, il n'y a dans les Corps ni *Attraction*, ni *Répulſion*: tout ce qu'on en dit, *doit être regardé comme une pure Hypothèſe mathématique, & nullement comme quelque choſe de réellement exiſtant dans la Nature*. Ainſi, c'eſt en vain que *le Phyſicien*, *le Mécanicien*, *s'efforcent de découvrir ces Loix par l'Expérience & par le Raiſonnement* (*a*). Vous voyez qu'il ſape par-là tout le fondement de la Philoſophie expérimentale, & ſur-tout de celle de *Newton*. C'eſt auſſi perdre ſon tems & ſes peines que *de rechercher les Forces mouvantes par la conſidération des mouvemens mêmes*, puiſque *la Force n'eſt point une choſe corporelle, ni n'apartient à rien de corporel, ni ne ſe peut découvrir à l'aide des Expériences & des Raiſonnemens mathématiques* (*b*). *La découverte de ces Forces n'eſt point l'affaire de la Philoſophie expérimentale* (*c*). La raiſon qu'il en donne, c'eſt que *tous les Phénomènes ne ſont, à proprement parler, que des Aparences & des Phantômes* (*d*).

Suivant

(*a*) Page 196. (*b*) Page 110.
(*c*) Page 211. (*d*) Page 212, 214, 251, 252.

Suivant cette Hypothèſe, il n'y a proprement ni Ciel, ni Terre, aucune Subſtance corporelle, & le Monde ſenſible que nous voyons, eſt un Monde imaginaire, il n'y en a point d'autre que l'intellectuel. Si le Mécanicien, ſi le faiſeur d'Expériences, veux examiner les choſes telles qu'elles ſont en effet, *il réformera ſon Syſtême, & s'apercevra que ce qu'il prenoit pour des Subſtances & pour des Cauſes, ne ſont que des ombres fugitives* (*a*). *Leur nature & leur exiſtance eſt incertaine*, & même, à le prendre à la rigueur, *elles n'exiſtent point, étant toujours, comme parle l'Ecole*, in fieri, *c'eſt-à-dire, dans un flux perpétuel, ſans aucune permanence d'être, qui puiſſe les conſtituer l'objet d'une vraie Science* (*b*).

Lorſque je dis que la Table ſur laquelle j'écris, a trois pieds de long, qu'elle eſt quarrée, je me trompe groſſierement; cela ne paroit qu'*une vaine ſupoſition*, qui n'*eſt apuiée d'aucun argument, ni d'aucune expérience*, puiſque les choſes n'ont ni *grandeurs*, ni *figures abſolues* (*c*). Lorſque je dis que je vois cette Table, je ne vois qu'une ombre, & lorſque je crois la toucher, je ne touche qu'un phantôme; car, *comme l'Entendement ne perçoit point, c'eſt-à-dire, n'entend, ni ne voit, ni ne touche, de même les Sens ne connoiſſent pas.* L'*Ame* même, *étant que ſenſitive, ne connoit rien*; car *la Science ne conſiſte pas en perceptions paſſives, mais en raiſonnemens que l'on fait ſur ces perceptions* (*d*).

Qu'un

(*a*) Page 254. (*b*) Page 262, 263.
(*c*) Page 264. (*d*) Ibidem.

Qu'un Homme mette le doigt au feu, il ne ſentira pas qu'il ſe brule, & même il n'en ſaura jamais rien, s'il ne fait un raiſonnement ſur cette perception. Si un Criminel qu'on met à la torture, pouvoit s'abſtenir de raiſonner, il ne ſentiroit rien, puisqu'il n'auroit alors que des *perceptions paſſives*. Si les Bêtes ne raiſonnent pas, comme le prétendent les *Carteſiens*, ils ont eu raiſon d'en conclure qu'elles ne ſentent pas.

Où Mr. *Berkeley* a-t-il puiſé une ſi belle Doctrine? Il l'a puiſée dans les Ecrits de *Pythagore*, de *Platon*, d'*Ariſtote*, & de leurs Diſciples, qui étoient de bien plus grands Philoſophes que tous nos faiſeurs d'expériences. *Ariſtote* diſoit qu'*il ne s'enſuit pas, de ce qu'une choſe eſt, qu'elle doive exiſter actuellement*; & ni ce Philoſophe, ni *Platon* ſon Maitre, n'entendoient pas par la *Matière*, une *Subſtance corporelle*, ni *aucun Etre actuel & poſitif*. *Ariſtote* la compoſoit de pluſieurs *négations*, comme n'ayant *ni quantité, ni qualité, ni eſſence*. Non ſeulement les Diſciples de *Platon* & de *Pythagore*, mais auſſi les *Péripatéticiens* eux-mêmes déclaroient qu'on ne la connoit *ni par les Sens, ni par aucune méthode juſte & directe de raiſonnement, mais par je ne ſai quelle méthode illégitime & batarde*. C'eſt la Doctrine conſtante d'*Ariſtote*, de *Théophraſte*, & de toute l'ancienne Ecole Péripatéticienne, que la *Matière n'eſt rien actuellement, mais qu'en puiſſance elle eſt toutes choſes* (*a*).

Tout

(*a*) Pages 270, 275, 276.

Tout cela eſt hors de priſe, vous ne ſauriez démontrer le contraire. Quelques-uns de nos Philoſophes modernes ſe ſont imaginés pouvoir inférer la réalité ou l'actuelle exiſtance de la Matière, de ce que *la Péſanteur eſt toujours proportionnée à la quantité de la Matière*; mais notre Evêque les relance de la belle manière, en leur faiſant voir que cette prétendue démonſtration n'eſt qu'*un Cercle illuſoire*, qui ne conclut autre choſe, ſinon que la *Péſanteur eſt proportionnée au Poids*, c'eſt-à-dire, *à elle-même*, puiſque la Matière doit être conçue *comme un défaut & une pure poſſibilité* (*a*).

Je ne m'arrêterai pas à faire remarquer tout ce qu'il y a d'abſurde dans ce Syſtême de Mr. *Berkeley*; on voit aſſez, par ce que j'en ai dit, quelles conſéquences on peut en tirer. Il avoit déja enſeigné la même Doctrine dans un petit Livre écrit en Anglois, & intitulé: *Three Dialogues between Hylas and Philonous*. Comme je n'entens pas l'Anglois, je n'avance ce Fait que ſur le témoignage de Mr. *de St. Hyacinthe*, Auteur des *Recherches Philoſophiques*. En parlant de ce *petit Livre* de notre Evêque, il dit que *cet habile homme y détruit le Monde matériel, comme inutile à tous les ſentimens & à toutes les idées que peuvent avoir des Etres purement ſpirituels* (*b*). Dans une Diſſertation, qu'on a ajoutée à la fin de la *Démonſtration de l'exiſtance de Dieu de Mr. de Cambray*, on accuſe Mr. *Berkeley* de n'avoir eu d'autre but que de

(*a*) Page 277.

(*b*) Voyez les *Recherches Philoſophiques*, page 95.

de conduire à l'*Athéisme* par une voie nouvelle. Rien de plus injuste que cette accusation, si l'on en croit Mr. *de St. Hyacinthe*, puisque le Livre en question ne paroît avoir été composé que pour détruire cet affreux dogme.

ARTICLE VI.

Histoire Universelle depuis le commencement du Monde jusqu'à présent, traduite de l'*Anglois d'une* SOCIETE' *de* GENS *de* LETTRES, &c. Tome VI. Pag. 752 (*a*).

LE mérite & le plan général de cet Ouvrage étant déja connus, nous nous bornerons ici à donner une légère idée de ce que contient ce nouveau Volume. On y trouve d'abord la Suite de l'Histoire des *Macédoniens*, depuis le règne d'*Alexandre le Grand* jusqu'au tems où les Romains en firent la conquête. C'est un morceau des plus curieux & des plus intéressans, par le grand nombre d'evènemens remarquables qu'il contient. Delà nos Auteurs passent à l'Histoire des *Seleucides* en *Syrie*, jusqu'au tems où ils furent assujettis aux Romains. Ils donnent ensuite celle d'*Egypte*, depuis la fondation de cette Monarchie par *Ptolémée Soter*, jusqu'au tems où elle fut réduite en Province Romaine. A la suite de l'Histoire d'*Egypte* vient celle de la Grande & Petite *Arménie*, celle du Royau-

(*a*) On trouvera l'Extrait du Tome V à la page 110 du Tome XXXIII de cette *Bibliothèque*.

Royaume de *Pont*, des *Cappadociens*, des Rois de *Pergame*, de *Thrace*, de l'ancien Royaume d'*Epire*, de *Bithynie*; & enfin celle des Royaumes de *Colchide*, d'*Ibérie*, d'*Albanie*, de *Bosphore*, de *Médie*, de *Bactrie*, d'*Edeſſe*, d'*Emeſe*, d'*Adiabène*, d'*Elimaïde*, de *Characène*, de *Comagène*, & de *Chalcidène*.

On eſt toujours avide de connoître juſqu'aux moindres traits de la Vie & du caractère des Princes qui ont eu une réputation éclatante, ſoit qu'ils ſe ſoient diſtingués par de grands vices ou par de grandes vertus. Nous avons tous cette miſérable foibleſſe de regarder avec autant d'admiration un Souverain qui a fait beaucoup de mal d'une manière brillante, que celui qui s'eſt rendu immortel en rendant ſes Peuples heureux. Delà vient que les Hiſtoriens nous ont fait connoître avec tant de ſoin les exploits d'*Alexandre* & de *Céſar*, quoique le prémier n'ait été qu'un deſtructeur d'Empires, & le ſecond un Uſurpateur & un Tiran. Ils avoient l'un & l'autre beaucoup d'eſprit, beaucoup de courage, qualités que peuvent avoir les plus grands Scélérats; mais ils étoient injuſtes & ennemis du repos public.

Nos Hiſtoriens nous inſinuent ce qu'il faut juger du caractère d'*Alexandre*, en diſant qu'*il fut un Héros tel qu'on en pourroit imaginer un, en raſſemblant différens traits répandus çà & là dans les Poèmes d'Homère*. On peut conjecturer delà qu'il avoit de grands vices & de grandes vertus; mais ce ſeroit prodiguer les louanges que de donner abſolument le nom de *Grand-homme* à un Prince, dont la plus forte paſſion

paſſion eſt de porter le fer & le feu chez des Nations étrangères, qui vivent dans une profonde paix & avec qui il n'a rien à démêler.

Pour nous donner le vrai caractère de ce Héros, nos Auteurs ont puiſé dans les ſources les plus pures, en ne conſultant que les Hiſtoriens les plus ſages & les plus dignes de foi. *Arrian* eſt celui à qui ils ont donné la préférance, tant à cauſe de ſa grande impartialité, que parce qu'il a ſuivi *Ariſtobule* & *Ptolémée*, les deux meilleurs guides que l'on eût autrefois pour l'Hiſtoire des expéditions d'*Aléxandre*. Voici en abrégé ce qu'ils nous aprennent touchant la vie, les qualités, & quelques-uns des principaux exploits militaires de ce Conquérant.

Aléxandre, Fils de *Philippe*, avoit l'eſprit fin ſans être ruſé; &, quoique capable de juger par ſes propres lumières, il aimoit à conſulter ceux qu'il croyoit plus habiles que lui. Un ſi beau génie fut cultivé par une excellente éducation. Il eut pour Gouverneur *Léonidas*, parent de la Reine, & d'une grande auſtérité de mœurs; & *Lyſimaque* l'Acarnanien, homme d'un caractère tout-à-fait modéré, lui tint lieu de Précepteur. Dès qu'il fut en âge de pouvoir profiter des leçons d'*Ariſtote*, ce Philoſophe fut chargé de ſon inſtruction. Dans ſes exercices, il diſtingua toujours entre le réel & l'aparent; il n'aima que les plaiſirs qui avoient quelque choſe de viril, & mépriſa dans le cours de ſes études, tout ce qui étoit peu important ou pédantesque. Il cultiva heureuſement l'Art de parler avec dignité, ou la Rhétorique des Rois. Les connoiſſances Métaphyſiques & la Philoſophie

ſophie Naturelle furent auſſi les objets de ſes études ; mais il s'apliqua particulierement à la Morale, & à la connoiſſance des devoirs de la Vie Civile. Ce fut dans cette vue qu'il étudia *Homère*, à la recommandation d'*Ariſtote*, qui lui en fit connoitre le vrai mérite ; & nos Auteurs prétendent que ce fut proprement ce qui acheva de le former. Les Ouvrages d'*Homère*, en de pareilles mains, étoient un Syſtême complet de Théologie, de Morale & de Politique, exprimé de la manière la plus propre à faire impreſſion. Les troubles qui agitèrent le milieu du règne de *Philippe*, furent pour *Aléxandre* une Ecole de Guerre ; & les dernières années de ce même règne ayant été plus tranquiles, lui fournirent occaſion de faire des progrès dans la Politique, & de l'inſtruire à fond des intérêts de la Grèce.

Les affaires ſe trouvoient alors dans un affreux deſordre. Les Peuples voiſins & tous les Etats de la Grèce ne ſongeoient qu'à ſecouer le joug de la Macédoine ; & *Démoſthène* travailloit à former une Ligue contre *Aléxandre*, qu'il apelloit *un jeune étourdi, incapable de gouverner un Empire*. *Attalus*, qui conjointement avec *Parménion* avoit le commandement de l'Armée Macédonienne ſur les Frontières de l'Aſie, aſpiroit à la Couronne, & mettoit en œuvre différens moyens pour débaucher les Soldats. Ainſi *Aléxandre*, à peine parvenu au Trône, eut à craindre en même tems des Guerres étrangères & des trahiſons dans le ſein de ſes Etats.

Dans une conjoncture ſi embaraſſante les meilleurs Amis du jeune Roi furent d'avis qu'il falloit

falloit uſer de diſſimulation, & ménager ceux qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de vaincre. *Alexandre* ne fut pas de ce ſentiment; il eut recours aux armes, & brava hardiment tous les dangers. Sa prémière démarche fut d'entrer en Theſſalie à la tête d'une nombreuſe Armée, mais ſans commettre la moindre hoſtilité. La Harangue qu'il fit aux Princes de ce Païs, les charma au point qu'ils le déclarèrent Général des Grecs. Les Etats voiſins entrèrent auſſi dans ſes intérêts, en partie par le reſpect que leur inſpiroit ſon Armée, & en partie par la force de ſon éloquence. Après avoir rétabli la tranquilité de ce côté-là, il s'en retourna en Macédoine. *Hécatée*, qui étoit un homme de confiance, fut envoyé à l'Armée d'Aſie, avec ordre de ſe rendre maître de la perſonne d'*Attalus*, ou même, ſi la choſe rencontroit trop de difficultés, de le faire aſſaſſiner. Cet ordre fut exécuté, & l'orage qu'on avoit à craindre de ce côté-là, fut entierement diſſipé.

La prémière expédition d'*Alexandre* fut contre le Païs des Triballes & des Illyriens, connu aujourdhui ſous le nom de Bulgarie & d'Eſclavonie. Il les défit; & les Gètes ayant aſſemblé une Armée, dans l'intention de ſe joindre à ſes Ennemis, il les prévint, remporta ſur eux de grands avantages, & intimida par leur défaite tous les Peuples voiſins, qui n'eurent plus d'autre parti à prendre que de lui demander la paix. Il lui vint des Ambaſſadeurs de la part de *Syrmus*, Roi des Triballes, de celle des Celtes, Peuple fier & robuſte, & de celle de quelques autres Nations. *Alexandre*, qui étoit un peu

vain, ayant demandé aux Députés des Celtes, *ce qu'ils craignoient le plus au monde*, ſupoſant que leur réponſe ſeroit, qu'ils ne craignoient rien tant que ſes Armes, ils lui dirent fierement, qu'*ils ne redoutoient rien que la chute du Ciel & des Aſtres*. Cette réponſe plut tellement au Roi, qu'après avoir dit, *les Celtes ſont un Peuple hautain*, il leur accorda ſon amitié, & les admit au nombre de ſes Alliés. La défaite de *Glaucias*, Roi des Taulantiens, & de *Clytus*, Roi d'Illyrie, ſuivit de près celle de ces Peuples. Il ſurprit ces deux Princes dans leur Camp, mit leur Armée en déroute, & les obligea à ſe ſauver dans les Montagnes.

Au milieu de tous ces avantages, *Aléxandre* reçut la nouvelle que toute la Grèce étoit prête à prendre les armes contre lui. Cette diſpoſition étoit l'effet du zèle infatigable de *Démosthène*, l'Ennemi invétéré de la Macédoine. Déja les Thébains avoient trainé indignement dans la Place publique, & mis à mort *Amyntas* & *Timolaüs*, deux des principaux Officiers Macédoniens qui étoient en garniſon dans leur Citadelle. Ils ſe préparoient même à mettre le ſiège devant cette Forteresſe, & excitoient ouvertement le reſte des Etats de la Grèce à ſecouer le joug. A cette nouvelle, le Roi vola à Pellène, Ville de Theſſalie, & ſix jours après il ſe trouva en Béotie, avant que les Thébains ſçuſſent qu'il eût paſſé les Thermopyles. Sa promte marche retint les Etats voiſins dans le reſpect, & effraia les Athéniens, au point qu'ils ne ſongèrent qu'à réparer leurs murailles, & à remplir leurs Magazins. Cette conduite juſtifia par-

parfaitement cette eſpèce de prédiction, qu'*Aléxandre* avoit faite en mettant le pié dans la Béotie : *Démoſthène, dans ſes Harangues, m'a apellé Enfant pendant que j'ai été en Illyrie, & Jeune-homme quand j'ai été en Theſſalie, mais je lui montrerai aux piés des murailles d'Athènes, que je ſuis homme fait.*

Le Roi tint ſa parole ; la Ville de Thèbes fut priſe & entierement raſée, à l'exception de la maiſon de *Pindare*, Poète fameux, qui avoit célébré dans ſes Vers les exploits d'*Aléxandre*, le prémier Roi de Macédoine : particularité qui ne pouvoit qu'être agréable au Vainqueur. Les Terres, hormis celles qui étoient deſtinées à des uſages religieux, furent partagées entre les Soldats, & les Priſonniers vendus à l'encan ; ce qui fit entrer 440 Talens dans le Tréſor Royal. Cette conduite remplit de fraieur tous les Etats de la Grèce. L'épouvante des Athéniens alla ſi loin, qu'ils firent complimenter le Roi ſur ſon heureux retour de ſon expédition contre les Barbares, & lui témoignèrent par leurs Députés qu'ils étoient charmés qu'il eût châtié les rebelles Thébains. *Aléxandre* ſe contenta de demander par Lettre, que *Démoſthène*, *Lycurgue*, *Hyperde*, *Polyeucte*, *Charète*, *Charidème*, *Ephialte*, *Diotème* & *Mérocles* lui fuſſent remis comme Auteurs de tous les maux de la Grèce, depuis que ſon Père *Philippe* avoit été élu Général. Les Athéniens ne lui accordèrent pas cette demande. *Démade* fit d'abord paſſer un Décret en faveur de ceux que le Roi demandoit, & dreſſa une Pièce qui lui parut propre à l'apaiſer. Outre cette Pièce, qui devoit

être préſentée à *Aléxandre* par *Démade* lui même, qui fut le Chef de la Députation, on demanda encore à ce Prince qu'il fût permis aux Athéniens d'accorder un azile aux Thébains fugitifs, & qu'il voulût à l'avenir les conſidérer comme ſes fidèles Alliés. Le Roi, affectant une eſtime ſingulière pour les Athéniens, accorda aux Députés ce qu'ils ſouhaitoient, & ſe contenta de commander à *Charidème* de ſe bannir lui-même: ordre que celui-ci exécuta, en ſe retirant à la Cour du Roi de Perſe. *Démade* fut traité avec beaucoup de civilité, & eut la commiſſion d'aſſurer ſes Concitoyens qu'ils n'avoient rien à craindre.

On a remarqué dans un des Volumes de cette *Bibliothèque* (*a*), que les circonſtances de ce Fait ſont diverſement raportées par les anciens Auteurs, & on renvoie ſur cela à *Simſon*, *Chronic. Catholic.* ad A. M. 3670. Nos Auteurs mêmes expoſent la choſe d'une manière fort différente qu'ils ne le font ici, dans un des précédens Volumes de cette *Hiſtoire Univerſelle* (*b*). Je tranſcrirai ce qu'ils en diſent, afin qu'on puiſſe le comparer avec ce que je viens d'expoſer. „ Pour ce qui eſt des Athéniens, diſent-„ ils, il (*Aléxandre*) refuſa de les recevoir en „ grace, à moins qu'ils ne lui livraſſent *Dé-„ moſthène*, &, ſuivant quelques Ecrivains, „ encore neuf autres de leurs Orateurs. Il y „ a des Auteurs qui ne fixent ce dernier nom-„ bre qu'à ſept. Le Peuple, conſterné à l'ouie „ de

(*a*) Voyez le *Tome* XIII, *page* 294.
(*b*) Dans le *Tome* IV, *page* 560.

„ de cette propoſition, ne ſavoit que répondre.
„ A la fin on manda *Phocion* pour ſavoir ſon
„ avis, qu'il donna en ces mots. *Les Hommes*
„ *qu'*Aléxandre *vous demande, ſont ceux-là*
„ *mêmes qui vous ont mis dans le cruel emba-*
„ *ras où vous êtes; embaras ſi cruel, que, s'il*
„ *me demandoit mon Ami* Nicoclès, *je vous*
„ *conſeillerois de le livrer, tout innocent qu'il*
„ *eſt. Pour ce qui eſt de ma propre vie, je la*
„ *donnerois volontiers, ſi elle pouvoit vous ti-*
„ *rer de peine; car c'eſt une choſe qui me perce*
„ *le cœur, de voir que ceux qui ont été les té-*
„ *moins de la ruine de Thèbes, ne puiſſent pas*
„ *même eſpérer de trouver ici un azile: cepen-*
„ *dant je crois qu'il eſt plus de notre intérêt d'a-*
„ *paiſer le Vainqueur à tems, & d'intercéder*
„ *pour les deux Villes, que de hazarder une au-*
„ *tre Bataille. Démoſthène* ſe contenta de ré-
„ pondre: *Les Loups demandèrent un jour aux*
„ *Brébis, que, pour avoir la paix avec eux,*
„ *elles leur livraſſent les Chiens qui les gardoient.*
„ Le torrent cependant étoit trop fort, & *Dé-*
„ *moſthène* fut obligé de s'y laiſſer aller. Le pré-
„ mier Décret que les Athéniens paſſèrent pour
„ faire la paix, & qu'ils envoyèrent à *Aléxandre*,
„ fut reçu avec le dernier mépris par ce Prin-
„ ce, qui ne daîgna pas même s'informer en
„ quoi il conſiſtoit, mais tourna le dos aux Am-
„ baſſadeurs, comme étant indignes de ſes re-
„ gards; mais, quand *Phocion* vint lui préſen-
„ ter le ſecond Décret, il le reçut fort honnê-
„ tement, & lui accorda non ſeulement ſa de-
„ mande, mais écouta auſſi ſes avis, & eut
„ même la bonté de lui dire, à ſon départ: *Que*

„ *vos Athéniens prennent garde à eux; car je* „ *me trompe, ou ils ſont le ſeul Peuple qui mé-* „ *rite de commander*".

Voila deux récits bien oppoſés l'un à l'autre, tous deux dans le même Ouvrage, tous deux des mêmes Hiſtoriens. Nos Auteurs n'ont pas ignoré la contradiction qu'on y remarque, ils nous aprennent même que cette *diverſité* ne vient *ni de négligence, ni de quelque erreur.* La raiſon qu'ils allèguent pour ſe juſtifier, c'eſt-que l'un & l'autre de leurs récits ſont fondés ſur l'autorité de quelques anciens Ecrivains, & que pour peu qu'on veuille faire attention aux citations, on s'apercevra aiſément pourquoi ils ont ſuivi tels Guides dans l'Hiſtoire des Athéniens, & tels autres dans celle des Macédoniens. Un Auteur ſe trouve fort embaraſſé lorſqu'il rencontre de pareilles contradictions dans l'Hiſtoire, & il n'a alors guère d'autre parti à prendre que celui de raporter le pour & le contre, en laiſſant au Lecteur le choix de ſe déterminer en faveur du ſentiment qui lui paroit le mieux fondé. On peut ſouvent ſe tromper en ſuivant les meilleurs Guides, parce que ceux-ci peuvent avoir été trompés eux-mêmes.

Mais ce qu'il y a de certain, touchant le fait en queſtion, c'eſt qu'*Aléxandre* eut un ſenſible regret d'avoir ordonné la ruine de Thèbes, juſques-là que, ſuivant *Plutarque*, il s'efforça de réparer ſa faute, en ne refuſant dans la ſuite aucune grace à un Thébain. C'eſt de quoi tous les Auteurs conviennent; & ce trait s'accorde parfaitement avec le caractère de ce Prince, qui étoit auſſi ſincère dans ſon répentir que violent dans ſes paſſions. La

La Grèce ſoumiſe, *Aléxandre* retourna en Macédoine, où il fit les préparatifs néceſſaires pour l'expédition qu'il méditoit contre la Perſe. Son Armée s'aſſembla aux environs d'Amphipolis, paſſa le Strymon, puis l'Hèbre, & arriva enfin à Seſte, après une marche de vingt jours. Ce fut là que la plus grande partie de l'Armée, ſous le commandement de *Parménion*, s'embarqua à bord d'une Flote de 160 Galères à trois rangs de rames, & de pluſieurs autres Vaiſſeaux moins conſidérables. *Aléxandre* ſe rendit de Seſte à Eléonte, & étant arrivé au milieu de l'Helleſpont, il ſacrifia un Taureau à Neptune & aux Néréïdes, & fit des libations dans la Mer avec une coupe d'or. Arrivé à Ilion, il fit immoler des Victimes à l'honneur des Héros enterrés aux environs de cette Ville. Il continua ſa marche vers le Granique, & ayant trouvé les Perſes ſur l'autre rive, il réſolut de paſſer ce Fleuve pour leur livrer bataille.

Cette entrepriſe eut tout le ſuccès dont on s'étoit flatté. Dès que les Macédoniens eurent gagné l'autre bord du Fleuve, les Perſes, qui avoient d'abord fait quelque réſiſtance, ne purent plus ſoutenir l'attaque. Le prémier endroit où ils plièrent, fut celui où *Aléxandre* commandoit en perſonne. Leur Infanterie, entourée de tous côtés, fut taillée en pièces, à la reſerve de 2000 hommes qui furent faits priſonniers. Les Macédoniens ne perdirent que peu de monde.

Après cette Victoire, *Aléxandre* ſe mit en poſſeſſion de la Province voiſine, dont il exigea le même tribut qui avoit été payé juſqu'a-

lors à *Darius*. En peu de tems il ſe rendit maitre de pluſieurs Places importantes; mais il lui en couta & du tems & de la peine pour réduire ſous ſon obéiſſance la Ville d'Halicarnaſſe. *Memnon*, à qui *Darius* avoit donné le commandement de l'Armée navale, & le gouvernement de toute la Côte de la Mer, s'étoit jetté dans la Place avec une nombreuſe Garniſon. Il ſe fit à ce Siège des prodiges de valeur, tant de la part des Aſſiegeans que de la part des Aſſiegés. Cette Ville fut priſe, entierement ruinée, & raſée juſqu'aux fondemens.

Le Roi, en quittant Halicarnaſſe, prit le chemin de la Phrygie, après avoir laiſſé un Corps de Troupes ſous les ordres de Ptolémée pour garder la Carie. Lorſqu'il entra dans ce Païs, une Dame, nommée *Ada*, reclama le Titre de Reine de Carie. Ce Prince, charmé de ſes manières & de ſa grandeur d'Ame, lui donna le gouvernement de tout ce Païs. *Ada*, pour reconnoitre ce bienfait, lui envoya ſouvent des Viandes délicatement préparées; & quand il fut ſur le point de partir, elle lui fit préſent des plus excellens Cuiſiniers & Pâtiſſiers; mais *Alexandre* les renvoya, en leur diſant, que *beaucoup marcher dès le matin, lui préparoit un bon diner*, & que *diner ſobrement, lui aprêtoit un excellent ſouper*.

Le dernier exploit de cette Campagne fut contre les Marmariens, Peuple peu conſidérable, qui habitoit vers les Frontières de la Lycie. Leur Ville étoit ſituée entre des Rochers, & ils la croyoient imprenable. Soit par ardeur pour le butin, ou par affection pour les Perſes, ils avoient

avoient attaqué l'Arrière-garde de l'Armée d'*Aléxandre*, taillé en pièces un grand nombre de Macédoniens, & pris une bonne partie du Bagage. Le Roi, irrité de ce trait d'audace, fit ſur le champ inveſtir leur Ville. Après un aſſaut, qui dura deux jours, les Vieillards s'efforcèrent de perſuader à leurs Citoyens de ſe rendre. Cette propoſition n'ayant pas été acceptée, ils leur en firent une autre. *Mettez à mort*, leur dirent-ils, *tous les Hommes qui auront paſſé un certain âge, les Femmes & les Enfans, & puis faites-vous jour au travers du Camp des Ennemis.* Les Jeunes-gens ayant aprouvé ce conſeil, chacun d'eux ſe rendit chez lui, fit un Feſtin à ſa Femme & à ſes Enfans, &, après avoir bien mangé & bien bu, ferma la porte de ſa maiſon, & y mit le feu. Auſſitôt que l'embraſement fut général, ils ſortirent de la Ville, au nombre de 600, ſe firent jour à travers les Macédoniens, & ſe ſauvèrent dans les Montagnes. Voila une réſolution bien deſeſpérée.

Je paſſerai légerement ſur les autres expéditions de notre Conquérant. Après avoir évité le danger d'une Conſpiration qui lui avoit cauſé de grandes inquiétudes, il fit les diſpoſitions néceſſaires pour une nouvelle Campagne, dans le deſſein de ſe rendre maitre des Provinces voiſines. Dès qu'il eut ſubjugué la Cappadoce juſqu'au Fleuve Halys, il prit le chemin de la Cilicie, & y entra, ſans avoir été obligé d'en venir à la moindre eſcarmouche. Par-tout on ſe ſoumettoit à lui.

L'evènement le plus remarquable, c'eſt la bataille d'Iſſus, où *Aléxandre* remporta une victoire

toire ſignalée ſur *Darius*. Les Auteurs cités par nos Hiſtoriens ne s'accordent pas touchant les détails de cette action. On nous dit dans le Texte que *les Perſes perdirent autour de* 100000 *hommes*; mais dans une *Note* on nous aprend que *Diodore* fait monter leur perte à 1200000 Fantaſſins, & à 10000 Chevaux. *Juſtin* fait l'Armée des Perſes forte de 400000 Fantaſſins, & de 100000 Chevaux. Il dit que la victoire fut longtems diſputée, que les deux Rois furent bleſſés, & que les Perſes combattoient encore vaillamment quand leur Roi prit la fuite, mais qu'ils furent dans la ſuite entierement défaits. Leur perte monta, ſuivant lui à 61000 Fantaſſins & à 10000 Chevaux, outre 40000 priſonniers. Les Macédoniens ne perdirent que 130 Fantaſſins & 150 Chevaux. Si l'on en croit *Quinte-Curce*, les Perſes perdirent 100000 Fantaſſins & 10000 Chevaux. Quant à l'Armée d'*Alexandre*, il y en eut, dit-il, 504 de bleſſés, 32 Fantaſſins de tués, & 150 Chevaux.

Il y a dans tous ces récits bien de la contradiction; ce ſont des faits qu'il n'eſt plus tems de vérifier. Cela doit d'autant moins nous ſurprendre, que l'Hiſtoire de notre tems eſt ſujette aux mêmes inconvéniens. Se donne-t-il une Bataille, nous avons d'abord une cinquantaine de Gazetiers qui ſemblent prendre à tâche de nous jetter dans l'erreur, par les contradictions manifeſtes de leurs rélations. Eux-mêmes ſont les dupes de leurs Correſpondans; & c'eſt ainſi que les Hommes cherchent à ſe tromper les uns les autres. Nous ne ſavons guère au juſte, que ce qu'on ne ſauroit abſolument nous cacher.

Alexan-

Alexandre tira tout le fruit poſſible de ſa victoire, encourageant les Princes voiſins à venir ſe ſoumettre volontairement, & traitant ceux qui en agiſſoient ainſi comme d'anciens & fidèles Sujets. *Straton* fils de *Géroſtrate*, Roi d'Arade & des Iles voiſines, alla au-devant de lui, & après lui avoir préſenté une Couronne d'or, ſe ſoumit lui-même, & tous ſes Etats, à ſon pouvoir. Les Tyriens payèrent cherement le refus qu'ils firent de recevoir le Prince victorieux dans leur Ville. Cette Ville, qui étoit ſituée dans une Ile, & dont la muraille étoit d'une prodigieuſe hauteur, fut aſſiegée, priſe, & traitée avec la derniere rigueur. Il y périt environ 8000 Tyriens. Le nombre des priſonniers, tant habitans qu'étrangers, monta à 30000, qui furent tous vendus à l'encan. La perte des Macédoniens n'alla en tout qu'à 400 hommes. Le traitement que les Tyriens éprouvèrent, ne s'accordoit guère avec l'humanité d'un Prince Grec; mais *Alexandre*, qui ne manquoit ni d'eſprit ni de connoiſſances, allégua des raiſons du moins plauſibles pour juſtifier ſa conduite. Les Princes ont toujours l'art de trouver des excuſes pour tout ce qu'ils font de plus mauvais.

Après la priſe & le ſac de Tyr, *Alexandre* réſolut d'aller châtier les Juifs qui l'avoient offenſé; car leur ayant fait demander des Vivres pour ſon Armée devant Tyr, ils avoient répondu qu'étant Sujets de *Darius*, le ſerment de fidélité qu'ils avoient prêté à ce Monarque, ne leur permettoit pas de fournir du ſecours à ſes Ennemis. Pour apaiſer ce Prince, le Grand Prêtre *Jaddus* revêtu de ſes Habits Pontificaux,

ficaux, avec tous les Sacrificateurs auſſi revêtus des leurs, & tous les autres vêtus de blanc, alla au-devant de lui, & s'avança hors de la Ville juſqu'à un endroit élevé, qu'on apelloit *Sapha*, d'où l'on découvroit tout le Plat-païs, auſſi bien que le Temple & la Ville de Jéruſalem. Le Monarque, frapé de reſpect à la vue du Grand Prêtre, s'avança vers lui, s'inclina en terre, & le ſalua avec une vénération religieuſe. Il ſe rendit enſuite avec *Jaddus* à Jéruſalem, monta au Temple, & y offrit des Sacrifices à Dieu, en la manière qui lui fut marquée par le Souverain Sacrificateur.

Ce n'eſt que d'après *Joſephe*, Hiſtorien Juif, que nos Auteurs raportent cette entrevue, avec d'autres circonſtances que nous paſſons ſous ſilence. Ils auroient bien dû nous faire remarquer que ce fait eſt revoqué en doute par de bons Critiques, & qu'il n'eſt fondé que ſur le témoignage de l'Hiſtorien Juif. Ni les Auteurs Grecs, ni les Auteurs Latins, ne nous diſent abſolument rien de ce voyage d'*Aléxandre* à Jéruſalem. On prétend même prouver, par la ſuite des expéditions de ce Prince, qu'il eſt impoſſible qu'il ait fait ce voyage dans le tems marqué par *Joſephe*. Quoique *Bayle* ne le révoque pas en doute, il ne laiſſe pas de donner à entendre qu'il y a lieu d'en douter. Voici comme il en parle. „ Je „ me garderai bien de mettre au nombre des „ Fables le voyage d'*Aléxandre* à Jéruſalem: „ la narration que *Joſephe* en a laiſſée (*a*) pour„ roit bien être fabuleuſe, quant à certains points.

„ Dira

(*a*) Antiquitat. *Lib.* XI, *Cap.* VIII.

„ Dira qui voudra qu'elle l'eſt en tout & par-
„ tout; le ſilence des Auteurs Payens, qui ont
„ parlé de tant d'autres choſes moins conſidé-
„ rables concernant ce Prince, arrivées dans
„ des Païs auſſi obſcurs pour le moins que la
„ Judée, ſera une raiſon forte pour qui vou-
„ dra; mais non pas pour moi (*a*).

Aléxandre, ſorti de Jéruſalem, prit la route de Gaza, Ville grande & forte, ſituée ſur une hauteur & entourée de bonnes murailles. *Batis*, ou *Bétis*, un des Eunuques de *Darius*, commandoit dans la Place. *Aléxandre* en fit le ſiège, & ne s'en rendit maître qu'au bout de deux mois. Cette conquête lui couta cher par la vigoureuſe réſiſtance que fit *Bétis*. *Quinte-Curce* en raporte une étrange particularité (*b*). Il dit que ce brave homme ayant été mené au Roi, qui avoit reçu plus d'une bleſſure, ce Prince lui adreſſa ces paroles: *Tu ne mourras pas*, Bétis, *comme tu l'as ſouhaité. Réſous-toi de ſoufrir tous les tourmens que la vangeance peut deſtiner à un Captif.* *Bétis*, regardant le Roi avec fierté, ne répondit rien à ces menaces. *Quoi!* dit *Aléxandre*, *tu ne daignes ni parler, ni fléchir le genou, ni faire la moindre ſoumiſſion? Je vaincrai ce ſilence obſtiné, & je tirerai de toi au moins des gémiſſemens.* Il commanda alors qu'on lui perçât les talons, y fit paſſer une corde, & la faiſant attacher à un Char, il le fit trainer ainſi autour de la Ville juſqu'à ce qu'il en mourut.

Action

(*a*) Bayle, *Diction.* Artic. *Macedoine.*
(*b*) Q. Curt. L. IV. C. 26.

Action inhumaine & barbare. Si ce fait eſt vrai, on ne ſauroit regarder *Alexandre* que comme un Monſtre de nature. Quelle raiſon alléguer pour le juſtifier ? Je n'en vois aucune. Quelle baſſeſſe, & quelle cruauté, de faire mourir dans les tourmens un illuſtre Captif, qui n'eſt coupable que d'avoir été fidèle à ſon Maitre !

Sans m'arrêter à quantité d'autres détails touchant la vie de ce Prince, je paſſe tout d'un coup à la fameuſe Bataille qui ſe donna entre ſon Armée & celle de *Darius*, près d'un Village nommé *Gaugamèle*. Si l'on en croit *Arrian*, l'Armée de *Darius* étoit de 40000 Chevaux & d'un million de Fantaſſins. *Diodore* la fait monter à 200000 Chevaux & à 800000 Fantaſſins. *Plutarque* nous dit que l'Infanterie & la Cavalerie faiſoient enſemble un million d'hommes. *Juſtin* ne prend préciſément que la moitié des nombres de *Diodore*. Les Forces d'*Alexandre* montoient en tout, ſuivant *Arrian*, à 7000 Chevaux & à 40000 Fantaſſins. Voila une prodigieuſe différence pour le nombre des Combattans.

Cette action fut longue & ſanglante, mais elle finit par l'entière défaite des Perſes. *Alexandre* pourſuivit *Darius* l'eſpace de dix milles, tandis que *Parménion* s'aſſuroit des Tentes, du Bagage, des Chameaux & des Eléphans de l'Ennemi. Les Perſes perdirent 300000 hommes & le champ de Bataille. Le nombre des priſonniers fut encore plus conſidérable. C'eſt ce que dit *Arrian*, qui ne fait monter la perte des Macédoniens qu'à 100 Cavaliers & à 1000 Chevaux. Voila du merveilleux. *Diodore* ne fixe le nombre des morts de l'Armée des Perſes qu'à

qu'à 90000; il y a là plus de vraiſemblance. Cette Bataille, qui décida du ſort de l'Aſie, eſt déſignée par la plupart des Hiſtoriens ſous le nom de Bataille d'*Arbelles*.

Au-lieu de m'engager dans le récit des autres exploits de notre Héros, je me bornerai à faire remarquer l'étendue de ſes conquêtes, & je finirai par quelques traits qui feront connoitre ſon véritable caractère.

La Macédoine fut le Païs héréditaire de ce Prince. Il ſubjugua une partie de la Thrace & de l'Illyrie. Toute la Grèce ſe trouva ſous ſa protection, ou plutôt ſous ſa dépendance. Ses conquêtes Aſiatiques s'étendoient depuis l'Helleſpont juſqu'à l'Océan Indien. L'Egypte & la Lybie le reconnurent pour Souverain, de même que toutes les Iles Grèques. Il ſe rendit maitre de tous ces Païs dans l'eſpace d'un petit nombre d'années, & de quelques-uns en auſſi peu de tems qu'il en faloit pour les parcourir.

Nos Hiſtoriens ont placé toutes ces conquêtes ſuivant l'ordre des tems où elles furent faites. Pour donner une idée plus claire des expéditions d'*Aléxandre*, ils ont fait graver une Carte des Etats de ce Prince, dans laquelle ſe trouve marquée la route de ſon Armée, depuis ſa ſortie de Macédoine, juſqu'à ſon arrivée en dernier lieu à Babylone. Comme cette Carte eſt la même que le fameux Mr. *de Liſle* fit en 1729 pour l'uſage du Roi de France, il y a tout lieu de croire qu'on n'a rien négligé pour la rendre auſſi parfaite qu'il étoit poſſible. Elle contient une double deſcription des Païs qui y ſont marqués; l'une par Mr. *de Liſle*, fondée

ſur

ſur des Obſervations Aſtronomiques; l'autre apuiée ſur l'autorité des autres Géographes modernes. Le Lecteur peut comparer enſemble ces deux deſcriptions, & voir les conquêtes d'*Aléxandre* tracées dans l'une & dans l'autre. La ſituation des Lieux eſt déterminée par des Obſervations Aſtronomiques, quand il y a eu moyen d'en faire; &, quand il n'y a pas eu moyen, par les Tables Géographiques des Aſtronomes Orientaux, qui, à en juger par les ſituations qu'ils ont aſſignées aux lieux à l'égard desquels on a pu faire des Obſervations, ne ſe ſont guère trompés. Quand ces deux moyens ont manqué, on a fait uſage des Rélations des Voyageurs les plus dignes de foi.

On a parlé ſi diverſement d'*Aléxandre*, qu'il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'en faire un portrait, qui reſſemble à celui qu'en ont donné différens Auteurs anciens & modernes. Les uns en font un Héros du prémier ordre, qui poſſédoit preſque toutes les Vertus. D'autres le traitent de fou, d'extravagant, d'écervelé, d'ambitieux; ils prétendent qu'on doit le regarder plutôt comme un Brigand & un Uſurpateur, que comme un Grand-homme de guerre & un glorieux Conquérant. Il y en a même qui n'attribuent ſes victoires qu'à la foibleſſe de ſes Ennemis. *Quinte-Curce* en parle avec aſſez d'impartialité; il expoſe également ſes vertus & ſes vices. Les Philoſophes & autres Ecrivains Moraux n'ont été rien moins que ſes Panégiriſtes, ſi l'on en excepte cependant *Plutarque*, dans ſon *Traité de la Fortune & de la Vertu d'*Aléxandre. *Lucien* l'a dépeint

dépeint avec beaucoup d'eſprit & de jugement, mais il ſemble n'avoir fait attention qu'aux dernières ſcènes de ſa vie : période où ſon bonheur a paru dans un bien plus grand éclat que ſon mérite.

A mon avis, la plus grande, &, ſans contredit, la plus dangereuſe de toutes ſes extravagances, c'eſt celle qu'un de nos fameux Poètes lui reproche dans cette belle & ingénieuſe invective :

*Quoi donc ! à votre avis, fut-ce un fou qu'*Aléxandre ?
Qui ? cet écervelé, qui mit l'Aſie en cendre ?
Ce fougueux l'Angeli, qui, de ſang altéré,
Maitre du Monde entier s'y trouvoit trop ſerré ?
L'enragé qu'il étoit, né Roi d'une Province,
Qu'il pouvoit gouverner en bon & ſage Prince,
S'en alla follement, &, penſant être Dieu,
Courir comme un Bandit, qui n'a ni feu ni lieu,
En trainant avec ſoi les horreurs de la guerre,
De ſa vaſte folie emplir toute la Terre.
Heureux ! ſi de ſon tems, pour cent bonnes raiſons,
La Macédoine eût eu de Petites Maiſons ;
Et qu'un ſage Tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de Parens, enfermé de bonne heure.

Il me ſemble que *Montagne* a beaucoup trop vanté ſes exploits militaires, qu'il a donné un air de mérite à quelques-uns de ſes plus grands défauts, &, en général, que le portrait qu'il en fait, eſt infiniment trop flateur. *Si on me demandoit*, dit-il, *le choix de tous les hommes qui ſont venus à ma cognoiſſance, il me ſemble en trou-*

ver trois excellens au-deſſus de tous les autres. Le prémier de ces trois *excellens hommes*, dont parle ici *Montagne*, c'eſt *Homère*; le ſecond, *Aléxandre le Grand*; le troiſième, *Epaminondas*, qu'il dit être *le plus excellent.*

En traçant le portrait d'*Aléxandre*, il le loue „ d'avoir à l'âge de trente trois ans, paſſé vic„ torieux toute la Terre habitable, & en une „ demie vie avoir atteint tout l'effort de l'hu„ maine nature : ſi que vous ne pouvez ima„ giner ſa durée légitime, & la continuation de „ ſon accroiſſance en vertu & en fortune, juſ„ques à un juſte terme d'aage, que vous n'i„ maginiez quelque choſe au deſſus de l'hom„ me (*a*)".

C'eſt exagérer l'étendue des conquêtes de ce Prince, que de dire, comme *Montagne*, qu'il *paſſa victorieux toute la Terre habitable.* Ce trait eſt entierement dans le gout de l'éloge; il n'eſt point du tout conforme à la vérité. Nos Auteurs ont judicieuſement remarqué que, *bien loin que ſa domination n'eût d'autres bornes que celles de la Terre, il ne poſſéda qu'une partie de l'Aſie, une très petite partie de l'Afrique, & une partie moindre encore de l'Europe*

Montagne lui donne des Vertus qu'il n'avoit certainement pas; il avoit plutôt les Vices oppoſés à ces Vertus. *Tant d'excellentes Vertus qui étoient en lui, juſtice, tempérance, libéralité, foy en ſes paroles, amour envers les ſiens, humanité envers les vaincus* (*b*). Eſt-ce un acte

(*a*) Voyez *Eſſais de Montagne*, Tome IV, page 217.
(*b*) Ibid. page 218.

acte de *juſtice* d'aller faire la guerre à tout le Genre-humain; & y a-t-il de l'*humanité* à détruire des Villes entières, à les mettre au pillage, & à réduire ſouvent les habitans dans l'eſclavage?

Plutarque nous aprend, dans la vie de ce Héros, que, *pour reconforter le deuil* que lui cauſoit la mort d'Hépheſtion, *& paſſer un peu ſon ennui, il s'en alla à la guerre, comme à la chaſſe des Hommes, là où il ſubjugua la Nation des Coſſeiens, qu'il extermina toute, y tuant juſqu'aux petits enfans; ce qui fut apellé le Sacrifice des Funerailles d'Hépheſtion* (*a*). Voila une horrible cruauté; cette ſeule tache eſt capable de ternir toutes ſes plus belles actions. Quel jugement faudroit-il porter d'une Bête féroce, qui auroit aſſez de force & d'adreſſe pour détruire des millions d'Individus de ſon Eſpèce? Mériteroit-elle qu'on fît ſon éloge? C'eſt à peu près le cas d'*Aléxandre*. Il avoit des qualités que nous admirons quelquefois dans les Tigres & dans les Lions; mais il n'avoit pas celles qui devroient faire l'apanage de la Race humaine.

(*a*) *Plutarque*, Vie d'Aléxandre, Chap. XXII, de la Traduction d'*Amyot*.

ARTICLE VII.

FIFTEEN SERMONS upon Social Duties by the *Author of the Life of* DAVID, &c.

C'eſt-à-dire:

QUINZE SERMONS *ſur les Devoirs ſociables*,

blés, par l'Auteur de la *Vie de David*. A *Londres* chez *J. Rivington*. In 8o. de 319. p. ſans compter l'*Epitre dédicatoire* & la *Préface*.

LA ſeule conſidération des Préceptes moraux de l'Evangile fournit un argument bien ſimple & bien fort contre les Ennemis de la Religion Chrétienne. Si vous ne pouvez rien m'enſeigner d'auſſi propre que cette Religion, à me rendre ſage & heureux, à avancer la gloire du Créateur & à procurer le bien de la Société, peut dire l'homme le plus ſimple à ces prétendus Eſprits forts, qu'ai-je affaire de vos ſcandaleuſes Leçons? Je ſuis encouragé à pratiquer ces excellens Préceptes en particulier par les motifs de l'immortalité de l'Ame, & des peines & des récompenſes dont je la crois ſuſceptible après la mort; pouvez-vous m'en indiquer de plus intéreſſans? Et, ſi je renonçois à de ſi puiſſans motifs, pour entrer dans vos plans chimériques, ne ſeroit-ce pas *abandonner la Roche pour bâtir ma Maiſon ſur le ſable*?

Les Sermons dont il eſt ici queſtion, peuvent beaucoup contribuer à mettre tout Chrétien en état de faire ce raiſonnement & d'en ſentir toute la force, puiſqu'on y trouve dans un ordre clair & précis l'explication des Devoirs auxquels des Perſonnes unies en Société par de certains liens, ſont obligées les unes envers les autres.

C'eſt l'Ouvrage du Docteur *Patrick Delany*, aujourdhui Doyen de Down en Irlande & Recteur de St. Warburgh à Dublin, Auteur de plu-

pluſieurs autres Livres favorablement reçus du Public, & fameux Prédicateur. Peut-être auroit-il donné aux Devoirs dont il traite, l'epitète de *Rélatifs*, au-lieu de *Sociables*, ſi le Docteur *W. Fleetwood* n'avoit pas publié en 1705 un cours de XVI Sermons ſur les mêmes ſujets, intitulé, *The Relative Duties*, réimprimé depuis *in folio* avec ſes Oeuvres poſthumes. Beaucoup d'autres y ont auſſi travaillé, parmi leſquels ſe trouve le célèbre *Tillotſon*.

Cela n'a pas empêché le Docteur *Delany* d'entrer dans la même carrière; mais il s'eſt cru obligé d'en rendre raiſon à ſes Lecteurs: c'eſt ce qu'il fait dans ſa Préface (*a*). D'abord, quoique ces ſujets aient été maniés une infinité de fois, il eſt cependant vrai qu'on n'eſt pas encore parvenu à connoître à fond les principes & les fondemens de tous les Devoirs religieux & moraux, comme on pourra s'en convaincre en liſant ſes Diſcours. D'ailleurs, la ſource des motifs dont on peut apuier ces Devoirs, eſt peut-être inépuiſable. Enſuite, chacun les traite à ſa manière, ſuivant ſon génie, ſes talens, les remarques qu'il a faites, deſorte que les travaux de ceux qui nous ont précédé, n'empêchent ni l'uſage ni la néceſſité d'un nouveau travail. Un Prédicateur peut avoir le don de montrer la Sainteté avec avantage, de faire aimer la piété & la vertu par les graces dont il orne ſes Diſcours, pendant qu'un autre Prédicateur

(*a*) Il ſemble que ce ſoit un Tiers qui parle dans cette Préface, mais le tour & le ſtile découvrent d'abord que c'eſt lui-même.

cateur n'aura guère que le talent d'effraier les coupables par la véhémence avec laquelle il leur dénonce les châtimens du Seigneur. Heureux celui en qui les dons de la Nature, la grace de Dieu, l'amour de ſes Loix, le zèle pour ſa gloire, ont réuni ces talens avec la force & la juſteſſe du raiſonnement! Mais un tel homme exiſte-t-il, avons-nous juſqu'à préſent de tels Ecrits? L'Auditeur ou le Lecteur peut le décider, chacun uniquement pour ſoi-même.

L'Auteur aſſure enfin qu'il a longtems médité ces ſujets; qu'il les a travaillés avec grand ſoin; qu'il n'eſt ni Plagiaire, ni Copiſte, & que ſi ſes Sermons ne ſont pas d'excellens Originaux, ils peuvent du moins ſervir de ſuplément à ce qui a été dit juſqu'ici ſur les mêmes ſujets.

Venons au prémier Sermon, qui eſt comme la baze & le fondement de tout le reſte. On y prouve que la *Juſtice univerſelle* n'eſt pas moins néceſſaire à l'*Honnêteté Sociable* (*a*) qu'à la félicité temporelle & éternelle du Genre-humain: c'eſt-à-dire, que pour bien s'aquiter des devoirs rélatifs, il faut abſolument obſerver tous les commandemens de Dieu. Le Texte eſt pris de l'Epitre Catholique *de S. Jaques*, Ch. II, v. 10. *Quiconque ayant obſervé tout le reſte de la Loi, la viole en un ſeul commandement, n'eſt pas moins ſujet à la condamnation, que s'il les avoit tous transgreſſés* (*b*).

L'Ecriture ſemble ſe contredire, quand d'un côté

(*a*) Social Honeſty.

(*b*) On s'eſt ſervi pour ce qui regarde le N. Teſtament, de la Verſion de Mrs. *Lenfant* & *de Beauſobre*, qui eſt, ſans contredit, la meilleure que nous ayons juſqu'à préſent.

côté elle nous répreſente Dieu comme un Etre plein de compaſſion, dont la miſéricorde tempère la ſévérité de ſes Loix, pendant que d'un autre côté elle le fait ſévère, au point de charger du crime de desobéiſſance univerſelle, tout homme qui en aura violé un ſeul article. Mais cette difficulté diſparoit, en conſidérant que le pardon accordé par l'Evangile, s'étend aux Pécheurs répentans & aux péchés d'erreur & d'ignorance, en un mot, à tous ceux qui ſont inſéparables de l'infirmité humaine, & par conſéquent involontaires & inévitables; pardon qui cadre parfaitement avec les fins du gouvernement de Dieu & l'autorité de ſes Loix. Au lieu que la ſentence dénoncée dans le Texte, regarde la violation habituelle & volontaire d'une Loi connue, que l'erreur ou l'infirmité ne peuvent excuſer. Si donc on fait voir qu'une telle infraction d'une ſeule Loi eſt auſſi préjudiciable aux fins de la Religion que la desobéiſſance univerſelle, la concluſion ne doit paroître ni outrée ni injuſte: *Quiconque ayant obſervé toute la Loi*, &c.

Deux conſidérations le prouvent: 1. L'autorité de Dieu eſt également outragée & renverſée par la violation habituelle & volontaire d'une ſeule Loi que de toutes. C'eſt l'argument de S. Jaques: *Parce que celui qui a dit, tu ne commettras point adultère, a dit auſſi, tu ne tueras point. Si donc vous ne commettez point adultère & que vous ſoyez homicide, vous êtes trangreſſeurs de la Loi.* Le Légiſlateur eſt outragé au même point que ſi toutes ſes Loix étoient violées. Il eſt abſurde de vouloir ſe diſ-

culper, en disant que nous violons une Loi par inclination, & que nous observons l'autre par devoir : *Vous marcherez dans toutes les voies que l'Eternel votre Dieu vous a prescrites* (*a*), dit *Moïse*. L'humeur & le tempérament n'ont rien à faire avec l'obéissance. Si faire ce qui nous plait, & négliger ce qui ne nous plait pas, s'apelle obéissance, c'est obéir à nous-mêmes & non pas à Dieu, obéissance justement condamnée dans sa Loi (*b*). En effet, on ne sauroit concevoir un plus grand mépris du Tout-puissant, qu'une telle soumission. C'est l'insulter, en faisant semblant de lui obéir; c'est renverser son autorité, pour établir notre bon-plaisir en la place; & cet attentat ne renferme-t-il pas en soi tous les crimes possibles?

Ce n'est pas seulement insulter l'autorité de Dieu que de l'offenser en un seul point, c'est également la détruire. L'obéissance universelle est essentielle à toute autorité législative; autrement l'autorité deviendroit inutile, & il seroit impossible qu'elle subsistât. S'il étoit libre à chacun de choisir en quel point il voudroit desobéir, la diversité d'intérêts & d'inclinations produiroit nécessairement une variété de choix; si l'on permettoit à l'un de violer une Loi, à l'autre une autre, & ainsi du reste; que deviendroit l'autorité législative qui les enjoint, puisqu'elles seroient toutes foulées aux piés? ne seroit-elle pas mépriſée en tout point? Une telle obéissance ne détruiroit-elle pas bientôt toute Morale, toute Religion?

La

(*a*) *Deut.* V. 33.
(*b*) *Deut.* XII, 8 & 32. *Nomb.* XV, 30, 31.

La violation d'une ſeule Loi eſt tout de même auſſi contraire au but du gouvernement de Dieu, que la transgreſſion de toutes les Loix enſemble. Dieu a conſtamment en vue le bien de ſes Créatures; c'eſt le grand but de toutes ſes Diſpenſations & de toutes ſes Loix: les Ecritures en font foi, & la nature même des ordonnances qu'elles contiennent. Or les maux que recevroit la Société de la part des Sujets qui ne transgreſſeroient la Loi de Dieu chacun qu'en un ſeul point, ne ſeroient pas moindres que ceux qui réſulteroient d'une deſobéiſſance univerſelle. Un homme peut cauſer à la Société d'auſſi grands maux par les actes réitérés du même vice, que par les actes divers d'autant de vices qu'il en pourroit avoir. Par exemple, un homme ne jurera point, il ſera chaſte, tempérant; mais il s'apliquera à étudier l'art de tromper tout le monde, dès qu'il le pourra. Il fera certainement autant & peut-être plus de mal dans la Société par ce ſeul vice, que s'il ſe livroit à tous ceux dont il pourroit être capable. Car comme dans le Commerce, un Négociant qui ne s'attache qu'à une ſeule branche, réuſſit mieux d'ordinaire que celui qui forme pluſieurs plans à la fois; de même dans le vice, celui qui a un péché favori dont il eſt toujours occupé, en obtiendra les fins bien plus ſurement & avec plus de ſuccès, que celui qui voltige inceſſamment d'un vice à l'autre.

D'ailleurs un homme qui n'a qu'un ſeul vice eſt moins ſoupçonné, il atteint ſon but avec plus de certitude & avec plus de ſecret; au-lieu qu'on ſe défie d'un homme qui n'a ni Reli-

gion, ni conſcience; il devient l'averſion & l'exécration du Genre-humain, & il a bien de la peine à duper les plus ſtupides. Mais quand un ſeul vice eſt caché avec art ſous les aparences de pluſieurs vertus, qui n'y ſeroit pas trompé?

Ce n'eſt pas tout: la Morale ſera également effacée & déracinée du cœur par l'habitude d'un ſeul péché que de tous. La Loi de la Charité eſt la ſource & le grand principe de toute la Morale; tout péché contre le Prochain eſt une transgreſſion de cette Loi, Loi générale qui renferme les différens devoirs de la vie. Par conſéquent celui qui ſe permet la violation de cette Loi générale, viole virtuellement toutes les Loix particulières qui lui ſont ſubordonnées; de même que celui qui coupe le tronc d'un arbre, coupe effectivement toutes les branches qu'il porte. L'argument de *S. Jaques* eſt donc très juſte: *Si vous ne commettez point adultère & que vous ſoyez homicide, vous êtes transgreſſeurs de la Loi*; c'eſt-à-dire, la Loi de la Charité, ou *la Loi Royale*, comme il l'apelle. Si cette Loi a quelque influence ſur notre eſprit, tous les devoirs qu'elle renferme nous ſeront également ſacrés; & ſi l'on pouvoit lire dans les cœurs, on verroit que ces gens qui ſe livrent conſtamment à quelque péché particulier, ne s'abſtiennent des autres que faute d'inclination ou de pouvoir, ou par la crainte d'un plus grand mal.

Ajoutez que les Vertus morales ont entre elles une étroite liaiſon; ſi vous briſez un chainon, vous détruiſez toute la chaine. C'eſt un fait. Un péché entraine néceſſairement d'autres

tres péchés. Souvent un voleur eſt obligé de tuer pour ſe défendre; un meurtrier, de commettre d'autres meurtres pour cacher le prémier; un menteur, de jurer pour apuyer les fauſſetés qu'il avance, & ainſi du reſte.

L'Auteur, pour faire mieux ſentir la force des argumens dont il vient de ſe ſervir, s'attache à décrire dans quelques exemples choiſis, les ſuites terribles de l'infraction *d'une ſeule Loi*. C'eſt-là où on voit briller tout le feu de ſon imagination & la vivacité de ſon eſprit. Pour mettre, en quelque façon, nos Lecteurs en état d'en juger, nous allons en traduire un morceau. „ Mais pour preſſer davantage ce ſujet; qu'un homme prenne la réſolution de „ renoncer à tout autre vice, excepté l'ivrognerie: En continuant volontairement dans l'habitude de ce vice, il faut néceſſairement qu'il „ ſe livre à la fainéantiſe & à l'extravagance, „ qu'il néglige ſa Famille, qu'il affoibliſſe ſa „ raiſon, altère ſa ſanté, ruine ſes affaires & „ hâte ſa mort. Il eſt incapable de s'aquiter „ comme il le doit, d'aucun devoir envers lui-„ même, envers Dieu, ou envers ſa Patrie; „ il eſt en même tems eſclave de tout vice imaginable; de la débauche dans ſes traits les „ plus énormes & ſes abominations; la colère, „ la vengeance, le blaſphème; il eſt, ſuivant „ le principe de l'Apôtre, *pire qu'un Infidèle*, „ puiſqu'il néglige de pourvoir aux beſoins de „ ſa Famille; il eſt mauvais Mari, mauvais „ Père, mauvais Ami; il viole tous les devoirs „ envers Dieu & envers ſon Prochain; il transgreſſe, quand l'occaſion s'en préſente, cha-

„ cun

„ cun des dix Commandemens; ſon ventre eſt „ ſon Dieu; le vin eſt ſon idole; il prend à „ tout moment le nom du Seigneur envain; „ il prophane le Sabat; il deshonore ſes Pa„ rens; il aſſaſſine ſes meilleurs Amis & trahit „ leurs ſecrets; il commet adultère en ſon „ cœur avec toutes les femmes qu'il regarde; „ il dépouille ſa femme & ſes enfans de leur „ ſubſiſtance & de leur héritage; il débite tou„ tes les ſottiſes & les fauſſetés qui lui viennent „ dans la tête, & il convoite tout ce qu'il aper„ çoit; enſorte qu'on peut dire de ce vice ce „ que l'Evangile dit du malin Eſprit; ce n'eſt „ pas un ſeul Diable, *c'eſt une Légion*".

Les autres exemples ſur leſquels l'Auteur inſiſte, ſont pris de l'avarice, la fraude & la paillardiſe. Et, après avoir récapitulé ſon Analyſe, il finit par quelques conſéquences qui réſultent des principes qu'il a établis. La prémière, c'eſt qu'on doit à la Religion Chrétienne, la perfection de la vertu; bien loin que les Philoſophes Payens en aient donné d'auſſi grandes idées, les Juifs mêmes ne l'ont pas fait. 2. Nous devons examiner avec ſoin ſi nous ne ſerions point coupables de quelque péché d'habitude, qui rendroit inutiles toutes les vertus que nous pourrions avoir d'ailleurs, ou plutôt qui nous empêcheroit d'en avoir réellement aucune. 3. Enfin nous devons être toujours en garde contre notre paſſion dominante, car chacun a la ſienne, à laquelle il eſt porté par ſon tempéramment & ſa conſtitution.

Nous nous ſommes beaucoup étendus ſur ce prémier Sermon, à deſſein de mettre nos Lecteurs

teurs mieux en état de juger du génie, de la méthode & du ſtile de l'Auteur. Nous ne ferons donc à préſent qu'indiquer la plupart des autres.

Le ſecond & le troiſième traitent des devoirs réciproques des perſonnes mariées. Le Texte eſt dans l'Epitre aux Eph. Ch. V, 33. *Ainſi que chacun de vous aime ſa Femme comme ſoi-même; & que la Femme reſpecte ſon Mari.* On examine 1. le devoir d'un Mari envers ſa Femme; 2. le devoir d'une Femme envers ſon Mari. Les devoirs des Maris envers leurs Epouſes peuvent ſe réduire à trois Chefs principaux, l'amour, la fidélité, le ſuport (*a*).

L'affection & l'amitié dans la vie requièrent une certaine égalité non moins néceſſaire pour l'union. „ C'eſt ce que l'Auteur de notre nature ſavoit très bien, puiſqu'il créa le prémier couple parfaitement égal; & pour marquer cette égalité, comme les Théologiens „ l'obſervent, il forma *Eve* du côté d'*Adam*. „ La Femme" (c'eſt aparemment ici un Commentaire de l'Auteur ſur cette remarque)," la „ femme fut priſe de cette partie, ni plus haut, ni „ plus bas, pour ſignifier qu'elle n'eſt ni la maîtreſſe de ſon Mari, ni ſon eſclave; que comme „ elle n'a pas droit de le mépriſer, elle ne doit „ pas non plus en être mépriſée, mais qu'elle „ en doit attendre l'affection & les égards qu'exigent une égalité naturelle". Nous croyons que par-là, Dieu a bien moins voulu marquer l'égalité, que l'union intime qui doit règner entre le Mari & la Femme. C'eſt auſſi ſur la ma-

(*a*) Prémier Sermon.

manière dont la Femme fut créée, que *St. Paul* fonde évidemment l'amour que l'Homme doit avoir pour elle: *Les Maris doivent*, dit-il, *aimer leurs Femmes comme leurs propres corps. Celui qui aime ſa Femme s'aime ſoi-même; car perſonne n'eut jamais de haine pour ſa propre chair, mais il l'entretient & la chérit* (a). Nous craignons même que les Lecteurs ne trouvent ce Commentaire du Docteur *Delany* peu ſolide & peu digne d'un homme qui penſe bien. Il n'en eſt pas de même des raiſons ſur leſquelles il apuie cette union inſéparable; elles nous paroiſſent également bien choiſies & concluantes. Il fait, en parlant de la fidélité, une digreſſion contre l'adultère, la fornication, les divorces; & il montre enfin, en peu de mots, qu'un Mari doit protéger & entretenir ſa Femme.

Les Devoirs de celle-ci ſe réduiſent tout de même à trois Chefs, ſavoir l'amour, la fidélité & l'obéiſſance (b). On paſſe légerement ſur les deux prémiers articles, parce qu'ils ſont fondés ſur les mêmes raiſons déja alléguées dans le Sermon précédent. Il y a pourtant dans l'article de la fidélité, quelque choſe qui mérite d'être remarqué. Si l'infidélité d'une Femme deshonore un Mari, c'eſt parce que lui-même l'y a provoquée par ſa mauvaiſe conduite & ſes infidélités précédentes; il eſt bien rare qu'un Mari fidèle, complaiſant & tendre, ne gagne pas le cœur de ſon Epouſe & ne ſe l'attache entierement. „ En effet, qu'on réfléchiſſe ſérieuſement

(a) *Epheſ.* V, 28, 29.
(b) C'eſt le ſecond Sermon.

„ ment ſur le traitement que le général des Fem-
„ mes reçoivent de leurs Maris, & qu'on juge
„ ſans partialité ſi elles n'ont pas réellement
„ trop de ſujet d'être provoquées par leur bru-
„ talité & leur négligence. Avant le mariage
„ on les adore, on les préfère au reſte du Mon-
„ de ; mais bientôt après on les mépriſe, on
„ n'a pas plus d'égards pour elles que ſi elles
„ ne méritoient pas la moindre eſtime; & ce qu'il
„ y a d'étrange, c'eſt qu'on les mépriſe pour les
„ mêmes raiſons pour leſquelles on devroit les
„ traiter avec reſpect & avec tendreſſe (*a*)".

Le troiſième devoir des Femmes envers leurs Maris, c'eſt l'obéiſſance qu'on trouvera très bien expliquée & ſolidement apuiée. Mais l'Auteur commence ce dernier article, en diſant que Dieu avoit créé l'Homme & la Femme parfaitement égaux, & en affirmant qu'ils étoient tels dans l'état d'innocence. Nous ne ſaurions gouter ce principe, ni les raiſons ſur leſquelles on prétend l'apuier. Les Théologiens, en général, aiment beaucoup à remonter juſques-

(*a*) Tant qu'ils ne ſont qu'Amans, nous ſommes Souveraines,
Et juſqu'à la conquête ils nous traitent de Reines,
Mais après l'Hyménée, ils ſont Rois à leur tour.
Polyeucte, Act I. Sc. 3.

In the beginning of an Amour, when theſe innocent Charmers (the fair Sex) are firſt accoſted, they hear of nothing but *tender Vows*, *ſubmiſſion*, *ſervice*, *love*. But ſoon afterwards, when won by this appearance of gentleneſs and humility, they have reſign'd themſelves and are no longer their own, they hear a different Note, and are taught to underſtand *ſubmiſſion*, and *ſervice* in a ſenſe they little eſpected: *Shaftesbury*, Caract. Vol. III, 115.

ques-là ; ils ſe plaiſent beaucoup à promener leur fertile imagination dans ce période arbitraire, qui ne dura peut-être, depuis la création de nos prémiers Parens, qu'autant de tems qu'il leur en falut pour penſer, & pour agir par choix. Quoiqu'il en ſoit, on ne conçoit guère de Société ſans une eſpèce de ſupériorité ; mais outre cela, l'Homme paroît avoir dans ſa conſtitution & dans ſon génie, des marques ſuffiſantes de ſupériorité ſur la Femme, comme *S. Paul* l'inſinue dans pluſieurs paſſages que l'Auteur cite & qu'il voudroit éluder, ſous prétexte qu'il s'y agit de l'Homme conſidéré *depuis ſa chute*, ce qui nous paroit inſoutenable, vu que l'Apôtre compare cette ſupériorité, non ſeulement avec celle que *Jéſus-Chriſt* a ſur l'Egliſe, mais encore avec la ſupériorité de Dieu le Père par raport à *Jéſus-Chriſt* : *Je veux*, dit-il, *que vous ſachiez que* Jéſus-Chriſt *eſt le Chef de tout Homme ; que l'Homme eſt le Chef de la Femme, & que Dieu eſt le Chef de* Jéſus-Chriſt (*a*). Cela paroit déciſif.

Paſſons à l'éducation des Enfans, qui occupe quatre Sermons ſur le Verſet 6 du Chapitre XXII des Proverbes : *Inſtruis le jeune Enfant à l'entrée de ſon train ; lors même qu'il ſera devenu vieux, il ne s'en retirera point.* L'Auteur réduit ce Devoir des Pères & Mères à ſix Chefs ou ſix propoſitions. 1. Les Pères & Mères doivent prendre ſoin de la ſanté & de la conſtitution de leurs enfans ; 2. ils doivent leur donner de bons préceptes ; 3. ils doivent les corriger de leurs défauts ; 4. ils doivent leur montrer

(*a*) *Cor.* II, v. 2.

trer bon exemple ; 5. ils doivent pourvoir à leur ſubſiſtance ; 6. enfin ils doivent prier Dieu pour eux. La prémière de ces propoſitions eſt démontrée dans le prémier Sermon où l'on inſiſte principalement & fortement ſur l'obligation où ſont les Mères, d'alaiter leurs enfans. Les deux Sermons ſuivans & une partie du quatrième roulent ſur l'inſtruction.

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir ſoin du corps, il faut auſſi prendre ſoin de l'Ame. Quand nous venons au monde, notre intelligence eſt un vrai papier blanc qui ne porte l'empreinte d'aucun caractère, bon ou mauvais, mais qui eſt capable de recevoir ceux qu'on veut. Et comme la Science & la Vertu conſtituent ſa force & ſa ſanté, la prémière choſe qu'on doit faire, c'eſt d'y imprimer de bons principes & de juſtes connoiſſances : un grand reſpect pour le Créateur de l'Univers, ce que c'eſt que vertu & bonté, vice & méchanceté, l'amour de l'un & l'horreur de l'autre ; la véracité, la crainte du Seigneur, l'humanité, l'humilité & la juſtice. Outre ces vertus principales, on doit inculquer les vertus ſubordonnées, la tempérance, la ſoumiſſion, la modeſtie, la politeſſe, la patience & l'induſtrie. L'Auteur indique pluſieurs raiſons que les Pères & Mères peuvent alléguer à leurs enfans pour les former à la ſoumiſſion & à l'obéiſſance ; mais il nous ſemble qu'il en a omis une eſſentielle & à la portée d'un enfant en qui le jugement commence à ſe développer ; c'eſt que toute l'éducation qu'il peut recevoir dépend de ſon obéiſſance. Comment pourra-t-il profiter des préceptes & des leçons qu'on

lui donne, s'il ne ſe ſoumet pas volontairement à ceux qui l'inſtruiſent?

Pendant qu'on travaille à former les enfans aux différentes vertus, il faut les inſtruire dans la Religion Chrétienne, & pour cet effet, leur en faire aprendre un Syſtême abrégé ou Catéchiſme, non ſeulement par cœur ou plutôt par routine, comme c'eſt l'ordinaire, mais par raiſon. Il faut en même tems leur inſpirer du gout pour la lecture des Livres Saints. C'eſt le grand moyen de les accoutumer à la pratique de leurs Devoirs & de les leur faire aimer. Mais on ne doit pas négliger la correction, comme on le fait ſouvent par une tendreſſe mal entendue. Un Père ſage *n'épargne point la verge* à ſes enfans, lorſqu'elle eſt néceſſaire pour les corriger de leurs défauts, puiſque c'eſt un moyen de les rendre dignes de ſa tendreſſe, & de l'eſtime des autres hommes. Ajoutez qu'il doit pourvoir à leur ſubſiſtance, autant qu'il en eſt capable. *Celui qui n'a pas ſoin de ſa Famille*, dit St. Paul, *eſt pire qu'un Infidèle*; c'eſt-à-dire, qu'un Chrétien qui néglige de procurer à ſes enfans les choſes néceſſaires à la vie, eſt pire à cet égard, que les Payens qui ont reconnu la juſtice de ce devoir. Enfin il doit prier Dieu pour eux. Sans ſa bénédiction, tous les ſoins que nous prenons de leur bien-être, tous les bons conſeils que nous pouvons leur donner ne produiront aucun fruit. *Paul plante, Apollos arroſe, mais c'eſt Dieu qui donne l'accroiſſement.*

Il ſeroit à ſouhaiter qu'à ces préceptes généraux, l'Auteur eût ajouté quelques directions touchant l'âge où les paſſions ſe dévelopent,

&

& où leur fougue & leur impétuosité ruinent souvent en peu de tems les soins & l'éducation de plusieurs années; âge où le fils présomptueux se croit plus habile que ceux qui lui ont donné le jour, ou qui l'ont instruit, & mis en état de secouer le joug; & où les Parens doivent tâcher d'arrêter un fils qui va se perdre, & craindre cependant de le dépiter & de hâter sa ruine par une sévérité à contre-tems.

On traite dans les Sermons VIII & IX des Devoirs des Enfans envers leurs Pères & Mères. Le Texte est le cinquième Commandement, *Exod.* XX, 12: *Honore ton Père & ta Mère, afin que tes jours soient prolongés sur la Terre que l'Eternel ton Dieu te donne.*

Tous ceux qui nous tiennent lieu de Pères & Mères, en contribuant à notre bien-être, ont droit à l'honneur paternel. Tels sont nos Pasteurs, ceux qui nous gouvernent, les Rois & les Magistrats. Nous devons donc honorer d'abord nos Parens, ou ceux que la Providence ou les Loix du Païs leur ont substitués. Ce Devoir consiste en trois points: 1. le respect; 2. l'obéissance; 3. la reconnoissance des bienfaits reçus. La briéveté à laquelle nous sommes attreints, ne nous permet pas d'entrer dans le détail de ces articles qui renferment d'excellentes choses, sur-tout le dernier qui fait seul le sujet du second Sermon. Cependant nous avons de la peine à croire qu'un Fils soit obligé de souffrir patiemment tel châtiment que son Père jugera à propos de lui infliger pour avoir refusé de lui obéir dans des choses contraires à la

Loi de Dieu (*a*). Cela mériteroit d'être confirmé par des exemples Scripturaires, & il ne seroit pas facile d'en trouver. Le Docteur *Delany* assure encore que l'article du Mariage fait partie de l'obéissance que les enfans doivent à leurs Pères & Mères; cela demanderoit quelques modifications; „ car, *dit-il*, pendant tout „ le tems que les enfans demeurent dans la mai„ son paternelle, ce qui doit être jusqu'à ce „ qu'il en soit autrement ordonné par leurs Pa„ rens, ils sont dans leur dépendance absolue, „ & ils n'ont pas plus de droit de disposer „ d'eux-mêmes que des biens de leurs Pères & „ Mères ". Cette proposition lui sera contestée; nous ne la croyons pas suffisamment apuiée de la Loi de *Moïse*, où il est seulement dit qu'un Père a droit de rompre le vœu que sa Fille auroit fait *dans sa jeunesse* étant encore chez lui (*b*). On ne voit pas qu'il soit fait mention là, de Fils ou de mariage. L'usage établi chez les anciens Romains n'est point non plus une autorité suffisante. J'avoue que les Législateurs de Rome avoient réduit les enfans à la condition des Esclaves, jusqu'à donner aux Pères & Mères le droit de les tuer impunément; mais cette Loi tyrannique étoit alors même desaprouvée par d'autres Nations (*c*). Dans les cas où la Religion se tait, il faut consulter la Nature. Or la Loi naturelle permet à un Fils en

(*a*) Pag. 152. Il se fonde sur *Hebr.* XII, 9, passage qui ne prouve rien moins que cela, selon nous.

(*b*) Nomb. XXX, 4, 5.

(*c*) Voyez *Grotius* de *Barbeyrac*, Liv. II, Ch. V, §. 6, 7.

en âge de diſcrétion ou *Majeur*, comme on parle, de diſpoſer de lui-même & de quitter la maiſon paternelle, pour aller s'établir où ſon intérêt & ſon inclination l'apellent; & il n'eſt point obligé d'attendre pour cela le conſentement d'un Père qui ſeroit aſſez peu ſage pour s'y opoſer (*a*). La Religion Chrétienne autoriſe facilement cette liberté. *Jéſus-Chriſt* ne fait pas un crime à l'*Enfant prodigue* d'avoir demandé à ſortir de la maiſon paternelle, mais d'avoir fait un mauvais uſage de ſa liberté & des biens qui lui avoient été délivrés (*b*).

Les Devoirs des Domeſtiques envers les Maitres & des Maitres envers les Domeſtiques ſont la matière des deux Diſcours ſuivans, ſur *Epheſ.* VI, 5—9. Nous ne nous y arrêterons point, afin de pouvoir nous étendre davantage ſur les Sermons XII & XIII, qui traitent *du payement des dettes.* Rom. XIII, partie du vs. 8. *Ne devez rien à perſonne, ſi ce n'eſt l'amour que vous vous devez toujours les uns aux autres.* Le ſujet eſt ſingulier & intéreſſant par ſa nouveauté; du moins il n'eſt pas venu à notre connoiſſance qu'il ait encore été traité *ex-profeſſo* par aucun Prédicateur.

Conſidérons les maux qu'entraine la négligence à payer ce qu'on doit; 1. par raport au Débiteur; 2. par raport au Créancier. La négligence à contracter & à payer les dettes eſt un des plus malheureux caractères de la vie; il entraine après ſoi plus de maux qu'on ne ſauroit

(*a*) *Puſendorff* du même, Liv. VI, Ch. II, §. 13, 14.
(*b*) *Luc.* XV.

roit dire ou concevoir. De l'argent emprunté eſt tout gain pour un homme qui ne ſonge qu'à ſes plaiſirs, & qui ne fait point d'attention aux fatales conſéquences de ſa conduite. Il eſt néceſſairement la proie des artifices de certains Scélérats ruſés, qui ſe tiennent ſur les voies pour tromper; car il y a dans le monde de ces ſortes de gens, dont tout le métier eſt d'épier les extravagans & de fournir à leurs folles dépences; ils donnent peu pour recevoir beaucoup, ſemblables au Laboureur qui ne ſeme que dans l'eſpérance d'une abondante recolte. Et, malgré les précautions ou les plaintes de l'Emprunteur, ils ont l'art de l'amener à leur but. Plus dépourvu de ſens qu'*Eſaü*, qui vendit ſon droit d'Aineſſe pour aſſouvir une faim réelle & preſſante, le Débiteur ſacrifie ſa fortune à des beſoins faux & capricieux. Que dis-je? Il ſacrifie ſes biens & ſa ſanté à la délicateſſe & à l'abondance même. S'il n'empruntoit que pour de preſſans beſoins, on l'excuſeroit; mais emprunter pour avoir des choſes inutiles, ſouvent même pernicieuſes, aux risques de tout ce qu'il y a d'eſtimable dans la vie, ſa ſanté, ſa fortune, ſa liberté, c'eſt une folie inpardonnable. Ce n'eſt pas tout: la fureur de s'endetter eſt la ſource de bien d'autres mauvaiſes habitudes, telles que ſont le menſonge, les juremens, la fraude, & toute ſorte de vice & de baſſeſſes. Lorſqu'on a longtems donné carrière à l'eſprit d'extravagance, on ne peut plus le retenir, il faut ſe ſatisfaire à tout prix. Si le crédit vient à manquer, il faut inventer de nouveaux moyens, & voir recours à tous les criminels artifices dont

on

on peut s'aviſer; bientôt on ſe trouve plongé dans le goufre de la corruption & dans les derniers malheurs.

Ce n'eſt pas ſeulement de jeunes-gens évaporés & livrés au plaiſir, qu'on voit contracter des dettes à tort & à travers, ſans ſonger à ce qu'il leur en coutera pour les payer, c'eſt ſouvent le cas des perſonnes de tout âge & de toute condition, qui ſe laiſſent dominer par l'orgueil & la vanité. Jettez les yeux ſur le monde, vous en verrez la moitié ſortir de leur état & faire des dépenſes au-deſſus de leurs moyens; & n'eſt-ce pas-là ſe perdre infailliblement, eux, leurs familles & ceux avec qui ils négocient?

Voila les maux que les Débiteurs négligens attirent ſur eux-mêmes & ſur leurs meilleurs amis; mais ce n'eſt rien, en comparaiſon des calamités qui en retombent ſur les Créanciers ou ſur le Public. On ſait que le Commerce, qui fait l'opulence & le bonheur des Nations, eſt pour l'ordinaire entre les mains de gens qui ne ſont pas nés avec aſſez de fortune pour vivre dans l'oiſiveté, & que le profit du Négociant vient du promt retour de ſes fonds. Par conſéquent, celui qui néglige de payer les Marchands, contribue à la ruine entière du Commerce & à la deſtruction totale des fondemens ſur leſquels il eſt établi: crime que la plupart des gens de qualité commettent ſans remord. Il y en a même qui font gloire de tromper leurs Créanciers, en éludant le payement, ſoit par des menaces, ſoit par de belles paroles. Alors le Marchand, dont le crédit dépend de ſon exactitude à payer, eſt ruiné; car comment peut-il

payer, ſi on ne le paye pas lui-même?

Il eſt une autre race de gens, qui ne payent point leurs dettes, & qui ſont beaucoup plus criminels à cet égard que les prémiers: ce ſont les Riches avares & néceſſiteux; ils ne payent point, ou parce qu'ils ont fait quelque nouvelle aquiſition, ou parce qu'ils ne veulent pas diminuer un capital qui leur porte intérêt. Aquereurs inſatiables, ils s'endettent avec tout le monde, & ſi cela dépend d'eux, il ne payeront que pour des Maiſons & des Terres, encore ne ſera-ce que par les revenus qu'ils en tireront. „ Le Libertin inconſidéré eſt un homme qui dépenſe plus qu'il n'a, & qui par conſéquent ne peut „ pas payer: l'avide Aquereur eſt un homme qui „ a beaucoup & ne dépenſe rien, & qui ne veut „ pas payer, parce qu'il en voudroit avoir davantage: monſtre affreux, compoſé de cruauté & d'avarice, ne payant perſonne & ne voulant pas faire crédit d'un ſou. Ce ſont les peſtes de la Société; infiniment pires que les Voleurs de grands chemins, ils volent, non par „ néceſſité, mais par la hardieſſe que leur donne leur opulence, par une cruauté & une lâcheté préméditées; &, pour achever leur caractère, ils volent ſouvent même ſous prétexte d'amitié, impunément & ſans remord".

(a) Pour faire maintenant quelque aplication de ce qui vient d'être dit, aux perſonnes de tout rang & de tout état, je le répète, quelle peut être la fin de celui qui dépenſe mal-à-propos & qui emprunte à toutes mains, que ſa ruine

(a) Second Sermon.

ne & celle des autres? Ce qu'il y a de plus revoltant, c'eſt que ceux qui tiennent cette conduite inſenſée, ont ſouvent la réputation d'être d'*un bon naturel* (*a*), & de n'être ennemis que d'eux-mêmes. „ Mais la vérité eſt que tout „ vicieux, quelque bonnes que ſoient ſes in„ tentions, eſt en effet l'ennemi de toute la So„ ciété; & particulierement un *bon naturel* vi„ cieux eſt un des plus cruels caractères de la „ vie; il eſt doux où il ne devroit pas l'être, à „ l'égard du vice & de l'infamie. Il a de l'in„ dulgence pour tout, excepté pour l'honnête„ té & l'innocence qu'il eſt toujours prêt de „ ſacrifier. Un indigne d'un *bon naturel* ſou„ lera un ſot & gorgera un glouton; il prodi„ guera même à ſes Chevaux & à ſes Chiens, „ des alimens pour leſquels le Vendeur mour„ ra de faim un jour en priſon. Un monſtre „ d'un *bon naturel* ſe divertit des dépouilles „ des Veuves & des Orphelins. Le *bon natu„ rel*, deſtitué de vertu, eſt la plus mauvaiſe „ qualité du monde, du moins ſi c'eſt avoir un „ *bon naturel* de nourir un Chien & d'aſſaſſiner „ un Homme. Si donc vous prétendez être „ d'un vrai *bon naturel*, payez vos dettes; vê„ tiſſez ainſi ces pauvres Familles que votre „ luxe a réduites à ſe couvrir de haillons: nou„ riſſez celui qui meurt de faim pour le pain „ que vous mangez; rachetez de la miſère ce„ lui qui pourit en priſon pour les friandiſes „ *dont vous vous traitez tous les jours ſplendi„ dement* (*b*). Outre le bien que vous ferez „ aux

(*a*) *A good natured.* (*b*) *Luc.* XVI, 19.

„ aux autres par ces actes de justice, vous vous
„ en ferez infiniment à vous-même. Le paye-
„ ment de vos dettes est, après la grace de Dieu,
„ le meilleur moyen de vous délivrer de mil-
„ le tentations au péché & à la vanité. Payez
„ vos dettes, & vous n'aurez point dequoi a-
„ cheter un Bijou de prix, ou un plaisir perni-
„ cieux. Payez vos dettes, & vous n'aurez
„ point dequoi jouer en dupe. Payez vos det-
„ tes, & vous n'aurez point dequoi entretenir
„ un nombre d'inutiles Chevaux ou d'infectes
„ Débauchées. En un mot, payez vos dettes,
„ & *vous vous abstiendrez* nécessairement de
„ plusieurs *convoitises charnelles qui combattent*
„ *l'Ame* (*a*), & vous entrainent dans l'escla-
„ vage du péché, & qui ne sauroient manquer
„ de finir par la destruction totale du Corps &
„ de l'Ame".

Si ceux, à qui vous vous endettez, sont riches & entendus, songez qu'ils ne fourniſſent à votre extravagance que pour vous ruiner, de même qu'on humecte une Pompe avec un peu d'eau pour en tirer en abondance: songez qu'ils ne vous confieroient pas leurs effets, s'ils ne comptoient pas faire sur vous des gains exceſſifs. Vous achetez, pour un court espace, des choſes vaines, superflues, pernicieuſes, aux risques de manquer du néceſſaire le reſte de vos jours. Le tems qui adoucit les autres afflictions rendra continuellement celle-ci plus amère & plus douloureuſe. C'eſt un conſeil bien ſage, que donne le fils de Sirach: *Garde-toi bien de devenir*

(*a*) *Pier.* II, 11.

vir pauvre en contribuant aux frais des Banquets par l'argent pris à intérêt; autrement tu ſeras ennemi de ta propre vie: Quiconque *bâtit ſa maiſon de l'argent d'autrui, eſt ſemblable à celui qui amaſſe des pierres pour le monument de ſa ſépulture* (*a*).

Adreſſons-nous à préſent à l'Homme de qualité, qui eſt coupable de ce vice: ſi vous ne voulez pas penſer à payer vos dettes, réfléchiſſez du moins ſur ce que vous vous devez à vous-même, à votre Famille, à votre Patrie, à votre Roi. N'avez-vous donc été diſtingué des autres, que pour que vos baſſeſſes en devinſſent plus remarquables? Vos Ancêtres furent anoblis pour leurs vertus; & vous vous ſervez de la Nobleſſe comme d'un privilège au vice? La Dignité ſupérieure eſt-elle dégénérée en ſouveraine indignité? Si vous aviez un reſte de modeſtie, vous renonceriez aux titres & à la fortune de vos Pères, puiſque vous renoncez aux vertus qui les accompagnoient. Vous auriez honte de vous aſſeoir auprès d'un Pauvre vertueux; prétendez-vous donc encore être meilleur que les autres hommes, vous qui avez renoncé à l'humanité même, & qui n'êtes plus des hommes, mais des monſtres?

Mais les Riches avares ſont encore plus inexcuſables que tous les autres, de ne pas payer leurs dettes. Ceux qui ſe ſont enrichis par l'induſtrie, & qui l'optiment dans les autres, ſont tout-à-fait inpardonnables. Le moins qu'on puiſſe attendre du Riche, n'eſt-ce pas qu'il faſſe juſtice de

(*a*) *Eccléſiaſt.* XVIII, 33. XXI, 9.

de ſon opulence? ſuivant le précepte qu'*Elizée* donna à cette Veuve, dont il avoit miraculeuſement multiplié l'huile (*a*). En effet l'argent que nous devons, n'eſt point à nous; c'eſt un dépôt fait en nos mains par d'autres perſonnes; nous n'y avons pas plus de droit que ſur ce qu'ils ont dans leur coffre.

L'Auteur parle enfin aux Négocians eux-mêmes, pour les engager à réfléchir ſur la manière dont ils payent leurs dettes, ſur-tout à l'égard des Ouvriers qu'ils emploient, & ſur les maux infinis que cauſent les mauvais Payeurs de cette ſorte. Ce morceau n'eſt pas moins intéreſſant que le reſte. Mais nous n'avons peut-être déja que trop copié l'Auteur, pour donner une idée ſuffiſante de ſon Ouvrage. C'eſt-pourquoi nous nous diſpenſerons de rien dire des deux derniers Sermons, qui roulent ſur *les Devoirs des Princes envers leurs Sujets*, (*b*) & *des Sujets envers leurs Princes* (*c*). D'ailleurs, il faut laiſſer quelque choſe à la curioſité des Lecteurs, qui ſeront bien dédommagés de leurs peines en liſant l'Ouvrage même.

(*a*) 2 *Rois* IV. (*b*) *Rom.* XIII, 3, 4.
(*c*) *Prov.* XXV, 4, 5.

ARTICLE VIII.

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, ou HISTOIRE *de la* LITTERATURE FRANÇOISE, &c. par Mr. *l'Abbé* GOUJET, &c. Tom. 7 & 8. *A Paris* chez *Pierre-Jean Mariette* & *Hyppolite-Louis Guerin*, 1744.

Les

LEs Extraits que nous avons déja donnés des ſix prémiers Volumes de cet Ouvrage, ont fait connoitre le plan de Mr. l'Abbé *Goujet*. Une courte Préface à la tête du 7me. annonce qu'il l'a un peu changé. Son deſſein, dit-il, après avoir parlé des Traductions Françoiſes des Poètes Latins modernes, étoit de paſſer tout de ſuite aux Poètes François. Il a déféré aux repréſentations qu'on lui a faites, qu'il convenoit qu'il parlât des Traductions Françoiſes des Poètes Italiens, Eſpagnols, Portugais, & Anglois, ne connoiſſant de Traductions Françoiſes des Poètes Orientaux qu'un petit Recueil de *Vattier*, & n'en connoiſſant point de Poètes du Nord (*a*). On verra que ce changement a été d'une grande reſſource à Mr. l'Abbé *Goujet*, qui cependant par l'abondance de ſa matière n'en avoit pas beſoin. Il lui a fourni deux Volumes, dans leſquels il eſt beaucoup moins queſtion des Traductions de ces Poètes, que des Poètes mêmes, comme on le verra.

Avant

(*a*) On obſervera ici une faute de Mr. l'Abbé *Goujet*, au ſujet de ce Recueil. Il dit qu'il contient l'Elégie du *Tograé Abu Iſmaël*, communément appellée *la Lamique de la Gagême*. Ce n'eſt point ainſi qu'elle doit être nommée; le Titre eſt, *Elégie Lamique*, c'eſt-à-dire, qui commence par la Lettre L. nommée *Lam* en Arabe, & ce n'eſt point de la *Gagême*, mais *Hadgen* qui ſignifie, dans la même Langue, *Perſan*. On a donné ce nom à ce Poème, pour le diſtinguer d'un autre, intitulé *Lamique* compoſé par un fameux Poète Arabe nommé *Shaaphari*. On ne fait cette remarque que par occaſion; il n'eſt pas étonnant que Mr. l'Abbé *Goujet* ignore cette particularité.

Avant que d'entrer en matière, Mr. l'Abbé *Goujet* donne, à ſon ordinaire, quelques pages deſtinées uniquement à corriger les fautes ou les omiſſions des Volumes précédens. Ces corrections ſont toujours de peu de conſéquence, il ne s'agit que de rendre quelques Ouvrages à leurs véritables Auteurs, reſtitution ſouvent peu importante au Public, ou de lui faire connoître quelques noms qui ſeroient reſtés enſevelis dans l'oubli la plus profonde, ſi le ſoin laborieux de Mr. l'Abbé *Goujet* ne les en eût tirés. Il eſt pourtant queſtion dans les Additions, qui ſont à la tête du 7me. Volume, de quelque choſe de plus. Un fameux Critique de nos jours, ayant donné l'année dernière une Traduction de *Virgile*, s'eſt vu attaqué ſur bien des choſes qu'on lui a reprochées; accoutumé à donner des loix dans la République des Lettres, il n'a pu ſouffrir qu'on uſât à ſon égard de la liberté qu'il prend avec les autres; c'eſt ce qui a donné lieu à pluſieurs réponſes très vives de ſa part, dont Mr. l'Abbé *Goujet* rend compte. Il ôſe rapeller à ce Critique une penſée de Mr. *de Fontenelle*, qui dit que les Hommes ſe trompent, & que les Grands-hommes avouent qu'ils ſe ſont trompés. Ou cette reflexion de Mr. *de Fontenelle* n'eſt pas vraie, ou Mr. l'Abbé *Goujet* n'en a pas fait une juſte aplication. Le Traducteur de *Virgile*, loin de convenir de ſes fautes, a depuis peu publié une Lettre où il prétend terraſſer ſes Adverſaires, & détruire ſans reſſource leurs objections. Lorſqu'un Citoyen d'une République aſpire à dominer ſur ſes égaux, il ne peut maintenir ſon autorité, que

que par la douceur ou par la force. Ces deux qualités manquant ſouvent à ce nouveau Dictateur Littéraire, il peut être ſûr qu'il s'élevera bien des conjurations contre lui, & que ſon empire, qui a été renverſé une fois, ne ſera pas de longue durée.

La Traduction platte & proſaïque que *Pierre Tamiſier* a faite du Poème de *Juvencus*, ſur la Vie de *Jéſus-Chriſt*, eſt le prémier Ouvrage dont parle Mr. l'Abbé *Goujet* au commencement de ſon 7me. Volume. Il y joint quelques remarques ſur l'Auteur, car on ne peut rien dire ſur le Traducteur: c'eſt le cas où il ſe trouvera ſouvent dans le cours de ces deux Volumes. Delà il paſſe rapidement au 15 ſiècle, & vient droit à *Michel Verin*, mort volontairement, comme on le ſait, d'une maladie bien rare dans le ſiècle où nous ſommes (*a*). Nous avons en François deux Traductions des *Diſtiques* de *Verin*, remplis de Maximes édifiantes & ſolides, mais on n'en peut conſeiller aucune des deux.

Le Mantouan, *Sannazar* & *Palingénius* ſuccèdent à *Andrélini Beroalde* & autres, dont les Ouvrages ne ſont guère plus connus que les Traductions que l'on a faites. Il en eſt de même des Traductions du Mantouan, après lequel Mr. l'Abbé *Goujet* vient à *Sannazar*. „ Cet „ Ecrivain, dit-il, qui fut le Cenſeur ſevère „ des Ouvrages de ſon tems, eſt un Poète a„ voué des Muſes; s'il a des défauts, dont „ perſonne ne diſconvient, il a auſſi de gran-

„ des

(*a*) Il mourut de continence.

„ des beautés, que tout le monde avoue; une „ singularité défigure ſes Ouvrages, dont le Sti„ le eſt naturel & très pur; il a tranſporté des „ Bois & des Prairies, la Scène Paſtorale, pour la „ placer ſur le rivage aride de l'Océan; il intro„ duit des Veaux marins au-lieu d'Agneaux; „ un pannier d'Huitres préſenté à une Mai„ treſſe fait chez lui l'office d'un bouquet de „ fleurs". On peut convenir avec Mr. l'Abbé *Goujet*, que ces ſujets ne conviennent point au genre d'Eglogue accoutumé à peindre la douceur de la vie champêtre & les agrémens que préſentent à la vue ou à l'imagination, la ſolitude & la fraicheur des Bois, ou le riant émail des prairies; mais comme la Nature a des genres ſans nombre de beautés différentes, & que tout l'art de la Poéſie conſiſte à bien peindre, doit-on faire un reproche à *Sannazar* d'avoir choiſi un genre nouveau, s'il y a réuſſi. Une Marine bien peinte ne fait-elle pas autant de plaiſir qu'un beau Païſage; on avoue qu'il y a bien de la hardieſſe à propoſer ce ſentiment, que ce n'eſt pas ici le lieu d'expliquer.

Sainte Marthe, dans le 16me. Siècle, a traduit quelques morceaux du *Zodiaque* de la Vie humaine de *Palingénius*, voulant tenter par ces eſſais le gout du Public. Mais cet Ouvrage n'a pas eu de ſuite. La ſeule Traduction que l'on puiſſe lire de ce Poème eſt celle de Mr. *de la Monnerie*, imprimée à la Haye en 1731. Malgré cet éloge, Mr. l'Abbé *Goujet* ne peut s'empêcher de reprocher au Traducteur le zèle avec lequel il a voulu défendre ſon Auteur des reproches trop mérités qu'on lui fait des maximes d'irré-

d'irréligion, & d'une cenſure trop aigre répandues dans ſon Ouvrage.

Le 16me. Siècle a produit pluſieurs Poëtes Latins célèbres, tels que *Vida*, *du Bellay*, le Chancelier de *l'Hopital*, le fameux Mr. *de Thou*, *Buchanan*, & autres. La plupart de ces Auteurs nous ont laiſſé des Ouvrages dignes du Siècle d'*Auguſte*; cependant, par un défaut attaché à la Langue Françoiſe ſi ſujette au changement, ou parce qu'elle n'étoit point encore alors portée à la perfection où elle eſt parvenue depuis, nous n'avons que de très mauvaiſes Traductions de la plupart de ces Ouvrages qui mériteroient bien de paroître avec tout l'éclat qu'on pourroit leur donner à préſent, ſur-tout celles du Chancelier de *l'Hopital*, où l'on voit la vertu la plus pure briller dans les tems les plus difficiles. Mr. *Pérault* de l'Académie Françoiſe a traduit l'Epitre où ce Chancelier donne des avis au Roi ſur le choix des Miniſtres. On ne peut qu'être du ſentiment de Mr. l'Abbé *Goujet*, qui, comparant cette Traduction avec celle que *du Bellay* a faite de la même Pièce, donne la préférence à la dernière. Mais on ſait que Mr. *Pérault*, décriant ſans ceſſe les Anciens, a prouvé, ſans le vouloir, par ſes Ouvrages, que les Modernes leur étoient bien inférieurs.

Les tems malheureux de la Ligue ont produit un nombre infini de Pièces dans leſquelles, ſelon Mr. l'Abbé *Goujet*, „ l'eſprit de parti ſe fait trop ſentir, ce qui en a fait oublier „ le plus grand nombre, & ce qui les rend ſi „ difficiles à trouver". On doit lui ſavoir gré de parler des deux Hymnes du Clergé de Tours

de 1590, très rares à présent. Ces Hymnes étoient adressées à *Henri IV*, à qui cette Ville étoit fidèle. C'est une espèce de parodie d'Hymnes faites à Paris à la louange du Duc *de Maine*. On voit dans la dernière que le Clergé de Tours, exhortant *Henri IV* à rentrer dans le sein de l'Eglise Catholique, proteste cependant de lui être toujours soumis, quelque Religion qu'il professe. *Instruits par la Bible ancienne, & nourris sous la Loi Chrétienne, aux Rois nous devons corps & biens, même la Catholique Eglise s'est toujours humblement soumise au joug des Princes Ariens.* Que de Sang répandu pour soutenir la maxime opposée! Pourquoi faut-il que les hommes remédient presque toujours à un mal par un plus grand?

On ne peut qu'aplaudir aux éloges que Mr. l'Abbé *Goujet* donne aux Poésies de Mr. *de Thou*, où l'on admire en même tems l'homme de génie & l'Ecrivain religieux; presque aussi grand Poète que grand Historien, ses Poésies répandues dans les Mémoires de sa Vie, ont été traduites, à ce que nous aprend Mr. l'Abbé *Goujet*, par un Gentilhomme d'auprès de Caen.

Mr. l'Abbé *Goujet* indique d'une manière assez exacte les différentes Traductions des Poésies *de Santeuil*. La seule de ces Traductions sur laquelle il porte son jugement, est celle des Hymnes, faite par Mr. l'Abbé *Saurin*, & qu'il trouve fort au-dessous de l'Original, quoiqu'exacte & fidèle; mais qui peut aprocher, en traduisant, du feu qui animoit *Santeuil*?

Ce seroit s'engager dans un détail trop long, que de suivre Mr. l'Abbé *Goujet* dans tout ce qu'il

qu'il dit ſur les Poëtes Latins qui ont écrit en France ſous *Louis XIV*, & dans ce Siècle, tels que le Père *Commire*, *de la Rue*, & autres. On verra avec plaiſir dans l'Ouvrage même l'analiſe qu'il fait du Poëme des *Paſſions* du Père *Brumoy*, traduit par lui-même, ainſi que le Poëme de la *Verrerie*. Quelque peu de déférence que Mr. l'Abbé *Goujet* paroiſſe au commencement de ce Volume avoir pour les déciſions de l'Abbé *des Fontaines*, c'eſt cependant de lui qu'il emprunte tout ce qu'il dit ſur ces deux Poëmes. A la place de Mr. l'Abbé *Goujet*,

Magno de flumine mallem
Quam ex hoc fonticulo tantumdem ſumere.

Un court détail de l'origine & des différens genres de la Poéſie Italienne prépare le Lecteur à ce que Mr. l'Abbé *Goujet* va dire des Poëtes Italiens & de leurs Traductions en François.

Dante, le plus ancien de tous les Poëtes Italiens que l'on connoiſſe à préſent, eſt auſſi le prémier dont parle Mr. l'Abbé *Goujet*. Il emploie pluſieurs pages à nous donner une idée de la Vie de ce Poëte, de l'objet de ſon Ouvrage, & à réfuter l'opinion ſingulière du Père *Hardouin*, qui le mettoit au rang de tous les Ouvrages qu'il imaginoit ſuppoſés. Ce détail eſt ce qu'il y a de plus ſingulier ſur le *Dante*, dont nous n'avons qu'une mauvaiſe Traduction en Vers, dédiée par *Grangier* à *Henri IV*.

Les Traductions des Ouvrages de *Petrarque* n'offrant rien d'intéreſſant à dire, Mr. l'Abbé *Goujet* s'eſt étendu ſur l'Auteur même, &

nous renvoie, pour les particularités de sa Vie, à ce qu'en ont dit Mr. l'Abbé *du Renel* & Mr. le Baron *de la Bastie* dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions. On sait que le vif amour qu'il conçut pour *Laure* est ce qu'il a le plus chanté dans ses Poésies. Cet amour singulier, qui naquit le jour du Vendredi-saint, où *Petrarque* aperçut *Laure* allant à l'Office, ne l'est pas moins dans tout son cours, puisqu'il n'a point interrompu sa dévotion qui le faisoit jeûner trois fois la semaine, & se lever régulierement à minuit pour prier Dieu. Qu'il est ordinaire de voir de grands Génies comme *Petrarque* agir différemment de leurs principes, ou penser différemment de leurs actions : *O quantum est in rebus inane!*

Le *Boyardo*, dans son Poème de *Roland* l'amoureux, avoit fait des fautes sans nombre contre la Géographie. Mr. *le Sage*, dans sa Traduction, a voulu corriger ces fautes, en substituant les Païs vrais aux païs imaginaires de *Boyardo*, où les mettant dans leur véritable place. „ Il a de plus, selon Mr. l'Abbé *Goujet*, lié les „ avantures l'une à l'autre, & fait disparoitre „ les contrariétés qui se trouvent dans l'Au„ teur". Son Stile est pur, élégant, & léger. Est-ce traduire que de renverser ainsi tout le plan d'un Auteur? Un Peintre seroit-il excusable de changer tous les traits de quelqu'un dont il feroit le portrait, parce qu'il ne les trouveroit pas à son gré? Traduire, c'est, pour ainsi dire, faire le portrait d'un Ouvrage; il faut donc, par conséquent, y donner autant de vie & de ressemblance qu'il est possible.

Roland

Roland amoureux a fait naître *Roland le furieux* de *l'Arioſte* : il a été traduit pluſieurs fois en Vers & en Proſe ; mais, au jugement de Mr. l'Abbé *Goujet*, la ſeule Traduction que l'on puiſſe lire, eſt celle de Mr. *de Mirabeau*, Sécrétaire de l'Académie Françoiſe. Mr. l'Abbé *Goujet* ne peut s'empêcher de lui faire un reproche, de ce qu'il n'a pas porté fort loin le ſcrupule, par raport aux libertés que le Poète Italien s'eſt données dans tout ce qui regarde les Mœurs, & de ce qu'il ſemble excuſer ces libertés, par la différence de celles de ce Siècle d'avec celles du tems de l'*Arioſte*, dont il donne pour exemple la Comédie des Tyrans d'*Agoſtino Ricchi*, Pièce extrêmement libre, & qui fut néanmoins repréſentée à Bologne au couronnement de *Charlequint*, en préſence de l'Empereur & de ſa Cour, du Pape *Leon X* & des Cardinaux. Cet exemple, en effet, ne paroit pas concluant pour Mr. *de Mirabeau* ; &, quoique Mr. l'Abbé *Goujet* porte un peu trop loin ſon ſcrupule, on ne peut qu'être de ſon avis, une choſe vicieuſe en elle-même ne pouvant être juſtifiée par des exemples, quelque grands qu'ils ſoient ; & dans ce cas-ci, la préſence d'un Pape & de tout le Sacré Collège n'a pu ſanctifier des obſcénités.

Le *Taſſe* ouvre le huitième Volume de Mr. l'Abbé *Goujet*, qui avant que de parler de la Traduction de ſes Ouvrages, donne un abrégé de ſa Vie, & indique les ſources où l'on peut en ſavoir plus de particularités. Toute l'Italie a été partagée ſur la préférence à donner à l'*Arioſte* ou au *Taſſe* ; & enfin l'Académie de *la Cruſca* a décidé en fa-

veur de ce prémier ; on a apellé de ce jugement, plus d'une Académie illuſtre a éprouvé ce fort lorſqu'elle a voulu décider. Mr. l'Abbé *Gonjet* rend compte de ce procès, ainſi que de celui que les Italiens ont intenté à Mr. *Deſpreaux*, ſur ce qu'il a dit du clinquant du *Taſſe* ; & tout cet article mérite d'être lu. Mr. *de Mirabeau* a fait pour le *Taſſe*, ce qu'il a fait depuis pour l'*Arioſte*, & cette prémière Traduction lui avoit ouvert les portes de l'Académie Françoiſe ; mais il eut le malheur de ſe voir cenſuré rudement par Mlle. *Riccoboni*, célèbre Actrice de la Comédie Italienne. Une Lettre qu'elle écrivit, dans le tems que cette Traduction parut, y fit voir quantité de défauts, entr'autres celui d'avoir altéré l'Original ; ce que Mlle. *Riccoboni* condamne par ces raiſons que nous avons dites ci-deſſus, au ſujet du *Boyardo*. Cette Lettre fut utile à l'Auteur, qui corrigea dans ſa Traduction ce qu'il crut qu'on lui reprochoit avec raiſon ; deſorte que la ſeconde Edition eſt de beaucoup préférable à la prémière.

Mr. l'Abbé *Gonjet*, qui traite ſouvent fort au long des vieilles Traductions oubliées avec juſtice dès leur naiſſance, ne fait qu'indiquer deux Traductions de l'*Aminte* du *Taſſe*, l'une donnée en 1734 par Mr. *Pecquet*, & l'autre en 1735 par Mr. l'*Eſcalopier*. On ne peut dire à laquelle il donne la préférence, il les juge aparemment toutes deux égales, puiſqu'il ſe borne à dire qu'elles ſont écrites avec beaucoup de délicateſſe. Son travail cependant paroit avoir pour objet, de pouvoir aprendre quels ſont les meilleures Traductions, puiſqu'il eſt entrepris pour faire

faire connoître les Auteurs Latins, ou étrangers, à ceux qui ne peuvent les lire dans leur Langue.

Il n'en est pas de même au sujet du *Pastor fido* du Cavalier *Guarini*, dont Mr. *Becquet* a aussi donné une Traduction, & que Mr. l'Abbé *Goujet* préfère à toutes celles qui l'ont précédé; cette Traduction, sans être parfaite, l'emportant de beaucoup sur toutes les autres, pour l'exactitude, la fidélité & les agrémens du Stile.

Le double amour de *Célie*, dans la *Philis de Scyre* du Comte *Bonarelli*, a causé de grandes disputes en Italie. Mr. l'Abbé *Goujet*, sans l'aprouver, trouve pourtant des raisons aparentes pour le justifier; mais une page après, il se contredit, en raportant le précis de la Dissertation que le Comte *Bonarelli* fit alors pour répondre aux objections qu'on lui faisoit. Il faut convenir, dit Mr. l'Abbé *Goujet*, que tous ses efforts ne sauroient persuader la possibilité du double amour; d'où peut venir cette contradiction?

Tout est mistère dans l'Amour,
Ses fleches, son Carquois, son flambeau, son enfance;
Ce n'est pas l'Ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette Science (*a*).

Il n'y a point de Nation, dont le Théatre soit plus riche que celui des Espagnols; mais le gout de leurs Pièces, si différentes de celles des au-

(*a*) *La Fontaine*, Tab. 12. f. 14.

autres Théatres, & dont Mr. l'Abbé *Goujet* rend un compte inſtructif, fait que nous en avons peu de Traductions, & par conſéquent peu de choſe à en dire. Mr. *le Sage* & Mr. *de Caſtéra* ſont les ſeuls qui nous ont fait connoitre le Théatre Eſpagnol, par des Traductions qu'ils nous ont données de quelques Pièces où Mr. *le Sage* a même pris bien des libertés qui altèrent beaucoup l'Original.

C'eſt au même Mr. *de Caſtéra* que nous devons la Traduction de la *Luſiade* de *Camoens*. Ce Poème, où l'Auteur décrit les conquêtes faites par les Portugais dans les Indes, eſt auſſi mal nommé que ſi *Virgile* avoit nommé l'*Eneïde* la *Troade*, parcequ'*Enée* étoit Troyen. C'eſt dans l'Ouvrage périodique, intitulé *le pour & le contre*, qu'il faut chercher le jugement que l'on doit porter ſur cette Traduction, Mr. l'Abbé *Goujet* ne faiſant qu'extraire ce qu'en dit cet Auteur, ce qui nous diſpenſe de raporter les ſentimens de celui de la Bibliothèque Françoiſe.

Le Chapitre où Mr. l'Abbé *Goujet* traite de la Traduction des Poètes Anglois, commence par quelques mots qu'il dit ſur le caractère & les règles de la Poéſie Angloiſe pleine d'irrégularités, & où l'on peut ſe donner beaucoup de licence, ſur-tout pour l'hémiſtiche qui n'a point de place certaine (*a*). Le Poème du *Paradis perdu* de *Milton*, ignoré pendant longtems, même en Angleterre, & enſuite élevé

à

(*a*) Mr. l'Abbé *Goujet* fait le mot hémiſtiche féminin; c'eſt ſans doute une faute que l'on ne peut reprocher qu'à l'Imprimeur.

l'égalité d'*Homère* & de *Virgile*, n'eſt connu en France que par la Traduction qu'en a donnée Mr. *Dupré* de *St. Maur*, de l'Académie Françoiſe. Mr. l'Abbé *Goujet* trouve que, quoiqu'en proſe, elle eſt écrite d'un Stile vif & brillant, animé, & qui aproche de la Poéſie; & il le loue de n'avoir pas toujours ſuivi les traits qui choquoient la modeſtie, ou le gout. Cette Traduction unique ne permettant pas à Mr. l'Abbé *Goujet* de s'étendre, il s'en eſt dédommagé en raportant les jugemens différens ſur l'Auteur Anglois.

Après *Milton*, le Poëte le plus célèbre de l'Angleterre eſt le fameux Mr. *Pope*, mort depuis peu de tems. Suivant Mr. *de Voltaire*, il réduit les Sifflemens aigres de la Trompette Angloiſe, aux ſons doux de la Flute; on peut le traduire, parce qu'il eſt extrêmement clair, & que ſes ſujets, pour la plupart, ſont généraux & du reſſort de toutes les Nations.

Les principaux Ouvrages de Mr. *Pope*, traduits en François, ſont l'*Eſſai ſur la Critique*, l'*Eſſai ſur l'Homme*, tous deux traduits en Vers par Mr. l'Abbé *du Reſnel*. Mr. l'Abbé *Goujet* ne parle qu'en paſſant d'une Traduction en Vers peu élegante & ſouvent platte de l'Eſſai ſur la Critique; il l'attribue à Mr. *Robeton* Sécrétaire du Roi d'Angleterre, George Prémier. Il donne des éloges juſtement mérités à la Traduction de Mr. l'Abbé *du Resnel*, qu'il dit être noble, ingénieuſe, élégante, tantôt gracieuſe, tantôt auſtère, & quelquefois ſublime, ſuivant les différens tons que la matière demande. Il y a auſſi une Traduction en Proſe de cet Eſ-

ſai par Mr. *Silhouette*, qui a des beautés par ſa préciſion, & qui rend plus vivement l'Original Anglois. L'Eſſai ſur l'Homme a de même été traduit en Vers par Mr. l'Abbé *du Reſnel*, & en Proſe par Mr. *Silhouette*. C'eſt à la Traduction en Vers que Mr. l'Abbé *Goujet* donne le prix, Mr. *Silhouette* étant obſcur, parce qu'il a voulu être trop littéral, & Mr. *du Reſnel* s'étant prêté davantage au génie de la Langue Françoiſe, & au gout de la Nation.

Les Principes que Mr. *Pope* a répandus dans ſon *Eſſai ſur l'Homme*, ont donné lieu à bien des objections. Le plus grand Adverſaire de ce Syſtême a été le fameux Mathématicien Mr. *Crouſaz*; mais, ſelon Mr. l'Abbé *Goujet*, il faut être déterminé à s'ennuier pour lire ſon bizare Commentaire, où rien n'attache que la Traduction même de Mr. l'Abbé *du Reſnel*.

Le Poème de la *Boucle de Cheveux* eſt mis par les Anglois à côté du *Lutrin de Boileau*, où l'on ne peut pas leur reprocher de partialité pour leur compatriote. Ce Poème mérite cette place. L'Abbé *des Fontaines* l'a traduit en Proſe, & ſur cette Traduction Mr. *Deſpreaux* de l'Académie d'Angers, l'a mis en Vers de dix ſillabes. On peut voir dans le Tome XXX de cette Bibliothèque, page 437, ce que l'on doit penſer de cette Traduction, ſur laquelle Mr. l'Abbé *Goujet* ſe trouve du même ſentiment que nous.

Les deux Volumes de Mr. l'Abbé *Goujet* devroient naturellement finir ici. Après avoir épuiſé toutes les Traductions Françoiſes des Poètes étrangers, il entre dans une nouvelle carrière,

re, par laquelle on croit qu'il auroit pu commencer un nouveau Volume; c'eſt l'hiſtoire de la Poéſie Françoiſe. Mr. l'Abbé *Goujet* ſe plaint, avec raiſon, que nous n'en avons point de ſuivie, celle de *Noſtradamus* n'étant qu'un recueil rempli d'anachroniſmes & de fables, & ne traitant que des *Troubadours*, ou Poëtes Provençaux. Ce que *Fauchet* a donné ſur cette matière n'eſt pas moins imparfait, & *Paquier* a plus cherché à faire connoître les différens genres de la Poéſie Françoiſe, qu'à en donner l'hiſtoire.

On peut conſulter l'Article VI. du 26 Volume de cette *Bibliothèque*, p. 123, où nous avons donné un Extrait de la Poéſie Françoiſe de Mr. l'Abbé *Maſſieu*, & l'Article de cette même *Bibliothèque*, qui contient auſſi l'Extrait de l'Ouvrage de Mr. l'Evêque de la *Ravalière* ſur l'origine de la Langue & de la Poéſie Françoiſe. Mr. l'Abbé *Goujet* traite ici de ces deux Ouvrages, & ſe déclare pour Mr. l'Evêque, qui croit notre Poéſie bien antérieure aux Poéſies Provençales, & la fait naître en Normandie.

Mr. *Titon du Tillet* a fait exécuter en bronze un Parnaſſe, ſur lequel il a placé les Poëtes & les Muſiciens François qui ont fait le plus d'honneur à la Nation. Il a en même tems donné un Ouvrage intitulé, *Remarques particulières ſur la Poéſie & la Muſique Françoiſe, & ſur les Spectacles.* Mr. l'Abbé *Goujet* ne trouve pas qu'on y puiſſe aprendre rien de nouveau, cet Ouvrage n'étant qu'un Extrait de ceux qui ont précédé.

Le Théatre chez toutes les Nations de l'Europe a des commencemens fort obſcurs. Mr. *de Fon-*

Fontenelle dans l'Hiſtoire du Théatre François, qu'il a donnée en 1742, a traité ce ſujet avec l'élégance & les graces qui ornent tout ce qu'il écrit. Quoique ce ne ſoit, pour ainſi dire, qu'un eſſai d'Hiſtoire, cet Ouvrage eſt cependant plus inſtructif que beaucoup d'autres. Deux Auteurs ont travaillé, depuis Mr. *de Fontenelle*, à éclaircir cette Hiſtoire du Théatre François, Mrs. *Parfait*, Frères, & Mr. *de Beauchamp*. Chacun de ces Ouvrages a un mérite particulier, parce que ce ſujet y étant traité différemment, l'un donne des connoiſſances que l'on chercheroit inutilement dans l'autre.

L'Opéra ſi brillant nous fournit une preuve, que ce qui flate les Sens arrive bien plus rapidement à la perfection, que ce qui ſert à éclairer la raiſon. Ce Spectacle eſt tout nouveau, eu égard aux autres; & cependant, à quelque choſe près, il eſt au point où on peut le porter: au-lieu que la Comédie a été très longtems informe, & la Tragédie bien plus longtems ignorée. Mr. l'Abbé *Goujet* finit ſon 8me. Volume par l'Hiſtoire abrégée de l'établiſſement de ce Théatre en France.

Telles ſont, à peu près, les matières que contiennent ces deux derniers Volumes. L'Auteur a ſçu y répandre plus de variétés amuſantes que dans les précédens, parce qu'il s'eſt plus étendu ſur les Auteurs originaux que ſur leurs Traducteurs. Comme il va ſans doute traiter une nouvelle matière en parlant des Poètes François, on eſpère qu'il gliſſera légerement ſur ceux qui n'ont d'autre mérite, pour entrer dans ſon Ouvrage, que parce qu'il eſt intitulé *Bibliothèque*,

thèque, & que ne s'attachant à faire connoître en détail que ceux qui ont des beautés réelles, il intéreſſera davantage ſes Lecteurs.

ARTICLE IX.

LETTRE *d'un Bibliothécaire de* Genève, *ſur* JEAN FAUST, *Imprimeur de Mayence.*

MONSIEUR,

VOus ſavez que *Jean Fauſt*, ou *Fuſt*, comme d'autres l'écrivent, paſſe pour un des principaux Inventeurs de l'Imprimerie. Son nom a paru avant aucun autre, dans les prémiers Livres imprimés. Il y a là dequoi l'immortaliſer. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que l'on nous a conſervé très peu de particularités de cet Homme illuſtre.

On ſait ſeulement qu'il étoit Orfèvre de profeſſion, quoique d'une bonne Famille de Mayence. *Jaques Fuſt* ſon Frère étoit Bourguemaitre en 1461. Leur Famille étoit originaire d'*Aſchaffenbourg*. Mr. *Marchand*, dans ſon *Hiſtoire de l'Imprimerie*, a ramaſſé tout ce que l'on peut ſavoir de cet illuſtre Allemand, qui a fait tant d'honneur à ſa Nation. Il nous a même apris que les deſcendans de *Fuſt*, reçus parmi les Familles Patriciennes de Francfort, vers la fin du XVI Siècle, s'y ſont perpétués juſqu'en 1704, & peut-être au-delà, & que deux d'entre eux ſe ſont rendus illuſtres par leurs Ecrits.

Mr. *Marchand* qui nous a raſſemblé tout ce qu'il

qu'il a pu découvrir de la Vie de *Fuſt*, avoue qu'il ne peut rien nous aprendre de ſa mort. Il n'a pu trouver aucuns Mémoires ſur cet article, & il eſt réduit à tâtonner là-deſſus.

„ On ne voit plus le nom de *Fuſt*, dit-il, „ ſur aucune Edition, après celle des *Offices* „ *de Cicéron*, achevés le 4 de Février 1466: „ & la prémière avec le nom de *Schoeffer* ſeul; „ eſt du 8 Octobre 1467. Il eſt donc fort apa- „ rent que *Fuſt* mourut peu auparavant en 1466, „ ou 1467 (*a*)". La conjecture de Mr. *Marchand* paroitra encore plus vraiſemblable, ſi l'on deſcend plus bas. Voici encore deux ou trois Livres où il ne paroit d'autre nom que celui de l'Aſſocié de *Fuſt*. *Inſtitutiones Juris Civilis cum Gloſſis*, 1468. *Thomæ de Aquino Quæſtiones*, &c. 1469. *Valerius Maximus*, 1471. *Auguſtinus, de Civitate Dei*, 1473. Ces trois ou quatre Livres ſont imprimés à Mayence par *Schoeffer* ſeul.

Il eſt ſurprenant qu'aucun Auteur ne nous ait rien dit de plus précis ſur la mort d'un Homme qui s'eſt rendu auſſi célèbre. Perſonne n'a eu ſoin de nous aprendre ce qu'il devint. On peut dire que nous ne ſavons ni où, ni quand il a fini ſes jours. Quoiqu'il ne ſoit pas fort important d'en être inſtruit, il me ſemble que tout ce qui regarde cet habile Artiſte, à qui la République des Lettres a de ſi grandes obligations, doit paroitre intéreſſant. Je ſuis ſûr, *Monſieur*, que les Curieux comme vous, ſauroient gré à celui qui leur fourniroit quelques documens ſur la

(*a*) *Hiſt. de l'Imprimerie*, pag. 46.

la mort de *Fuſt*. C'eſt ce que je vai eſſaier de débrouiller. Je me flate qu'à l'aide de quelques recherches, que je ſoumets à votre jugement, je pourrai indiquer le lieu où *Fuſt* a fini ſes jours, la date de cette mort, & juſqu'au genre de maladie qui lui a ôté la vie.

On voit dans la Bibliothèque de *Genève* deux anciens Exemplaires des *Offices de Cicéron*, imprimés à Mayence par *Fuſt* en 1465 & 1466. Ils ſont ſur de très beau vélin, & très bien conſervés. Celui de 1466 avoit apartenu à Meſſire *Louis de la Vernade*, Chancelier du Duc de *Bourbon*, & il le tenoit de la main de *Fuſt*, qui lui en avoit fait préſent. Voici ce qu'il avoit écrit au-deſſous de la ſouſcription de l'Imprimeur, & qu'on y lit encore fort diſtinctement.

Hic Liber pertinet michi Ludovico de la Vernade, Militi, Cancellario Domini mei Ducis Borbonii & Alvernie, ac Preſidenti Parlamenti Lingue Occitanie, quem dedit michi Jo. Fuſt ſupradictus Pariſiis, in menſe Julii, Anno Domini M. CCCC. LXVI. *me tunc exiſtente Pariſiis pro generali reformatione totius Francorum Regni.*

On avoit déja publié cette Note manuſcrite, dans la *Bibliothèque Raiſonnée*, en donnant la notice de ces deux Editions des *Offices de Cicéron* (*a*). On l'avoit communiquée au Public, dans la penſée qu'elle pourroit être de quelque uſage pour l'Hiſtoire de l'Imprimerie. Mais peu de perſonnes ont aperçu tout ce qu'on en pouvoit tirer. Je vous avouerai même, *Monſieur*,

(*a*) *Bibliothèque Raiſonnée*, Tom. XXV, pag. 282.

ſieur, que je fus un peu prévenu contre cette Note la prémière fois que je la lus. Je ne comprenois rien dans le titre faſtueux que prend le Poſſeſſeur du Livre. Il ſe donne pour un Homme chargé de remédier à tous les abus qui ſe commettoient en France. Quel eſt donc ce Réformateur général de tout le Royaume, diſois-je en moi-même? Ce Monſieur *de la Vernade* ne fait-il pas un peu trop l'important?

J'ai fait quelques perquiſitions pour connoître mieux le Perſonage, & je n'ai pas découvert grand'choſe. J'ai ſeulement trouvé dans les *Mélanges de Baluze* un *Charles de la Vernade*, Maître des Requêtes à Paris, dont il eſt fait une mention honorable dans des Inſtructions que *Charles VIII* donne à des Ambaſſadeurs qu'il envoyoit à Rome en 1484(*a*). Il y a aparence qu'il étoit Fils de notre *Louis de la Vernade*. Mais quelque figure que cette Famille puiſſe avoir fait dans la Robe, on ne voit point encore comment un Chancelier du Bourbonnois pouvoit avoir été chargé de la Réformation générale de la France.

Ne pouvant point deviner cette Enigme, & qui n'étoit même qu'une pure curioſité qui ne ſembloit mener à rien, je m'en tins à ce qu'il y a de clair dans la Note manuſcrite. Elle nous aprend que *Fuſt* étoit à Paris en Juillet 1466, qu'il y étoit venu pour débiter ſes *Offices de Cicéron*, & qu'il en donnoit quelques Exemplaires à des Seigneurs pour acheter par-là leur protection.

Voila

(*a*) *Baluzii Miſcellanea*, Tom. VII, p. 572

Voila déja des particularités qui ne ſe trouvent point ailleurs, & je doute que qui que ce ſoit nous ait rien apris de *Fuſt* poſtérieurement à cette date. Mais, *Monſieur*, lorſque je ne penſois plus à cet Imprimeur, ni au Patron qu'il avoit voulu ſe procurer par ſon préſent, le hazard m'a mis entre les mains un Livre nouveau où j'ai trouvé bien des éclairciſſemens ſur ce qu'il y avoit d'obſcur dans la petite Note de la main de Mr. *de la Vernade*.

Vous avez vu, ſans doute, l'*Hiſtoire de Louis XI par Mr. Duclos de l'Académie des Inſcriptions*, qu'on a publiée en France il n'y a pas longtems. J'y ai trouvé le Commentaire de ces paroles obſcures, *me tunc exiſtente Pariſiis pro generali reformatione totius Francorum Regni*; & en même tems la condamnation du jugement précipité que j'avois fait de ce Seigneur, comme ayant un peu trop enflé ſes titres.

„ En 1466, dit Mr. *Duclos*, il ſe tenoit une „ Aſſemblée à Eſtampes pour la Réformation „ de l'Etat. On étoit convenu par le Traité „ de *St. Maur*, qu'on nommeroit trente-ſix „ perſonnes notables, ſavoir douze Prélats, „ douze Gentilshommes, & douze Magiſtrats, „ pour travailler à la Réformation de l'Etat. „ La contagion qui affligeoit Paris, avoit retardé l'exécution de cet article; mais enfin les „ Réformateurs, au nombre de vingt-un, ouvrirent leurs Aſſemblées à Paris le 15 Juillet „ 1466. (*a*).

Le nom des Commiſſaires vient enſuite. *La Vernade*

(*a*) *Hiſtoire de Louis XI.* Tom. II. p. 23.

Vernade, Chancelier du Bourbonnois, s'y trouve des premiers. Le Chef de la Commission étoit le Comte *de Dunois*. Il devoit toujours être présent, & approuver ce qui seroit reglé à la pluralité des voix. L'Assemblée fut transférée à Estampes, à cause de la contagion qui régnoit toujours à Paris.

Mr. *Duclos* nous décrit cette année-là comme fort funeste à la France. La recolte fut perdue, & la peste, suite ordinaire de la disette, désola cruellement Paris & les environs. Dans les seuls mois d'Aout & de Septembre, il périt quarante mille hommes.

La circonstance n'étoit guère favorable pour un Imprimeur, qui avoit aporté des Ouvrages curieux à vendre à Paris. Ce que j'y vois de plus triste, c'est que, suivant toutes les aparences, le pauvre *Fust* se trouva envelopé dans cette mortalité. Nous avons vu qu'il étoit à Paris en Juillet 1466. Au mois d'Aout & de Septembre la peste emporte un prodigieux nombre de personnes dans cette Capitale. Il est vraisemblable que *Fust* n'aura pas su se retirer à propos. Un homme qui a de précieuses Marchandises dans un lieu, ne sait pas s'en arracher quand il le faudroit; &, quand le danger est éminent, & qu'on voudroit se sauver, on ne le peut plus. Ce qui rend cette conjecture fort probable, c'est que depuis cette époque, il n'est plus fait mention de *Fust*. S'il est mort de cette manière, il ne faut pas être surpris de ce qu'aucun Auteur contemporain ne nous a rien dit de sa mort. On sait que le sort de ceux qui meurent de la peste est ordinairement le plus

igno-

ignoré, à cauſe de la confuſion qui règne dans ces triſtes conjonctures. Un Etranger ſur-tout, envelopé dans une ſemblable déſolation, n'eſt remarqué de perſonne.

Si *Fuſt* a fini ſes jours ſi tragiquement, comme il y a tout lieu de le croire, avouez, *Monſieur*, qu'il a eſſuié de rudes traverſes. Après qu'il eut vendu à Paris pluſieurs Exemplaires de ſa Bible, qu'il avoit achevée en 1462, ſa Patrie fut déſolée. Il s'éleva de grands troubles à Mayence ſur la fin de cette même année. Deux Concurrens ſe diſputèrent cet Archevêché (*a*). *Adolphe de Naſſau* ſurprit la ville, la mit au pillage, tailla en pièces plus de 400 Bourgeois. Ceux qui n'y périrent pas, prirent la fuite. Tout le commerce fut interrompu; le travail de *Fuſt* & de ſon Aſſocié ceſſa pendant plus de deux ans. Il rétablit ſa preſſe & la fait rouler en 1465 & 1466. Il eſt obligé de retourner à Paris pour y vendre ſes Livres. Cette grande ville étoit fort propre pour débiter le fruit de ſon travail, ſur-tout à cauſe de ſon Univerſité. Mais après un très petit ſéjour dans cette Capitale, il y meurt tragiquement de la Peſte. Ce qui reſtoit de ſes Livres dut même être perdu pour ſes Héritiers, ſoit par la dificulté de les retrouver, ſoit à cauſe du droit d'*Aubaine* qui a lieu en France (*b*).

Ne vous ſemble-t-il pas, *Monſieur*, que le triſte ſort de *Fuſt* donne lieu à faire une objection contre la Providence? Il ſeroit digne du Créateur de l'Univers de proréger ces Génies inven-

(*a*) *Adolphe de Naſſau*, & *Diétherick d'Iſembourg*.

(*b*) Sur le droit d'*Aubaine*, voyez *Hiſt. de l'Académ. des Inſcript.* Tom. XIV. p. 244 Edit. de Paris.

inventifs, qui, après bien des efforts, & un courage que les dificultés n'avoient point rebutés, étoient venus à bout de procurer aux hommes un Art auſſi utile que l'Imprimerie; un Art ſurtout propre à multiplier à l'infini les Livres Sacrés, & qui met tous les Chrétiens en poſſeſſion de ce tréſor à fort peu de fraix. Cependant ces habiles Artiſtes, qui ont ſi bien ſecondé les vues de la Divinité, ſont ceux qui ſemblent avoir eſſuié les plus rudes traverſes.

Voila comment nous raiſonnons, quand nous ne regardons que ſuperficiellement les evènemens de la vie. Mais un examen un peu plus aprofondi, nous fait juger bien autrement; & ce qui donnoit lieu auparavant à une dificulté contre la Providence, devient une preuve de ſa Sageſſe. L'Imprimerie encore dans ſon berceau à Mayence, fut bouleverſée par le ſac de cette ville. Quelles furent les ſuites de ce déſaſtre? Pluſieurs Ouvriers que *Fuſt* & *Schoeffer* employoient, & de qui ils avoient exigé le ſecret, s'enfuirent de Mayence. Ils allèrent porter dans d'autres Villes une induſtrie qui, ſans cet accident, auroit été renfermée encore longtems dans l'enceinte de la maiſon des Inventeurs de l'Imprimerie. Les malheurs de Mayence avancèrent donc l'établiſſement d'un Art ſi utile, en diférens lieux de l'Europe. Ce ſont donc là des calamités heureuſes, & qui favoriſent les ſages vues de la Providence Divine. On doit prononcer ſur le deſordre & la confuſion de Mayence, comme ſur la confuſion des Langues à la Tour de Babel. Elle donna lieu à une diſperſion & à des établiſſemens qui entroient dans

dans les deſſeins du Maître de l'Univers.

Mes petites Remarques ſur l'Imprimerie auroient été plus à propos il y a quatre ou cinq ans. Il parut en 1740 une prodigieuſe quantité d'Ecrits ſur cette matière. On peut dire que c'étoit alors l'*Evangile du jour*. On fit une Fête dans la plupart des Univerſités d'Allemagne pour célébrer le 3 Jubilé de la découverte de l'Imprimerie, & les éloges de ce bel Art occupèrent beaucoup la preſſe. Mais on n'a pas laiſſé depuis ce tems-là de régaler le Public de diverſes productions, pour répandre de nouvelles lumières ſur un ſujet qui en avoit encore beſoin. Nous avons reçu, il n'y a pas fort longtems, deux Volumes de l'Académie des Inſcriptions de Paris, où l'on y eſt revenu plus d'une fois. Vous trouverez dans le Tome XIV, juſqu'à trois Mémoires ſur l'Imprimerie, qui ſe ſuivent immédiatement. Le prémier roule ſur quelques endroits des *Annales Typographiques de Maittaire*. Le ſecond ſur *quelques circonſtances de l'Hiſtoire de l'Imprimerie*; & le troiſième eſt *la Notice du prémier Livre imprimé avec une date certaine* (*a*).

Dans le prémier de ces Mémoires, Mr. *de Boze* examine la date d'un Livre imprimé à Veniſe en 1461, par *Nicolas Jenſon*. C'eſt le *decor Puellarum*. On fait voir évidemment, contre le ſentiment de *Maittaire*, que cette date eſt fauſſe, & qu'il faut néceſſairement la reculer juſqu'en 1469. La ſeule Remarque que j'ai à faire

(*a*) *Hiſt. de l'Acad. des Inſcriptions*, Tom. XIV, pag. 227, & ſuiv.

re là-dessus, c'est que Mr. *Iselin* qui est mort Professeur de Théologie à Bâle, & qui étoit aussi de l'Académie des Inscriptions, avoit déjà prouvé la même chose dans une Dissertation insérée dans le Journal qui s'imprime à Neuchatel en Suisse (*a*). Quand on compare ces deux Pièces, on est surpris de leur conformité.

Dans le second Mémoire, Mr. l'Abbé *Sallier* donne la Notice d'une ancienne Bible découverte il n'y a pas longtems, & il en fait l'histoire. Mr. *Boudot*, employé dans la Bibliothèque du Roi, a eu le bonheur de la tirer d'*Anneci* en Savoie, & l'a cédée au Roi, qui l'a placée dans sa belle Bibliothèque. Elle n'a aucune indication d'impression; mais Mr. l'Abbé *Sallier* a de fortes raisons de la croire imprimée à Mayence en 1550. Comme voisin d'*Anneci*, j'ai eu la curiosité de m'informer de qui le Libraire de Paris avoit acheté cette Bible. Voici ce que m'a répondu un Religieux Benédictin, dont le Monastère n'est pas éloigné, & qui a beaucoup de gout pour la Littérature.

„ La belle Bible qui a été achetée dernierement pour la Bibliothèque du Roi de France, est sortie d'*Anneci*, de la Bibliothèque de notre fameux Jurisconsulte le Premier Président *Favre*. Ses Héritiers la vendirent, ou plutôt la donnèrent pour un morceau de pain, à un Ecclésiastique de notre Diocèse, „ Professeur ou Régent de Seconde à *Anneci*, „ nommé Mr. *Vittoz*, qui la revendit au Sieur „ *Boudot*, Libraire de Paris, pour un Ecu de „ trois

(*a*) *Mercure Suisse, Novembre* 1734.

„ trois Livres. Il l'a mise dans la Bibliothèque
„ du Roi, & cela lui a valu, dit-on, une gra-
„ tification de trois ou quatre mille livres. Le
„ bon homme *Vintoz* vient de demander à son
„ Evêque un Bénéfice dans les Montagnes du
„ Faucigni d'où il est originaire, & il s'y est
„ retiré pour le reste de ses jours".

Ne soyez point surpris, *Monsieur*, de la manière dont cette Bible a été payée. Sans parler de la libéralité du Prince, qui n'a pas voulu s'en tenir précisément à la valeur du Livre, on a vu vendre presque autant des Bibles postérieures à celle-là. Il y a un peu plus de vingt ans que, dans une vente publique qui se fit à Paris, la Bible de Mayence de 1462, s'y trouva parmi les Livres rares. L'Abbé de *Rothelin* la poussa jusqu'à trois mille Livres; mais le Comte d'*Oxin*, Ambassadeur du Roi de Pologne, renchérit sur l'Abbé, & l'emporta. Il est vrai que cette dernière Bible de *Fust* est beaucoup mieux imprimée que la prémière. Mais on sait qu'en matière des prémiers essais de l'Imprimerie, les plus informes & les plus grossiers sont les plus recherchés, parce qu'ils marquent une date plus ancienne. Avouez, *Monsieur*, que si ces Inventeurs de l'Imprimerie revenoient au monde, ils seroient bien surpris de voir l'empressement des curieux pour les prémieres productions de leur Art, dont eux-mêmes avoient honte vingt ans après les avoir produites.

Dans le troisième Mémoire de l'Académie des Inscriptions, Mr. *de Boze* donne la Notice du fameux Psautier imprimé à Mayence en 1457, qui est le prémier Livre portant une da-

te certaine. L'inſcription, qui eſt à la fin, aprend qu'il a été imprimé par *Jean Fuſt & Pierre Schoeffer*, & qu'il fut achevé le 14 d'Aout. Ce Pſautier a des ſingularités que Mr. *de Boze* décrit avec une grande exactitude, & qui donnent beaucoup de jour à l'Hiſtoire de l'Imprimerie.

L'Académicien nous dit, à la fin de ſon Mémoire, que ſi *Fuſt & Schoeffer ne ſont pas abſolument les prémiers Inventeurs de l'Art de l'Imprimerie, ils ſont du moins les prémiers & les ſeuls qui l'aient exercé publiquement juſqu'en 1462, qu'ils donnèrent en deux Volumes in folio, cette fameuſe Bible encore ſi recherchée des curieux* (*a*).

Avec quelque ſoin que l'on ait fouillé dans les Bibliothèques, pour y déterrer les prémiers Eſſais de l'Imprimerie, on n'en a pu trouver aucun qui porte le nom de *Guttemberg*. Cependant on convient preſque généralement aujourdhui qu'il doit paſſer pour le véritable Inventeur. Dès l'an 1450, il avoit mis la plus grande partie de ſon bien à chercher le ſecret de l'Imprimerie. Commençant à deſeſpérer du ſuccès, il communiqua le tout à *Fuſt* ſon voiſin, Citoien de la même Ville, dans la bourſe de qui il trouva dequoi fournir aux dépenſes qu'il faloit encore hazarder pour parvenir à ſon but. Ils travaillèrent enſemble, & l'on prétend qu'en 1452, ils avoient porté la choſe à peu près au point où ils le ſouhaitoient.

Mr. *Schepflin*, Profeſſeur des Belles-Lettres & d'Hiſtoire à Strasbourg, a entre les mains plu-

(*a*) *Hiſt. de l'Acad. des Inſcript.* Tom. XIV, pag. 265.

plusieurs Pièces originales propres à éclaircir l'origine de l'Imprimerie, & qui en font honneur à *Guttemberg*. Ce sont plusieurs de ses Lettres, par où il paroit qu'il avoit réellement trouvé les Caractères mobiles & sculptés. Peut-être n'étoient-ils qu'en bois, & propres seulement à imprimer des Livres d'Eglise en fort grosses Lettres. Le Psautier de 1457 est de ce genre. Quoiqu'il en soit, *Fust* & *Guttemberg* se brouillèrent en 1455, après avoir travaillé de concert pendant quelque tems, & cette rupture donna lieu à *Fust* de s'attribuer toute la gloire de la découverte. Mr. *Schepflin* a envoyé un Mémoire là-dessus à l'Académie des Inscriptions dont il est Membre. Il y a aparence qu'il ne tardera pas à paroitre. Ce Savant m'a apris qu'il travaille actuellement à l'Histoire d'Alsace en deux Volumes *in fol.* Le prémier aura pour titre, *Alsatia illustrata*, & le second, *Alsatia Litterata*. Dans ce dernier, il donnera les Pièces qui regardent l'Imprimerie. Les Lettres de *Guttemberg* y seront imprimées en Allemand & en Latin.

Tout le monde sait que le génie de *Pierre Schoeffer*, que *Fust* s'étoit associé, & à qui il donna sa Fille, contribua beaucoup à perfectionner cet Art naissant. C'est lui qui trouva le secret de fondre les Caractères, article des plus essentiels dans l'Imprimerie. Mr. *de Boze* nous aprend que le prémier Livre, qui fut imprimé avec des Caractères de métal, fut le *Rationale Durandi*, imprimé à Mayence en 1459. Il me semble, *Monsieur*, que l'on sait présentement à quoi s'en tenir sur l'Histoire & l'Origi-

ne de l'Imprimerie, ſur quoi on a tant écrit depuis quelque tems. Je ſuis, &c.

A Genève, ce 1 Mai 1745. B. B.

ARTICLE X.

LETTRE du Chevalier NEWTON à Mr. BOYLE.

JE dégage, quoiqu'avec peine, la promeſſe que j'ai faite dans un Volume de cette Bibliothèque (*a*). Il n'eſt pas facile d'être clair, quand il s'agit de ſujets auſſi abſtraits que ceux ſur leſquels roule cette Lettre, & je n'ai que trop ſenti que je traduiſois *Newton*. Auſſi ai-je ſacrifié l'élégance à la préciſion & à la fidélité. On ne cherche point d'ornemens dans les Ecrits de mon Auteur; & la vraie exactitude conſiſte à ſe rendre intelligible.

Au reſte, on fera bien de comparer cette Lettre avec quelques-unes des Queſtions qui ſe trouvent à la fin de l'Optique de *Newton* (*b*). Elles ſe donnent du jour mutuellement. Seulement l'Auteur eſt-il plus concis & plus reſervé

(*a*) Tom. XXXIV, Part. II. pag. 432. Au reſte la Lettre que je traduis, ſe trouve à la page 70, de la Vie de Mr. *Boyle* qu'on a placée à la tête de ſes Oeuvres, & à la page 234 de l'Edition *in* 8.

(*b*) *Queſt.* XVIII — XXIV.

ſerve dans les Queſtions, qu'il ne l'eſt & qu'il ne devoit l'être dans la Lettre. Il l'écrivoit à un Ami, & il ne prévoyoit pas qu'elle dût devenir publique.

„ MONSIEUR,

„ J'ai différé ſi longtems à vous communi-
„ quer par écrit mes idées ſur les Qualités Phy-
„ ſiques, dont nous nous ſommes entretenus,
„ que la honte m'eût empêché de le faire ja-
„ mais, ſi je ne m'y étois pas cru engagé par
„ ma promeſſe. La vérité eſt que mes penſées
„ ſur ce ſujet ſont ſi peu digérées, qu'elles ne
„ me ſatisfont pas bien moi-même; & ce qui ne
„ me ſatisfait pas, me paroît peu digne d'être
„ communiqué à d'autres; ſur-tout en matière
„ de Philoſophie Naturelle, où il n'y a plus de
„ bornes, dès qu'on ſe donne la liberté d'imagi-
„ ner. Mais enfin, puiſque c'eſt une dette, &
„ que j'ai rencontré hier mon ami Mr. *Maſ-*
„ *ſyverer*, qui m'a dit qu'il alloit à *Londres*,
„ & qu'il avoit deſſein de vous faire une viſi-
„ te, je n'ai pu m'empêcher de profiter de cet-
„ te occaſion pour me dégager envers vous.

„ Comme ce que vous me demandez n'eſt
„ qu'une ſimple explication des *Qualités Phy-*
„ *ſiques*, je donnerai à mes idées la forme de
„ ſupoſitions. Je ſupoſe donc d'abord qu'il y
„ a une Subſtance éthérée répandue par-tout,
„ capable de contraction & de dilatation, très
„ élaſtique, & ſemblable à l'Air à tous égards, à
„ la reſerve qu'elle eſt beaucoup plus ſubtile.

„ 2. Je ſupoſe que cet Ether pénètre tous

„ les

„ les gros Corps (*a*), mais de telle manière „ cependant qu'il eſt plus raréfié dans leurs po„ res que dans les eſpaces libres, & d'autant „ plus raréfié que les pores ſont plus petits. Je „ crois avec d'autres *Philoſophes*, que c'eſt-là „ la raiſon pour laquelle la lumière, qui tom„ be ſur ces Corps, eſt réfractée vers la perpen„ dicule ; que deux métaux bien polis s'atta„ chent l'un à l'autre dans un Récipient vuide „ d'air ; que le Vif-argent s'arrête quelquefois „ au haut d'un Tube de verre, quoique fort au„ deſſus de trente pouces. *Je conçois encore*, „ *que* c'eſt-là une des principales cauſes de la „ cohéſion des parties de tous les Corps ; de „ même que de la filtration & de l'élévation „ de l'eau dans les Tuyaux capillaires, au-deſſus „ du niveau de l'eau dans laquelle ils ſont plon„ gés. Je ſoupçonne, en effet, que l'Ether peut „ être plus raréfié, non-ſeulement dans les po„ res inſenſibles des corps, mais même dans les „ cavités ſenſibles de ces tuyaux. Ce même „ principe peut faire encore, que les Diſſolvans „ pénètrent avec violence dans les pores des „ Corps qu'ils diſſolvent, parce que l'Ether qui „ les environne, de concert avec l'Atmoſphè„ re, les preſſe les uns contre les autres.

„ 3. Je

(*a*) Il y a dans l'Original *groſs Bodies*. Il paroit cependant que notre Auteur donne à tous les Corps cette propriété d'être pénétrés par l'Ether. Je crois donc qu'il a eu en vue de diſtinguer ici les Corps que nous connoiſſons, qui tous ont des pores, des petites particules de matière parfaitement ſolides, dont on conçoit qu'ils ſont compoſés.

UNIV OF MICH

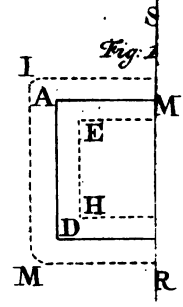


Fig. 1

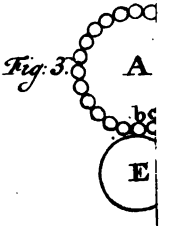


Fig. 3.

Fig

„ 3. Je ſupoſe que les limites de la rarë-
„ faction de l'Ether au-dedans des corps, & de
„ ſa condenſation au dehors, ne ſont point des
„ ſurfaces mathématiques, mais que le paſſa-
„ ge de l'une à l'autre ſe fait graduellement.
„ L'Ether intérieur commence à devenir plus
„ raréfié, & l'extérieur plus condenſé, à une
„ petite diſtance de la ſuperficie du Corps, &
„ l'un & l'autre paſſent dans l'eſpace interme-
„ diaire par tous les dégrés moyens de denſité.
„ C'eſt peut-être par cette raiſon que, dans l'ex-
„ périence de *Grimaldi*, la Lumière qui paſſe
„ près du trenchant d'un couteau, ou de quelque
„ autre Corps opaque, ſe détourne, ſouffre une
„ eſpèce de refraction, & par-là produit diver-
„ ſes couleurs. (Fig. 1.) Soit ABCD un Corps
„ denſe, ſoit opaque, ſoit tranſparent, EFGH la
„ borne extérieure de l'Ether uniforme qui eſt
„ au-dedans de ce Corps, & IKLM la borne
„ intérieure de l'Ether uniforme qui eſt au de-
„ hors. Concevez de plus que l'Ether qui eſt
„ entre EFGH & IKLM paſſe par tous les
„ dégrés intermédiaires, qui ſont entre les den-
„ ſités des deux Ethers uniformes de chaque
„ côté. Les rayons du Soleil SB, SK, qui
„ paſſent près du bord de ce Corps entre B &
„ K, traverſant un Ether inégalement denſe,
„ ne pourront que ſe plier par l'action de l'E-
„ ther plus denſe qui eſt du côté de K, & ce-
„ la d'autant plus que ces rayons s'aproche-
„ ront davantage du Corps. Ils ſe diſperſeront
„ donc dans l'eſpace PQRST, & c'eſt auſſi ce
„ que l'expérience démontre. J'appellerai l'eſ-
„ pace qui eſt entre les limites EFGH & IKLM

„ l'eſpace

„ l'eſpace de la raréfaction graduée.

„ 4. Je ſuppoſe que, lorſque deux Corps qui „ ſe meuvent l'un vers l'autre, viennent à s'a„ procher, l'Ether qui eſt entre eux devient plus „ raréfié qu'il ne l'étoit auparavant, & que les „ eſpaces de la raréfaction graduée s'étendent „ plus loin qu'ils ne le faiſoient du côté des „ ſuperficies de ces Corps, qui ſont tournées „ l'une vers l'autre. La raiſon en eſt, que l'E„ther ne ſauroit ſe mouvoir auſſi librement de „ tous côtés dans le paſſage étroit, qui eſt en„ tre ces Corps qu'il le pouvoit, avant qu'ils „ fuſſent auſſi près l'un de l'autre. Par exemple „ (Fig. 2.) ſi l'eſpace de la raréfaction graduée „ de l'Ether ne s'étendoit au-delà du Corps „ ABCDFE qu'à la diſtance GHLMRS, lorſ„ qu'il n'y avoit aucun autre Corps près du pré„ mier, il pourra s'étendre plus loin comme en „ IK, à l'aproche d'un nouveau Corps NOPQ; „ & plus celui-ci s'aprochera plus, l'Ether en„ tre ces deux Corps deviendra raréfié.

„ Dans la vue d'être plus clair, je me ſuis „ exprimé en faiſant ces ſupoſitions, comme „ ſi je croyois que les eſpaces de l'Ether gra„ dué euſſent des limites préciſes, telles que „ IKLM (Fig. 1), & GMRS (Fig. 2). Mais „ dans le fonds je ſuis bien éloigné de penſer „ qu'il y ait de telles limites. *Je crois* plutôt „ que l'Ether change de denſité par des dégrés „ inſenſibles, & que de cette manière *les eſpa„ ces de la raréfaction graduée* s'étendent beau„ coup plus loin qu'on ne ſe l'imagineroit, & „ qu'il n'eſt néceſſaire de le ſupoſer.

„ 5. Il ſuit de la quatrième ſupoſition que,

„ quand

„ quand deux Corps s'aprochent assez l'un de
„ l'autre, pour que l'Ether qui est entre eux
„ commence à se raréfier, ils commencent
„ aussi à ne plus s'aprocher sans peine, & ils
„ font un effort pour s'éloigner. Cette difficul-
„ té & cet effort augmentent à mesure que les
„ Corps s'aprochent davantage, parce que par-
„ là l'Ether se raréfie de plus en plus. Mais à
„ la fin, lorsque ces Corps sont fort près l'un de
„ l'autre, & que la pression de l'Ether extér-
„ rieur qui les environne, surpasse assez celle de
„ l'Ether raréfié qui est entre eux, pour l'em-
„ porter sur la difficulté qu'ils ont à s'apro-
„ cher, cet excès de pression les pousse avec
„ violence, & les fait s'attacher fortement l'un
„ à l'autre, comme je l'ai dit dans la seconde
„ supposition. Ainsi (Fig. 2), lorsque les Corps
„ ED & NP sont assez près l'un de l'autre pour
„ que les espaces de la raréfaction graduée de
„ l'Ether se rencontrent & se joignent à la li-
„ gne IK, l'Ether qui est entre eux est fort ra-
„ réfié, & cette raréfaction n'a pu se faire sans
„ une grande force, c'est-à-dire, sans une forte
„ pression de ces corps l'un vers l'autre. L'ef-
„ fort que fait cet Ether pour retourner au pré-
„ mier état de condensation, qui lui est naturel,
„ produit dans ces corps un effort pour s'éloi-
„ gner l'un de l'autre. Pour balancer cet ef-
„ fort, il n'y a encore aucun excès de densité
„ de l'Ether, qui environne ces Corps par-dessus
„ celle de l'Ether, qui est entre eux à la ligne
„ IK. Mais s'ils s'aprochent davantage, en sor-
„ te que l'Ether de la ligne du milieu IK de-
„ vienne plus raréfié que ne l'est celui dont ces

„ Corps

„ Corps ſont environnés, l'excès de denſité de
„ ce *dernier* Ether preſſe les deux Corps l'un
„ vers l'autre. En continuant de s'aprocher ils
„ augmentent cette preſſion; elle devient ſu-
„ périeure à l'effort qu'ils font pour s'écarter;
„ ils s'aprochent, & s'attachent *enfin* l'un à l'au-
„ tre. Que ſi, au contraire, quelque force les é-
„ carte à la diſtance, où leur effort pour s'é-
„ loigner l'emporte ſur celui qu'ils font pour
„ s'aprocher, ils ſe ſéparent de nouveau. Je
„ conçois que c'eſt-là principalement ce qui
„ fait qu'une Mouche marche ſur l'eau ſans ſe
„ mouiller les piés, & par conſéquent ſans tou-
„ cher l'eau; qu'il faut quelque effort pour que
„ deux morceaux de verre poli parviennent au
„ contact, lors même que l'un eſt plan & l'au-
„ tre un peu convèxe; qu'on ne peut par au-
„ cune preſſion produire quelque cohéſion en-
„ tre les particules de la pouſſière, comme on
„ le pourroit ſi elles ſe touchoient parfaitement;
„ que les particules des teintures & des ſels
„ qu'on diſſout dans l'eau ne ſe réuniſſent & ne
„ ſe précipitent pas d'elles-mêmes au fonds du
„ vaſe, mais qu'au contraire elles ſe répandent
„ dans toute la liqueur; & cela d'autant plus
„ qu'on met plus de liqueur. Delà vient enco-
„ re que les particules des vapeurs des exhalai-
„ ſons & de l'air ſe tiennent à quelque diſtan-
„ ce, & tendent à s'éloigner les unes des au-
„ tres, autant que la preſſion de l'Atmoſphè-
„ re le leur permet. Je conçois, en effet, que cet-
„ te maſſe confuſe, que nous apellons l'At-
„ moſphère, n'eſt qu'un amas de particules
„ tirées de toutes les eſpèces de Corps dont la

„ Terre

„ Terre eſt compoſée, qui ſont ſéparées & é-
„ loignées les unes des autres par le principe
„ dont je viens de parler.

„ Les ſupoſitions que je viens de faire peu-
„ vent ſervir à expliquer l'action des Diſſolvans
„ ſur les corps. Mettez dans l'eau quelque
„ corps coloré, comme de la Cochenille ou
„ du bois de *Campèche*. Dès que cette eau s'in-
„ ſinue dans les pores de ce corps, & qu'elle
„ mouille de tous les côtés une des particules,
„ qui n'étoit adhérente à ce corps que par le
„ principe de la ſeconde ſupoſition, elle dé-
„ truit, ou du moins, diminue beaucoup l'effica-
„ ce de cette cauſe pour retenir cette particule
„ au corps, en rendant l'Ether, qui eſt de tous
„ côtés autour d'elle, d'une denſité plus unifor-
„ me qu'il ne l'étoit auparavant. Alors cette
„ particule étant arrachée du corps par le moin-
„ dre mouvement, flotte dans l'eau, & ſe joi-
„ gnant à pluſieurs particules pareilles elle fait
„ une teinture. Cette teinture ſera d'une cou-
„ leur vive, ſi toutes les particules ſont de la
„ même grandeur & de la même denſité; ſi-
„ non elle ſera terne. Car les couleurs de tous
„ les corps naturels me paroiſſent ne dépendre
„ que de la diverſité des grandeurs & des den-
„ ſités de leurs particules, comme vous l'avez
„ vû, à ce que je crois, dans un autre Ecrit, où
„ j'ai expliqué la choſe plus amplement (*a*). Si
„ les

(*a*) En 1666 *Newton* commença ſes expériences ſur les Couleurs. On en trouve le détail & le réſultat dans les *Tranſ. Phil.* de 1672, No. 80. L'Auteur publia enſuite divers autres Ecrits dans les mêmes Tranſactions

„ les particules ſont très petites, (comme le
„ ſont celles des ſels, des vitriols, & des gom-
„ mes), elles ſont tranſparentes; &, à meſure
„ qu'elles deviennent plus grandes, elles de-
„ viennent ſucceſſivement noires, blanches, jau-
„ nes, rouges; violettes, bleues, d'un vert pâle,
„ jaunes, orangées, rouges; pourprées, bleues,
„ vertes, jaunes, orangées, rouges, &c. comme
„ on le voit par les couleurs qui paroiſſent aux
„ diverſes épaiſſeurs des lames extrêmement
„ minces des corps tranſparens. Ainſi pour dé-
„ couvrir les cauſes de ces changemens de cou-
„ leurs, qui ſe font ſouvent par le mêlange de
„ diverſes liqueurs, il faut conſidérer de quelle
„ manière la groſſeur ou la denſité des particu-
„ les de quelque teinture peuvent être altérées
„ par l'infuſion d'une autre liqueur.

„ Lorſqu'on met quelque métal dans de l'eau
„ commune, elle ne peut entrer dans ſes pores
„ pour agir ſur lui & pour le diſſoudre. Ce
„ n'eſt pas que les parties de l'eau ſoient trop
„ groſſes pour cet effet, c'eſt que l'eau eſt in-
„ ſociable avec le métal. Car il y a dans la na-
„ ture un certain principe ſecret (*a*), en vertu

„ duquel

pour éclaircir & pour défendre ſa Théorie, que divers Savans avoient attaquée. *Voyez Tranſ. Phil.* No. 44, 85, 110, 121, 128.

(*a*) Sans recourir à un pareil principe, ne pouroit-on pas attribuer cette ſociabilité à la propoſition qu'ont entre elles les particules des diſſolvans & celles des corps qu'ils diſſolvent, peut-être même à leur figure? Je craindrois d'être trop long, ſi j'expliquois ici la maniere dont je conçois que la choſe pouroit ſe faire. Chacun peut ſur ces ſortes de ſujets ſe faire un Syſtême différent; & je ne veux gêner l'imagination de perſonne.

„ duquel des liqueurs ſont ſociables avec de
„ certaines choſes, & inſociables avec d'autres.
„ Ainſi l'eau refuſe de ſe mêler avec de l'huile, tandis qu'elle ſe mêle facilement avec de
„ l'eſprit de vin ou avec des ſels. Elle s'inſinue dans le bois, ce que le vif-argent ne ſauroit faire; & celui-ci pénetre les métaux
„ dans leſquels, comme je viens de le dire, l'eau
„ ne ſauroit s'inſinuer. L'eau forte diſſout l'argent, & non l'or; l'eau régale diſſout l'or, & non l'argent, &c. Mais une liqueur inſociable par elle-même avec un corps peut s'allier avec lui par le mélange d'un médiateur
„ convenable. Ainſi le plomb fondu, qui de
„ lui-même ne ſe mêle ni avec le cuivre ni
„ avec le régule de fer, par l'addition de l'étain ſe mêle avec l'un & avec l'autre; & l'eau
„ par la médiation d'eſprits ſalins ſe mêle avec
„ les métaux. Lors donc qu'un métal eſt plongé dans de l'eau imprégnée de tels eſprits,
„ comme dans de l'eau forte, de l'eau régale, de
„ l'eſprit de vitriol, ou quelque liqueur ſemblable, les particules de ces eſprits en nageant
„ dans l'eau rencontrent le métal. Le principe de leur ſociabilité fait qu'elles entrent dans
„ ſes pores, & qu'elles s'amaſſent autour de
„ ſes particules extérieures. Le trémouſſement
„ continuel des particules du métal fait que celles du diſſolvant s'engagent de plus en plus
„ entre les particules du métal même, & qu'elles les en détachent. L'eau qui entre dans les
„ pores du métal avec les eſprits ſalins détache
„ encore davantage les particules du métal, &
„ celles-ci par le mouvement que cette ſolution

„ produit, ſe ſéparent facilement & flottent dans „ l'eau, toujours environnées des particules ſa- „ lines, comme un noyau l'eſt d'une écorce „ ou d'une coquille. J'ai exprimé la choſe „ (Fig. 3.), & quoique les particules y ſoient „ repréſentées comme étant rondes, elles peu- „ vent cependant être cubiques ou de quelque „ autre figure que ce ſoit.

„ Si dans une ſolution de métal, préparée de „ cette manière, on mêle quelque liqueur, dont „ les particules ſoient plus ſociables avec les ſa- „ lines que celles-ci ne le ſont avec celles du „ métal, (telles que ſont celles du ſel de tar- „ tre), auſſitôt que ces particules ſe rencon- „ treront dans la liqueur, les ſalines s'attache- „ ront aux *nouvelles* particules plus fortement „ qu'elles ne le faiſoient aux métalliques, & „ peu à peu elles quitteront celles-ci pour „ s'attacher à celles-là. (Fig. 3). Soit A une „ particule métallique environnée de particules „ ſalines d'eſprit de nitre, & ſoit E une parti- „ cule de ſel de tartre contigue aux deux par- „ ticules d'eſprit de nitre b. & c. Supoſez de „ plus que la particule E ait un mouvement „ quelconque vers d, enſorte qu'elle roule au- „ tour de c juſqu'à ce qu'elle touche d, la par- „ ticule b qui eſt plus adhérente à E qu'à A, „ ſera arrachée de A. La particule E en con- „ tinuant de rouler autour de A, en enlevera de „ la même manière toutes les autres particules „ ſalines les unes après les autres, juſqu'à ce „ qu'elle ſe les ait toutes ou preſque toutes at- „ tachées autour d'elle-même. Lorſque les „ particules métalliques ſeront ainſi dépouillées,

„ des

„ des nitreuſes, qui ſervoient de médiateur entre
„ l'eau & elles, & qui leur permettoient d'y flot-
„ ter, les alcalines cherchant à occuper la place
„ qu'avoient auparavant les métalliques, preſ-
„ ſeront ces dernières les unes vers les autres, &
„ les feront s'aprocher plus facilement les unes
„ des autres. Celles-cide mouvant continuelle-
„ ment dans l'eau ſe rencontreront, & par le
„ principe de la ſeconde ſupoſition s'accroche-
„ ront les unes aux autres, & formeront de pe-
„ tits pelotons, qui par leur poids tomberont
„ au fonds de l'eau; c'eſt-ce qu'on apelle pré-
„ cipitation.

„ Dans la ſolution des métaux, dès qu'une
„ particule qui ſe ſépare du Corps eſt parvenue
„ à la diſtance, où le principe qui la porte à
„ s'éloigner, & que nous avons indiqué dans
„ la quatrième & la cinquième ſupoſition, com-
„ mence à ſurmonter le principe d'acceſſion
„ dont nous avons parlé dans la ſeconde, l'é-
„ loignement de cette particule s'accélère par-
„ là. Elle s'éloigne du Corps avec une eſpèce
„ de violence, & mettant la liqueur dans une
„ vive agitation, elle produit & elle augmente
„ cette chaleur, qu'on obſerve ſouvent dans les
„ ſolutions métalliques. Si une de ces particu-
„ les ſe ſépare ainſi du Corps, avant que d'ê-
„ tre entierement environnée d'eau, ou ſi elle
„ s'écarte avec aſſez de force pour ſe ſéparer
„ de l'eau, celle-ci par le principe de la qua-
„ trième & de la cinquième ſupoſition ne pour-
„ ra s'aprocher de la particule; elle l'environ-
„ nera comme une petite ſphérique, & ne pour-
„ ra plus parvenir à un contact immediat avec el-

„ le. Diverſes de ces particules, qui s'uniſſe-
„ront enſuite en un peloton, & qui en vertu
„ du même principe ſeront à quelque diſtance
„ l'une de l'autre, ſans qu'aucune eau ſoit en-
„ tre elles, compoſeront une Bulle. De là vient,
„ à ce que je conçois, que dans de pareilles ſo-
„ lutions il y a d'ordinaire une ébullition.

„ C'eſt-là une des manieres par leſquelles
„ les ſubſtances groſſieres & compactes ſe chan-
„ gent en aérienes. La chaleur fournit un au-
„ tre moyen. Car dès que le mouvement de
„ la chaleur peut enlever les particules de la
„ ſurface de l'eau, ces particules par le princi-
„ pe ſuſdit *flottent* dans l'air à quelque diſtan-
„ ce les unes des autres, & *à quelque diſtance*
„ des particules de l'air. Elles forment ainſi
„ cette ſubſtance, que nous appellons vapeur.
„ Je m'imagine que la choſe ſe fait de cette ma-
„ niere, lorſque les particules d'un Corps ſont
„ très petites, (comme je crois que le ſont cel-
„ les de l'eau), car alors l'action de la chaleur
„ ſuffit pour les écarter les unes des autres. Mais
„ lorſque ces particules ſont beaucoup plus
„ grandes, elles exigent la force des diſſol-
„ vans; à moins que par quelque moyen el-
„ les ne puiſſent auparavant être briſées & ré-
„ duites en de plus petites. En effet, ſuivant
„ quelques *Philoſophes*, les Corps les plus fixes
„ & l'or même peuvent devenir volatils, uni-
„ quement par la diviſion de leurs particules.
„ Ce qui rend les Corps fixes ou volatils dé-
„ pendront donc de la différente grandeur de
„ leurs parties.

„ Cette même différence peut auſſi rendre les

„ ſub-

„ substances aériennes plus ou moins constantes dans leur état de raréfaction. Pour comprendre ceci, (Fig. 4) soit ABCD un gros „ morceau de quelque métal que ce soit, „ EFGH la limite de l'Ether uniforme & intérieur, & K une partie du métal à la superficie AB. Si cette partie ou particule K est „ assez petite pour ne pas atteindre à la limite EF, il est clair qu'au centre de cette particule, l'Ether sera moins raréfié que si cette „ particule étoit plus grande; car si elle l'étoit, „ son centre seroit plus éloigné de la superficie AB, c'est-à-dire qu'il se trouveroit dans un endroit, où suivant la supposition l'Ether est „ plus raréfié. Plus donc la particule K est petite, & plus l'Ether est dense à son centre, parce que ce centre s'aproche d'autant plus de la superficie AB, où l'Ether est plus dense qu'il ne l'est dans la limite EFGH. Si „ cette particule se sépare du Corps, & s'en éloigne à une distance où l'Ether soit encore „ plus dense, l'Ether qu'elle renferme doit aussi „ devenir proportionellement plus dense. Vous „ concevez par-là comment, en diminuant la „ particule, on diminue en même tems la raréfaction de l'Ether qui est au-dedans d'elle, „ jusqu'à ce qu'il n'y ait que peu de différence „ de la densité de l'Ether qui est au dehors, & „ de celle de l'Ether qui est au-dedans de la „ particule, c'est-à-dire, jusqu'à ce que la cause „ qui retient cette particule séparée & éloignée „ des particules de même nature, soit presque „ détruite. Cette cause, en effet, que j'ai expliquée dans le quatrième & dans la cinquiè-

„ me ſuppoſition, étoit l'excès de la denſité de „ l'Ether extérieur ſur celle de l'intérieur. C'eſt „ donc là peut-être la raiſon, pour laquelle „ les petites particules des vapeurs ſe joignent „ aiſément, & ſe changent de nouveau en eau, „ à moins que la chaleur qui les tient en mou„ vement ne ſoit aſſez grande pour les diſſiper „ à meſure qu'elles s'aprochent. Mais les par„ ticules groſſières des exhalaiſons, que la fer„ mentation produit, retiennent plus longtems „ leur forme aérienne, parce que l'Ether qu'el„ les renferment eſt plus raréfié.

„ Ce n'eſt pas ſeulement la grandeur, mais „ encore la denſité de ces particules qui con„ tribue à les rendre plus conſtantes dans leur „ état de ſubſtances aériennes. Car l'excès de „ la denſité de l'Ether, qui eſt autour de ces „ particules, ſur celle de l'Ether qui eſt au de„ dans, eſt encore plus grand. C'eſt ce qui „ m'a fait penſer quelquefois, que l'air véritable & conſtant pourroit bien avoir une ori„ gine métallique, puiſqu'il n'y a point de ſub„ ſtance dont les particules ſoient plus denſes „ que le ſont celles des métaux. L'expérience, „ ſi je ne me trompe, confirme ce ſentiment; „ car je me rapelle d'avoir lu dans les *Tranſ„ actions Philoſophiques*, que Mr. *Huygbens* „ étant à *Paris* trouva que l'air, fait par une „ diſſolution de ſel de tartre, ſe condenſoit & ſe„ précipitoit dans deux ou trois jours, mais que „ celui que l'on produiſoit en diſſolvant un mé„ tal ſe ſoutenoit ſans ſe condenſer, ou ſans di„ minuer le moins du monde. Si donc vous „ faites attention, qu'il s'élève des ſubſtances

„ aé-

„ aériennes de toutes les espèces de corps, par
„ les fermentations continuelles qui se font dans
„ le sein de la Terre, & que l'Atmosphère est
„ l'assemblage de ces exhalaisons, dont les mé-
„ talliques sont les plus constantes, vous ne
„ trouverez peut-être aucune absurdité à su-
„ poser, que la partie la plus constante de
„ l'Atmosphère, le vrai air, consiste de parti-
„ cules *métalliques*. Elles sont d'ailleurs les
„ plus pesantes, & elles doivent par conséquent
„ s'arrêter aux parties les plus basses de l'At-
„ mosphère, flotter sur la surface de la Terre,
„ & obliger les vapeurs & les exhalaisons lé-
„ gères à s'élever & à flotter en abondance au-
„ dessus d'elles. C'est là, ce me semble, ce qui
„ doit arriver à l'égard des exhalaisons métal-
„ liques, qui s'élèvent du sein de la Terre par
„ l'action des dissolvans acides; & c'est aussi
„ ce que nous observons dans l'air véritable &
„ constant. Car celui-ci devant naturellement
„ être la partie la plus pesante de l'Atmosphè-
„ re, parce qu'elle est la plus basse, découvre
„ encore sa pesanteur, en obligeant les vapeurs
„ à monter d'elles-mêmes au-dessus de lui, en
„ soutenant les brouillards & les nuages de nei-
„ ge, & en élevant des fumées épaisses & pe-
„ santes. L'air est de plus la partie la plus gros-
„ sière & la moins active de l'Atmosphère; il
„ ne donne aucune nourriture aux choses vi-
„ vantes, lorsqu'il est privé des exhalaisons &
„ des esprits subtils qui nagent avec lui, & que
„ peut-il y avoir de moins actif & de moins
„ propre à nourrir que les corps métalliques?
„ Dans le moment que j'écris cette Lettre,

„ il me vient dans l'esprit une nouvelle con-
„ jecture sur la cause de la gravité. Je suposé
„ pour cet effet que l'Ether est composé de par-
„ ties qui different en subtilité les unes des au-
„ tres dans des dégrés indéfinis; que dans les
„ pores des corps il y a moins d'Ether grossier,
„ en comparaison du subtil, qu'il n'y en a dans
„ des espaces libres, & que par conséquent dans
„ la vaste masse de la Terre il y a beaucoup
„ moins d'Ether grossier, en comparaison du
„ subtil, qu'il n'y en a dans les régions de l'air.
„ *Je suposé encore* que l'Ether le plus grossier,
„ qui est dans l'air, est placé vers les parties su-
„ périeures de la Terre, & que l'Ether le plus
„ subtil, qui est dans la Terre, est placé vers les
„ plus basses régions de l'air (*a*), ensorte que
„ des parties supérieures de l'air à la surface
„ de la Terre, & de la surface de la Terre à son
„ centre, l'Ether devient insensiblement de plus
„ subtil en plus subtil. Imaginez à présent un
„ corps suspendu dans l'air ou couché sur la
„ Terre, l'Ether, qui par l'hypothèse est plus
„ grossier dans les pores des parties supérieures
„ du Corps, qu'il ne l'est dans ceux des infé-
„ rieures, est moins propre à être logé dans
„ ces pores, que l'Ether subtil qui est en-bas.
„ Il tâchera donc de sortir & de ceder sa place
„ à

(*a*) Il doit, ce me semble, y avoir ici quelque faute d'impression; sans cela l'Auteur y diroit tout le contraire de ce qu'il dit ensuite. Quoiqu'il en soit, voici les termes de l'Original: *That yet the grosser* (il faudroit *finer* selon moi) *æther in the air affects the upper regions of the earth, and the finer* (je lirois *grosser*) *æther in the earth, the lower regions of the air, in such a manner*, &c.

„ à cet Ether inférieur & subtil, mais c'est ce „ qu'il ne sauroit faire que le Corps ne décen- „ de, pour permettre à l'Ether supérieur de „ sortir.

„ On pourroit se servir de cette subtilité gra- „ duée des parties de l'Ether que je viens de „ supposer, pour expliquer quelques autres cho- „ ses, & pour les rendre plus intelligibles; mais „ ce que je viens de dire vous suffira pour dis- „ cerner s'il y a quelque dégré de probabilité „ dans ces conjectures, & c'est tout ce que je „ prétens. A mon égard, j'ai si peu de gout pour „ des choses de ce genre, que sans vos sollici- „ tations je n'aurois, je crois, jamais écrit si au „ long sur ce sujet. C'est aussi ce qui me fait „ espérer que vous me pardonnerez d'autant „ plus aisément ce que vous trouverez de dé- „ fectueux *dans cette Lettre.* Je suis,

MONSIEUR,

„ *Cambridge*, 28 *Fe-* „ Votre très humble,
„ *vrier* 1678-9. „ &c. J. NEWTON.

Après avoir fait jusqu'ici l'office de Traducteur, j'espère qu'il me sera permis de faire deux ou trois réflexions aussi courtes que générales.

1. Il paroit par cette Lettre combien quelques-uns des Disciples de *Newton* & la plupart de ses Antagonistes ont eu de tort de lui imputer d'avoir fait de l'Attraction une propriété essentielle à la matière. Jamais ce grand Philosophe n'a eu ce dessein. Il a toujours regardé l'Attraction comme un phénomène universel dont

dont la cauſe étoit inconnue, ou, (ſuivant l'expreſſion de Mr. *de Fontenelle*), comme *une pierre d'attente* (*a*), à laquelle cependant il ſeroit juſqu'ici difficile de rien ſubſtituer de ſolide.

2. Dans ſes autres Ouvrages *Newton* a découvert; il devine dans celui-ci. A l'égard de l'Attraction, telle qu'il l'a entendue il ne peut plus y avoir de doute. Il l'a vue, il l'a démontrée dans toute la Nature, & il ne tient qu'à nous de l'y apercevoir après lui. Il n'en eſt pas de même de la manière dont il tâche dans cette Lettre d'expliquer l'Attraction. Ce n'eſt, & il en convient lui-même, qu'une hypothèſe. Ce ſont des conjectures & des ſupoſitions, pour leſquelles même il déclare n'avoir que peu de gout, & que peut-être il n'haſarda que pour s'accommoder à la délicateſſe des Philoſophes, que le terme d'Attraction révoltoit. Sachons gré à *Newton* de ſes conjectures; mais ſachons lui plus de gré encore de ſes découvertes.

3. En effet, quelqu'ingénieuſes que ſoient ces conjectures, & quoiqu'elles ne renferment rien d'impoſſible, il ne paroit pas qu'elles nous inſtruiſent beaucoup. Il en faut toujours revenir à la volonté du Créateur, Qui oſeroit nier qu'il n'ait pu, s'il l'a voulu, établir l'Attraction comme une première loi, comme une loi univerſelle? Qui oſeroit affirmer que cette Attraction ne dépend pas d'une ſuite d'autres loix peut-être plus ſimples & plus générales encore? Dans cette alternative obſcure, ſur laquelle celui qui nous a créé pouroit ſeul nous éclaircir, efforçons-nous

(*a*) *Hiſt. de l'Acad. des Scienc. de* 1738.

nous de découvrir les phénomènes de la Nature, & ne nous preſſons pas de décider ſur les premières cauſes.

ARTICLE XI.

OEDIPUS EVANGELICUS Sacrarum Antiquitatum ex Moſe, Prophetis, & Pſalmis Ænigmata Clave Cognitionis reſolvens:

C'eſt-à-dire:

OEDIPE EVANGELIQUE, *pour réſoudre les Enigmes des Antiquités Sacrées, ſuivant la Doctrine de Moïſe, des Prophètes & des Pſeaumes.* Par Mr. BERNARD-SEBASTIEN CRAMER, Profeſſeur Ordinaire en Théologie dans l'Univerſité de *Harderwyk*, &c. Un Volume *in Quarto* de 928 pages. A *Amſterdam* chez *Henri Vieroot*, 1745.

TOut le monde n'aprouvera peut-être pas le travail de l'Auteur de cet Ouvrage. Il s'y attend bien, & il s'en conſolera aiſément. Qu'un le *Clerc* & autres Sociniens de cette trempe le mépriſent, il s'en met peu en peine. Ces Meſſieurs ne comprennent rien à la Doctrine de *Moïſe*, des *Prophètes* & des *Apôtres*. Ils ſe diſent Chrétiens, mais ils ne le ſont que de nom. Ce ſont de vrais Déiſtes, ou peu s'en faut (*a*). Les uns & les autres portent la même

(*a*) Hæc eo magis doleo, quia non animadvertunt *Deiſtas* & *Socinianos* parum a ſe differre, & ſub *Deiſta-*

rum

me Livre, ils se servent des mêmes armes pour détruire les Mystères de notre Religion, & faire passer pour autant de chimères les Prophéties & les Miracles. *O les mauvais Chrétiens, qui ne savent labourer qu'avec la Genisse de Marmon* (a). Qu'ils prennent garde à eux, & qu'ils ne s'avisent pas de faire passer l'*Etude des Types* pour une *Allégoromanie*, s'ils ne veulent donner gain de cause aux Libertins & aux Athées (b).

Mr. *Crémer* est tout de bon en colère contre ces sortes de Chrétiens, qui ne voient rien que de charnel dans les Livres de *Moïse*, & qui ont l'audace de rejetter le sens mystique & spirituel qu'ils renferment. Il n'y a rien dans ces Livres & dans ceux des Prophètes qui ne soit *symbolique*, rien absolument qui ne soit *typique*. Vous direz peut-être qu'il y a des choses obscures & qu'on ne sauroit expliquer. Détrompez-vous, vous êtes dans l'erreur. Tout est plein d'*Enigmes*, mais ces Enigmes sont faciles à deviner. L'Auteur en a la *Clé*, & il se flatte qu'avec cette Clé, il vous fera entrer jusques dans l'intérieur du Sanctuaire. Il remarque fort judicieusement (c) que, puisque la Parole de Dieu est la règle de notre foi & de notre conduite, il n'y a pas à douter qu'on ne puisse connoître tout ce qu'elle contient,

rum nomine Dogmata Sociniana nobis nunc propinari impune & avide. Voyez la *Préface*, page 15.

(a) . . . . . *cum Vitula Maimonidis arantium. O miseri Christiani*, &c. *Ibid.* page 3.

(b) Desinant tandem Studium Typicum Homines Christiani ut *Allegoromaniæ* traducatur, & Libertinis, & Atheis palmam cedere nolint. *Page* 808.

(c) Page 1.

tient, lorſqu'on l'examine & qu'on l'étudie avec ſoin. Autant vaudroit-il que Dieu n'eût pas parlé, ſi ce qu'il a dit n'étoit pas intelligible; &, pour s'exprimer avec *St. Paul*, Dieu ſeroit alors comme barbare & étranger à l'égard des Hommes.

Ces réflexions ſont de l'Auteur même, & je n'y mêle rien du mien. Il les fait à l'occaſion du *prémier Enigme*, qui roule ſur les *Titres des Pſeaumes*. Les Interprêtes ſe ſont fort tourmentés pour en donner l'explication, mais ils n'y ont rien compris, parce qu'ils n'avoient que de fauſſes Clés. Ces Meſſieurs ſe ſont aviſés d'aller chercher dans ces Titres, des Inſtrumens de Muſique, certaine Mélodie, ou quelque commencement de Chanſon. Plaiſante idée! Il faudroit être bien crédule pour s'imaginer avec eux que nous avons ici des Inſtrumens, qu'il leur plait de nommer *Muthlabéniques*, *Ajaleth-ſchacharíques*, *Jonathélémiques*, ou des Chanſons de quelque Cour de Perſe. Belle invention! *En vérité*, dit Mr. *Crémer*, *j'ai pitié de ces Savans. Ils avouent eux-mêmes qu'ils ne ſavent ce que c'étoit ni que ces Inſtrumens, ni que ces Chanſons... Ne vaudroit-il donc pas mieux ne rien dire, que d'être obligé de convenir qu'on n'a rien dit.* Je trouve que notre Auteur a raiſon. Qu'eſt-il beſoin de faire d'amples Commentaires, pour avouer enſuite qu'on a travaillé envain. *Et qui eſt-ce qui peut tout ſavoir?* diſent ces Meſſieurs. Belle défaite! S'ils ne ſavoient rien, pourquoi ne le diſoient-ils pas d'abord?

Mr. *Crémer* n'en agit pas de la ſorte. Il ne retient

retient pas ſon Lecteur ſur des riens, ſur de vaines conjectures; il le mène comme par la main, lui fait voir la route qu'il faut tenir pour l'explication de ces Titres, & lui dévelope ſi bien tout ce qu'ils renferment de plus myſtérieux, qu'on ne ſauroit guère ſe diſpenſer de ſe déclarer en faveur de ſon ſentiment. Il ne donne pas juſtement des démonſtrations de la dernière évidence, ce ſujet n'en eſt pas ſuſceptible; mais dans l'explication d'un mot, d'un paſſage, d'une ſentence, celui qui leve le mieux les difficultés les plus embaraſſantes, eſt cenſé avoir le mieux rencontré. La plupart des autres Commentateurs ſe rendent comme des lâches; à la vue des difficultés qui ſe préſentent ils s'effraient, ils s'arêtent tout interdits. Mr. *Crémer* plus hardi qu'eux, parce qu'il ſe ſent plus éclairé, entreprend l'examen de ces Titres, les tourne en tous ſens, décide que ce ſont des *Symboles* & des *Types*, &, à l'aide de ſa *Clé*, il fait voir ce que chacun d'eux ſignifie.

Jugez delà quelle doit être la grande ſagacité de ce brave Théologien. Mais, pour donner au Lecteur une idée plus détaillée de ſon plan, & de la manière dont il l'a exécuté, je détacherai du corps de ſon Ouvrage quelques-uns des Enigmes qu'il propoſe, & dont il donne enſuite la ſolution. Ces Enigmes ſont au nombre de 32. L'Auteur partage les explications qu'il en donne, en pluſieurs paragraphes; &, pour la commodité du Lecteur, il joint à la fin de ces explications, un *Sommaire*, où il recapitule en peu de mots tout ce qu'il a dit.

L'*Enigme cinquième* eſt renfermé dans ces paroles

paroles du *Deuteronome*, Chap. XXII, vers. 6 & 7. *Quand tu rencontreras dans un chemin, ſur quelque Arbre, ou ſur la Terre, un Nid d'Oiſeau, ayant des Petits ou des Oeufs, & la Mère couvant les Petits ou les Oeufs, tu ne prendras point la Mère avec les Petits. Mais tu ne manqueras point de laiſſer aller la Mère, & tu prendras les Petits pour toi, afin que tu proſpères, & que tu prolonges* tes *jours.*

L'Auteur donne d'abord une explication littérale & naturelle de ces paroles; il expoſe en même tems le ſentiment de divers Interprêtes, &, lorſqu'il les trouve en défaut, il fait voir en quoi ils ſe ſont trompés. Les uns ont prétendu qu'*il ne faut pas prendre la Mère, lorſqu'elle couve les Petits ou les Oeufs*, parce qu'étant alors fort maigre, elle ne ſeroit pas bonne à manger. Mauvaiſe raiſon, ſuivant notre Auteur. Ne pourroit-on pas, dit-il, garder la Mère, l'engraiſſer, & la manger enſuite. Ne pourroit-on pas auſſi la deſtiner à d'autres uſages qu'à celui de ſervir de nourriture.

Epiſcopius s'eſt imaginé qu'on vouloit par-là nous recommander la *Clémence* & l'*Humanité*. Il croit que c'eſt une eſpèce de cruauté d'ôter la vie ou la liberté à une Mère dont on a pris les Petits. Il penſe auſſi que Dieu n'a pas voulu permettre que notre cruauté fût un obſtacle à la Génération. *De même*, dit-il, que *ce ſeroit une cruauté de couper un Arbre par la racine, après en avoir cueilli les fruits; c'en ſeroit une auſſi de tuer une Mère, après avoir pris ſes Petits pour les manger, ou pour quelque autre uſage.* Suivant *Flaccus Illyricus*, cette Loi

ſemble avoir été faite pour nous inſinuer qu'*il faut uſer modérément & avec action de grace des Créatures de Dieu, & qu'il ne faut ni tout perdre, ni tout conſumer à la fois.* Si l'on en croit *Calvin*, le but de Dieu a été de *détourner par-là ſon Peuple de toute cruauté & férocité.*

Tous ces Meſſieurs ſe trompent lourdement, ils n'ont pas deviné l'Enigme. Si c'étoit là le ſens de cette Loi, nous ſerions encore plus dans l'obligation de l'obſerver que les Iſraélites, puiſque nous devons encore plus qu'eux nous abſtenir de toute cruauté & férocité. D'ailleurs il ne s'agit pas ici de *tuer* la *Mère*, mais de la *retenir*; & s'il y a de la cruauté à retenir la Mère, n'y en a-t-il pas à prendre les Petits?

Mr. *Crémer* relance vivement ces mauvais Interprêtes de l'Ecriture, & ſur-tout *Jean le Clerc*, lequel, au-lieu de commenter la Loi de Dieu, s'aviſe de publier à cette occaſion de ſimples Recueils qui n'y ont aucun raport. Il eſt bien fâcheux, dit-il, qu'on ne puiſſe expliquer la Loi de Dieu, ſans recourir à une *Théologie Symbolique*, & qu'on ſe pique d'entendre tous les Symboles, excepté ceux qui regardent *Chriſt* & ſon *Egliſe*.

Celui de tous les Savans qui a le mieux deviné, c'eſt *Rupert*, lequel a donné à cette Loi un Sens *Myſtique* & *Typique*. Il croit que la *Mère* ſignifie ici la *Lettre* de la *Synagogue* ou de la *Loi*; que les *Oeufs* ou les *Petits* repréſentent les *Myſtères* de l'*Eſprit vivifiant*. Suivant ſon interprétation, *Chriſt* n'a pas *retenu* la *Mère* ou la *Lettre*, mais il a ſeulement *retenu* les *Fils captifs*, en voulant que la Loi fût accomplie

complie ſpirituellement par ſes Diſciples. Lorſqu'on dit qu'il n'y a que la *Mère* qui *s'envole*, cela doit s'entendre de la *Synagogue*, qui eſt diſperſée par tout le Monde, qui eſt l'ennemie de *Chriſt*, & qui a ſeule la *Lettre de la Loi*.

Voila une partie de ce que propoſe *Rupert*; notre Auteur prétend qu'il faut abſolument s'en tenir avec lui au *Sens Myſtique & Typique*, d'autant plus qu'il ne paroit pas que ce Précepte ſoit ſuſceptible d'aucune autre explication. Cela s'accorde d'ailleurs avec *Moiſe*, dont la *Fin* eſt *Chriſt*. Le Texte ne préſente point non plus d'autre idée. Enfin tout doit s'entendre dans un ſens prophétique, comme cela paroit manifeſtement par les Commentaires mêmes de *Moiſe*.

Eſt-ce donc à *Rupert* que nous devons adjuger la victoire? Point du tout. Il a mieux réuſſi que tous les autres, il les a ſurpaſſés & laiſſés bien loin derrière lui; mais il n'a pourtant pas entierement touché au but, il n'eſt pas parvenu juſqu'au bout de la carrière. Il figure ici comme celui qui, dans une Loterie, ſe trouve à côté de celui qui tire le gros Lot. Il aura la *Prime*; mais le *gros Lot* ſera reſervé pour ſon Voiſin. *Il faut convenir*, dit Mr. *Crémer*, que cet Auteur *eſt digne de louange pour les efforts qu'il a faits*: il a dit de bonnes choſes, mais tout ce qu'il a dit n'eſt pas juſte. Son plan eſt bon, mais il a beſoin d'être rectifié.

Vous voyez donc que le ſeul Héros qui mérite d'être couronné, c'eſt notre Auteur, c'eſt Mr. *Crémer*. Lui ſeul a touché au but. Il le croit du moins ainſi, non par vanité, non par une eſpèce d'amour-propre; mais parce qu'il

produit des preuves non équivoques de la solidité de son Hypothèse. Pour bien juger de ce différend, il faudroit transcrire ici toute l'explication qu'il donne du Texte que nous venons d'exposer; mais comme elle occuperoit trop de place dans cet Extrait, nous nous bornerons à en donner une idée générale, renvoyant pour le reste à l'Ouvrage même de l'Auteur, où l'on trouvera un détail de preuves très bien suivi, & dans un très bel ordre. C'est un Edifice érigé à grands fraix, fruit de la sagacité & de l'érudition de l'Auteur, & dont le principal mérite consiste dans la liaison des différentes pièces qui le composent. Tout s'y tient, & il forme une chaine dont les anneaux sont si bien attachés de rang les uns aux autres, qu'on ne sauroit guère en détacher un seul sans le défigurer entierement. On juge qu'une Hypothèse est bien fondée, lorsque tous les phénomènes viennent s'y ranger comme deux-mêmes dans un ordre naturel. Telle est celle de l'Auteur, dont voici un petit échantillon.

Ces paroles, *quand tu rencontreras dans un chemin un Nid d'Oiseau*, doivent s'entendre des Israélites, à qui s'adressent les promesses d'une longue & heureuse vie sur la terre. Par les *Oiseaux* il faut entendre toutes sortes de Nations, & sur-tout les Gentils. Les Oiseaux privés, qui ont coutume de faire leurs *Nids* parmi les hommes, représentent ceux qui s'occupent à engendrer des Enfans mystiques, ceux qui sont de bonnes mœurs, ceux enfin qui n'ont point de demeure fixe, & qui vont & viennent. Tels sont les Docteurs de la Nouvelle Alliance, les Con-

Conducteurs des Fidèles, qui n'ont de demeure fixe qu'autant qu'ils travaillent à la propagation de leur espèce. On peut sur-tout ranger dans cette classe, les Juifs & les Prosélytes de chaque Nation, qui suivent les traces d'*Abraham* & de *Sara*, & qui s'apliquent avec une entière liberté à faire fructifier leur Semence.

Le *Nid* d'Oiseau c'est la *Maison* où les hommes font leur demeure, où ils s'occupent à la génération, mais seulement pour un certain tems. Il marque aussi particulierement les *Synagogues*, dans lesquelles la bonne Mère *Sara* doit produire Semence & Lignée, conformément à la promesse que Dieu avoit faite. Par un parallèle fort ingénieux, Mr. *Crémer* fait voir la parfaite ressemblance qu'il y a entre un *Nid* & une *Synagogue*. Je suis bien fâché de ne pouvoir placer ici ce parallèle, je ne doute point que le Lecteur ne le vît avec plaisir; mais l'espace me manque, & je me trouve réduit à le supprimer.

Les *Arbres* sont les emblêmes des Peuples des nombreuses Sociétés, ou des grands Personnages de ce Monde. L'Ecriture compare le Roi d'Assyrie & de Babel à un grand Arbre, à un Cèdre, sur les branches duquel les Oiseaux du Ciel vont se percher & faire leur *Nid*. La *Terre* est mise ici en opposition avec ces *Arbres*, & elle désigne naturellement le Peuple d'Israel, qui n'avoit rien en aparence que de fort abject & de fort mépriſable. Par les *Petits* & les *Oeufs*, qui sont dans le Nid, il faut entendre ces Hommes nouveaux, qui devoient sortir des Juifs & des Gentils pour commencer une vie toute nou-

velle. Ce ſont auſſi les nouveaux Convertis, tant les Juifs que les Proſélytes. Il n'y a preſque nulle différence entre les *Oeufs* & les *Petits*, à moins qu'on n'entende par les *Petits*, les nouveaux Convertis d'entre les Iſraélites, & par les *Oeufs*, ceux qui ſont iſſus des Gentils.

La *Mère* qui couve les Petits ou les Oeufs, c'eſt *Sara*, ſuivant le ſentiment de Mr. *Crémer*. Le Bienheureux *Luther* a cru que cette Mère déſignoit *Hagar*; mais on lui fait voir par toutes les circonſtances que ce nom ne ſauroit convenir qu'à *Sara*. Mais pourquoi ne fait-on ici mention que de la *Mère*, ſans dire un ſeul mot du *Père*? Eſt-ce que parmi les Oiſeaux, le Mâle ne couve pas les Oeufs, auſſi bien que la Fémelle? Voici la réponſe à cette queſtion. Puiſque par les *Oiſeaux* on doit entendre les Hommes, & que la Mère eſt particulierement chargée d'élever & de nourrir les petits Enfans, le Texte Sacré a voulu exprimer l'amour & la tendreſſe qu'elle a pour eux. Remarquez auſſi que, ſuivant l'Ecriture, *Sara* a des prérogatives que n'a pas *Abraham*. C'eſt elle qui lui inſinue d'avoir commerce avec *Hagar*; c'eſt elle qui lui perſuade de l'éloigner en faveur de ſon Fils *Iſac*; & il lui obéit. Voila qui eſt clair & précis. *Moiſe* parle de la *Mère* & non du *Père*, lorſqu'il eſt queſtion d'élever & d'entretenir les Fils de Promiſſion.

On ne devoit point prendre la *Mère* avec les *Petits*, mais on devoit *la laiſſer aller*. Pourquoi cela? C'eſt, dit l'Auteur, parce que *Sara* devoit être libre, & qu'elle devoit avoir encore d'autres Enfans, qui devoient avoir la même liberté

liberté qu'elle. Le Texte ajoute: *& tu prendras les Petits pour toi.* Il faut regarder ces paroles comme une description emphatique du Miniſtère Evangelique à l'égard des Néophytes, & des Néophytes à l'égard des Miniſtres. Les Miniſtres à qui ces *Petits*, ces *Fils de Sara* ou de la *libre Egliſe*, tombent en partage, ne doivent exercer le pouvoir qu'ils ont ſur eux, que d'une manière ſubordonnée à la Liberté Evangélique, en les traitant avec toute la douceur poſſible. Les *Petits*, de leur côté, doivent ſe livrer de bon-gré au prémier occupant, ils ne doivent faire nulle difficulté de ſe ſoumettre, en un mot ils doivent ſe laiſſer gouverner. Quant à la promeſſe qui ſe trouve à la fin du Précepte, elle regarde ceux qui prennent les *Petits* ou les *Enfans* de *Sara*. On leur fait eſpérer une longue vie & toute ſorte de proſpérités, s'ils laiſſent une entière liberté à cette bonne *Mère*, & s'ils ont pour elle tous les égards poſſibles. Puiſqu'on s'aproprie les Enfans, il faut du moins lui témoigner quelque reconnoiſſance.

En voila aſſez pour donner au Lecteur une légère idée de l'Ouvrage de Mr. *Crémer*. Il ne faut pas qu'il s'attende de ne trouver que des aprobateurs parmi les Théologiens. Ceux dont il attaque les ſentimens ont laiſſé après eux des Sectateurs, qui ſeront pour lui autant de nouveaux Adverſaires. Il doit s'armer de patience & de courage; & il paroit qu'il n'en manque pas. Ce qu'il y a de fâcheux dans ces ſortes d'Ecrits, c'eſt que chaque Interprète ſe croit mieux fondé que les autres, chacun donne ſes

raiſons, bonnes ou mauvaiſes, pour autant de démonſtrations. Dès qu'on eſt dans cette idée, qui ne naît que trop ſouvent d'un grand fond d'amour-propre, on ſe croit en droit de braver les autres, on les inſulte, & par-là on rompt les liens de l'amitié & de la charité. Au-lieu d'édifier, on détruit. Le but de tout Ecrivain Moraliſte doit être de rendre les hommes plus vertueux, &, lorſqu'on croit qu'ils ſont dans l'erreur, de les ramener avec douceur dans le chemin de la Vérité. Si je les inſulte, en voulant les inſtruire, ils ne m'écouteront que pour m'inſulter à leur tour. Pour convertir un Socinien, il ne faut pas l'accuſer d'être Déiſte; & ſi l'on veut faire changer de ſentiment à un Catholique, il ne faut pas lui reprocher d'être idolâtre. Voulez-vous faire gouter la Vérité aux hommes, ne leur propoſez que des raiſons accompagnées de l'évidence & de la charité. Quant au reſte, l'équité demande qu'on donne à l'Auteur les éloges qu'il merite. Il règne dans ſon Ouvrage beaucoup d'ordre, beaucoup de clarté, & ſur-tout une érudition très peu commune. Il paroit poſſéder à fond les Antiquités Sacrées, & on voit bien qu'il a fait de l'Ecriture une étude des plus ſérieuſes. Il y a beaucoup à aprendre ſous un tel Maitre.

ARTICLE XII.

HISTOIRE *de l'*ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES. Année 1741. Avec *les* MEMOIRES *de* MATHEMATIQUES *& de* PHY-

PHYSIQUE *pour la même Année, tirés des Regiſtres de cette Académie.*

CONformément au plan que nous nous ſommes formé, & dont nous avons parlé dans un des Volumes de ce Journal (*a*), nous ne donnerons que des Extraits fort ſuccincts des principales Pièces de cet Ouvrage. Il a trop de mérite pour n'être pas fort connu dans la République des Lettres, & nous n'en parlons qu'en faveur de ceux qui ne veulent qu'effleurer les Sciences, ou qui ſe contentent de connoître les Originaux par les Portraits qu'on leur en fait.

Obſervations de Phyſique générale.

On avoit déja parlé, dans l'Hiſtoire de l'Académie de l'Année 1736, d'un Enfant de 7 ans, qui avoit 4 pieds, 8 pouces & quatre lignes de hauteur, étant ſans Souliers. En 1739 on nous dit qu'il n'avoit crû juſqu'à cette année que de 3 pouces & 2 lignes. On nous rapelle aujourdhui cette même Obſervation, pour nous aprendre que cet Enfant ne s'eſt trouvé avoir en 1741, & à l'âge de 12 ans, qu'environ un pouce de plus, & en tout 5 pieds & ½ pouce; ce qui eſt bien éloigné de cet accroiſſement rapide qu'il avoit pris dès les prémières années après ſa naiſſance. Mr. *Geoffroy*, de qui l'Académie tient ces particularités, croit que cet Enfant pourroit bien avoir abuſé de ſon tempérament prématuré. Cette diſproportion pourroit bien être auſſi l'effet de quelque autre cauſe aſſez difficile à deviner. L'expérience ne nous fait-

(*a*) Voyez le *Tome* XXXII, page 372.

fait-elle par voir, qu'indépendamment des abus qu'on peut faire de ſon tempérament, la Nature n'obſerve pas toujours ni les mêmes règles, ni les mêmes proportions.

Nous avons un aſſez bon Livre, qui a pour Titre, *Eſſai ſur les Erreurs Populaires.* Ce Livre n'eſt encore qu'une ſimple ébauche, & nous pouvons mettre au rang des Erreurs qu'on y examine, celle où l'on eſt au ſujet de certaines Dents qu'on trouve montées en argent chez les Orfèvres. On croit que ce ſont des *Dents de Serpent*; mais Mr. *Geoffroy* prétend que ce n'eſt autre choſe que des Dents de *Lamie*, eſpèce de grand Poiſſon ou Chien de Mer, qu'on dit être le *Carcharias* des Anciens, & qu'on voit quelquefois ſur les Côtes de Languedoc, de Provence, d'Italie & d'Eſpagne. C'eſt ce que fait voir cet Académicien par la deſcription qu'il donne des Dents d'une Lamie priſe aux Iles *Sainte Marguerite.*

Cette Lamie étoit d'une grandeur prodigieuſe. Elle peſoit près de cent quintaux. S'étant trouvée embaraſſée dans la *Thounine*, ou Filet à prendre le Thon, on fut obligé de la remorquer avec une Felouque juſqu'à Cannes, qui eſt à environ deux lieues de ces Iles. On l'éventra, & on lui trouva un Cheval encore tout entier dans l'eſtomac. On en fit beaucoup d'huile, & on en auroit mangé la chair, qui eſt réputée ſaine & de bon gout, ſans ce Cheval mort qu'elle avoit dans le corps, & qui en dégouta les habitans de Cannes. Cependant cette chair fut vendue à des Etrangers qui n'en ſavoient rien. Cette Lamie eſt aparemment une des plus grandes

grandes qu'on connoiſſe, puiſque *Rondelet*, dans ſon Hiſtoire des Poiſſons, en parlant de la grandeur ordinaire des Lamies, dit en avoir vu une qui peſoit dix quintaux.

Un autre Poiſſon cétacée, & d'une toute autre grandeur que le précédent, c'eſt le *Cachalot* ou *Souffleur*, ſorte de Baleine du nombre de celles qui ont des Dents & des Naſeaux ou Events, par où elles rejettent une partie de l'eau qui eſt entrée dans leur gueule. Le Cachalot, dont il eſt ici queſtion, vint échouer auprès de la barre de Bayonne dans la Rivière de l'Adour, le prémier Avril 1741. C'eſt un des plus grands qu'on ait vu ſur ces Côtes. Il avoit 49 pieds de longueur, depuis l'extrémité de ſa Queue juſqu'au bout de ſon Muſeau, & environ 12 pieds ½ de largeur ou de hauteur. Son pourtour meſuré à l'endroit le plus large, & qui ſe trouve à peu près vis-à-vis de l'Oeil, étoit de 27 pieds. Il fournit une prodigieuſe quantité de *Sperma Ceti*, d'une beauté admirable. Le *Sperma Ceti*, ou *Sperme de Baleine*, n'eſt autre choſe que la Cervelle de l'Animal, préparée ſous la forme de cette Drogue. On remplit dix bariques de la Cervelle & du Cervelet de celui-ci, quantité que la préparation réduit ordinairement à la moitié ou au tiers. On lui trouva dans l'eſtomac une groſſe Boule, du poids d'environ 7 livres, qui fut priſe pour de l'Ambre gris, & vendue 650 livres à un Marchand qui prétendoit s'y connoître. On trouvera d'autres détails curieux ſur ce Poiſſon dans l'Hiſtoire de l'Académie.

Quelques Naturaliſtes ont prétendu que nous devons originairement aux Animaux nos Arts mé-

mécaniques, & que c'eſt des Cigognes que nous avons apris la manière de donner des Lavemens. C'eſt domage qu'on n'ait pas eu connoiſſance du fait que nous allons raporter; on en auroit tiré ſans doute, & très directement, l'Art des Matrones & des Acoucheurs.

Sur le ſoir d'un grand jour d'Eté, Mr. *Démours* Médecin, étant dans le Jardin du Roi, aperçut deux Crapauds terreſtres de la petite Eſpèce, acouplés au bord d'un trou, que formoit en partie une grande pierre qui étoit au-deſſus. La curioſité le fit aprocher pour voir quelle étoit la cauſe des mouvemens qu'ils ſe donnoient. Deux faits également nouveaux le ſurprirent. Le prémier étoit l'extrême difficulté qu'avoit la Fémelle à pondre ſes Oeufs, de manière que, ſans un ſecours étranger, elle ne paroiſſoit pas pouvoir les faire ſortir de ſon corps; le ſecond, que le Mâle travailloit de toute ſa force, & avec les pates de derrière, à lui aracher ſes Oeufs. Celui-ci s'aquitoit de ſa fonction d'Acoucheur avec une adreſſe qu'on ne ſoupçonneroit pas dans un Animal qui paroit ſi engourdi. Il avoit déja tiré le ſecond Oeuf, lorſque Mr. *Démours* arrêta ſur lui ſes regards, & il redoubloit ſes efforts pour tirer le troiſième. Le prémier Oeuf étoit engagé entre les deux doigts du milieu de ſa patte droite de derrière, par le filet qui l'attachoit au ſecond, & c'eſt en allongeant cette patte qu'il tendoit le cordon du Chapelet vis-à-vis le fondement de la Fémelle, qui pendant ce tems-là reſtoit immobile. Il tâchoit auſſi de ſe ſervir du Cordon avec la patte gauche, & il en vint à bout après plu-

pluſieurs tentatives. L'Ouvrage fut achevé avec ſuccès.

Voila un fait aſſez ſingulier, dont nous ne rapportons que les principales circonſtances. *Swammerdam* avoit déja remarqué que le Mâle de la Grénouille aide auſſi à la ponte de la Fémelle; mais il paroit que c'eſt d'une manière moins ſuivie, moins parfaite, moins décidée que le Crapaud, & telle enfin qu'on ne voit pas clairement que ce ſecours y ſoit abſolument néceſſaire. Ce n'eſt peut-être qu'en lui ſerrant les côtés dans ce moment, car la Fémelle de la Grénouille accouche fort vite de tous ſes Oeufs; &, comme dit le même Naturaliſte, *uno impetu omnia ejaculatur* (*a*).

On nous donne dans ce Volume une légère idée de certains Inſectes, qui, étant coupés & partagés en pluſieurs parties, ſe reproduiſent tout entiers dans chacune. Nous ne dirons rien ici de cette eſpèce de régénération, dont nous avons déja parlé amplement dans l'Extrait que nous avons donné des Mémoires de Mr. *Trembley* ſur les *Polypes* (*b*). Nous remarquerons ſeulement que Mr. *de Réaumur* a rendu l'Académie témoin oculaire de cette découverte, & avec l'Académie, la Cour & la Ville, qui, dans le ſiècle éclairé où nous vivons, diffèrent peu des Savans à cet égard.

Une autre découverte aſſez ſingulière, c'eſt celle du Ruiſſeau inflammable & brulant, qui ſe trouve dans le Prieuré de Trémolac, à 5 lieues

(*a*) Swammerdam, *Tome* II, *page* 809.
(*b*) Voyez le *Tome* XXXIII, *page* 243.

lieues de Bergerac. On doit cette découverte à un voleur d'Ecreviſſes, qui, pour mieux apercevoir les trous où elles ſe cachent, ſe ſervoit de torches de paille allumées. Tant que cet homme marcha ſur le gravier du lit preſque horizontal de ce Ruiſſeau, le feu ne prit point à l'eau de la ſuperficie; mais étant arrivé à des endroits plus inégaux & parſemés de creux, il fut bien étonné de voir que l'eau s'enflamma, au point qu'il en eut ſa chemiſe brulée. L'Abbé d'Alême, alors Prieur de Trémolac, en fit répéter l'expérience deux ou trois fois, & elle réuſſit toujours de même. On peut croire avec beaucoup de vraiſemblance qu'il eſt tombé & qu'il s'eſt aſſemblé dans ces endroits creux, quelque limon chargé d'une matière ſulphureuſe, aſſez en mouvement pour s'exhaler au travers & au-deſſus de l'eau, & pour y faire prendre feu à la moindre aproche d'une flamme étrangère.

Ce phénomène n'a plus rien de merveilleux dès qu'on en connoit la cauſe. Nous pouvons faire la même reflexion au ſujet d'une Fontaine curieuſe, qui eſt auprès de Sablé en Anjou, & qu'on apelle *la Fontaine ſans fond*, parce qu'en effet ceux qui l'ont ſondée n'y ont point trouvé de fond, & que, ſelon la tradition du Païs, pluſieurs Beſtiaux qui y ſont tombés n'ont jamais été retrouvés. Il ſort en certains tems de cette Fontaine, une quantité prodigieuſe de Poiſſons, & ſur-tout beaucoup de Brochets truités d'une eſpèce fort ſingulière, & qu'on ne connoit point dans le reſte du Païs. La terre tremble ordinairement tout autour de ce gouffre.

fre. On conjecture, & avec assez de vraisemblance, que tout le terrain des environs est comme la voute d'un Lac qui est au-dessous. L'Académie attend de plus amples instructions sur cette Fontaine.

Anatomie.

Nous ne tirerons de cette partie de l'Histoire de l'Académie que trois Observations, dont la prémière regarde *le siège de l'Ame dans le Cerveau*; la seconde, *les mauvais effets de l'usage des Corps à baleine*; la troisième, *les Noyés*.

La question du siège de l'Ame n'est pas l'objet d'une recherche vaine, mais elle est très difficile à résoudre. On convient assez généralement aujourdhui qu'elle réside dans le Cerveau; mais comme le Cerveau est composé d'un grand nombre de parties, laquelle doit-on choisir pour en faire le siège des fonctions de l'Ame? C'est ce qu'il est bien difficile de déterminer. *Descartes* l'a mis dans la Glande pinéale, & *Willis*, célèbre Anatomiste Anglois, l'a placé dans les Corps cannelés. Ni ces deux Auteurs, ni ceux qui les ont suivis, n'ont donné aucune preuve capable de nous convaincre qu'ils eussent rencontré la vérité. Ils ont deviné, conjecturé; mais ils n'ont rien prouvé, parce qu'ils n'ont effectivement rien découvert.

Personne ne s'est appliqué plus longtems, & avec plus de fruit, à cette recherche, que Mr. *de la Peyronie*. En 1709 il en avoit donné une ébauche à la Société Royale de Montpellier; mais il la présente aujourdhui à l'Académie des Sciences, avec plus d'ordre & d'étendue, dans le

le Mémoire qu'il publie ſur ce ſujet. Tout ce qu'il avance, eſt apuié de preuves, d'obſervations & de faits bien avérés. Après avoir bien établi l'état de cette queſtion délicate, & avoir pris les précautions qu'elle pouvoit exiger, il place le ſiège de l'Ame dans le *Corps calleux*, ce petit corps blanc un peu ferme & oblong, qui eſt comme détaché de la maſſe du Cerveau, & que l'on découvre quand on éloigne les deux hémiſphères l'un de l'autre, leurs faces internes étant contigues & ſimplement couchées ſur lui par leurs bords inférieurs.

Sans entrer dans le détail des faits qui ont porté Mr. *de la Peyronie* à accorder cette noble fonction au Corps calleux, nous nous contenterons de remarquer que tous ces faits concourent à établir comme une choſe conſtante, que ni les bleſſures, ni même la deſtruction entière des autres parties du Cerveau, n'influent point ſur les opérations de l'Ame, tandis que le Corps calleux ne ſauroit être affecté le moins du monde, ſans que ces opérations ne ſoient troublées, ou qu'elles ceſſent totalement.

On voit aſſez que cette méthode eſt la ſeule qu'on puiſſe employer pour décider la queſtion. C'eſt même une eſpèce de démonſtration indirecte. L'Auteur a ſur-tout fait voir par un très grand nombre d'exemples que, ſoit dans les bleſſures, ſoit dans les maladies internes, le Corps calleux ne ſauroit être vicié ou comprimé, ſans que les étourdiſſemens, l'affaiſſement des membres, la léthargie, le délire, & la ceſſation des fonctions de l'Ame ne s'enſuivent; & il y a tel de ces cas parmi ceux qu'il rapor-

te,

te, où ces fonctions étoient ſuſpendues ou rétablies alternativement & comme à volonté de la part du Chirurgien, ſelon qu'avant ou après le panſement le Corps calleux ſe trouvoit ſurchargé ou délivré de la matière étrangère qui s'amaſſoit & qui ſéjournoit ſur un des côtés de ſa ſurface. C'eſt Mr. *de la Peyronie* lui-même qui faiſoit l'opération, & qui a vu ainſi pluſieurs fois la raiſon & le ſentiment du malade s'éclipſer & reparoitre.

Nous devons à Mr. *Winslow* la connoiſſance des mauvais effets que produit l'uſage des *Corps à baleine*. Il fait voir que ces Corps, en preſſant violemment les Inteſtins de bas en haut, doivent néceſſairement comprimer l'Eſtomac, le Foie & la Rate, les pouſſer fortement contre le Diaphragme, & non ſeulement forcer ce muſcle à ſe vouter plus que ne le demande la reſpiration, mais encore retarder ou empêcher le mouvement des différentes parties néceſſaires à la reſpiration. La reſpiration gênée trouble la circulation du Sang dans le Cœur, dans les gros Vaiſſeaux qui en dépendent, dans ceux de la Tête & du Cerveau. Delà nait une eſpèce de regorgement, lequel peut produire, ſuivant les différentes diſpoſitions du Sujet, des Palpitations, des Polypes, des Maladies pulmonaires, des Maux de tête, des Vertiges, des Anévriſmes, & même quelquefois l'Apoplexie. La compreſſion de l'Eſtomac, du Foie & de la Rate, produira auſſi des accidens plus ou moins fâcheux par raport aux Nerfs, aux Glandes méſentériques, à la route du Chyle, aux Reins, à la Veſſie, & aux autres parties

contenues dans la capacité du Bas-ventre. Du Genre nerveux offensé naîtroit les Foiblesses, les Suffocations ou Vapeurs, les Tremblemens, & autres accidens de cette nature. Voilà une source de maux d'autant plus dangereuse, que l'on est moins en garde contre elle, & qu'elle tient à un desir de plaire qui l'emporte souvent sur l'amour même de la santé.

La question sur les *Noyés* est également curieuse & utile. Elle consiste à savoir en combien de tems un Homme qui se noie, peut perdre la vie. Mr. *Petit*, Bachelier en Médecine, & fils de Mr. *Petit* Médecin, dont on trouve l'Eloge dans ce Volume, a fait à cette occasion un grand nombre d'expériences sur des Animaux dont les parties de la respiration ont beaucoup de conformité avec celles qui servent à la même fonction dans l'Homme. Fondé sur ces expériences & sur un grand nombre d'Observations faites sur des Noyés, il insiste sur la nécessité qu'il y a de les secourir, lors même qu'on croit qu'il n'y a plus lieu d'espérer de pouvoir leur redonner la vie. Des faits tout récens, & qu'on ne sauroit révoquer en doute, nous apprennent qu'on en a sauvé plusieurs qui avoient été des heures entières dans l'eau.

Botanique.

On nous donne dans cet Article une Recette aisée, & qui a fort bien réussi, pour préserver les Chevaux en voyage de la Piqûre des Mouches. C'est Mr. d'*Ons-en-Bray* qui en a fait part à l'Académie. Voici de quoi elle est com-

composée, & la manière de s'en servir. Prenez des feuilles de Noyer, ou des écales de Noix, empliſſez-en un Chauderon, mettez de l'eau par-deſſus, & faites bouillir le tout pendant un bon quart-d'heure. Il faut avant que de partir & de harnacher les Chevaux, ſoit le matin, ſoit l'après-midi, les bien bouchonner avec ces feuilles ou ces écales, ou avec une Eponge trempée dans cette décoction, qu'on ne peut faire trop forte. Les Mouches qui viendront ſur ces Chevaux, y reſteront peu; & ne les piqueront pas. Il eſt du devoir de l'Homme de chercher les moyens de remédier aux maux & aux incommodités de ces pauvres Animaux, dont nous recevons de ſi grands ſervices; & c'eſt la raiſon qui nous a portés à faire connoître cette Recette.

Mécanique.

Parmi les Articles placés ſous ce Titre on trouve l'Extrait d'un Mémoire fort curieux ſur les *différentes manières dont on peut fabriquer du Papier.* Quoique ce Mémoire tienne à pluſieurs connoiſſances d'Hiſtoire Naturelle, & ſur-tout de Botanique, on l'a cependant rangé ſous la claſſe de la Mécanique & des Arts, en ce qu'il a pour but de perfectioner & d'étendre une Manufacture des plus importantes de France. C'eſt Mr. *Guettard* Médecin de la Faculté de Paris, fort verſé dans la Botanique & dans l'Hiſtoire Naturelle, qui l'a préſenté à l'Académie.

Juſqu'à préſent on s'eſt contenté de perfec-

tioner la fabrique du Papier fait avec des drapeaux ou vieux haillons de toile de Chanvre ou de Lin, que l'on nomme *Chifons*; mais il ne paroit pas qu'on ſe ſoit mis en peine de s'en procurer avec d'autres ſubſtances. Avant l'invention de notre Papier, qui n'eſt pas bien ancienne, on en faiſoit en Orient avec le Chifon de toile de Coton, & avant celui-ci les Egiptiens préparoient la ſeconde écorce d'une eſpèce de Chien-dent connu ſous le nom de *Papyrus*, dont ils tiroient du Papier, & dont le nôtre a retenu le nom. On prétend qu'on fabrique une eſpèce de Papier avec l'écorce de certains Arbres, dans quelques lieux de l'Amérique & au Japon. Les Chinois ont de tems immémorial de très beau Papier. Ils le font avec le Chanvre, le Coton, la Soie, & des écorces d'Arbre, dont la principale eſt celle de Bambou. On a reçu de la Chine par le Père *Parrenin* plus de 40 ſortes de Papier Chinois, toutes curieuſes par quelque circonſtance particulière. On y voit des feuilles d'une très grande beauté, & ſur-tout d'une grandeur à laquelle toute l'induſtrie de nos Ouvriers n'a pu encore atteindre. Le Papier de la Chine a auſſi cet avantage, qu'il eſt plus doux & plus uni que celui d'Europe.

Mr. *Guettard* a fait entrer dans le plan de ſon Ouvrage, l'examen de toutes les matières dont on a fait du Papier, ſoit en différens tems, ſoit en différens Païs, ou de celles qui leur ſont analogues, & qu'on trouve en France & dans les autres Païs de l'Europe. La filaſſe de Chanvre, ſimplement battue, lui a produit une pâte dont on a formé un Papier aſſez fin, &

qui

qui pourroit ſe perfectioner. Il en a fait avec nos Orties, avec nos Guimauves des bords de la Mer, & il ne deſeſpère pas qu'on n'en puiſſe faire avec pluſieurs autres de nos Plantes, ou de nos Arbres mêmes, ſans les réduire en filaſſe. Il a eſſaié d'en tirer du Coton, & il y a réuſſi. Il y a une eſpèce de Chenille qu'on nomme *commune*, & qui file une très grande quantité de Soie. Mr. *Guettard* a fait avec ſuccès des expériences ſur cette Soie. Le Papier, qu'elle lui a donné, a toute la force & toute la beauté qu'on pourroit deſirer; il ne lui manque qu'un peu plus de blancheur, qu'il ne ſera peut-être pas impoſſible de lui procurer par d'autres préparations. Une des utilités des recherches de Mr. *Guettard*, c'eſt qu'il nous met ſur les voies pour profiter d'une infinité de choſes qui nous paroiſſent inutiles, & dont nous ne faiſons aucun cas. Si la Nature ne travaille pas uniquement pour nous, elle nous permet du moins de tirer de ſes productions le plus d'avantage qu'il eſt poſſible.

Machines & Inventions.

Parmi les Inventions, aprouvées par l'Académie, on trouve *l'Art d'imprimer des Tableaux ou des Eſtampes colorées.* Cet Art que le Sr. *Chriſtophe le Blond* ſe propoſe d'exercer, paroit d'une grande utilité par raport aux Livres d'Anatomie, de Botanique & d'Hiſtoire Naturelle, où l'on pourra repréſenter les objets avec leurs véritables couleurs. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que tout cela s'exécute a-

vec trois Planches, & avec les trois couleurs, rouge, jaune & bleue, qui, par leur mêlange, produisent toutes les autres couleurs.

Eloges.

On trouve dans ce nouveau Volume de l'Académie, deux Eloges, l'un de Mr. *Petit*, Médecin, l'autre de Mr. le Cardinal *de Polignac*. Comme nous avons déja donné dans ce Journal (*a*) l'Eloge de ce Cardinal, tel qu'il nous avoit été communiqué, & tel qu'il avoit été lu à l'Assemblée publique de l'Académie, nous nous contenterons d'exposer en peu de mots ce qu'il y a de remarquable dans la Vie de Mr. *Petit*.

François Pourfour du Petit naquit à Paris le 24 Juin 1664, de Parens qui étoient dans le commerce, & qu'il perdit étant encore enfant. Un grand défaut de mémoire lui fit éprouver de grandes difficultés dans ses Etudes. Il succomboit par-tout où il n'y avoit que des mots & des règles à aprendre. La Logique même & la Métaphysique n'eurent pour lui aucune sorte d'attrait. Parvenu à la Physique, il se trouva dans son élément. A la vue de cette Science, toutes les facultés de son Ame s'ouvrirent pour la recevoir; son esprit saisit, sa mémoire garda tout ce qui lui fut présenté, & il se trouva tout à coup une facilité à comprendre & à retenir, dont la découverte fut sans doute la plus flatteuse qu'il ait faite de sa vie. Ce fut sur-

(*a*) Dans le *Tome* XXIX, *page* 204, *& suiv.*

sur-tout à la partie expérimentale de la Physique de *Descartes* qu'il fut redevable d'une si heureuse révolution ; car il lui falloit des expériences, des faits & du mécanisme, toute autre manière de philosopher eût été encore pour lui un langage inintelligible.

Ses études finies, il alla voyager. Il parcourut presque toutes les Provinces de France, & une grande partie de la Flandre, toujours en Physicien, observant par-tout la Nature, & recherchant avec soin le commerce des Savans qui l'avoient observée. Le raport de l'Histoire Naturelle avec la Médecine le lia par préférence avec des Médecins. Celui dont il retira le plus d'instruction fut Mr. *Blondin*, établi à la Rochelle, & qui lui conseilla de se faire Médecin.

Mr. *Petit*, déterminé à embrasser une profession qui s'accordoit si bien avec ses occupations les plus chéries, partit pour Montpellier vers la fin de 1687. Il y étudia sous Mr. *Chirac*, & ayant enfin reçu le Bonnet de Docteur, il revint à Paris en 1690, âgé de 26 ans. Deux grands Maitres donnoient alors des Leçons publiques dans le Jardin du Roi. Mr. *Duverney* y enseignoit l'Anatomie, & Mr. *de Tournefort* la Botanique ; pendant que feu Mr. *Lémery*, qui ne se distinguoit pas moins dans la Chymie, enseignoit cette Science avec un aplaudissement général dans son propre Laboratoire. Mr. *Petit* fut assidu aux Cours tant publics que particuliers de ces trois Hommes fameux, & s'aquit bientôt leur estime & leur amitié ; il disséquoit, il opéroit, & il herborisoit tour à tour

avec eux. Il s'apliqua auſſi particulierement à la Chirurgie.

Le prémier d'Avril 1693 il partit pour aller ſervir dans les Hopitaux en Flandre. La Bataille de Nerwinde & le Siège de Charleroi ſuivirent de près ſon départ. Il fut d'abord établi dans l'Hopital de Mons, d'où il paſſa à celui de Namur, & enſuite à celui de Dinant. Par-tout il donna des preuves de ſon zèle, de ſon deſintéreſſement & de ſa capacité. Après la Paix de Ryſwic il revint à Paris. Il s'étoit engagé de nouveau à ſervir dans les Hopitaux de Flandre, lorſque la ſucceſſion à la Couronne d'Eſpagne ralluma la Guerre en Europe. Il demeura à Ruremonde, à Bruxelles, & dans quelques autres Villes des Païs-bas, pendant tout le cours de cette Guerre. Après la Paix d'Utrecht en 1713, il ſe fixa à Paris, & s'y maria en 1717.

Réſolu de conſacrer deſormais tout ſon loiſir à l'étude, il tourna uniquement ſes vues & ſes deſirs vers l'Académie des Sciences. Il ſe préſenta pour y entrer en 1722; il y fut reçu, & trois ans après il y obtint la place de Penſionaire Anatomiſte, vacante par la Vétérance de Mr. *Duverney*. Ses grandes occupations & ſa vie preſque toujours ambulante ne l'avoient pas empêché de publier en 1710 trois Diſſertations en forme de Lettres, qui furent imprimées à Namur ſous le Titre de *Lettres d'un Médecin des Hopitaux du Roi à un autre Médecin de ſes amis*. Il n'en fit tirer que 200 Exemplaires, ce qui a rendu cet Ouvrage extrêmement rare. C'eſt un petit in 4°. rempli de faits, d'obſer-

d'observations, d'expériences, & qui peint parfaitement bien les occupations parmi lesquelles il a été enfanté & dont il est le fruit. On trouvera une idée de ces Lettres dans l'Eloge dont nous ne donnons que l'Extrait.

Les autres Ouvrages que Mr. *Petit* a fait imprimer avec les Mémoires de l'Académie, sont considérables & par leur objet & par leur nombre. La Physique expérimentale, l'Anatomie, la Chymie, & même un peu de Physique raisonnée & systématique, y paroissent tour à tour. Ce qu'il a fait sur l'ascension des Liqueurs dans les Tuyaux capillaires, & sur la cause des Végétations salines, est de ce dernier genre. Mais la plus grande partie des Mémoires qu'il a donnés depuis son entrée à l'Académie, roule sur la description anatomique des Yeux de l'Homme & de divers Animaux, sur les dimensions exactes & portées à une précision scrupuleuse des parties qui les composent; sur la nature, les causes & l'opération de la Cataracte, & en général sur tout ce qui concerne la mécanique de l'Oeil & la Vision.

Il n'a pas peu contribué à faire voir, que ce qu'on apelle communément la *Cataracte*, & qu'on attribuoit autrefois à une pellicule membraneuse qui se formoit dans l'Oeil, n'est presque jamais qu'une altération du Cryſtallin, un épaississement, & l'opacité qui s'ensuit. Ce que l'âge a coutume d'ôter de clarté à la vue, ne vient aussi pour l'ordinaire, à ce qu'il prétend, que du changement arrivé à cette partie qui se colore de plus en plus. C'est donc sur cette partie qu'il faut opérer, c'est le Cryſtallin qu'il

s'agit d'abattre, & non cette prétendue membrane qui n'exiſte preſque jamais. Il ne dédaigna pas de pratiquer lui-même ce qu'il enſeignoit. Il entreprit pluſieurs fois l'opération de la Cataracte, & preſque toujours avec ſuccès. Il fit imprimer des Lettres en 1729 pour répondre à Mr. *Hecquet*, qui avoit attaqué ſa théorie & ſa méthode ſur ce ſujet. Sa manière d'écrire étoit aſſez négligée, & ſans aucun agrément. Grand amateur de la Vérité, il ſe contentoit de raporter les faits tels qu'ils étoient, toujours avec beaucoup de fidélité & de candeur. Le 3 Juin 1741 il tomba malade d'une Hernie qu'il avoit depuis longtems. Le huitième jour de ſa maladie on lui fit une opération qu'il ſoufrit avec une conſtance peu commune. Le 18 du même Mois il mourut avec de grands ſentimens de religion & de piété. De quatre Enfans mâles qu'il avoit eus de ſon mariage, il ne reſte que l'ainé, qui a déja donné des preuves non équivoques de ſon habileté.

ARTICLE XIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

D'OXFORD.

AN Introduction to Moral Philoſophy, &c. C'eſt-à-dire: *Introduction à la Philoſophie Morale. Par* Edward Bentham, *Bathelier en Théologie & Membre du Collège d'Oriel à Oxford. In* 8. On ne trouve dans cet Eſſai que les prémiers Principes de la Morale.

Morale. Il y règne plus d'ordre que de netteté. Les matières n'y ſont guère qu'éfleurées ; & en voulant être concis ſouvent l'Auteur devient obſcur. A la fin de ce Livre ſe trouvent deux Tables très utiles. On indique dans la prémière des morceaux de divers Auteurs, & ſur-tout de divers Sermonaires Anglois, qui ont traité plus à fonds les matières dont il eſt queſtion dans cet Eſſai ; & la ſeconde contient une liſte des principaux Ouvrages de Morale & de Droit Naturel, qui ont été publiés juſqu'ici.

DE LONDRES.

On vient de réimprimer un Livre, qui ne ſauroit devenir trop commun. C'eſt le *Télémaque*. Mr. *Durand*, Miniſtre de la Savoye & Membre de la Société Royale, a eu ſoin de cette Edition. „ Elle „ a, dit-il dans un Avertiſſement, divers avanta- „ ges ſur toutes celles, qui ont paru juſqu'à pré- „ ſent. Outre qu'elle eſt très correcte, on y a joint „ l'*Eloge Hiſtorique* de l'Auteur, qui étoit de ma „ façon, mais après l'avoir revu & corrigé ; les „ *Imitations Greques* qui apartiennent en grande „ partie à feu Mr. *Albert Fabricius* ; les *Imitations* „ ou *Alluſions Latines*, que j'avois fournies pour ma „ quote part ; de nouvelles Imitations *Greques* & „ *Latines* qui n'avoient point encore paru, & ſur- „ tout quelques-unes des *Anciens Tragiques*, qui „ ne ſont pas les moins agréables : & pour ce qui „ eſt du XV Livre, qui ne contient proprement „ que le *Philoctète* de *Sophocle*, on ne s'eſt pas con- „ tenté de renvoyer à l'Original, en indiquant le „ N°. du vers imité, comme ſi notre Eſprit ſe re- „ paiſſoit de chifres ; on a mis au bas des pages „ les endroits mêmes les plus beaux & les plus fra- „ pans de cette Pièce, mais en Latin, pour s'ac-

„ com-

„ commoder à la portée d'un grand nombre de „ Lecteurs". Cette Edition, qui eſt *in* 8, méritoit que les Libraires euſſent mieux répondu aux ſoins du ſavant Editeur, en ſe ſervant de plus beau papier & de caractères plus diſtincts.

Ces avantages extérieurs, qui préviennent ſi fort le commun des Lecteurs, ne manquent pas à un nouvel Ouvrage intitulé: *Les Voyages & les Expéditions de Pirrhus Roi d'Epire. Par* J. Gautier, *in* 8. Il eſt diviſé en ſix Livres. Androclion, *Gouverneur de Pirrhus, aprend dans le prémier à ſon Elève l'Hiſtoire des Guerres de* Philippe *de Macédoine & d'*Aléxandre *ſon fils contre les Grecs & les Perſes*, & les prémières expéditions des *Princes qui partagèrent entre eux les conquêtes d'*Aléxandre *le Grand. Dans le ſecond* Cinéas, *Prémier Miniſtre & confident de Pirrhus, lui aprend ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable dans la Perſe & dans la Grèce avant la naiſſance d'*Aléxandre *le Grand. On parle dans le troiſième de la bataille d'Ipſus, du Voyage de Pirrhus en Egipte, de ſon retour en Epire, des Loix, des Réglemens & des Etabliſſemens qu'il y fit, & des Coutumes qu'il trouva le moyen d'y introduire.* Cinéas *donne à Pirrhus, dans le quatrième Livre, une idée de l'Hiſtoire Romaine. Dans le cinquième, Pirrhus fait la Guerre aux Romains, & remporte ſur eux deux Victoires. On y trouve auſſi un abrégé de l'Hiſtoire & de la Philoſophie des Anciens*, que *Cinéas* & *Fabricius* font en préſence du Roi. *Le commencement du ſixième Livre contient un abrégé de la Tactique Militaire des Anciens, & l'Hiſtoire de la Sicile & des Carthaginois.* On y *parle* enſuite *des conquêtes de Pirrhus en Sicile, ... de ſa défaite en Italie, de ſon retour en Epire, de ſon entrepriſe contre Argos & de ſa mort.* On voit par cette idée qu'on nous donne de ce Livre dans la Préface, que s'il le cède aux

Avan-

Avantures de Télémaque & aux *Voyages de Cirus*, ce n'eſt pas du côté de la variété & de l'abondance des ſujets ; & le morceau ſuivant que nous tirons du Portrait que l'Auteur fait de ſon Héros, ſuffira pour juger de ſon ſtile. *Si Pirrhus venoit aiſément à bout de gagner des Provinces & des Royaumes, il n'avoit pas l'art de les conſerver. Ce qu'il avoit aquis par ſes grands exploits, il le perdoit par ſes vaines eſpérances, & l'envie qu'il avoit de courir après ce qu'il n'avoit pas, l'empêchoit ſouvent de conſerver ce qu'il avoit. C'étoit un homme qui avoit le Dé heureux, mais qui câſoit mal* (*a*).

The Roman Hiſtory, &c. C'eſt-à-dire : *L'Hiſtoire Romaine depuis la fondation de Rome, juſqu'à la ruine de la République, avec des Cartes & d'autres figures en taille douce : Tom. II. Par Mr.* Hooke. *In* 4. Le prémier Volume de cette Hiſtoire parut en 1738. L'Auteur ne ſe propoſoit d'abord que de faire un Abrégé de la volumineuſe Hiſtoire des Pères *Catrou* & *Rouillé*, en faiſant en même tems uſage des *Révolutions Romaines* de l'Abbé *Vertot*. Les harangues qu'il trouva dans l'un & dans l'autre de ces Ouvrages lui déplurent ; les Romains y parlent trop à la Françoiſe. Il continua cependant ; mais après avoir pouſſé ſon Hiſtoire juſqu'à la Guerre de *Mithridate*, une curioſité fatale, ou plutôt trop tardive, engagea notre Auteur à comparer les Hiſtoriens qu'il avoit pris pour ſes Guides avec ceux qui auroient dû être les leurs. Il ne put conſulter les Auteurs anciens, ſans être frapé des libertés que les modernes s'étoient données ; & dès lors il ſe ſeroit déterminé à recommencer tout de nouveau, ſi la difficulté de l'entrepriſe, ou peut-être un reſte de tendreſſe pour ſon Ouvrage, ſi naturelle à un Auteur

(*a*) Pag. 550.

teur, ne l'avoient retenu. Il ſe contenta de le retoucher; & ce fut là le prémier Volume de ſon Hiſtoire. Les ſuffrages des Savans engagèrent Mr. *Hooke* à la continuer; mais quoique dans ce tems-là l'Hiſtoire Romaine de Mr. *Rollin* parût, & que notre Auteur ſe fût convaincu par lui-même de la fidélité & de l'exactitude de l'Hiſtorien François, l'Ouvrage de ce dernier lui fut de peu d'uſage. Réſolu de recourir conſtamment aux ſources, Mr. *Hooke* ne put plus travailler que lentement, & ce n'a pas trop été de ſept ans pour pouſſer, dans ce nouveau Volume, l'Hiſtoire Romaine depuis l'an de Rome 489 juſqu'à l'an 632. Il nous en deſtine un troiſième, qui nous conduira juſqu'à la bataille d'Actium, dernière Epoque de la République Romaine. Le Volume que nous annonçons actuellement comprend les trois Guerres *Puniques*, les deux *Illyriques*, l'*Aſiatique*, les deux *Macédoniennes*, les troubles & la mort des deux *Graeques*. Si l'exactitude dans les détails, le jugement dans la diſcuſſion des Faits, une noble ſimplicité dans le ſtile peuvent rendre un Auteur & ſur-tout un Hiſtorien eſtimable, nous croyons ne nous pas tromper dans le jugement avantageux que nous faiſons de celui-ci. Nous avons lu ſes Notes avec un véritable plaiſir. Il y défend avec autant de liberté que de force des ſentimens, qui pourront paroître ſinguliers, & la Raiſon chez lui l'emporte ſur l'autorité des *Gordons* (*a*), des *Folards*, & des *Rollins*. Rien de plus ingénieux & de plus juſte que ſon Parallèle d'*Annibal* & de *Scipion*, ſes Réflexions ſur la bataille de Cannes & ſur la prétendue inaction du Vainqueur, & ſon Apologie

(*a*) Auteur de Diſcours très eſtimés ſur *Tacite* & ſur *Salluſte*. Voyez *Bibl. Raiſ.* Tom. VIII. Part. II. p. 345. Tom. XXVIII. Part. II. pag. 374, &c. T. XXIX. P. I. p. 86.

pologie du prémier des *Gracques*. Mr. *Hooke* rabat beaucoup, & ce n'eſt pas là peut-être la moindre preuve de ſon jugement, du mérite des Héros de l'ancienne Rome. *Je ne ſaurois*, dit-il, *en examinant les actions des* Scipions, *des* Marcellus, &c. *& d'autres illuſtres de ce genre, me former de leurs vertus ces hautes idées que leurs Panégiriſtes tant anciens que modernes voudroient nous en donner* (*a*).

Après tout, il y a eu de Grands-hommes dans toutes les Nations; & ſi quelques-unes paroiſſent avoir à cet égard de l'avantage ſur les autres, ce ſont, ſi je ne me trompe, celles qui ont eu le plus de ſoin de conſerver la mémoire de leurs illuſtres Compatriotes. C'eſt dans la vue de rendre un ſi juſte devoir aux Perſonnes, qui ſe ſont diſtinguées en Angleterre, que l'on publie ici *Biographia Britannica*, &c. C'eſt-à-dire: *Biographie Britannique, ou les Vies des Hommes illuſtres, qui ont vécu dans la Grande-Bretagne & en Irlande, depuis les tems les plus anciens juſqu'aux nôtres. In folio.* Les Auteurs apprécient dans leur Projet le mérite des Recueils de Biographie de *Leland*, de *Bale*, de *Pits*, de *Wood* (ou *Du Bois*), de *Fuller*, de *Godwin*, de *Wheare*, & de *Nicholſon*. On trouve à chacun des défauts particuliers, & un défaut général à tous, c'eſt qu'ils n'ont pas aſſez conſulté les Hiſtoriens étrangers & en particulier les François. Nos Auteurs ne ſe ſont déterminés qu'après pluſieurs années de travail à publier leur Ouvrage. Il conſiſtera en deux Volumes *in folio*, & on en publie toutes les ſemaines trois feuilles pour ſix ſous. Il y en a déja environ une trentaine. Les Articles que nous avons vus nous ont paru compoſés avec beaucoup d'exactitude, &, ce qui eſt encore plus eſtimable, avec une grande

(*a*) *Rom. Hiſt.* pag. 385.

grande impartialité. Les Recherches où nos Auteurs ſe ſont engagés, dans les Articles de quelques Rois Saxons, nous paroiſſent très propres à répandre du jour ſur le période de l'Hiſtoire Angloiſe, qui en avoit le plus de beſoin.

L'Editeur du Traité de *Plutarque*, que nous annonçames dans la Partie précédente (*a*), a fait un ſaut aſſez rapide des Antiquités de l'Egipte à celles de ſa Nation, en publiant *An Enquiry*, &c. c'eſt-à-dire: *Recherches ſur l'origine de la Conſtitution Angloiſe, ou Eſſai Hiſtorique ſur le Gouvernement Anglo-Saxon en Allemagne & en Angleterre. Par* Samuel Squire *Maitre aux Arts & Archidiacre de Bath. In* 8. Le but de notre Auteur a été de démêler, dans les coutumes des anciens Germains & des Saxons en particulier, la prémière origine de celles qui s'introduiſirent en Angleterre avec ces derniers. Il nous fait eſpérer qu'il pourroit bien examiner dans la ſuite quelles altérations & quelles innovations ſuivirent l'invaſion des Normans, quels changemens la Conſtitution de l'Angleterre ſouffrit enſuite, & enfin par quels dégrés elle eſt parvenue au point de perfection où nous la voyons actuellement.

The Campaigns, &c. c'eſt-à-dire: *Les Campagnes du Roi Guillaume & de la Reine Anne depuis* 1689 *juſqu'en* 1712, *avec un nouveau Syſtême de Diſcipline Militaire pour un Bataillon en action, & l'exercice le plus important de la Cavalerie. Par feu Mr.* Kane, *Gouverneur de Minorque & Brigadier Général. In* 8. Pour peu que cet Ouvrage ſoit bon, il doit le paroitre beaucoup dans les circonſtances préſentes.

Voici un nouveau *Recueil de Voyages*, dont nous ſom-

(*a*) Pag. 224.

ſommes redevables à l'infatigable Libraire, qui a acheté la Bibliothèque du Comte d'*Oxford*. Il conſiſte en deux gros Volumes *in folio*, & renferme pluſieurs Ecrits qui n'avoient pas encore paru, ou qu'on n'avoit fait qu'abréger, & diverſes Rélations d'Auteurs de différentes Nations, dont on a traduit les Voyages. On les a rangés ſuivant l'ordre des Païs, où ils ont été faits. Ces Rélations ſont précédées d'Introductions hiſtoriques, ou plutôt d'Eloges pompeux; & au bas des pages ſe trouvent des Notes, où l'on marque la découverte des divers Païs, & où l'on donne un abrégé de leur Hiſtoire, de leur Gouvernement, *&c.* Nous ſerions trop longs, ſi nous entreprenions de donner ici une liſte des Pièces qui entrent dans ce Recueil. Contentons-nous de dire qu'elles n'ont pas toutes le même prix; mais ce défaut eſt ſi commun aux Collections de ce genre, que ce n'eſt preſque plus la peine d'en avertir le Public.

Deſcription of the Eaſt, &c. c'eſt-à-dire: *Deſcription du Levant, ſecond Volume, contenant des Obſervations faites à la Terre Sainte, en Syrie, en Méſopotamie, en Cipre, en Candie, aux Iles de la Grèce, dans l'Aſie Mineure, en Thrace, en Grèce*, &c. *avec plus de cent figures en taille douce. Par* R. Pocock, *Docteur en Droit & Membre de la Société Royale. In folio.* Le prémier Volume de cet excellent Ouvrage, qui contient une Deſcription & ſur-tout des Recherches curieuſes ſur les Antiquités de l'Egipte, parut il y a deux ans.

Après l'idée qu'on a donnée dans ce Journal (*a*) de l'Ouvrage ſuivant, on ſera bien aiſe qu'il ſoit traduit en une Langue plus commune que ne l'eſt celle de l'Original. *A Deſcription of Greenland*, &c. c'eſt-

(*a*) Tome XXXI. Part. I. Art. II.

c'eſt-à-dire: *Deſcription du Groenlande, où l'on traite de l'Hiſtoire Naturelle, de la Situation, des Bornes*, &c. *du Païs; de l'origine & des progrès des anciennes Colonies Norvégiennes; des Habitans anciens & modernes, de leur Génie & de leur maniere de vivre. Avec une nouvelle Carte Géographique, & diverſes figures en taille douce*, &c. *Par* Hans Egede, *Miſſionaire dans ce Païs pendant vingt-cinq ans. Ouvrage traduit du Danois. In* 8.

On vient de publier *Philemon to Hydaſpes*, c'eſt-à-dire: *Diſcours de Philémon à Hydaſpe, où il fait le récit d'une cinquième Converſation avec Hortenſius, ſur le ſujet de la fauſſe Religion. On y développe l'origine & les progrès des Rites des Sacrifices dans l'Antiquité. In* 8 (*a*).

L'Auteur, qui a entrepris de travailler à la maniere de Mr. *Locke* ſur les Epitres du Nouveau Teſtament, nous a donné depuis peu, *A Paraphraſe*, &c. c'eſt-à-dire: *Paraphraſe & Notes ſur la ſeconde Epitre de St. Pierre, & ſur l'Epitre Catholique de St. Jude, ſelon la méthode de Mr.* Locke, *par l'Auteur des Paraphraſes des Epitres de St. Paul à Philémon, aux Theſſaloniciens, à Timothée & à Tite, de celle de St. Jaques, & de la premiere de St. Pierre. In* 4 (*b*).

Eſſai ſur l'Euchariſtie, où l'on s'attache à faire voir la nature & le but de ce Sacrement; la néceſſité d'y participer fréquemment; les diſpoſitions avec leſquelles il faut s'en approcher, & les avantages qui en émanent. A quoi l'on a ajouté, par voie de Supplément, des Prieres & des Actions de Graces convenables au ſujet. In 12. Ce titre indique l'ordre que l'on a ſuivi. L'Auteur, qui ne ſe nomme point, mais

(*a*) Voyez *Bib. Raiſ.* Tom. XXXI, pag. 481, 482.
(*b*) Ibid. Tom. VI, pag. 473.

mois qui se dit un Laïque & qui paroît avoir beaucoup lu, remarque dans sa Préface que *la plupart des Traités Français sur l'Eucharistie ont ces deux défauts; c'est qu'ils s'étendent trop sur les devoirs généraux du* Christianisme, *& qu'ils le font trop peu sur ceux qui ont un rapport plus immédiat avec la Sainte Cène.* C'est *pour suppléer à ces défauts* que notre Auteur a composé ce petit Ouvrage, à la correction duquel les secours de Mr. *Majendie*, Ministre de la Savoye & Chapelain de Mylord *Granthams*, lui ont été d'une grande utilité. Cet Essai nous paroît une excellente préparation à la Communion. On a su y tenir un sage milieu entre les écueils de la Superstition & ceux de l'Indifférence. On n'y trouve ni ces subtilités chimériques de quelques Scholastiques; ni ces transports fougueux de quelques Fanatiques; ni ces décisions inhumaines de quelques Casuistes. Plus notre Culte devient éclairé, plus aussi il devient simple, & digne d'Etres raisonnables dont l'Amour est le grand devoir.

Remarks on several occasional Reflections, &c. c'est-à-dire: *Remarques sur diverses Réflexions occasionelles, en réponse aux Docteurs* Stebbing *&* Sykes, *pour expliquer & pour justifier les deux Dissertations qui se trouvent dans la* Mission Divine, *sur l'ordre que reçut Abraham de sacrifier son Fils, & sur la nature de la Théocratie Judaïque, attaquées par ces savans Ecrivains. Seconde & dernière Partie. Par Mr.* Warburton. *In* 8. Mr. *Warburton* prétend que le Sacrifice d'*Abraham* fut pour lui une représentation typique de celui du fils de Dieu, à laquelle *Jésus-Christ* (*a*) & *St. Paul* (*b*) font allusion; & que la Théocracie de Dieu sur l'ancien Peuple

(*a*) Evang. selon *St. Jean*, Chap. VIII, 56.
(*b*) Epit. aux *Hebr.* Chap. XI, 17—19.

Peuple ſe manifeſtoit par une Diſpenſation extraordinaire de ſa Providence, non ſeulement ſur l'Etat en général, mais encore ſur chacun des Particuliers: & c'eſt à défendre ces deux Aſſertions, dont la prémière avoit été attaquée par le Dr. *Stebbing*, & l'autre par le Dr. *Sykes* (*a*), qu'il a deſtiné ce dernier Ouvrage.

Il venoit quelque tems auparavant de publier une nouvelle Edition de l'*Eſſai ſur l'Homme de Mr.* Pope. On y trouve quelques Vers qui n'avoient pas encore paru, des Notes où l'Editeur éclaircit ou confirme les ſentimens de ſon illuſtre Ami; & un Frontiſpice tiré d'un Deſſein de Mr. *Pope* lui-même. Rien de plus ingénieux que ce Deſſein. On y voit divers monumens que le tems a preſque détruits; la ſtatue d'un Héros, avec cette Inſcription, *Viro Immortali*, dont la moitié du Corps eſt tombée; les reſtes d'un Cirque ſur lequel on lit encore *Roma æterna*; la Baſe & une petite partie d'une Colonne avec ces mots, *Capitoli immobile Saxum*; une Piramide Egiptienne dont le ſommet a été abattu, & qu'une toile d'Araignée joint à un Arbre; un Tombeau où l'on a gravé, *Sic tranſit gloria Mundi*; un Philoſophe, (car on croit le reconnoitre à ſa barbe & à je ne ſai quel air rêveur), aſſis auprès d'un Etang bourbeux, d'où il a tiré un peu d'eau qui lui ſert à former de ces boules légères, que les Enfans font & que le vent emporte. Ces Vers ſervent d'Inſcription générale:

Here in the rich, the honour'd, fam'd and great,
See the falſe ſcale of Happineſs complete (*b*).

L'E-

(*a*) *Bib. Raiſ.* Tom. XXXII, pag. 475.

(*b*) *Eſſay on Man*, Epiſt. IV, 287. La Traduction de Mr. *Du Reſnel* eſt ici extrêmement foible.

Voi-

L'Editeur du *Recueil des vieilles Pièces de Théatre* (*a*) vient d'en publier un XI & un XII Volume. On a représenté avec beaucoup de succès cet hiver, une Tragédie nouvelle, intitulée *Tancrède & Sigismonde*, que Mr. *Thompson*, Auteur de divers Ouvrages, & entre autres d'un charmant Poème sur les Saisons, a composée. Le sujet de sa nouvelle Pièce se trouve dans *Gilblas* (*b*). On conçoit sans peine que ce sujet, traité par un homme de gout, doit lui avoir fourni des situations infiniment intéressantes; & on est fort porté de lui pardonner en leur faveur quelque défaut de vraisemblance. Il nous paroît cependant que le caractère du Chancelier, déja odieux dans l'Histoire Françoise, le devient encore davantage dans la Tragédie Angloise; & le stile de cette Pièce est un peu diffus, & peut-être dur.

Tandis que des Ecrivains de divers Partis exercent leur plume vénale ou satirique au sujet du feu Comte d'*Oxford*, il s'est élevé une dispute fort vive sur les causes de sa mort. Le Livre suivant y a donné lieu: *A Narrative*, &c. c'est-à-dire. *Rélation de la dernière maladie du Comte d'*Oxford, *depuis le mois de Mai* 1744, *jusqu'au* 18 *de Mars suivant, jour de sa mort. Par* Jean Ranby, *Prémier Chirurgien de S. M. & Membre de la Société Royale. In* 8. Mr. *Ranby* insinue que quelques-uns des Médecins du Comte se trompèrent, en attribuant son mal à un vice des Reins, au-lieu qu'il étoit produit par des Pierres logées dans la Vessie; & que les Spécifiques qu'on lui donna contre la Pier-

re,

Vois-y l'homme d'Etat, & le riche & le grand,
Et les Guerriers fameux séduits par l'apparence,
De ces fragiles biens pleurer l'insuffisance. vs. 502.

(*a*) *Bib. Raif.* Tom. XXXIII, pag. 235.
(*b*) Tom. II, pag. 30.

re, augmentèrent les autres Symptomes & purent avancer sa mort. Cet Ecrit ne pouvoit guère demeurer sans réponse; aussi n'y en a-t-il pas déja moins de trois. Elles s'accordent toutes à fronder l'Ecrit du Chirurgien; mais dans les unes les Médecins n'y sont pas mieux traités que lui; & dans la dernière, qui est la plus modérée, en avouant que ces Mrs. n'ont pas deviné la cause du mal, on prétend que leur Jugement étoit très naturel, & leur erreur presque nécessaire.

Les dernières feuilles du *Dictionaire de Médecine du Dr.* James viennent de paroître. Ce Recueil seroit plus utile, quoique moins vaste & moins cher, si l'on s'y étoit moins proposé de copier des passages de divers Auteurs, que d'examiner & d'apprécier avec soin leurs opinions & leurs expériences.

Le Chevalier *Hans Sloane*, qui depuis quelque tems a abandonné & la pratique & le séjour de la Ville de Londres, a voulu encore contribuer à l'utilité publique, en publiant le secret d'un *Remède fort efficace dans les Inflammations, dans les Foiblesses & dans d'autres maladies des yeux.* Son Ecrit est *in* 8. Voici sa Recepte. *Prenez une once de Tutie préparée; deux scrupules de Pierre Hématite; douze grains du meilleur Aloé, & quatre de poudre de Perles. Mettez tous ces ingrédiens dans un Mortier de Marbre ou de Porphire, & broyez-les exactement avec un Pilon de la même Pierre, en y mêlant assez de graisse de Vipère, pour en faire un Liniment, dont on se servira une ou deux fois par jour, en en faisant entrer une petite quantité dans l'œil malade par le moyen d'un pinceau fin.* Sans prétendre contester les vertus de ce Remède, qu'il nous soit permis de remarquer que les évacuations abondantes par le moyen de Saignées, de Véficatoires, de Ventouses, &c. dont Mr. *Sloane* accompagnoit l'usage de son Spécifique,

ne

le doivent pas avoir peu contribué à ſes ſuccès.

Il y a ſeptante-huit ans que Mr. *Hook* publia ſa *Micrographie, ou Deſcription des petits Corps par le moyen des Microſcopes.* Cet Ouvrage, dont les Planches faiſoient le principal mérite, eſt devenu extrêmement rare. Les Amateurs de la Nature recevront donc avec plaiſir le préſent qu'on vient de leur faire, ſous le titre de *Micrographia reſtaurata*, &c. c'eſt-à-dire: *La Micrographie renouvellée, ou les Planches du Dr.* Hook, *ſur le Microſcope, rendues au Public & pleinement expliquées; avec des Découvertes & des Obſervations curieuſes & utiles. In folio.* Le ſtile diffus étoit un peu à la mode du tems du Dr. *Hook*; ſon Ouvrage n'avoit pas aſſez d'ordre; & l'on admettoit autrefois diverſes opinions, dont on a depuis ſenti l'abus. Auſſi Mr. *Baker* a ſubſtitué de nouvelles explications courtes & diſtinctes à celles du prémier Auteur; & il y a ajouté un grand nombre de nouvelles Découvertes. Nous lui devions déja un *Traité ſur le Microſcope*, & des *Recherches ſur les Polipes.*

Parmi le grand nombre de Traités que nous avons ſur les prémiers Elémens de l'Algèbre, il n'y en a peut-être point qui n'ait des défauts eſſentiels. Un des plus conſidérables & des plus communs, c'eſt qu'on n'y aprofondit pas aſſez les fondemens des Règles que l'on y donne. Ne dites pas qu'un Commençant ne ſauroit comprendre des raiſonnemens un peu abſtraits. Dès l'enfance notre Eſprit veut être convaincu, & il s'accommode moins de déciſions & d'opérations qui lui paroiſſent arbitraires, que de Preuves qui l'éclairent. Quoiqu'il en ſoit, ceux qui voudront être traités en Etres raiſonnables trouveront leur compte dans le Livre ſuivant: *A Treatiſe of Algebra*, &c. c'eſt-à-dire: *Traité d'Algèbre, où l'on démontre clairement & parfaitement*

tement les Principes fondamentaux, & où on les applique à la ſolution d'un grand nombre de Problèmes. On y a ajouté la conſtruction de pluſieurs Problèmes de Géométrie, & la manière de les réſoudre en nombres. Par Thomas Simpſon. *In* 8. *Pour faire de bons Elémens*, dit quelque part un excellent Juge (*a*), *il faudroit ſavoir beaucoup plus que le Livre ne contiendra.* Si cela eſt, les Ouvrages que Mr. *Simpſon* a déja donnés ſur les parties les plus relevées des Mathématiques (*b*), doivent nous donner une idée avantageuſe de ce Traité auquel il a bien voulu s'abaiſſer.

Extrait d'une autre Lettre de Londres.

On compte de voir paroître ici dans peu une nouvelle Traduction Italienne, *inverſi ſciolti*, de l'Art Poétique d'*Horace*, par Mr. *Nenci*, Florentin, & Membre de diverſes Académies d'Italie. La Traduction de *Louis Dolce* a de grands défauts. Ce n'eſt ni une Traduction proprement ainſi nommée, ni une Paraphraſe exacte, ni même une Imitation judicieuſe. Le prétendu Traducteur ſaute ſouvent le plus difficile & le plus beau de ſon Auteur: en plus d'un endroit il interprête mal ſa penſée: il n'eſt pas exemt de fautes contre les bonnes règles de la Verſification, & il peche même quelquefois contre la pureté de la Langue; quoiqu'au reſte on puiſſe dire que ſa Traduction eſt belle, à la voir pour une prémière fois, ſans la conſidérer de bien près, & ſans la comparer avec l'Original. *Egli, a ben vero che tutta*

(*a*) *Fontenelle*, Eloge du *P. Reyneau*.

(*b*) Nous avons de lui un *Traité ſur les Annuités & ſur les Rentes à vie*; un autre *ſur les Fluxions*; & des *Eſſais où l'on explique les Problèmes les plus difficiles des deux prémiers Livres des Principes de* Newton.

tutte insieme apparisce bella, ma però veduta una volta sola, da lontano, e senza l'Originale. Ce sont les propres termes du nouveau Traducteur dans son Epitre dédicatoire à S. A. R. Mgr. le Prince de *Galles*, à qui il a eu l'honneur de présenter son Ouvrage en Manuscrit. Mr. *Nenci* avoit vu une autre Traduction exempte de tous les défauts qu'on peut reprocher à celle de *Dolce*. On en parle comme de l'Ouvrage d'une Dame de ce Païs, non moins distinguée par son mérite & par son savoir que par son illustre naissance, & comme d'un Chef-d'œuvre en son genre. Mais cette Traduction est en Prose. Mr. *Nenci* regrettoit qu'il n'y en eût pas une semblable en Vers; & c'est ce qui l'a déterminé à entreprendre la sienne. Il a cru obliger par-là tous ceux qui aiment *Horace* & la Poésie Italienne, & faire sa Cour au Prince de *Galles*, à qui il rapelle adroitement dans son Epitre dédicatoire, l'éloge que lui a donné depuis longtems l'illustre Marquis *Scipion Maffei*, en lui dédiant sa Traduction du prémier Livre de l'Iliade: *I nostri Poeti più rinomati ritien molto vivamente nella memoria.* Toutes ces circonstances font préjuger que Mr. *Nenci* n'aura pas travaillé son nouvel Ouvrage avec moins de soin que la Traduction qu'il fit il y a quelques années, étant alors à Paris, du prémier Chant de la Henriade. On peut se souvenir de ce qu'en dirent les Journaux de ce tems-là; & d'une Lettre de Mr. *de Voltaire* que les mêmes Journaux rendirent publique, dans laquelle il alloit jusqu'à dire que son Traducteur l'avoit *embelli*. Il ne manqueroit plus à Mr. *Nenci* qu'un pareil compliment de la part d'*Horace*. On jugera à quel point il le mériteroit, quand l'Ouvrage sera publié. Nous nous contenterons cependant d'en donner ici deux petits échantillons. Nous prendrons le prémier d'un de ces endroits où tout

eſt ſi meſuré, & ſi bien meſuré dans l'Original, qu'il eſt également néceſſaire & difficile de le rendre avec une ſcrupuleuſe exactitude. *Horace* a dit en deux Vers:

Aut prodeſſe volunt, aut delectare Poetæ;
Aut ſimul & jucunda & idonea dicere vitæ.

Mr. *Nenci* dit en deux Vers auſſi:

I Poeti o iſtruire, o placer bramano,
O in un dir coſe grate, e al viver' utili.

Le ſecond exemple ſera tiré d'un des endroits où la Traduction eſt un peu plus libre, ſans s'écarter pourtant de la penſée ni du ſtile de l'Original. *Horace* a dit:

Naturâ fieret laudabile carmen, an arte,
Quæſitum eſt. Ego nec ſtudium ſine divite venâ,
Nec rude quid proſit video ingenium. Alterius ſic
Altera poſcit opem res, & conjurat amice.

Voici la Traduction:

E'in controverſia dopo lungo tempo
Se naſca da Natura, ovver dall' Arte
La buona Poeſia: Cert' i' non veggio
Che vaglia l'Arte ſenza la Natura,
Che vaglia la Natura ſenza l'Arte:
Cotanto l'una chiede ajuto all' altra,
Cotanto importa che operino inſieme.

Cet Ouvrage, au reſte, eſt précédé de la Vie d'*Horace*, traduite avec ſoin du Latin de *Suétone*, & le tout accompagné de Notes.

A M-

AMSTERDAM.

WETSTEIN vient d'achever deux Ouvrages d'importance pour lesquels les amateurs des Belles-Lettres ont témoigné depuis longtems beaucoup d'empreſſement & d'impatience. L'un eſt imprimé *in Folio* en II Volumes, & l'autre *in Quarto* en IV Volumes. Voici le Titre du Prémier.

ΔΙΟΔΩΡΟΥ ΤΟΥ ΣΙΚΕΛΙΩΤΟΥ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗΣ ΙΣΤΟΡΙΚΗΣ ΤΑ ΣΩΖΟΜΕΝΑ. DIODORI SICULI *Bibliothecæ Hiſtoricæ Libri qui ſuperſunt, interprete* Laurentio Rhodomano *ad fidem MSS. recenſuit* PETRUS WESSELINGIUS, *atque Henr. Stephani, Laur. Rhodomani, Fulvii Urſini, Henr. Valeſii, Jacobi Palmerii & ſuas adnotationes cum Indicibus locupletiſſimis, adjecit.* Le Titre du ſecond eſt.

P. VIRGILII MARONIS OPERA *cum integris & emendatioribus Commentariis Servii, Philargyri, Pierii. Accedunt Fulvii Urſini, Georgii Fabricii, Franciſci Nansii, Joh. Muſonii, Tanaquilli Fabri, & aliorum ac præcipue* NICOLAI HEINSII *Notæ nunc primum editæ: quibus & ſuas in omnes Opus Animadverſiones & Variantes in Servium Lectiones addidit* Petrus Burmannus, *poſt cujus obitum interruptam Editionis curam ſuſcepit & adornavit* Petrus Burmannus Junior. *Cum Indicibus abſolutiſſimis & figuris elegantiſſimis.*

Ces Ouvrages déja excellens & recommandables par eux-mêmes, le deviennent encore infiniment davantage par le nom qu'ils portent de leurs fameux Commentateurs, & par la manière dont ils ſont dirigés. Ajoutez à cela que le Libraire n'a épargné ni ſoin ni dépences pour la correction & pour l'exécution, qui eſt également magnifique dans tous les deux. Pour ſatisfaire la curioſité des Amateurs, pour qui ces ſortes de productions ne ſauroient être ac-

com-

compagnées de trop de ſplendeur & de magnificence, on a eu ſoin de faire tirer un petit nombre d'Exemplaires de l'un & de l'autre ſur du Papier royal. Rien n'eſt certainement plus beau dans une Bibliothèque, que de voir règner le bon gout avec le brillant.

Weſtſtein a donné depuis peu le Tome XIme de l'Hiſtoire Romaine de Mr. *Rollin*, continuée par Mr. *Crévier*. Il publie auſſi actuellement une nouvelle Edition très bien imprimée des *Conſidérations ſur les cauſes de la grandeur des Romains & de leur décadence*, *in* 8. petit Ouvrage, mais où il y a beaucoup à aprendre, ſur-tout pour ceux qui ſont dans l'adminiſtration des Affaires de Politique. L'Auteur, quoiqu'anonime, eſt cependant très connu, & auſſi diſtingué par ſa charge que par ſon ſavoir.

Outre divers autres Ouvrages, dont on fera part au Public en ſon tems, le même Libraire eſt occupé maintenant à en achever & perfectionner encore un autre, qui pendant pluſieurs années lui a coûté bien des fraix & des ſoins : ce ſont les Commentaires commencés par Meſſieurs *Schlegel* & *Haverkamp*, ſur les Médailles des XII prémiers Empereurs Romains gravées par le fameux *Morel*, & continués après la mort du dernier Commentateur, par le ſavant Abbé *Gori* de Florence. Cet Ouvrage ſera enrichi d'une Deſcription nouvelle, exacte, & très ſavante de la *Colonne Trajane*, faite par ce dernier ſur des Planches que le même *Morel* en a gravées de nouveau avec une préciſion & une délicateſſe ſurprenantes. Le tout formera III Volumes *in folio*, ſavoir un Volume des Planches, & deux des Commentaires.

Pierre Mortier imprime actuellement l'année 1741 *de l'Hiſtoire & des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *in* 12. & il ne manquera pas d'imprimer les Volumes ſuivans à meſure qu'ils paroîtront à Paris.

Il

Il seroit superflu de s'étendre sur l'utilité de cet immense Recueil, de savans Hommes de toutes les Nations l'ont déja fait, sans avoir été contredits de personne; mais le grand débit qu'a eu cet Ouvrage a rendu les prémiers Volumes si rares, qu'il n'est pas possible d'avoir des Exemplaires entierement complets, quoique le Libraire ait déja réimprimé quelques-uns des prémiers Volumes. Mais il en manque encore plusieurs qui ne pouvant être imprimés sitôt, bien des gens seroient privés longtems d'un Ouvrage, qui leur est si nécessaire. C'est ce qui a porté ce Libraire à penser aux moyens propres à y remédier, & il croit avoir trouvé un expédient qui, en fournissant aux Curieux la facilité de se procurer cet Ouvrage à un prix extrêmement modique, les portera, à ce qu'il espère, à l'encourager par-là d'entreprendre incessamment la réimpression des Volumes qui manquent.

Pour cet effet, il offre ce Recueil entierement complet depuis l'année 1699, jusqu'en 1740, inclusivement, avec la Table générale des Matières en trois Vol. *in* 12, y compris les Mémoires des années 1692 & 1693, dont le prix est de cent cinquante Florins, pour la somme de cent Florins, Argent de Hollande, & cela dès aujourdhui jusqu'au dernier jour de l'Année courante, passé lequel tems, le Livre sera remis à son prix ordinaire. Ceux qui souhaitent de profiter de cet avantage peuvent s'adresser chez lui, chez *Wetstein*, & chez les principaux Libraires de l'Europe, ils y recevront ledit Livre de la manière qu'il a été dit, mais sans les Volumes des Années 1704, 1705, 1706 & 1707, qui sont ceux qui doivent être réimprimés; & pour sureté de cette réimpression, on rabattra dudit prix, quinze florins; ces Années seront données d'abord à l'Imprimeur pour être réimprimées, & on fournira

pies les deux premières pour le prix de sept Florins dix sous au mois de Mai 1746, & les deux autres au mois d'Octobre de la même année, pour les sept autres Florins dix sous chacun. On donnera un Reçu à ceux qui prendront part à cette espèce de Souscription, afin qu'ils puissent réclamer après cela les Volumes réimprimés, en payant les quinze Florins qu'on aura rabattus en livrant le Corps de cet Ouvrage.

Ce n'est que depuis le Renouvellement de l'Académie Royale des Sciences en 1699, que les productions de cette Illustre Assemblée forment un Ouvrage périodique. Avant ce tems nous n'avions que deux seuls Volumes qui ayent du rapport à cet Ouvrage, & ce sont les *Mémoires* pour les Années 1692 & 1693, dont nous avons parlé ci-dessus.

Outre les Pièces qui entrent dans ce Recueil, il y en a encore un grand nombre d'autres, qui ont toutes paru, avant que l'Académie eût reçu en 1699, la forme qu'elle a encore aujourd'hui; ce sont des Ouvrages dressés par quelques Académiciens particuliers, mais que le Corps a adoptés & publiés sous son nom. Ces Pièces ont été imprimées en différens tems & en différens formats: depuis quelques années on a rassemblé tous ces Ouvrages dans un seul Corps, & on les a imprimés en plusieurs Volumes *in* 4, tant en France qu'en Hollande. *Pierre Mortier* voulant rendre son Edition aussi complète & aussi ample qu'il sera possible, les imprimera un jour dans le même format que son *Histoire de l'Académie*; par ce moyen les Curieux pourront acquérir à un prix modique tout ce qui apartient ou a du raport à l'Histoire & aux découvertes de cet Illustre Corps.

DE LEIDE.

S. *Luchtmans* publiera dans quelques semaines *Hesychii*

Scholia Lexicon Græcum; non seulement avec toutes les Notes de l'*Edition* de *Schrevelius*, corrigées & rétablies ou augmentées avec la dernière exactitude *sur les Originaux* de leurs Auteurs, mais aussi avec des Notes de tous les savans Critiques, qui n'avoient pas encore été publiées, comme de *Henri de Valois*, *Daniel Heinsius*, *J. Perizonius*, *Isaacus Vossius*, *Thomas Munkerus*, *Joannes Vitus Pergerus*, *Ludolfus Kusterus*, & d'un grand nombre d'autres; ramassées avec beaucoup de peine pendant le cours de plusieurs années par Mr. *Joannes Alberti*, Docteur & Professeur en Théologie à Leide, qui a ajouté par-tout ses propres Observations & Corrections. Cet Ouvrage sera deux Volumes in *folio*, dont le prémier qui va jusqu'à la Lettre *Iota*, paroit actuellement. Il sera enrichi d'une ample *Préface* du savant Editeur, qui contient l'Histoire particulière des Notes sur *Hesychius*, & une information exacte touchant tout ce qui y a du raport: on y a joint les anciennes *Préfaces*, & plusieurs *Pièces* ou *raretés* ou *anecdotes*, qui regardent *Hesychius*. On ne cessera pas de travailler à la suite de cet important Ouvrage, & de faire toute la diligence possible pour mettre au jour le second Volume, le Libraire n'ayant pu refuser à l'empressement des Savans de publier séparément le prémier.

ARTICLE XIV.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

Liste des Professeurs de l'Université de RINTELN, dans le Comté de *Schawenbourg*.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Messieurs

Jean-Engelbard Stephor, Docteur en Théologie.

Wigand

Wigand Kahler, Licencié en Théologie.

PROFESSEURS EN DROIT.

Messieurs

Frédéric Ulric Peſtel, Docteur en Droit & premier Profeſſeur.

Charles-David Wippermann, Docteur en Droit.

Paul-Philippe Wolffhardt, Docteur en Droit.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Meſſieurs

Jean-Herman Furſtenau, Docteur en Médecine & premier Profeſſeur.

François de Ziegler, Docteur en Médecine.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Meſſieurs

Frédéric-Ulric Peſtel, Profeſſeur de Morale.

Jean-Herman Furſtenau, Profeſſeur d'Oeconomie.

Jean-Engelhard Steuber, Profeſſeur en Philoſophie.

Philippe-Otto Victor, Profeſſeur pour l'Hébreu.

Wigand Kahler, Profeſſeur de Mathématique & de Poéſie.

Jean-Nicolas Funccius, Profeſſeur d'Eloquence, d'Hiſtoire, & de Politique.

Conrad-Frédéric-Erneſt Bierling, Profeſſeur de Logique & de Métaphyſique.

François de Ziegler, Profeſſeur de Phyſique.

Balthaſar-Louis Eſkuche, Profeſſeur de la Langue Greque.

Herman-Frédéric Goeddeus, Docteur en Droit & Profeſſeur Extraordinaire.

Monſieur

Monſieur *Philippe Becker*, Licentié en Droit & Profeſſeur Extraordinaire.

Liſte des Profeſſeurs de l'Univerſité de TURIN, ſelon l'ordre des heures auxquelles ils enſeignent.

A L'HEURE PREMIERE MATUTINE.

Meſſieurs

Le Révérend Père Maître *Ignace Cora*, Profeſſeur de la Théologie Scholaſtique, de l'Ordre de S. Dominique.

Le Révérend Docteur *Antoine Chioni*, Profeſſeur du Droit Canonique.

Le Révérend Père *Luc Accette a Francaville*, de l'Ordre de St. Auguſtin, Profeſſeur de Mathématique.

Anſanus Vaſelli, Profeſſeur de Mathématique.

A LA SECONDE HEURE MATUTINE.

Meſſieurs le Révérend Docteur Abbé *Joſeph Paſini*, Profeſſeur de l'Ecriture Sainte.

Jean-André Gaſtaldi, Docteur en Droit & Profeſſeur du Droit Civil.

Barthelemy Boccardi, Docteur en Droit & Profeſſeur des Inſtituts de Juſtinien.

Le Comte *Joſeph-Antoine Badia*, Profeſſeur en Médecine.

François-André Adami, Docteur & Profeſſeur en Médecine.

Le Révérend Père *François Garti*, de l'Ordre des Minimes de St. François a Paula, Profeſſeur en Phyſique.

Le Révérend Docteur *Jean-Dominique Chioni*, Profeſſeur d'Eloquence.

Monſieur le Révérend Père Maitre *Amedeus Agnesi*, de l'Ordre de St. Dominique, Profeſſeur pour l'Hébreu.

A LA PREMIERE VESPERTINE.

Meſſieurs.

Le Révérend Père Maitre *Henri-Virginius Natta*, de l'Ordre de St. Dominique, Profeſſeur de Théologie Scholaſtique.

Le Docteur *Jean-Baptiſte Bianchi*, Profeſſeur d'Anatomie.

Le Docteur *Jean-Barthelemy Caccia*, Profeſſeur de Botanique.

Le Docteur *Charles-Michel Lotteri*, Profeſſeur de Chirurgie.

A LA SECONDE VESPERTINE.

Meſſieurs

Le Révérend Père *François-Antoine Lucciardi*, Profeſſeur de la Théologie Morale, & de l'Ordre des Clercs Réguliers de St. Paul.

Le Docteur *Joſeph-Ignace Corte*, Profeſſeur de Droit Civil.

Le Docteur *Pierre-François Calcini*, Profeſſeur des Inſtituts du Droit Canonique.

Le Docteur *Etienne-Raphaël Bulioni*, Profeſſeur de Médecine Théorétique.

Le Docteur *Sebaſtien Clingher*, Profeſſeur de Chirurgie.

Le Révérend Père *Michel Caſati*, Profeſſeur de Morale, de l'Ordre des Clercs Réguliers.

Le Révérend Père *Pierre-Laurent Vacca*, Profeſſeur de Logique & de Métaphyſique.

Le Révérend Docteur *Jérôme Tagliazucchi*, Profeſſeur de Poéſie.

TABLE

TABLE
DES
ARTICLES.

I. MEMOIRE *sur des* PHOSPHORES nouvellement découverts. 3
II. MEMOIRE *sur l'Hiſtoire naturelle des* POISSONS par Mr. KLEIN. 12
III. DESCRIPTION *de la* COMETE de 1744 par Mr. HEINSIUS. 19
IV. TRAITE' *de l'*EGLISE *de* JESUS-CHRIST. 28
V. RECHERCHES *ſur les Vertus de l'*EAU *de* GOUDRON, &c. par Mr. GEORGE BERKELEY, Evêque de CLOYNE. 37
VI. HISTOIRE UNIVERSELLE *par une* SOCIETE' *de* GENS *de* LETTRES. Tome VI. 77
VII. QUINZE SERMONS *ſur les Devoirs ſociables* par *le Docteur* PATRICK DELANY. 100
VIII. BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, &c. par *Mr. l'Abbé* GOUJET. Tome VII & VIII. 124
IX. LETTRE *ſur* JEAN FAUST, *Imprimeur de Mayence.* 141
X. LETTRE *de Mr.* NEWTON *à Mr.* BOYLE. 154
XI. OEDIPE EVANGELIQUE, &c. par *Mr. le Profeſſeur* CREMER. 173
XII. HISTOIRE *de l'*ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES. Année 1741. 184
XIII. NOUVELLES LITTERAIRES. 202
XIV. NOUVELLES ACADEMIQUES. 223

CATALOGUE
DE
LIVRES FRANÇOIS,
LA PLUPART NOUVEAUX,
que J. WETSTEIN *a fait imprimer ſeul, ou dans l'impreſſion deſquels il a part.*

A

ANatomie de la ſtructure du Corps Humain par Mr. Winslow. Nouvelle Edition, corrigée & enrichie de Figures. 12. IV vol. 1743.

Art de trouver la Vérité, ou Logique en forme d'Entretiens par le Père Regnault. 12. 1744.

Avantures de Télémaque par feu Meſſire Fr. de Salignac de la Motte Fenelon, enrichies d'un grand nombre des Figures & autres Ornemens. 4.

Avantures de Joſeph Andrews, & de ſon Ami Abraham Adams, traduit de l'Anglois, 12. II voll. avec figures. 1744.

B.

BAchelier de Salamanque par Mr. le Sage, écrit dans le goût des Avantures de Gil-Blas du même Auteur. 12. III voll. enrichi de Fig. 1740.

Barbeyrac Hiſtoire des anciens Traités depuis les tems les plus reculés juſqu'à l'Empereur Charlemagne. fol. 1741.

Batailles de Conſtantin, gravées magnifiquement en ſix feuilles qui forment deux grands Tableaux.

Bible de poche, petite Edition très belle & très correcte, complète avec les Pſeaumes. 12.

—— —— avec des Explications & des Réflexions de Madame Guyon. 8. XX voll.

Bibliothèque Raiſonnée des Ouvrages des Savans de l'Europe, 8. compl. XXXIV Tomes, avec la Table générale des Matières pour les XXV premiers Tomes.

Cam-

C.

Campagnes Philosophiques, ou Histoire de Mr. de Montcal, par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité. 12. II voll. 1742.

Chevalier (Le) des Essars & la Comtesse de Bercy, Histoire remplie d'évènemens intéressans. 12. 2 vol.

Conseils de la Sagesse, ou Recueil des Maximes de Salomon. 12. II voll.

Considérations sur les Causes de la grandeur des Romains & de leur décadence. 8. 1745.

Cyclope errant, ou Lettres allégoriques sur les Affaires du Tems, Politiques & Galantes. 8.

D.

Dictionaire Historique, Critique, &c. de Mr. Bayle. fol. IV Volumes.

——— Historique, &c. de Moréri. Nouvelle Edition augmentée considérablement. fol. VIII voll.

——— François-Anglois & Anglois-François, par Boyer. 4. II voll.

——— François-Flamand & Flamand-François, par Halma. 4. II voll.

Ditton (Homfroi), la Religion Chrétienne démontrée par la Résurrection de notre Seigneur J. C. Traduite de l'Anglois. 8. II voll.

E.

Essai sur le Jeu des Echecs par Stamma. 12.

Etat & Délices de la Suisse, par plusieurs Auteurs célèbres. Edition considérablement augmentée, & enrichie de Figures dessinées sur les lieux mêmes. 12. IV voll.

Elémens & Progrès de l'Education. 8. 1745.

F.

Fables Choisies en Italien & en François, du Sieur Véneroni, enrichies de Figures à chaque Fable. 8.

Fénélon (Mr. de), Nouveaux Dialogues des Morts, avec des Contes & des Fables, & l'Abrégé des anciens Philosophes. 8. II Tomes.

Friponnerie Laïque des prétendus Eſprits-forts d'Angleterre, ou Remarques de Philéleuthère de Leipſic, ſur le Diſcours de la Liberté de penſer. 12.

G.

GUide (le) d'Angleterre, ou Rélation curieuſe du Voyage de Mr. B***. enrichi d'une Carte Géographique pour l'intelligence du Païs. 8. 1744.

Guyon (Madame), toutes ſes Oeuvres Spirituelles, avec ſa Vie. 8.

Guerrier Philoſophe, ou Mémoires de Mr. le Duc de **. 8. 1744.

H.

HIſtoire du Concile de Trente de Fra-Paolo. Nouvelle Traduction par le Père le Courayer, & avec ſes Remarques. 4. II voll.

—— le même Ouvrage en grand papier. 4.

—— de l'Empire par Mr. Heiſi. Nouvelle Edition continuée juſqu'à préſent, & augmentée de Notes Hiſt. & Polit., & d'un Diſcours Préliminaire fort intéreſſant. 12. VIII Tomes avec figures.

—— le même Ouvrage, 4. II Tom. figur.

—— le même en grand papier. 4.

—— Militaire de Charles XII, Roi de Suède, depuis l'an 1700, juſqu'à la Bataille de Pultowa, écrite par ordre exprès de Sa Majeſté, par Mr. Guſt. Adlerfeld, enrichie de Figures, & de Plans de Batailles. 12. IV voll.

—— de Grèce traduite de l'Anglois de Mr. Temple Stanyan. 12. III voll. 1744.

I.

INſtitutions Phyſiques de Madame la Marquiſe du Chatelet, enrichies de Figures & du Portrait de l'Auteur. 8. 1742.

—— Militaires de Végèce. 8. fig. 1744.

Jugemens des Savans par Baillet. 12. XVII voll.

L.

LEttres de Calvin à Jaques de Bourgogne Seigneur de Falais & de Bredam, & à ſon Epouſe Jolande

lande de Bréderode, imprimées sur les Originaux. 8. 1744.

Lettres Cabalistiques, ou Correspondance Philosophique & Critiq. par le Marq. d'Argens. 8. VI Tom.

—— de Cicéron à Atticus, Latin & François par l'Abbé Mongault. 12. VI voll.

—— de Critique, de Littérature, & d'Histoire, écrites à divers Savans de l'Europe, par feu Mr. Gisbert Cuper, publiées sur les Originaux & enrichies de Figures. 4. 1742.

—— Egyptiennes & Angloises, ou Correspondance Historique, &c. entre un Sage Egyptien & un savant Anglois. 8.

—— & Mémoires du Nonce Visconti, Ministre Secret au Concile de Trente. 12. II voll.

—— tirées des meilleurs Auteurs sur toutes sortes des sujets par Richelet. 12. II voll.

Leçons de la Sagesse sur les défauts des Hommes. 12. III voll. 1745.

M.

Maupertuis (Mr. de), Ouvrages divers, avec figures. 12. 1744.

Mémoires secrets pour servir à l'Hist. de Perse. 8. 1745.

—— de Mademoiselle de Montpensier, Fille de Gaston d'Orléans, nouvelle Edition augmentée. 12. VIII Tomes.

N.

Nolet (l'Abbé), Leçons de Physique Expérimentale. 12. III voll. fig. 1745.

O.

OEuvres d'Homère, traduites en François avec des Remarques, par Madame Dacier. Nouvelle Edition augmentée d'un Suplément & enrichie de Figures de Picart, & autres. 12. VII vol.

P.

Paméla ou la Vertu récompensée, traduit de l'Anglois. Nouvelle Edition, corrigée & enrichie de Figures. 12. IV voll. 1743.

Pseau-

Pſeaumes de la Verſ. de Genève, tout Muſiq. Petit 12.
——— de la nouvelle Verſion du Synode Walon des Provinces-Unies, tout Muſique. Petit 12.

R.

ROllin, Hiſtoire Romaine depuis la Fondation de Rome. Nouvelle Edition, corrigée & enrichie de Plans & de Cartes Géographiques. 12. XI vol.
Rowe (Madame), l'Amitié après la mort, ou Lettres des morts aux vivans, traduit de l'Anglois, 12. II vol.

S.

SCarron Oeuvres, nouvelle Edition augmentée de pluſieurs Pièces curieuſes, avec l'Hiſtoire de ſa Vie & de ſes Ouvrages, & enrichie de très belles Figures. 12. X vol.
——— Roman Comique, ſéparé. 12.
——— Virgile Traveſti, ſéparé. 12.
Synonimes François, leurs différentes ſignifications, & le choix qu'il en faut faire pour parler avec juſteſſe, par Mr. l'Abbé Girard, avec le Traité de la Proſodie Françoiſe par Mr. l'Abbé d'Olivet, nouvelle Edition corrigée. 12. 1743.

T.

TEſtament (le Nouveau) François avec les Pſeaumes, ou ſéparément ſans les Pſeaumes. Petit 12.
Traité de la Police par Mr. de la Mare. fol. IV vol. avec Figures.
Traité des Sens par Mr. Le Cat, enrichi de Figures. 8. 1744.
Tuſculanes de Cicéron, traduites par Mrs. Bouhier & d'Olivet, avec des Remarques, 12. III vol.

V.

VIe de Mahomet, traduite & compilée de l'Alcoran & des meilleurs Auteurs Arabes par Mr. Gagnier. 12. II vol.
——— de Madame de la Motthe-Guyon. 8. III vol.
——— de David ſimple, ou le véritable Ami, traduit de l'Anglois. 12. II vol. 1745.

FIN.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois

D'OCTOBRE, NOVEMBRE & DECEMBRE.

1745.

TOME TRENTE-CINQ.

Seconde Partie.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLV.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois d'Octobre, Novembre & Décembre, 1745.

ARTICLE I.

TRAITE' *de la* VE'RITE' *de la* RELIGION CHRE'TIENNE, tiré principalement du Latin de feu Mr. J. ALPHONSE TURRETTIN, Professeur en Théologie & en Histoire Ecclésiastique à Genève. *Section V & VI.* 1. De *l'Authenticité des Livres du Nouveau Testament.* Et 2. *du Caractère des Fondateurs du Christianisme.* A *Genève*, chez *Henri-Albert Gosse & Compagnie.* In 8. *pag.* 293, sans la *Préface* & l'*Epitre Dédicatoire* (*a*).

VOici la suite d'un Ouvrage que le Public souhaite impatiemment d'avoir complet. La prémière partie commença à paroître en 1730.

(*a*) On trouve l'Extrait des Sections précédentes dans les Tomes VI, VIII & XVII de cette *Bibliothèque.*

1730. Mr. *Vernet* y posa les fondemens de l'édifice, en établissant que ni la raison, ni la simple Philosophie ne suffisent pas pour aprendre à l'homme corrompu, tout ce qu'il doit savoir en matière de Religion; dans une 2de Section il examina les Caractères que doit avoir la Révélation; & il fit voir dans une 3e la vérité & la sagesse de la Révélation Judaïque.

En 1736 l'Auteur mit au jour la 2de Partie, ou la 4e Section, divisée en 3 Articles. Dans le prémier on trouve dequoi se convaincre de l'excellence des Dogmes, ou de vérités que la Religion Chrétienne renferme. Dans le 2me le cœur se satisfait en considérant la pureté, l'équité, l'utilité de la Morale de *Jésus-Christ*. Et dans le 3me on voit combien les promesses de notre Sauveur sont propres à nous encourager dans la pratique de nos devoirs.

Ce ne sont encore là, si l'on veut, que des Préliminaires pour disposer l'esprit & le cœur en faveur de la Religion Chrétienne, quoiqu'il n'en falût guère davantage, pour la faire recevoir pleinement, si les hommes n'avoient ni préjugés ni passions à combattre. Mais, faits comme ils le sont, la seule beauté de la vérité qu'on leur annonce ne suffit pas pour les entraîner. Il leur faut des preuves, & des preuves encore bien choisies & bien dévelopées; sans quoi ils ne se rendront jamais. Dieu qui connoit le fond de leur cœur, & qui ne veut rien omettre pour les tirer de leur misère, a bien voulu leur fournir à cet égard fort au-delà de ce qu'ils auroient pu demander raisonnablement.

C'est la déduction de ces preuves que Mr. *Ver-*

Vernet commence à entreprendre dans cet Ouvrage.

On trouvera peut-être que cette ſuite a bien tardé à venir; mais on verra dans la Préface les raiſons de ce retardement, dont la meilleure eſt que l'Auteur, diſtrait par diverſes occupations nouvelles & importantes, a été forcé de ſuſpendre un travail qui demandoit plus de loiſir. Mr. *Vernet* promet d'ailleurs dans un Avertiſſement, que la ſuite paroitra, s'il plait à Dieu, en 2 autres Volumes, de 3 en 3 mois.

Peut-être encore paroitra-t-il à bien des gens, qu'on auroit pu omettre dans le Titre, que ce Traité eſt *tiré du Latin de feu Mr. J. A. Turrettin.* Car, quoique les Thèſes Académiques de ce célèbre Profeſſeur aient donné lieu à cet Ouvrage, & lui ſervent comme de *canevas*, le Traducteur s'eſt tellement rendu maitre de ſa matière, il l'a maniée, étendue, perfectionnée avec tant de dextérité, qu'il auroit bien pu ne pas rapeller le *canevas*, qu'on a peine à reconnoître, & qui auſſi, dans ſa deſtination, ne pouvoit pas avoir cette ordonnance & cette richeſſe.

S'il ſe trouvoit quelques perſonnes, à qui le ſtile de cet Ouvrage d'ailleurs très pur, parût un peu diffus en certains endroits, ou tenir un peu trop de la converſation, ce défaut, qui ne vient que de l'envie d'être clair & de ne rien laiſſer en arrière, paroitra preſque louable à d'autres. D'ailleurs il eſt bien effacé par la ſolidité des penſées, & par la juſteſſe des raiſonnemens.

Ce Volume renferme deux Sections, la V & la VI, dont nous allons indiquer le contenu.

Mr. *Vernet* étant acheminé à produire ſes

preuves de fait en faveur du Chriſtianiſme, & jugé devoir, avant toute choſe, mettre hors de ſoupçon la vérité & l'authenticité des Livres du Nouveau Teſtament, où ces preuves de fait doivent ſe prendre. Voici les principes qu'il poſe pour cet effet.

1. Quand on veut s'aſſurer de quelque point d'Hiſtoire, on croit avoir déja beaucoup, ſi l'on trouve quelque Auteur contemporain, qui ait été lui-même à la ſource, & qui ait pu ſe bien inſtruire de ce qu'il raconte. 2. On eſt encore plus ſatisfait, ſi cet Auteur contemporain entre dans quelque détail ſur la matière qu'on examine, parce que ce ſont ces détails qui ſervent à faire connoître le tour de ſon eſprit & de ſon cœur. 3. La ſureté eſt encore plus grande quand au-lieu d'un, il ſe trouve deux ou pluſieurs Auteurs originaux de ce caractère. 4. On eſt même bien aiſe de voir qu'ils ne ſe ſont pas copiés, que l'un dit ce que l'autre ne dit pas, que chacun d'eux a ſon ſtile particulier & paroit avoir ſuivi ſon propre génie. Car c'eſt ainſi qu'écrivent les Auteurs originaux. 5. Ils ont encore ceci de remarquable, c'eſt qu'ils ſont beaucoup plus ſimples dans leur manière d'écrire, que ne le ſont ceux qui recueillent enſuite à loiſir ce qu'ils trouvent dans les ſources, pour donner au Public une Hiſtoire régulière & complète. 6. A la ſuite de ces témoins originaux on aime encore à voir des témoins du ſecond rang, qui nous ſont garants de l'impreſſion que le témoignage des prémiers doit avoir laiſſée. 7. Mais ce qu'on déſire ſur-tout, c'eſt que ces Auteurs ſoient parvenus juſqu'à nous ſans altération conſidéra-

sidérable, que leurs Ouvrages roulans sur des choses arrivées en des tems & en des lieux fort connus, & aiant d'abord passé en plusieurs mains, se trouvent ensuite cités, commentés & traduits par tant de personnes, qu'il ne reste aucun soupçon sur leur authenticité.

Voila des principes si rigoureux, qu'on auroit bien de la peine à trouver, sur aucun point de l'Histoire ancienne, tant de suretés réunies. Mr. *Vernet* fait voir néanmoins qu'elles se rassemblent toutes en faveur des Livres du Nouveau Testament; & il a soin de lever, en passant, les difficultés qu'on peut faire. Il n'a garde d'oublier celle qu'on tire des variétés qui se trouvent dans la manière dont on lit quantité de passages dans les Copies manuscrites. Mr. *Collins* a fait grand bruit de cette objection. Mais le Docteur *Bentley* lui a montré, en répondant *au Discours sur la Liberté de penser*, qu'elle n'est bonne qu'à faire peur aux ignorans. On trouvera ici le précis des judicieuses remarques du Docteur Anglois sur cette matière.

Voici comme Mr. *Vernet* conclut cette V Section.

„ Il doit donc passer pour constant, que les „ Livres du Nouveau Testament, au moins „ le plus grand nombre & les principaux, sont „ réellement du tems auquel nous les raportons, & des Auteurs à qui nous les attribuons; & il est également sûr que le Texte „ en est parvenu jusqu'à nous, non moins pur „ ni moins entier, que celui de quelque ancien „ Livre que ce soit, tellement qu'on ne pourroit nous contester de pareils Titres sans ren-

„ verſer toutes les règles de l'Art Critique, &
„ ſans rejetter également tout ce qui nous reſte
„ de l'Antiquité ; étrange extrémité, dans la-
„ quelle il n'y a que de hardis ignorans, ou de
„ ſavans fous, qui ſe jettent".

La certitude de l'Hiſtoire Evangélique une fois établie, on y peut puiſer ſûrement les preuves de la Religion Chrétienne. C'eſt ce que l'Auteur entreprend dans la VI Section de ſon Ouvrage, où il dévelope le caractère, c'eſt-à-dire, les mœurs, la condition extérieure, les talens, la vie, la *fortune* de l'Auteur du Chriſtianiſme & de ſes prémiers Diſciples.

L'homme eſt naturellement défiant par raport à tous ceux qui prétendent lui enſeigner une nouvelle Religion. Pour écarter tous les ſoupçons, il faut non-ſeulement que des Envoyés de Dieu s'annoncent eux-mêmes en cette qualité, & qu'ils donnent des preuves authentiques de la Commiſſion ſpéciale qu'ils prétendent avoir reçue du Ciel ; mais il faut de plus, 2. que tout ce qu'ils diſent & tout ce qu'ils font ſoit marqué au coin de la raiſon & du bon-ſens, & 3. qu'on voye en eux des traits d'une probité non équivoque, & même plus qu'ordinaire. Si avec cela on ſait, 4. qu'ils n'avoient ni la ſubtilité, ni l'éloquence, ni le crédit, ni les autres talens qui peuvent ſervir à former des Syſtêmes & à les faire valoir, & 5. que loin d'avoir rien gagné, ſelon le monde, à publier leur Doctrine, ils n'ont eſſuié que des afflictions & des traverſes ; tous les ſoupçons doivent tomber, il ne reſte plus rien qui autoriſe le moins du monde la défiance.

Voila

Voila 5 faits qui forment une épreuve très difficile à ſoutenir. Mais cette épreuve qui démasquera d'abord tous les Auteurs des fauſſes Religions, les Auteurs du Chriſtianiſme la ſoutiennent parfaitement. C'eſt ce que cette Section fait voir d'une manière très détaillée. Je ne dirai rien de *Jean Batiſte* & de ſon caractère, quoique Mr. *Vernet* n'ait pas mal fait de lui donner un Chapitre particulier; le caractère du Précurſeur devant être aſſorti à celui du Maitre, & l'annoncer par avance. Je ne m'arrêterai pas non plus à montrer que les Auteurs du Chriſtianiſme ſe ſont eux-mêmes attribué une Miſſion divine, parce que je ne connois perſonne qui en doute. Les Miracles qu'ils ont opérés, pour apuier leur Miſſion, devant faire une Section à part, je les omettrai encore pour le préſent. Mais il y a un ſecond fait qui me paroît mériter une grande attention; c'eſt qu'on ne ſauroit accuſer les Auteurs du Chriſtianiſme d'imbécillité d'eſprit ni de Fanatiſme; ceux qui ont eu juſqu'ici quelque doute là-deſſus feront bien de lire ce que Mr. *Vernet* dit ſur cette matière dans les Chapitres IV, V & VI de cette Section.

La matière m'a paru ſi bien dévelopée, que je ſuis tenté d'en donner ici le précis.

Quoique l'état naturel des hommes ſoit d'avoir du bon-ſens, & que l'imbécillité ne ſe préſume pas dans les génies ordinaires, non plus que dans les génies d'un ordre ſupérieur, les uns & les autres ne laiſſent pas d'avoir quelquefois leurs travers. Il y a des cerveaux tendres que la vue ou l'idée de certains objets ébranle

trop, qui s'agitent, qui s'échauffent, & se paſſionnent ſur de légères aparences. C'eſt ce qu'on apelle, *chaleur d'imagination*. Mais l'illuſion ne va pas juſqu'à troubler les ſens & à jetter l'homme dans des viſions continuelles. La chaleur d'imagination peut enſuite devenir *enthouſiaſme*, c'eſt-à-dire, qu'elle fera donner à de certains ſujets plus d'importance & même plus de réalité qu'ils n'en ont, & compter pour rien tout le reſte. Alors on s'autoriſe de tout pour apuier ſon Syſtême; évenèmens extérieurs, circonſtances d'ailleurs indifférentes, ſonges même, tout eſt bon pour une tête fanatique. Mais cette tête qui eſt folle ſur un certain ſujet, ne l'eſt pas, pour cela, ſur tous les autres. Elle ne voit pas blanc ce qui eſt noir. Elle ne confond pas les objets ſenſibles. Hors de ſa *marotte*, elle eſt encore faite comme les autres. Que ſi le Fanatiſme la ſaiſiſſoit tellement, qu'elle brouillât & renverſât les idées des choſes mêmes les plus palpables; ce ne ſeroit plus *enthouſiaſme*, ce ſeroit *délire*, ou l'état de ces fous viſionaires, qu'on envoie aux *petites maiſons*. Comme ces derniers ſont plus embaraſſans que contagieux dans les affaires de la vie, ce ſeroit perdre ſa peine que d'aprendre aux hommes à n'être pas leurs dupes. La *démence* ne fit jamais de Proſélites, ni de Diſciples. Mais le *Fanatiſme* ou l'*enthouſiaſme* en a ſouvent fait. Tels furent les prémiers Sectateurs de Mahomet, qu'une trop grande confiance en leur Chef aveugla, juſqu'à le leur faire prendre pour le plus grand de tous les Prophètes. On dit que *Cromwell*, ou ſes Partiſans, tenoient auſſi un peu

peu du Fanatiſme. Mais quoique ces gens-là s'infatuaſſent, à un certain point, de certaines idées de Religion ou de Politique, cela n'alla pas juſqu'à imaginer des fauſſetés palpables en matière de fait. C'étoit l'eſprit qui ſe trompoit, & non pas les ſens. Il en faut dire autant de ces gens qui, de nos jours, ſe diſent *inſpirés*. Ce ſont des perſonnes, qui, ſans être de francs viſionaires, ont dans la tête une idée favorite, ſur laquelle ils s'échauffent ſi bien, qu'ils y raportent tout ce qu'ils voient, en le voyant cependant tel qu'il eſt.

Les Incrédules peuvent choiſir ces diverſes ſortes d'égarement d'eſprit, & voir laquelle ils prétendent attribuer aux Fondateurs du Chriſtianiſme. Les rangeront-ils parmi les perſonnes d'une imagination trop aiſée à émouvoir? Mais comment expliquer, au moyen de cette ſeule ſupoſition, toute la ſuite de la conduite de *Jéſus-Chriſt* & de ſes Apôtres? L'*enthouſiaſme* même & le *Fanatiſme* ne ſuffiroit pas pour cela; puiſqu'à quelque dégré qu'il ſoit porté, il ne faſcine pas les yeux des hommes, au point de leur faire voir à tout moment des guériſons, où il n'y en a point; des morts reſſuſcités, où perſonne ne reprend la vie; des dons miraculeux répandus, où chacun demeure dans ſon état naturel. Moins encore le *Fanatiſme* iroit-il juſqu'à tenir pluſieurs perſonnes à la fois dans une ſi étrange illuſion, durant un grand nombre d'années; que dis-je? juſqu'à la fin de leur vie, ſans que ni les diſgraces, ni les tourmens, ni la mort cruelle qu'on leur feroit ſouffrir, ni le démenti que l'Univers entier leur donneroit, ſuſ-

fuſſent capables de les détromper. Ce ne ſeroit plus là *Fanatiſme*, ou *enthouſiaſme*, ce ſeroit *démence* & *extravagance* complète.

Mais un Incrédule, qui a encore de la raiſon & de l'équité, ne trouvera-t-il point d'inconvénient à traiter *Jéſus-Chriſt* & ſes Apôtres de *francs viſionaires & de viſionaires extravagans*? La Doctrine, la Morale de l'Evangile, ſi belle, ſi noble, ſi bien apropriée aux vrais beſoins des hommes, peut-elle être une doctrine & une Morale de *fou*? L'extravagance ſe laiſſe toujours voir par quelque trait marqué dans la conduite. Mais en pourroit-on indiquer un dans toute la vie de *Jéſus-Chriſt*? Ses diſcours, de l'aveu de ſes ennemis, étoient le vrai langage de la Sageſſe. Et pendant que *Socrate* paſſe pour la plus ſage tête de l'Antiquité, le Chef des Chrétiens, qui eut des vues beaucoup plus relevées, & des Mœurs bien plus pures, qui enſeigna une doctrine bien plus excellente, & qui fut revêtu d'une autorité infiniment plus reſpectable, ne ſeroit-il lui-même qu'un extravagant? C'eſt ce qu'aucun homme, à qui il reſte quelque pudeur, ne dira jamais.

Il eſt vrai que les Apôtres n'étoient ni des génies ſubtils, ni des hommes ſavans, mais on voit pourtant en eux un jugement ſain, tel que le commun des hommes l'a dans les afaires ordinaires de la vie. S'ils avoient des préjugés, c'étoit des préjugés qui, au-lieu de les rendre crédules par raport à l'Evangile, devoient plutôt les en éloigner.

Et *St. Thomas* fit bien voir qu'ils n'étoient pas gens à qui on pût aiſément faire croire tout.

Qu'on

Qu'on examine après cela leurs discours & leur conduite, on y verra un tour d'esprit simple & naturel. „ Nulle bizarrerie dans leur façon de „ vivre; nulle affectation dans leur extérieur, „ rien de brusque ni d'inégal dans leurs démarches. Ils suivent leur Maître, & l'écoutent, „ tandis qu'il est avec eux. Après cela ils vont „ exécuter l'ordre qu'il leur a donné, d'annoncer la même Doctrine parmi les Nations. „ Tout cela se fait avec ordre & décence; soit „ qu'ils agissent séparément, soit qu'ils délibèrent entr'eux, tout marque une conduite „ grave & mesurée. Ils ont à parler tantôt à des „ Juifs, tantôt à des Payens; & comment le „ font-ils? Ils ne parlent qu'à propos, en s'accommodant très bien à l'état & au différent „ génie des uns & des autres. Avec les Juifs „ ils allèguent les Prophéties, & s'apuient „ sur les Stes. Ecritures; avec les Payens c'est „ une autre méthode; ils remontent à la lumière naturelle, & ils allèguent des faits dont „ chacun peut connoître la vérité. Ils ne disent point qu'il faille renoncer à la Raison, „ & leurs discours ne seront jamais apellés de „ pieux galimathias, comme ceux des Fanatiques. Ils veulent, au contraire, qu'on respecte la Raison; ils en apellent au bon-sens, & „ ils raisonnent eux-mêmes d'une manière très „ juste & très suivie, autant que le permet la „ nature d'un discours populaire.

„ Une dévotion fanatique se montre par des „ terreurs paniques, par une humeur atrabilaire, par des passions véhémentes, & par de „ fréquens écarts dans la conduite. Rien de

„ pa-

„ pareil chez les Apôtres: tout eſt calme chez „ eux, tout marque une piété douce, & une ſa„ ge égalité d'ame". Tout le reſte de ce Chapitre VI eſt de la même force. S'il ſe préſente quelque difficulté en chemin, Mr. *Vernet* ne manque pas de la lever.

Dans les Chapitres VII & VIII il fait valoir le caractère de probité & de vertu qui a paru dans la vie de *Jéſus-Chriſt* & de ſes Apôtres. Et ſi l'on réfléchit bien ſur les divers traits qu'il en raſſemble, on verra que loin d'avoir ſujet de ſe défier de tels Docteurs, il n'en parut jamais qui méritaſſent autant notre vénération, notre confiance & notre amour. Quoique l'on ne trouve pas chez les Diſciples un modèle auſſi achevé que chez le Maître, ils ne laiſſent pas d'être encore fort au-deſſus des plus grands Perſonnages de l'Antiquité. „ Qu'on „ choiſiſſe qui l'on voudra des anciens Philo„ ſophes", dit Mr. *Vernet* après avoir tracé un portrait abrégé de leurs vertus „ je ne crains „ pas de dire qu'on n'en trouvera aucun qui „ mérite, à beaucoup près, la même eſtime que „ les Apôtres, ſoit pour la beauté des ſenti„ mens, ſoit pour la pureté des Mœurs, ſoit „ pour le zèle à combattre l'erreur & à répan„ dre la vérité. Quelque louange qu'on donne „ à *Socrate*, à *Platon* & à *Cicéron*, l'on ſait „ qu'ils ne furent pas ſans reproche. *Séneque* „ étoit contemporain de *St. Paul*, & le plus re„ nommé des Sages d'alors. Cependant quelle „ comparaiſon entre ces deux hommes! *Séne„ que* n'étoit pas trop bien guéri du déſir des „ honneurs & des richeſſes. On voit toujours

„ en

„ en lui un homme amoureux du bel-eſprit &
„ de la vaine gloire. Les conſeils de ſageſſe
„ qu'il donne, d'un air faſtueux & ſubtil, ſont-
„ ils comparables à la ſolidité des préceptes
„ de l'Apôtre? Si *Séneque* a eu de belles pen-
„ ſées ſur les choſes divines, quel uſage en a-
„ t-il fait? Voit-on qu'il ait combattu l'Ido-
„ latrie & les autres erreurs de ſon tems? Quoi-
„ que fort accrédité à la Cour d'*Agrippine* &
„ de *Néron*, a-t il eu le courage de leur par-
„ ler de la juſtice & de la tempérance, com-
„ me *St. Paul* dans les fers en parle à *Félix* &
„ à *Druſille*? Ceux qui ſavent l'hiſtoire de ce
„ tems-là, n'ignorent pas les complaiſances de
„ Courtiſan qu'on a reprochées à *Séneque*, peu
„ dignes aſſurément d'un Sénateur Philoſo-
„ phe. Mais, à dire vrai, ces reproches ne lui
„ ſont point particuliers. Il y avoit longtems
„ que le nom de Philoſophe étoit deshonoré
„ par la plupart de ceux qui le portoient. De-
„ là ce mot de *Minutius Félix*, qu'ils n'avoient
„ jamais plus de raiſon que dans ce qu'ils di-
„ ſoient pour ſe décrier & s'accuſer les uns les
„ autres. *Cicéron* s'en étoit déja plaint, dans
„ ſes Tuſculanes, Liv. 2. Mais nous ne crai-
„ gnons pas qu'on faſſe de pareils reproches à
„ ceux que nous apellons nos Maitres dans la
„ Philoſophie Chrétienne. Leur vie a été par-
„ faitement aſſortie à leurs préceptes, & répon-
„ doit ſi bien à la ſainteté de leur vocation,
„ qu'on peut dire hardiment aux Chrétiens; imi-
„ tez-les en toutes choſes, & ſur-tout, imitez
„ le Chef, dont l'exemple n'eſt pas une règle
„ moins droite, ni moins belle que ſes leçons".

A cela on fait une objection qui paroit d'abord assez naturelle ; c'est que le caractère de *Jésus-Christ* & de ses Disciples ne nous étant connu que parce qu'en ont écrit ces Disciples eux-mêmes, ce pourroit bien n'être qu'un portrait flatté.

Mais, répond Mr. *Vernet*, ce portrait porte en lui-même tous les caractères de fidélité qu'on peut désirer. Des gens sans Lettres, comme étoient les Apôtres & les Evangélistes (au moins trois d'entre ces derniers) écriroient dans un gout tout différent, quand ils voudroient composer à leur gré la vie d'un saint Personnage. Ce ne seroit que louanges pour leur Héros, & qu'invectives contre ses adversaires. Mais voit-on rien de pareil dans les Ecrits des Evangélistes ? Pour faire, comme eux, un récit tout uni, avec cent particularités, cent rencontres familières, dans lesquelles un homme sage se trouve peint de couleurs naïves, sans louanges pourtant & sans déclamation, & travailler cependant d'imagination, c'est le Chef-d'œuvre d'un esprit rafiné ; si donc l'on trouve cette naïveté & cette simplicité dans le récit des Evangélistes, c'est une preuve qu'ils ne faisoient autre chose que raconter ce qu'ils avoient vu ; & c'est ce qui ne demande ni art ni finesse.

Que de traits encore n'auroient-ils pas omis dans leur Histoire, s'ils avoient voulu écrire un panégyrique, plutôt que raconter simplement & exactement les faits ? Nous ne trouverions dans les Evangiles, ni que *Jésus-Christ* pleura & s'attendrit sur la mort de *Lazare*, ni qu'il sentit la faim & la soif, ni qu'il fut troublé & agité

agité aux aproches du ſuplice; des Panégyriſtes de profeſſion coulent tout doucement ſur de pareils traits, qui, ſelon le monde, obſcurciſſent la gloire des Héros.

Et puis, comment ſeroit-il arrivé que trois ou quatre perſonnes qui auroient fait, chacune à part, un tableau d'imagination, où elles auroient mis tous les ornemens qui leur ſeroient venus dans l'eſprit, ſe fuſſent néanmoins ſi bien rencontrées juſques dans les détails? L'imagination, qui n'a ni bornes ni règles, auroit produit, dans cette occaſion, quatre Ouvrages tout différens, ou, du moins, une bigarure ſenſible, dont pourtant on ne voit pas ici la plus légère trace. Il faut ſe ſouvenir encore de ce que nos Auteurs ſacrés ont ſouffert pour maintenir la vérité de ce qu'ils avançoient. Mais ce qui juſtifie pleinement leur récit, c'eſt qu'il n'eſt point démenti par leurs propres adverſaires. Les Juifs ont bien accuſé *Jéſus-Chriſt* d'être ennemi de la Loi de *Moïſe*, d'avoir violé le Sabbath, de s'être ſervi d'une puiſſance diabolique pour faire les miracles qu'il faiſoit; mais ils n'ont jamais attaqué la pureté de ſes mœurs & la ſageſſe de ſa conduite; leurs accuſations ſont de ces invectives qui ne prouvent autre choſe que la haine de ceux qui les emploient. Elles ſupoſent ce qui eſt en queſtion, & dont il faut toujours examiner le fondement.

Pour ce qui eſt des Payens, c'eſt-à-dire, des Romains & des Grecs, on ne voit pas non plus qu'ils alléguaſſent rien de particulier contre la probité de *Jéſus-Chriſt*, & de ſes Diſciples. Tout ce qu'ils en diſent, c'eſt qu'ils étoient l'*objet de*

la haine du Genre-humain, ou qu'ils avoient aporté au monde *un nouveau genre de superstition & de maléfice*; & que *Christ avoit été crucifié en Judée du tems de Tibère*. Et voila comment parle la prévention, qui n'a d'ailleurs rien de particulier à alléguer. Lorsque *Pline le jeune* voulut examiner de plus près les mœurs & le caractère des premiers Chrétiens, il fut obligé de rendre publiquement témoignage à leur innocence. Et *Celse*, qui avoit fait tant de recherches pour avoir dequoi flétrir le Christianisme & ses Auteurs, deterra-t-il quelque fait nouveau qui pût les ternir tant soit peu? „ *Julien* „ lui-même eut la bouche fermée là-dessus, „ lui à qui sûrement le moindre trait contenu „ dans les Histoires, tant Juives que Payennes, „ n'auroit pas échapé, s'il y en avoit eu de pro„ pres à flétrir le nom Chrétien dans son ori„ gine".

Après avoir ainsi mis hors de tout soupçon le caractère & les vertus de *Jésus-Christ* & de ses Apôtres, Mr. *Vernet* invite ses Lecteurs à réfléchir sur l'énormité de l'imposture qu'il faudroit attribuer à des personnes si vénérables, pour les croire capables d'avoir trompé le monde sur un sujet comme celui-ci. Car ce ne seroit pas seulement avoir donné cours à quelque fiction de peu de conséquence, ainsi que certains Politiques peuvent l'avoir fait, ce seroit avoir trompé les hommes sur ce qu'il y a de plus intéressant & de plus capital pour eux. Ce seroit avoir porté la fraude jusqu'au sacrilège, & à la plus exécrable profanation. „ Car *Jésus-Christ* vou„ loit que l'esprit des hommes se fixât sur lui,

„ sur

„ ſur ſa mort & ſur ſa Doctrine, comme ſur „ l'unique voie de rédemption, excluſivement „ à toute autre". Et ſes Apôtres enſeignèrent après lui que le nom de *Jéſus* étoit le ſeul nom qui eût été donné aux hommes, par lequel ils puſſent être ſauvés. Il faloit, ſelon eux, abandonner toutes les autres Religions; la Loi de *Moïſe* elle-même, quoiqu'émanée de Dieu, n'avoit pas la vertu de ſauver ceux qui y demeuroient attachés. Ils obligeoient les hommes à quitter tout pour embraſſer leur Doctrine, ils expoſoient leurs Sectateurs à mille dangers, par la néceſſité qu'ils leur impoſoient de profeſſer publiquement la nouvelle Religion, & de la ſceller de leur ſang. Et en tout cela ils auroient parlé & agi contre leur conſcience, & par une noire perfidie, ils n'auroient penſé qu'à tromper leurs parens, leurs amis, leurs compatriotes, ceux à qui ils montroient le plus d'affection, & qui avoient auſſi en eux la plus grande confiance! „ Ces mêmes hommes, dont les „ diſcours & la conduite ne reſpiroient que la „ piété, l'intégrité, la douceur, la charité la „ plus pure, ſeront-ils donc transformés en des „ fourbes & en des ſcélérats du prémier ordre, „ qui ſe ſeroient fait un cruel jeu d'un men„ ſonge ſacrilège, & d'une affreuſe Tragédie! „ Quelle étrange ſupoſition! Quel paradoxe! „ Cependant il n'y a point de milieu, dès qu'on „ veut ſoupçonner ici de la fraude, voila l'ex„ trémité où il faut qu'on ſe jette; on en eſt „ réduit à digérer toutes ces conſéquences. „ J'eſpère que la juſte horreur qu'on en doit „ concevoir ſera capable de retenir quiconque

„ n'a pas encore perdu toute équité & toute „ pudeur ".

Mr. *Vernet* s'attache ensuite à montrer que *Jésus-Christ* & ses Apôtres n'avoient point les avantages extérieurs qui servent à donner de la distinction & de l'autorité dans le monde. C'est de quoi les ennemis du Christianisme conviennent eux-mêmes. *Celse* & *Julien* leur donnent, à cause de cela, les épithètes les plus dédaigneuses. C'étoit donner gain de cause au Christianisme. Vous n'y pensez pas, „ dit avec „ raison notre Auteur aux Incrédules qui emprunteut le même langage, tout ce que vous dites, fait justement contre vous. Plus vous vous „ moquerez de l'incapacité des Fondateurs de „ notre Religion, plus il paroîtra, que naturellement ils ne pouvoient pas former un dessein „ tel que celui de changer les Religions du monde; que naturellement & par eux-mêmes ils „ ne pouvoient pas inventer un Corps de Doctrine tel que celui que nous avons vu; que „ naturellement ils étoient hors d'état de faire „ gouter & recevoir cette Doctrine avec autant „ de succès qu'ils l'ont fait; & si tout cela surpasse leurs forces, que s'ensuit-il de là, sinon „ qu'il y avoit en eux une force supérieure & „ divine".

St. *Chrysostome*, qui pousse beaucoup cette réflexion dans ses *Homélies sur la* I. *aux Corinthiens* (*a*), raconte „ qu'il avoit un jour eu „ là-dessus une dispute singulière entre un Grec „ (*ou un Payen*), qui prouvoit que *St. Paul* „ étoit fort inférieur à *Platon* en génie & en „ élo-

(*a*) Homel. 3. sur 1 *Cor.* III.

„ éloquence ; & un Chrétien, qui, par un zè-
„ le mal-entendu, s'efforçoit de soutenir au
„ contraire que *S. Paul* étoit bien plus subtil
„ & plus savant. Lui, & l'autre, *dit-il*, dé-
„ fendoit la thèse qui leur convenoit le moins.
„ Car c'étoit au Chrétien à convenir de l'infé-
„ riorité naturelle de l'Apôtre, au-lieu que le
„ Grec auroit mieux trouvé son compte à en
„ exalter l'éloquence & le savoir ".

Un article enfin, qui mérite d'être bien pesé, c'est que les Fondateurs du Christianisme ont passé & fini leur vie dans la pauvreté, dans l'humiliation & dans les souffrances ; sur quoi l'on a encore l'aveu des Incrédules eux-mêmes. Mais on les prie de garder ici la même équité dont ils se piqueroient par-tout ailleurs. Ils n'oseroient taxer de mauvaise foi bien des gens, qui pourtant ne sont pas capables de sacrifices pareils à ceux que *Jésus-Christ* & ses Apôtres ont faits. „ Que sera-ce donc en voyant le
„ desintéressement extraordinaire dont nous ve-
„ nons de parler ? En voyant *Jésus* & ses A-
„ pôtres se préparer à être les prémiers Mar-
„ tyrs de leur Doctrine, & l'être en effet ? Le
„ soupçon d'infidélité peut-il tenir contre une
„ preuve si peu équivoque ? Et que faudra-t-
„ il donc pour s'assurer de la probité d'un Doc-
„ teur, ou de la fidélité d'un ami, si de pa-
„ reils témoignages ne suffisent pas ? Il est ra-
„ re qu'on en ait de si certains. Mais quand on
„ en a, ne seroit-ce pas la chose du monde la
„ plus injuste, que de s'en défier encore ? A-
„ près qu'un homme a enseigné constamment
„ la vertu, & l'a pratiqué dans tout le cours

„ de ſa vie, ſi, avec cela, il ſouffre & meurt „ pour ſoutenir ſes ſentimens, je ne vois pas „ comment ſa ſincérité pourroit encore être ſuſ„ pecte. Il n'y a certainement qu'à admirer & „ ſe taire. On croira, ſi l'on veut, qu'il eſt „ dans l'erreur, mais du moins on ne doutera „ pas de ſa bonne-foi; elle eſt trop bien éprou„ vée. De quels éloges ne comble-t-on pas „ ceux des Payens en qui l'on aperçoit le moin„ dre trait d'une pareille généroſité? Je deman„ de qu'on n'ait pas deux poids & deux meſ„ ures".

Les Incrédules, qui cherchent quelquefois à ſe ſauver par des diſcours vagues, ſont ici tenus de près. Il faut qu'ils prononcent nettement ſur le caractère qu'ils prétendent donner à *Jéſus-Chriſt* & à ſes Apôtres. „ Ils ne peuvent pren„ dre que l'un de ces trois partis; ou de dire „ 1. que c'étoient véritablement des gens de „ bien, qui ont donné de bons enſeignemens, „ mais ſans s'attribuer à eux-mêmes une Miſ„ ſion divine, ni rien de ſurnaturel; quoique „ la poſtérité l'ait cru mal-à-propos par une „ dévotion aveugle; ou 2. que c'étoient des „ eſprits foibles & viſionaires, qui ont cru bon„ nement & ſans raiſon tout ce qu'ils nous dé„ bitent; ou enfin que c'étoient des Impoſteurs, „ qui ne cherchoient qu'à tromper le monde, „ ſans être eux-mêmes perſuadés de ce qu'ils „ diſoient".

Mais on leur a fait voir que ces trois partis ſont également inſoutenables. Le ſeul moyen qui reſte de lier les cinq faits poſés ci-deſſus, " c'eſt „ donc de reconnoître, qu'en effet *Jéſus-Chriſt* „ &

„ & ſes Apôtres ont dit la vérité, & ont eu
„ réellement une Miſſion céleſte. Cette hypo-
„ thèſe, qui n'a rien que de naturel dans le deſ-
„ ſein ſi digne de Dieu de donner aux hommes
„ une Révélation & de leur ouvrir la voie du
„ ſalut, eſt la ſeule qui concilie tout, & qui ex-
„ plique ce qui autrement ſeroit inexplicable".

Mr. *Vernet* emploie le dernier Chapitre de cette VI Section à montrer qu'en vain eſſaieroit-on de comparer les Fondateurs du Chriſtianiſme avec un *Minos*, un *Numa*, un *Lycurgue* & autres Grands-hommes de l'Antiquité, qui, pour donner du poids à leurs inſtructions, firent accroire qu'ils les tenoient d'une inſpiration divine. En effet, la différence ſaute aux yeux. 1. On ne connoit *Minos*, *Lycurgue* & *Numa* que par une Tradition vague; ils ont vécu en un tems, dont on ſait à peine la datte, leur hiſtoire eſt l'obſcurité même. Et il pourroit bien être que la Poſtérité y eût mis plus de merveilleux, qu'ils ne s'en attribuoient. Mais on a fait voir que la vie de *Jéſus-Chriſt* & de ſes Apôtres nous eſt infiniment mieux connue. 2. Les Divinités dont ces anciens Légiſlateurs s'autoriſoient, ſont ſi viſiblement des Divinités imaginaires, qu'elles ſuffiſent pour décréditer toute l'hiſtoire où elles ſe trouvent mêlées; mais *Jéſus-Chriſt* & ſes Apôtres parlent au nom du vrai Dieu, du Créateur des hommes, dont on ne ſauroit dire qu'il ſoit indigne de lui de leur aprendre ce que les Auteurs du Chriſtianiſme leur ont enſeigné de ſa part. 3. L'Evangile deſtiné, comme il l'eſt, à convertir le monde entier, & à ſervir, juſqu'à la fin des Siècles, de flambeau

pour conduire le Genre-humain au ſalut, méritoit tout autrement d'être apuié de l'intervention de Dieu; que quelques Loix politiques dont l'utilité ſe bornoit à maintenir l'ordre dans quelque Canton. 4. Qui nous répondra de la probité de ces anciens Sages? Connoiſſons-nous leurs mœurs & leur caractère, comme nous connoiſſons celui de *Jéſus-Chriſt* & de ſes Apôtres. 5. On doit ſe ſouvenir de ce qui a été dit ci-deſſus ſur l'odieux perſonnage qu'auroient fait ces derniers, s'ils euſſent parlé contre leur conſcience; au-lieu que la fraude d'un *Numa*, *&c.* n'auroit intéreſſé que des Dieux imaginaires, qu'on pouvoit mettre ſans façon en jeu, pour rendre les Peuples tranquiles & ſoumis. 6. Il n'eſt pas étonnant que des Princes comme *Minos* & *Numa* aient fait ſervir la Religion à leurs fins politiques. Ils étoient en place pour cela. Mais *Jéſus-Chriſt* & ſes Apôtres ne pouvoient être tentés par aucune conjoncture, de forger l'étrange fable qu'on voudroit leur imputer. 7. *Mahomet* ſe faiſoit écouter à la tête des Armées, mais comment de pauvres Artiſans auroient-ils pu eſpérer qu'avec leur ſeule patience, ils viendroient à bout de tromper le monde entier? 8. Ni *Mahomet*, ni ces autres Légiſlateurs, ne donnoient aucune preuve des Révélations divines qu'ils s'attribuoient. Mais *Jéſus-Chriſt* & ſes Apôtres s'apuioient ſur des ſignes extérieurs dont chacun pouvoit être témoin & juge. 9. Ces Politiques demeuroient ſeuls maîtres de leur ſecret, tout au plus le confioient-ils à un où deux amis, & par-là ils mettoient tout le myſtère à couvert.

Mais

Mais *Jéſus-Chriſt* avoit chaque jour pour témoins de ſes actions, tous ſes Apôtres & tous ſes Diſciples, & les Apôtres eurent à leur tour les Juifs, les Payens, & les Chrétiens pour témoins des leurs. 10. Les Princes qui ont eu recours à des fictions, ſavoient bien qu'ils pouvoient risquer la choſe ſans ſe commettre; & pour ce qui eſt de *Mahomet*, perſonne n'ignore que ſon impoſture l'a élevé ſur le trône. Mais *Jéſus-Chriſt* & ſes Apôtres ne pouvoient point compter ſur de pareils ſuccès, & on voit que loin d'y compter, ils ont ſacrifié leur repos & leur vie à l'unique deſſein d'avancer le règne de Dieu & le ſalut des hommes.

Le parallèle eſt donc inſoutenable. Ceux à qui il pourroit avoir plû d'abord, doivent avoir la bonne-foi d'y renoncer, quand après avoir conſidéré les choſes de près, ils y trouvent des diſparités ſi grandes & ſi réelles.

ARTICLE II.

EXPLICATION Mécanique des POISONS, &c. Par Mr. MEAD. *Second Extrait* (*a*).

LA Loi, que nous nous ſommes preſcrite, de ne nous arrêter qu'à ce que cet Ouvrage a de nouveau, nous oblige à être fort courts ſur le ſecond Eſſai. Il roule ſur la *Tarentule*. Mr. *Mead*, après nous avoir donné la deſcription

(*a*) *Le prémier ſe trouve à la page 427 du Tome* XXXIV, *de cette Bibliothèque.*

tion de cette fameuſe Araignée, de ſa morſure, des effets & de la cure de cette morſure par le moyen de la Danſe & de la Muſique, aplique enſuite ſon Syſtême à ces divers phénomènes (*a*). Nous ne diſſimulerons pas que ces phénomènes méritoient ſelon nous des autorités plus fortes, ou du moins plus récentes que celles de *Baglivi* (*b*), de *Valetta* (*c*), & même de Mr. *Boyle* (*d*). Les nouvelles Obſervations ont peut-être fait diſparoître plus de fauſſes merveilles, qu'elles ne nous en ont apris de véritables, & l'on devient de jour en jour plus économe d'Explications.

Cependant, & ce n'eſt pas un foible préjugé en faveur des merveilles de la Tarentule, elles ont une grande analogie avec d'autres faits plus connus. Car, ſans parler de la vertu de la Muſique dans divers cas de Mélancolie & de Délire (*e*), entre leſquels notre Auteur met celui du prémier Roi des Juifs, le Venin de l'Araignée de Tarente a beaucoup de raport avec celui du Chien enragé. La morſure de ce dernier nous intéreſſe ſans comparaiſon davantage; & comme notre Auteur s'eſt attaché dans ſon troi-

(*a*) Pag. 99 — 108. Les idées de notre Auteur ſur ce ſujet reviennent aſſez à celles que l'on trouve dans l'*Hiſt. de l'Acad. des Scienc.* de 1702. pag. 16.

(*b*) *Diſſertatio de Anatome, morſu & effectibus Tarentulæ; in Operibus.*

(*c*) *De Phalangio Apulo; Opuſculum, Neapoli* 1706.

(*d*) *Of Languid and unheeded Motions*, Ch. VI, p. 74.

(*e*) On auroit pu ajouter ici deux exemples raportés dans l'*Hiſt. de l'Acad. des Scienc.* de 1707. pag. 7, & de 1708, pag. 22.

troisième Essai (*a*) à en décrire les Symptomes, & à proposer une nouvelle manière d'en prévenir les suites, nous le suivrons exactement dans ce qu'il nous dit sur l'un & sur l'autre de ces articles.

La blessure du Chien enragé ne diffère d'abord en rien de celle de tout autre Chien, & elle paroit se guérir aussi aisément. On n'aperçoit la différence qu'au bout d'un certain tems quelquefois assez long. Il y a des exemples de Personnes devenues enragées un an & même plus longtems après la morsure; mais d'ordinaire les Symptomes se manifestent au bout de trente ou de quarante jours, & quelquefois plutôt dans de jeunes gens. On sent d'abord de la douleur dans la Plaie qu'on croyoit guérie; cette douleur s'étend aux parties voisines, & elle est suivie d'une lassitude & d'une inquiétude universelles. Le malade, soit par l'effet du Venin, soit par la crainte d'un avenir affreux, devient triste & pensif; il se plaint de foiblesse, d'abattement, & surtout d'oppression. Ses Rêves sont interrompus; son Poux est intermittent; il a des tremblemens, des sueurs froides, & des maux de cœur. Quelque chaleur & quelque soif qui le tourmentent, il ne sauroit boire sans peine; & de la difficulté qu'il y trouve il passe dès le jour suivant à une aversion pour tous les Liquides. Leur seule vue le fait tomber en convulsion; & il lui est impossible d'en avaler une seule goutte. La Fièvre se manifeste; le

(*a*) Pag. 129 — 184.

le Pouls eſt prompt, mais foible; le malade ne dort plus ; ſa Voix devient enrouée; il écume & il crache ſur les aſſiſtans. Des Convulſions univerſelles, & ſur-tout un Priapiſme continuel ſuccèdent à ces Symptomes toujours funeſtes au bout de deux jours. Le Délire paroit quelquefois avec les ſignes de la rage & de la fureur, mais le plus ſouvent avec ceux de la mélancolie & de l'abattement. Dans le prémier cas, le Patient tâche de mordre ſes Parens & ſes plus chers Amis; dans l'autre, il les prie de ſe défier de lui, & de ne plus le fatiguer inutilement; il ſe prépare à la mort, qui par des accès de Convulſion, met bientôt fin à ſes maux.

Tels ſont les Symptomes ordinaires de la Rage; mais il en eſt quelques autres de plus délicats, & par cela même de plus propres à caractériſer ce Mal affreux.

Les enragés ne ſouffrent qu'avec peine les impreſſions des Objets extérieurs. Tout attouchement eſt pour eux douloureux; le moindre bruit les effraie ; la vue des Corps blancs ou transparens leur déplait; leurs Poumons ne peuvent ſouffrir un air frais; & l'émiſſion de l'Urine leur cauſe de la douleur. On voit dans leurs regards les ſignes ou de l'abattement ou de la fureur. Dans ce dernier cas leurs muſcles agiſſent avec une force inconcevable; & notre Auteur a vu un malade, qui rompit toutes les cordes qui l'attachoient à ſon lit, & qui mourut paralytique un inſtant après. Sans doute ce violent effort avoit détruit tout le reſſort de ſes fibres. Loin d'avoir dans les commencemens

de

de la répugnance pour l'Eau; les malades la voient avec plaisir; ils souhaitent de boire; ils l'essaient, ils s'étonnent de ne pouvoir le faire; & ils tâchent de vaincre cette difficulté en suçant au travers d'un Chalumeau. Mais bientôt ils s'écrient que la chose leur est impossible. Demandez-leur pourquoi; & ils vous répondent que la Liqueur ne peut passer, qu'elle les étrangle; & ils vous conjurent de ne les pas forcer à de nouveaux essais.

Le Chien ne devient enragé qu'après une violente Fièvre. C'est ce qu'on voit à ses regards, à sa démarche égarée, à sa Langue écumante, à ses Yeux appésantis & baignés de larmes; & après la dissection, à l'inflammation & quelquefois aux ulcères des membranes de son Cerveau. Sa Salive, chargée des parties les plus subtiles du Venin, communique à la Liqueur nerveuse des Animaux qu'il mord les agitations les plus violentes. C'est un Levain, qui interrompt les sécrétions du Cerveau, qui trouble la circulation du Sang, & qui produit ainsi la Fièvre, les Convulsions, & le Délire. Ce Délire, de même que l'Ivresse, diffère, suivant les divers Tempéramens. Quelquefois il se manifeste par des transports furieux; & d'autrefois par des plaintes & par des sanglots. Souvent ces Symptomes se succèdent; & en effet le passage des uns aux autres est facile. On sait que la fureur est d'ordinaire la suite des longs accès de mélancolie; & la crainte n'est que trop souvent la source de la Rage.

Dans tous les cas de Rage, il y a une inflammation accompagnée de tension & de sécheresse dans

dans les membranes des Nerfs, & d'élasticité & de force dans le Liquide qu'ils contiennent. Le Cerveau devenu par-là trop sensible, au-lieu des douces impressions que lui communiquoient les Objets extérieurs, n'en reçoit plus que de douloureuses; mais en même tems de si vives, que l'Ame surprise en quelque manière renvoie les Esprits avec une impétuosité irrégulière vers les muscles du Corps. La dissection confirme ces idées; car on trouve les Vaisseaux du Cerveau des enragés, tendus prodigieusement, les Sinus longitudinaux pleins, de même que toutes les Artères du Corps, d'un sang trop fluide; le Cerveau & la Moelle épinière plus secs qu'à l'ordinaire; le Péricarde sans Sérosité; les Poumons surchargés (a); & tous ces Symptomes concourent à indiquer un vice dans les Esprits animaux.

La crainte de l'Eau, ou l'*Hydrophobie*, quoiqu'elle passe pour être une suite du Délire, a cependant une toute autre source. Les Patiens, toujours fiévreux & toujours altérés, souhaitent envain de boire. Leur Fièvre étant du genre spasmodique affecte tous leurs Nerfs, & cause des Convulsions dans tous leurs Muscles; mais principalement dans ceux de la Déglutition. Leur action cesse, & avec elle le pouvoir d'avaler. Presser de boire un Homme qui est dans cet état, c'est le presser de s'étrangler soi-même, & dès qu'il en a éprouvé la conséquence, il ne peut que redouter la vue de toute Liqueur. S'il lui

(a) Voyez sur tout ceci l'*Hist. de l'Acad. des Scienc. de 1699.* pag. 46.

lui eſt plus difficile d'avaler des Fluides que des Solides, c'eſt que ſes Organes agiſſent plus facilement ſur les derniers que ſur les prémiers, & que l'Epiglotte ſe fermant moins bien par ceux-ci que par ceux-là, laiſſe échaper pluſieurs gouttes qui tombent dans la Trachée-artère, & qui menacent le Patient de ſuffocation. Ce Symptome eût donc mieux été nommé Δυσκατάποσις, ou *Difficulté d'avaler*, que Ὑδροφοβία, ou *Crainte de l'Eau*. Mais de quelque nom qu'on l'apelle, il n'eſt pas ſi particulier aux enragés, qu'il ne ſe trouve quelquefois dans des Fièvres, dans des Mélancolies, & dans des Maladies hyſtériques; & la morſure du Chien enragé produit quelquefois tous les autres Symptomes, à la reſerve de l'Hydrophobie. Elle n'eſt donc qu'une Convulſion locale, qui ſuit les Affections nerveuſes pouſſées à un dégré, où elles ne parviennent guère que par la Rage.

Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que le Poiſon ſoit quelquefois ſi longtems caché avant que de ſe manifeſter. La Salive venimeuſe du Chien a beſoin d'un certain tems pour agir comme un Levain ſur la Liqueur nerveuſe, pour altérer les Fibres du Cerveau, & pour produire dans ſes membranes cette tenſion & cette ſéchereſſe que nous avons obſervées. La différence des Conſtitutions en met une dans les périodes de la Rage, comme elle le fait dans ceux des Maladies Vénériennes; & dans le prémier cas, de même que dans le ſecond, les cauſes accidentelles contribuent ſouvent à hâter les effets du Venin. C'eſt ce que confirme l'accident d'un jeune Ecoſſois. Mordu d'un Chien enragé, & ma-

marié dans un même jour, il en passa le reste dans les plaisirs de la Danse & de la Bonne-chère. Le lendemain matin on le trouva furieux dans son lit, tenant dans ses mains sanglantes les entrailles de son Epouse, dont il avoit déchiré le ventre avec ses dents. Enflamé par l'exercice de la Danse, par quelque excès de boisson, & sans doute plus encore par l'ardeur de ses desirs & des prémiers transports, il avoit augmenté l'activité du Poison, & attiré sur lui les accidens de la Rage, en moins d'heures qu'elle n'a d'ordinaire besoin de jours pour paroitre.

Notre Auteur, qui a beaucoup médité sur l'influence des Corps célestes sur le Corps humain (*a*), est convaincu que les changemens de la Lune ont beaucoup de raport à l'aparition des Symptomes de la Rage. Aussi nous rapporte-t-il plusieurs exemples de Personnes mordues, qui n'étoient incommodées qu'une fois le mois; & dans la liste nombreuse des enragés, qu'il a vus, il a remarqué que plus de la moitié d'entr'eux le sont devenus vers la pleine Lune.

De la Théorie le Dr. *Mead* passe à la cure de la Rage, ou plutôt à la manière de la prévenir; car tout le monde convient que dès que l'Hydrophobie paroit, le mal est presque desespéré. Les prémiers soins regardent la Plaie. Les anciens Médecins, suivis de la plupart des Modernes, veulent que, si l'endroit mordu le permet, on

(*a*) Il y a déja plusieurs années que Mr. *Mead* a publié sur ce sujet un petit Ecrit intitulé: *A Discourse concerning the Action of the Sun and Moon on Animal Bodies*, &c. *Lond.* 1708.

on y faſſe des Inciſions, qu'on y applique des Ventouſes, qu'on le brule par le moyen d'un Fer chaud, & que par des Emplâtres ſupuratifs on ait ſoin d'y conſerver une décharge pendant pluſieurs jours. Mr. *Mead* trouve cette méthode auſſi inutile que cruelle; *car*, dit-il, *puiſque le Venin agit immédiatement ſur la Liqueur nerveuſe, le mal eſt fait, avant que ces ſortes d'applications puiſſent avoir lieu* (*a*).

Mais ſi cette idée de notre Auteur s'accorde avec ſa Théorie des Poiſons, celle de la Rage ne s'accorde tout-à-fait ni avec l'une ni avec l'autre. On a vu (*b*) qu'un de ſes principaux argumens, pour établir l'influence immédiate des Venins ſur les Eſprits animaux, étoit tiré de la rapidité de leurs effets. La Liqueur la plus ſimple & la plus ſubtile ne peut guère recevoir que des impreſſions ſubites. Pourquoi la Salive du Chien enragé n'en produit-elle que de ſi lentes? Conçoit-on que ce Venin efficace dans ſes effets circule pendant des mois entiers avec la Liqueur éthérée des Nerfs, ſans en déranger le cours, & ſans en altérer la nature? Que ſi vous dites, & c'eſt ce qui paroit le plus naturel & que d'illuſtres Auteurs conjecturent, que le Venin de la Rage conſiſte de parties viſqueuſes, qui ne s'inſinuent qu'à la longue, il ſera naturel d'avoir recours aux Inciſions, aux Cauſtiques, & aux Véſicatoires, pour tâcher de le déloger, avant qu'il ſe ſoit mêlé avec nos Humeurs.

Après tout, Mr. *Mead* ne condanne qu'un excès

(*a*) Pag. 156.
(*b*) *Bibl. Raiſon. Tom.* XXXIV. pag. 434.

cès de sévérité. Il conseille lui-même qu'on élargisse un peu la Plaie, & qu'on la panse avec le Basilicon & le Précipité rouge. Mais il ne veut pas qu'on se forme de trop hautes idées des aplications extérieures, parce qu'un Malade qui les auroit négligées dans les commencemens, pourroit se croire hors d'espérance, quoiqu'il n'en eût aucun lieu. En effet, notre Auteur assure après plus de mille expériences faites dans trente ans de pratique, que sa méthode n'a jamais manqué de succès, quoiqu'on eût entierement négligé la Plaie.

Parmi les divers Remèdes, qui dans tous les tems ont été imaginés contre la Rage, ceux qui paroissent avoir le mieux réussi ont toujours été les Diurétiques. Les Cendres d'Ecrevisses de Rivière, l'Eponge d'Eglantier, la Plante *Alysson*, l'Oseille & sur-tout les Cantharides sont de ce genre. A ces divers Spécifiques, l'Expérience, & c'est en effet à elle à nous guider, en a fait substituer un autre, qui annoncé d'abord dans les *Transactions Philosophiques* (*a*), devint *officinal* en 1721, à la sollicitation du Dr. *Mead* Il a depuis perfectionné sa méthode, & en voici le précis.

Il ordonne d'abord une Saignée du bras de neuf ou dix onces. On mêle ensuite une demi-once de l'Herbe nommée *Lichen cinereus terrestris*, sechée & mise en poudre, avec deux Dragmes de Poivre noir, & l'on divise le tout en quatre Doses. Le Malade les prend successivement dans quatre matinées, avec une pinte de Lait de Va-

(*a*) No. 237.

Vache chaud. Il va après cela au Bain froid, tous les matins pendant un mois, & quinze jours de plus trois fois la ſemaine.

Nous ne nous arrêterons pas aux noms & à la deſcription de cette eſpèce de *Lichen* (*a*). Contentons-nous de remarquer que c'eſt une Mouſſe, qui ne s'élève que peu de terre, qui croît à l'ombre ſur des Hauteurs, qu'elle s'attache aux Herbes qui la couvrent, & qu'on la trouve dans tous les Païs & dans toutes les Saiſons. Cette Mouſſe pouſſe par les Urines, & pour que l'Eſtomac s'en accommode mieux on y ajoute le Poivre noir.

La manière de ſe ſervir du Bain froid, que notre Auteur recommande, tient une eſpèce de milieu entre la méthode des Anciens & celle des Modernes, & elle doit être plus efficace que l'une & que l'autre de ces méthodes. Car, pour commencer par la dernière, qui ne voit que d'envoyer les Perſonnes mordues à la Mer, & de les y plonger deux ou trois fois, ne ſauroit guère prévenir un mal, qui eſt ſi longtems à paroître. Auſſi pluſieurs Malades traités de cette manière n'ont pas laiſſé que de mourir enragés. Pour être utile, le Remède doit être continué. La preſſion & la fraicheur de l'Eau n'agiſſent qu'à la longue ſur les Fibres & ſur les petits Tuiaux de la Peau. La dilatation des Vaiſſeaux, que le Venin pourroit produire, ne ſauroit être prévenue en peu de tems; & le flux de l'Urine doit

(*a*) On trouve une Figure très exacte de cette Plante à la fin du Livre du Dr. *Mead*. Voy. auſſi *Ray. Hiſt. Plant.* & Dillen; *Hiſt. Muſcor.*

doit être continué, jusqu'à ce que le danger d'une Fièvre nerveuse soit passé. Si l'Eau salée est plus pesante que la douce, la fraicheur de l'Eau de Source, dont on se sert d'ordinaire pour les Bains froids, & la facilité de les réïtérer compensent abondamment ce petit avantage

L'*Immersion* que les Anciens (*a*) pratiquoient dans le tems même de l'Hydrophobie étoit bien différente. Ils retenoient le Malade sous l'Eau, pour qu'il en avalât malgré lui; ils l'en retiroient pour quelques instans, & ils l'y replongeoient ensuite. C'étoit là noier le Malade, & le rapeller à la vie. Un Auteur du Siècle passé (*b*) se déclare pour la même méthode, dont il avoit reconnu l'utilité dans divers cas d'Hydrophobie. Il fait à cette occasion, & Mr. *Mead* après lui, une remarque importante, c'est qu'on ne doit pas se presser de desespérer de la vie des Noiés (*c*). Il seroit d'autant plus injuste de leur refuser des soins tout au plus inutiles, que ces soins ne sont nullement pénibles. Il faudroit faire passer de la fumée de Tabac dans leurs Intestins, réchaufer & agiter leur Corps, en un mot tâcher de remettre leur Sang en mouvement. Quoique les Signes de Vie tardassent à paroitre pendant une ou deux heures, il seroit bon de persister, de donner vers la fin quelques Esprits ou quelques Sels volatils aux

(*a*) Celf. *Lib.* V. *Cap.* XXVII. 2.
(*b*) Van Helmont *Ort. Medic. dem. id.*
(*c*) Voyez *Differt. sur l'Incertit. des Signes de la Mort*; Reaumur *Mem. sur les Insect. Tom.* V. *Mem.* X. & *Hist. de l'Ac. des Scienc.* de 1741. pag. 71.

aux Malades, & de leur faire une Saignée dès que le Sang recommenceroit à couler.

Une *Submerſion* telle que nous venons de la décrire, ne pouvoit guère être utile dans le tems que les Anciens la pratiquoient. Attendre, pour y avoir recours, que l'Hydrophobie eût paru, c'étoit attendre trop tard. Les Bains ſimples eux-mêmes ſont alors plus de mal que de bien. La méthode des Anciens ne doit donc être employée que dans ces cas fâcheux, où le Médecin aime mieux haſarder des Remèdes douteux que de n'en donner aucun. Dans des extrémités pareilles, *il faut comparer le danger de l'Eſſai avec celui de la Maladie; ſi ce dernier l'emporte, la Raiſon & la Compaſſion nous engagent à ſaiſir avec quelque témérité une occaſion de faire du bien* (*a*). Le mal eſt que des calculs de ce genre ſont difficiles, & que les Médecins y courent preſque autant de riſques que leurs Malades.

Pour ſe diſpenſer de ces calculs, & pour éviter ces riſques, il ne faut que s'y prendre à tems; & la méthode du Dr. *Mead* plus douce que celle des Anciens, plus ſure que celle des Modernes, ne manqua jamais de ſuccès. Mais quand l'Hydrophobie a paru, tous les Remèdes deviennent inutiles. Notre Auteur a fait faire des Saignées abondantes; il a eu recours aux Opiates, aux Sels Volatils, aux Remèdes anti-épileptiques; il a eſſaié le fameux Spécifique des Anciens, qui conſiſte en Muſc & en Cinabre; il a fait apliquer des Véſicatoires; il a preſcrit des Emulſions nitreuſes & rafraichiſſantes; tous ſes efforts ont été vains,

(*a*) Pag. 176.

vains, il étoit trop tard. Ce qu'il y a de plus décourageant, c'eſt que quoiqu'il ait quelquefois réuſſi à rendre à ſes Malades la faculté de boire, ils n'ont pas laiſſé que de mourir en vingt-quatre heures de leur Fièvre & de leurs Convulſions.

Notre Auteur nous anime cependant à de nouveaux Eſſais, par la conſidération qu'un Remède pourra réuſſir dans un cas, quoiqu'il ait manqué dans cent autres. Il raporte à ce ſujet une Lettre de Mr. *Boerhave*, dans laquelle ce Grand-Homme lui faiſoit avec ſon exactitude ordinaire l'hiſtoire de deux cas d'Hydrophobie. Dans le prémier, que ſes Diſciples ſe rapellent ſans doute de lui avoir entendu raconter dans ſes Leçons annuelles, il fit jetter pluſieurs ſceaux d'Eau ſur la tête du Malade, à qui on donnoit toutes les quatre heures un Clyſtère d'Eau chaude, d'Oxymel, & de Sel. Mais quoique par ce moyen il parvînt à boire aiſément de la Bière, & une Tiſane de Guimauve, de fleurs de Sureau, & de Tamarins, il ne laiſſa pas que de mourir en peu d'heures. Seulement ſes derniers momens furent tranquilles, & il conſerva juſqu'à la fin l'uſage de ſes Sens. L'autre Malade fut plus heureux; car quoiqu'il eût l'Hydrophobie, qu'il écumât, & que la Rage la plus furieuſe ſe manifeſtât en lui par des hurlemens affreux, Mr. *Boerhave* le guérit par des Remèdes rafraichiſſans. Mais il eſt à remarquer que l'uſage de ces Remèdes avoit été commencé quatre jours avant l'Hydrophobie, & Mr. *Mead* a lieu de croire que dans ce tems-là ſa méthode auroit prévenu la Rage. Quoiqu'il en ſoit, ſi dans ces triſtes extrémités on peut eſpérer quelque ſuccès, c'eſt

des

des Saignées abondantes, & des Remèdes rafraîchissans qu'on doit l'attendre. Mais après tout, *la Mort sera* presque toujours *le seul Médecin qui guérisse* (*a*).

La principale différence qu'il y a du Venin des Animaux & des Poisons proprement dits, c'est que les blessures des Animaux venimeux sont extérieures, au-lieu que les Poisons agissent intérieurement. C'est par cette remarque que notre Auteur commence son IV Essai (*b*), dans lequel il traite des Minéraux & des Végétaux empoisonnés. Les plus violens Poisons de la première Classe sont le Sublimé & l'Arsenic. L'un & l'autre, de même que toutes les Préparations corrosives d'Argent, d'Antimoine, &c. doivent leur force à un certain mélange de Sels & de parties métalliques. Les particules salines consistent de petites Lames aigues & tranchantes, & le Métal auquel elles sont unies, en augmentant leur poids, leur donne la force de pénétrer les chairs, & d'y faire un nombre infini de petites blessures (*c*). La Cigue aquatique & l'Aconit, qui sont les Plantes les plus venimeuses de nos Climats, (car nous n'y connoissons pas la Cigue des Anciens), agissent à peu près de la même manière, mais moins violemment. Dans l'un & dans l'autre cas, les Remèdes les plus efficaces

(*a*) Pag. 184. Ἰατρὸς ἰᾶται θάνατος.

(*b*) Pag. 185—239.

(*c*) Les effets de ces Poisons sont assez semblables à ceux du Verre & du Diamant pilés, des poils de Tigre &c., & leur action s'explique fort bien sans le secours des Esprits animaux.

caces ſont ceux qui ſervent à rejetter le Venin, & à préſerver les Membranes de l'Eſtomac & des Inteſtins des bleſſures & de la Gangrène qui en eſt la ſuite. Le Lait & l'Huile répondent à la prémiére Indication, & même à la ſeconde, lorſqu'il ne s'agit que de Plantes empoiſonnées. Mais on peut faire quelque choſe de plus, pour prévenir les effets du Sublimé & d'autres Poiſons du même genre. Comme leur force conſiſte en une certaine compoſition, en la détruiſant on les empêche de nuire; & c'eſt ce qu'on a lieu d'attendre d'une Solution de Sel de Tartre; car les deux Sels, en s'uniſſant, s'émouſſeront, & la partie métallique qu'ils laiſſeront tomber, n'agiſſant plus que par ſon poids, ne pourra plus faire de mal.

En effet, les Métaux & en particulier le Vif-Argent ne ſont en eux-mêmes nullement pernicieux. On donne ſans danger des doſes conſidérables de Mercure crud aux Malades, & ſi quelquefois il produit un flux de bouche, cet effet eſt rare & n'eſt pas dangereux. Quelquefois cependant un uſage très long de ce Métal produit des Convulſions & des attaques de Paralyſie. Ceux qui y ſont le plus ſujets, ce ſont les Miroitiers, les Ouvriers expoſés aux fumées du Mercure, & ceux qui ont paſſé trop ſouvent par la méthode des Frictions. Mr. *Mead* n'aprouve nullement cette méthode; mais comme ſes raiſons ont été examinées par Mr. *Aſtruc* (a), & que notre Auteur n'en a pas ajouté de nouvelles dans

(a) *De Morb. Vener. Lib.* II. *Cap.* XII.

dans cette derniere Edition, nous nous croyons diſpenſés d'entrer dans cette controverſe.

On ſait que le métier des Plombiers les expoſe à diverſes Maladies; mais ce n'eſt que depuis peu qu'on a remarqué que les Fumées du vieux Plomb leur ſont le plus funeſtes. Les Sels répandus dans l'air donnent à ce dernier Plomb & à ſes Fumées une vertu corroſive. Les Exhalaiſons des Minéraux ne ſont que des parties très petites, & par cela même les plus pernicieuſes de ces Mineraux; car elles pénètrent plus facilement & plus loin dans les Poumons & dans l'Eſtomac, ſans compter l'impreſſion immédiate qu'elles peuvent faire ſur les Nerfs de l'Odorat. Mr. *Mead* eut autrefois d'un Chymiſte une Liqueur bien ſingulière. Quoique peſante elle s'exhaloit entierement ſans être échaufée; elle rongeoit les bouchons de cryſtal des phioles qui la contenoient; & ſes Vapeurs étoient ſi ſubtiles, que ſi l'on poſoit une chandelle allumée ſur une Table, à quelque diſtance de la bouteille, les Exhalaiſons venimeuſes ſe dirigeoient du coté de la Flamme, & n'étoient nuiſibles qu'à ceux qui étoient près de la Lumière. Notre Auteur, qui ſait la compoſition de cette Liqueur, mais qui en bon Citoyen s'en reſerve le ſecret, ſe contente de nous dire qu'elle conſiſtoit de parties Salines & Métalliques.

Pour que l'Opium ſoit un Poiſon, il ſuffit qu'il ſoit pris en une certaine quantité, qui même n'eſt pas grande. Auſſi notre Auteur en examine-t-il les effets dans ſon V Eſſai (*a*). Mais com-

(*a*) Pag. 240—268.

comme il nous eſt impoſſible de l'y ſuivre, nous nous bornerons à un Suplément qu'il a mis à cet Eſſai (*a*), ſur un Poiſon qui a de l'analogie avec l'Opium, & qui n'eſt connu que depuis peu. C'eſt l'Eau diſtillée des feuilles de Laurier-ceriſe. Il eſt d'autant plus important de s'en défier, que l'odeur en eſt ſéduiſante, & que l'uſage, tant de cette Eau que des feuilles dont on la tire, eſt aſſez commun. C'eſt en Irlande qu'on en a découvert les mauvais effets, & on les a vérifiés en Angleterre (*b*). Mr. *Nicholls* a fait des Expériences fort curieuſes ſur ce ſujet, & ce ſont principalement ces dernières dont notre Auteur ſe ſert pour expliquer la manière d'agir de ce Poiſon.

Tous les Chiens à qui l'on donne de cette Eau, ſoit par la Bouche ſoit en Lavement, ont des Convulſions, deviennent paralytiques, & meurent peu de tems après. Ils perdent tellement l'uſage de leurs Membres, que quoiqu'on les pique ou qu'on leur faſſe des Inciſions, ils ne font plus de mouvemens volontaires. On ne trouve, en les diſſéquant, aucun ſigne d'Inflammation; mais leurs Veines ſont tendues & pleines d'un Sang ſi fluide, qu'il paſſe dans les Vaiſſeaux Lymphatiques, dont il teint la Liqueur (*c*). Pour rendre les effets de ce Poiſon plus promts

(*a*) Pag. 268—276.

(*b*) *Phil. Tranſ.* No. 418 & 420. On trouve une Traduction Hollandoiſe de ces deux Pièces dans le Livre intitulé: *Uitgeleezé Natuurkundige Verhandelingen* I. *Deel*, I. *Stuk*: pag. 191.

(*c*) Cette propriété de ce Poiſon pourroit peut-être ſervir à découvrir les Artères Lymphatiques dans diverſes par-

promts & plus ſenſibles, Mr. *Nicholls* prépara une Eau plus forte de feuilles de Laurier-ceriſe, & dans trois pintes de cette Eau il incorpora par des ſecouſſes fréquentes une dragme d'Huile peſante, qui lui étoit venue avec elle. Deux onces de cette Eau firent mourir un Chien d'une taille médiocre en moins d'une demi-minute; rapidité prodigieuſe, & dont Mr. *Mead* ſait bien profiter pour confirmer ſon Syſtême. *On ne ſauroit*, dit-il, (*a*) *ſans avoir recours à une impreſſion immédiate ſur les Eſprits animaux, expliquer comment une Liqueur ſimple, qui ne paroit avoir aucune qualité extraordinaire, peut, dans ſon paſſage à l'Eſtomac ou aux gros Boiaux, ôter la vie dans un inſtant, ſans qu'on aperçoive aucune marque d'inflammation.* La matière élaſtique, qui entre dans la compoſition de ces Eſprits, eſt aparemment repouſſée par les parties actives de cette Eau venimeuſe, de même que dans les Expériences électriques cette matière eſt affectée par les Corps qu'elle rencontre. Les Nerfs des Membranes, qui reçoivent le Venin, perdent ainſi leur action; les Animaux meurent paralytiques; & le Sang, arrêté ſubitement dans leurs Veines, n'a pas le tems de s'y cailler.

Mais quelles ſont les parties de l'Eau qui produiſent ces effets pernicieux? Il n'y a guère lieu de douter que ce ne ſoit celles de l'Huile, dont cette Eau eſt ſurchargée. Le Dr. *Nicholls* ayant diſ-

parties du Corps. Mr. *Ferrein* les a vues le prémier dans la Matrice & dans l'Oeil. Voy. *Mem. de l'Acad. des Scienc.* de 1741. pag. 371.

(*a*) Pag. 271.

distillé des Amandes amères, dont on avoit exprimé la prémière Huile, en retira dix goutes d'une Huile rouge, qui de même que celle du Laurier-cerise avoit une odeur & un gout de Noyau. Il mêla cette Huile avec une once d'Eau commune, & le Chien qui l'avala en mourut dans une demi-heure de tems.

Dès qu'on connoit un Poison, il est naturel d'en chercher l'Antidote, & quand on a deviné la manière d'agir du prémier, il est moins difficile de découvrir le second. Mr. *Mead* a trouvé que l'Esprit de Sel Ammoniac conservoit la vie aux Animaux auxquels l'Eau de Laurier-cerise l'auroit fait perdre. C'est que cet Esprit attire la Liqueur nerveuse que l'Eau avoit repoussée. Ainsi les Faits conduisent aux Théories, & celles-ci se confirment par de nouveaux Faits.

N'oublions pas de remarquer qu'à l'occasion du Laurier-cerise, on a trouvé une qualité venimeuse à diverses Préparations, qui n'en étoient pas soupçonnées. Nous avons déja vu que l'Huile d'Amandes amères étoit un véritable Poison; ajoutons que l'Eau qu'on retire par la distillation des Noyaux de plusieurs Fruits est à peu près aussi mal-faisante que celle du Laurier-cerise. On fait grand usage en Angleterre d'une Eau de Cerises noires, à qui il ne manque pour être mortelle que d'être un peu plus forte. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Convulsions des Enfans contre lesquelles cette Eau est le plus souvent employée, est le Symptome qu'elle est le plus capable de produire (*a*). Si notre connoissance

(*a*) Il seroit très possible que les Convulsions fussent calmées par une certaine quantité de cette Eau, & excitées

ſance des Drogues eſt encore ſi imparfaite, avec quelle circonſpection ne doit-on pas les donner? Un Poiſon diffère infiniment peu d'un Remède.

S'il en falloit de nouvelles preuves, nous les trouverions dans le VI & dernier Eſſai (*a*), qui roule ſur ces Exhalaiſons venimeuſes, qui, ſans devoir leur origine à des Subſtances empoiſonnées, ne nuiſent que par une aplication ou trop immédiate ou trop ſubite ſur quelques-uns de nos Organes. De ce genre ſont celles de la fameuſe *Grotte du Chien* en Italie, Grotte dont les merveilles ont ſi fort été décrites par tous les Voyageurs, que le détail en ſeroit ici ſuperflu. Il ſuffira de remarquer que les Animaux y meurent, faute de pouvoir reſpirer. La Vapeur funeſte paroit à la vue ſimple, & elle ne s'élève qu'à dix pouces de hauteur, au-dela de laquelle il n'y a plus de danger. La couleur verte & le gout acide de l'adhérence, que cette Vapeur laiſſe aux côtés de la Grotte, donne lieu de conjecturer qu'elle aproche de la nature du Phlegme de Vitriol.

La Reſpiration ſert à deux uſages. Le Sang qui paſſe dans les Poumons s'y briſe par le poids & par le reſſort de l'air, qui en remplit les Véſicules; & ce même Sang y reçoit de l'air une partie néceſſaire à la vie. On a longtems diſputé ſur ce dernier uſage de l'air; mais les Expériences dont on ſe ſert pour le démontrer ſont d'un grand poids. Les Animaux ne peuvent vivre longtems dans

tées par une doſe plus forte. L'Opium produiroit ces deux effets oppoſés.

(*a*) Pag. 177—317.

dans le même air, quoique cet air conſerve toutes les qualités, qui lui ſont néceſſaires pour enfler les Poumons & pour preſſer le Sang. Dans un air condenſé la Reſpiration devient plus lente, & la vie ſe ſoutient plus longtems; preuve certaine que cette condenſation de l'air multiplie le nombre des particules néceſſaires à la vie.

Appliquons ces principes à la Grotte du Chien, & à la plupart des autres Souterrains venimeux. Les Expériences du Baromètre prouvent que l'air n'y manque ni de peſanteur ni d'élaſticité, & qu'ainſi il a tout ce qu'il faut pour le prémier uſage de la Reſpiration. Le défaut doit donc être du côté du ſecond, c'eſt-à-dire que l'air a quelque qualité, qui l'empêche de communiquer au Sang ſon Eſprit vivifiant. La Vapeur onctueuſe & vitriolique de la Grotte n'eſt pas un Poiſon en elle-même; mais il y a apparence que pénétrant dans les Poumons, elle agit immédiatement ſur les Eſprits animaux des petites Fibres nerveuſes, qui tapiſſent les Véſicules Pulmonaires. Pour que l'Air enfle ces Véſicules & y porte au Sang ſa partie la plus ſubtile, il faut que les Eſprits animaux y aient un libre cours; & la Vapeur vitriolique peut les repouſſer trop ſubitement, & arrêter ainſi le jeu des Fibres, & la dilatation des Véſicules (*a*).

Qu'on ne ſoit pas ſurpris que l'Action des Eſprits animaux puiſſe ſi ſubitement être interrompue. Nous voyons tous les jours, & par cela même ſans ſurpriſe, qu'il ne faut que peu d'inſtans pour

(*a*) Les Veſſies Pulmonaires de Grenouilles mortes dans la Grotte ont été trouvées reſſerrées & vuides d'air.

pour les remettre en mouvement. Des Sels volatils apliqués à nos Narines nous font presque subitement revivre, & il est remarquable que ces Sels étant d'une nature Alcaline, sont entierement opposés aux Esprits Acides & Vitrioliques, dont ils détruisent l'effet. Il seroit curieux d'observer, si dans la Grotte du Chien un Linge imbibé d'une Liqueur Alcaline & apliqué aux Narines des Animaux, qu'on y mettroit, en préviendroit ou du moins en retarderoit la mort. Tout ce qui a le moindre raport à la vie des Hommes ne sauroit être étudié avec trop de soin; & c'est par cette considération que nous nous promettons l'indulgence de ceux, à qui cet Extrait pourroit d'ailleurs paroitre trop long.

ARTICLE III.

JOURNAL *d'un* VOYAGE *au* NORD, *en* 1736 & 1737, *enrichi de Figures en taille douce*, par *Mr.* OUTHIER, *Prêtre du Diocèse de Besançon, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences.* In 12. Pag. 339. A *Amsterdam*, chez *H. G. Löhner*, 1746.

SAns vouloir porter atteinte au mérite de cet Ouvrage, nous croyons devoir faire remarquer qu'il eût été mieux reçu du Public, si l'Auteur se fût moins attaché à l'ordre des evènemens, & s'il ne fût pas entré dans une infinité de détails, qui ne sont ni intéressans ni instructifs. Tout ce qui dédomagera le plus le

Lec-

Lecteur, c'eſt l'importance de la matière qui fait le principal objet du Livre; & la grande fidélité avec laquelle l'Auteur raporte tout ce qui s'eſt paſſé pendant ce Voyage.

Il n'y a preſque perſonne qui ignore aujourd'hui le ſujet d'un Voyage ſi pénible, & pour lequel la Cour de France a fait tant de dépenſes. Il s'agiſſoit de ſavoir *ſi la Terre eſt allongée ou aplatie vers les Poles.* Cette fameuſe queſtion étoit agitée depuis longtems parmi les Savans. Ni les Syſtêmes ingénieux imaginés de part & d'autre, ni les Opérations géométriques & aſtronomiques faites juſqu'en 1735, ne ſuffiſoient pas pour la décider. On jugea que, pour terminer le différend, il falloit meſurer ſous l'Equateur & vers le Cercle Polaire, un ou pluſieurs dégrés du Méridien, par des Obſervations trigonométriques & aſtronomiques faites avec la dernière préciſion.

Cette réſolution priſe, Mr. le Comte *de Maurepas* procura, par ordre du Roi, à Meſſieurs de l'Académie, tous les ſecours néceſſaires pour l'exécution de l'entreprife. Il falloit des Inſtrumens; on les fit conſtruire. Au Mois de Mai 1735 pluſieurs Membres de l'Académie partirent pour ſe rendre au Pérou ſous l'Equateur. Mr. *de Maupertuis* s'offrit pour faire le voyage au Cercle Polaire. Ni la longueur de ce voyage, ni les fatigues exceſſives qu'il falloit eſſuier, ni les riſques qu'il y avoit à courir, ne furent pas capables d'arrêter ſon zèle. On lui aſſocia Meſſieurs *Clairaux*, *le Monnier*, *Camus*, & il demanda Mr. *Outhier* pour l'accompagner. On choiſit Mr. *Sommereau*

eaux pour Sécrétaire, & Mr. *Herbelot* pour Deſſinateur. Mr. *Celſius*, Profeſſeur d'Aſtronomie à Upſal, devoit joindre en chemin tous ces Meſſieurs.

Lorſque tout fut prêt, ils partirent de Paris le 20 d'Avril 1736. L'Auteur marque aſſez ſcrupuleuſement ce qui ſe paſſa chaque jour de ce Voyage; mais comme les evènemens qu'il raporte, ne ſont pas tous également intéreſſans, nous ne ferons connoître, dans cet Extrait, que ceux qui méritent le plus d'être remarqués. Nous ſuivrons cependant l'ordre des tems, pour nous conformer au plan de l'Auteur.

Mr. *Celſius* joignit nos Académiciens à Dunkerque le 27 d'Avril. Il venoit de Londres, où il avoit fait conſtruire quelques Inſtrumens qui furent dans la ſuite d'un grand uſage. Tous s'embarquèrent à Dunkerque le 2 de Mai, & arrivèrent à Stokholm le 21 du même Mois. Mr. *de Caſtéja*, Ambaſſadeur de France en Suède, les préſenta au Roi, qui leur témoigna beaucoup de bonté. Ce Prince dit à Mr. *de Maupertuis*, qu'*ils alloient faire un terrible voyage, & que quoiqu'il eût été dans de ſanglantes Batailles, il aimeroit mieux aller encore à la plus cruelle de toutes, que de faire le voyage qu'ils entreprenoient; qu'au reſte c'étoit un Païs de chaſſe.* Il fit préſent à cet Académicien d'un Fuſil, dont il dit qu'il s'étoit ſervi lui-même longtems.

Pendant le court ſéjour que Mr. *Outhier* fit à Stokholm, il alla viſiter tout ce qu'il y a de plus curieux dans cette Capitale. Il remarqua

dans l'Eglise de *Ste. Claire*, où l'on célébroit l'Office Luthérien, que, pendant la Prédication, un Bédeau portoit une longue Canne, & frapoit sur la tête de ceux qui dormoient. Plaisante manière d'obliger les Indévots à écouter la Parole de Dieu! Il ne trouva qu'une quinzaine de personnes dans la Chapelle des Grecs Schismatiques Moscovites. Leur Chant lui parut fort singulier. Ils repètent certains mots avec précipitation jusqu'à perte d'haleine. Ils font leurs Cérémonies maussadement, & le Célébrant se mouche quelquefois avec ses doigts.

Il y a à Stokholm un Bureau de Cartes Géographiques, où plusieurs personnes travaillent toute l'année à la Géographie du Païs. Pendant l'Hiver ils vont mesurer sur les Glaces, & pendant l'Eté ils réduisent leurs mesures, & dressent leurs Cartes avec beaucoup d'ordre & d'exactitude. Le Roi de Suède donna ordre qu'on fît pour Messieurs les Académiciens, des Copies des Côtes du Golfe de Bothnie, où ils comptoient de faire leurs opérations.

Le 5 & le 6 de Juin ces Messieurs partirent de Stokholm dans deux Carosses pour se rendre par terre à Tornea. De Stokholm à Upsal il y a sept milles (*a*). La Ville d'Upsal est assez grande; presque toutes les rues sont tirées au cordeau. Excepté la Cathédrale & sept à huit maisons, qui sont de pierre, toutes les au-

(*a*) Le *Mille* de Suède fait deux Lieues de France. Il contient 18000 aulnes de Suède, & l'aulne contient un pied dix pouces de France.

autres ſont de bois, couvertes d'écorce de Bouleau & de gazon par-deſſus: il n'y a que celle du Gouverneur & celle de l'Archevêque, qui ſoient couvertes de Bouleau ſans gazon; & elles ſont ainſi ſans gazon dans tout le reſte de la route vers le Nord. Sur une hauteur, au Midi de la Ville, eſt le Château tout ruiné, mais dont le Jardin eſt encore aſſez beau. La Ville eſt traverſée d'une Rivière, dont les eaux ſont toutes rouſſes.

Je ne dirai qu'un mot des fatigues que nos Académiciens eurent à eſſuier ſur la route juſqu'à Tornea, où il ſe trouvèrent tous raſſemblés le 21 de Juin. La plupart du tems ils furent réduits à ne manger autre choſe que le Pain & le Fromage dont ils avoient fait proviſion. A Yffetel ils ne trouvèrent que des Oeufs qu'ils firent durcir; & ce fut là tout leur ſoupé. Preſque par-tout ailleurs il n'y avoit ni Oeufs, ni Lait, & même le Lait qu'on leur préſentoit, étoit ordinairement aigre, parce que c'eſt la coutume dans ce Païs de le faire aigrir dès qu'on a trait les Vaches. Les Couſins, eſpèce de Moucherons, leur faiſoient de tems en tems une cruelle guerre. Souvent ils manquoient de Chevaux, parce qu'il n'y en a jamais qu'un ſeul à chaque Poſte. Les chemins étoient entrecoupés de Lacs, de Marais, de Rivières, de Bois & de Montagnes, toujours difficiles à traverſer.

Mr. *Outhier* ſe loue beaucoup des Habitans de ces Contrées. Ce ſont les meilleurs Gens du monde. Quoique pauvres, ils ne ſont point intéreſſés. Il falloit ſouvent les preſſer pour

recevoir le payement de ce qu'ils fourniſſoient. C'eſt une règle établie, qu'on ne paie que huit ſous par Cheval pour faire un Mille. Les Guides ſont encore à meilleur marché. Nos Voyageurs leur donnoient toujours le double & ſouvent le triple de ce qu'on leur donne ordinairement. Lorſqu'ils leur donnoient ſix ſous pour deux ou trois Milles, ils étoient ſurpris de leur généroſité, ils les prenoient par la main avec un air de ſatisfaction & de reconnoiſſance, en leur diſant: *För mijck*, *tak min Her*, c'eſt-à-dire, *Vous me donnez trop*, *grand merci*, *Monſieur*. Il n'y a point de Païs où l'on ſoit ſervi avec plus d'affection & de cordialité que dans ceux où l'on paie le moins.

Je viens de laiſſer nos Voyageurs raſſemblés à Tornea. Ce fut dans cette Ville qu'ils commencèrent à délibérer ſérieuſement ſur le parti qu'ils devoient prendre pour le ſuccès de leurs Opérations. Il fut réſolu d'aller viſiter la Côte d'Oſtrobothnie, & les Iſles qui ſe trouvent le long de cette Côte. Mrs. *Camus*, *Sommereux* & *Outhier* furent chargés de cette entrepriſe. D'un autre côté, Mrs. *de Maupertuis*, *Clairaux*, *le Monnier* & *Celſius*, firent un voyage le long d'une partie de cette même Côte Orientale du Golfe. Comme on ne trouva pas qu'il y eût moyen de former dans ces endroits une ſuite de Triangles, il fut arrêté qu'on feroit les Opérations dans les Montagnes.

On ſe mit en chemin pour les Montagnes le 6 Juillet. Quelques Biſcuits, quelques Bouteilles de Vin, des Peaux de Réennes, pour ſe coucher ſur la terre; quatre Tentes, dans chacune

cune desquelles il ne pouvoit tenir que ſept perſonnes; deux quarts de Cercle, une Planchette, une Pendule, des Thermomètres, & tous les Inſtrumens qui pouvoient être utiles ou néceſſaires pour le ſuccès des Opérations; ce fut là tout le Bagage. Il faudroit tranſcrire une bonne partie de l'Ouvrage de notre Auteur, ſi l'on vouloit donner une deſcription exacte de tout ce qu'on mit en œuvre pour réuſſir dans une entrepriſe qu'on avoit jugée de ſi grande importance. Elle n'eût jamais eu un heureux ſuccès, ſi l'on ne ſe fût roidi contre les difficultés qui ſe préſentoient à chaque pas. Il falloit grimper ſur de hautes Montagnes à travers mille précipices. Tous les chemins, qui y conduiſoient, avoient quelque choſe d'affreux. On ne voyoit preſque par-tout que des Marais, devenus impraticables par la fonte des Neiges. Pour traverſer ces Marais, on couchoit bout à bout des Sapins, ſur leſquels on ne pouvoit guère marcher qu'en gardant l'équilibre: les nœuds de ces Arbres, qui ſont comme autant de pointes, ne permettoient pas ſouvent d'y placer les pieds.

Sur ces Montagnes eſcarpées, dont le ſommet eſt ordinairement nud & tout hériſſé de Rochers, on portoit des Vivres, des Inſtrumens, & même des Arbres entiers qu'on alloit chercher ailleurs. La plupart de ces Rochers ſont par feuilles très larges & très minces, toutes poſées de champ, & apuiées les unes contre les autres, déſorte qu'on a bien de la peine à marcher deſſus. On n'ôſoit s'expoſer à dormir ſur ces Rochers, ſans allumer un grand feu

pour éloigner les Couſins dont on étoit continuellement tourmenté. Au haut de la Montagne nommée Niwa, Mr. *de Manperţuis* fit faire une pyramide d'Arbres dépouillés de leurs branches, & dreſſés les uns contre les autres. Ces Arbres, arrêtés par le haut avec des barres, & écartés par le pied, faiſoient en même tems un Signal, dont on pouvoit obſerver la pointe avec préciſion; & une eſpèce d'Obſervatoire, au centre duquel on plaçoit l'Inſtrument pour faire l'obſervation des Angles, ſans aucune réduction au centre. On alla planter vers le Nord d'autres Signaux ſemblables, ſur les Montagnes les plus hautes & les mieux ſituées qu'on put trouver, afin de former de bons Triangles.

Outre les Couſins dont on avoit tant à ſoufrir ſur les Montagnes, on y étoit encore expoſé aux inſultes d'une infinité d'autres Mouches de différentes eſpèces. Pour s'en garantir, nos Voyageurs ſe couvroient d'un voile de gaze; ſi ce voile aprochoit un peu trop de leur viſage, ou s'il n'étoit pas fermé bien exactement, ces Inſectes leur mettoient dans l'inſtant le viſage en ſang. Dans le tems des repas, où il falloit néceſſairement ſe découvrir le viſage pour manger, ils ſe tenoient le plus qu'ils pouvoient dans la fumée; c'étoit alors le meilleur moyen pour ſe garantir des Mouches & des Couſins.

Il y a dans ce Païs du Nord un grand nombre de Cataractes. On n'ôſe guère s'expoſer à les paſſer en Bateau, ſur-tout celle de Wuojenna, qui eſt la plus forte & la plus longue de tou-

toutes celles qu'on rencontre depuis Tornea juſqu'à Pello. Les Finois, conducteurs des Bateaux, ont grand ſoin de faire mettre pied à terre: leur intérêt les y engage autant que la ſureté de ceux qu'ils font ſortir du Bateau. Ils voudroient le rendre ſi léger, qu'à peine touchât-il la ſurface de l'eau, pour éviter les Cailloux contre leſquels il pourroit être briſé à chaque inſtant. Pour ſoutenir le Bateau au-deſſus des flots, & le dérober aux vagues qui le pourſuivent, de trois hommes qu'ils ſont dans le Bateau, deux forcent de rames tant qu'ils peuvent, pendant que le troiſième à l'aide de ſon Aviron, détourne ſans ceſſe de côté & d'autre pour éviter les Rochers. On voit quelquefois ces Bateaux, la moitié en l'air, ſoutenus au-deſſus des vagues, & un moment après on les voit comme engloutis au milieu des flots.

Ces Bateaux Finois, même les plus grands, ſont extrêmement légers, & d'une ſtructure aſſez ſingulière. Ils ſont tous faits de Planches de Sapin très minces, apliquées contre une Carcaſſe compoſée d'une Quille & de quelques Côtes. Ces Planches ne ſont communément clouées que ſur les Côtes; elles ſont attachées ſur la Quille, & l'une contre l'autre ſur leur longueur, avec du fil fait de Nerfs de Réennes, qui eſt comme de la Corde à Boyaux; enſuite on enduit bien le tout de Goudron. Ces Nacelles ſi minces ont deux avantages; la fléxibilité, qui les empêche de ſe briſer, lorſqu'elles heurtent contre les pierres; & la légereté, qui fait que non ſeulement elles prennent peu

d'eau, mais que, quand on débarque, on n'a pas besoin de cordage pour les amarrer; on les tire facilement hors de l'eau, & on les laisse sur le rivage: elles sont presque toutes garnies d'un Mâts, qu'on dresse & qu'on arrête avec trois cordages, pour mettre à la voile quand le vent est bon. Quelquefois, faute de Voiles, les Matelots dressent dans le Bateau un petit Sapin avec ses branches. Le danger qu'il y a de demeurer dans le Bateau, lorsqu'on descend les Cataractes, n'effraioit point Mr. *de Maupertuis*, il ne vouloit pas en sortir, & prenoit plaisir à regarder les différens effets de l'eau qui se précipite avec rapidité.

Ce que Mr. *Outhier* nous aprend de la grande sagacité des Chevaux de ce Païs mérite bien d'être sçu. Peut-être trouveroit-on qu'il y a dans ce récit un peu trop de merveilleux, si l'on ne convenoit aujourdhui assez généralement qu'il est de notre intérêt de ne pas regarder les Animaux comme de simples Automates, & que ce qu'on nomme chez eux *Instinct*, est quelquefois supérieur à ce qu'on apelle *Esprit* dans notre Espèce.

Au Mois de Mai, lorsque les Neiges sont fondues, les Chevaux partent de chez leurs Maitres, & s'en vont dans de certains Cantons des Forêts, où il semble qu'ils se soient donné le rendez-vous. Là ils forment des troupes différentes, qui ne se mêlent ni ne se séparent jamais: chaque troupe prend un Canton différent de la Forêt pour sa pâture; ils s'en tiennent au territoire qui leur est assigné, & n'entreprennent point sur celui des autres. Quand

la

la pâture leur manque, ils décampent & vont s'établir dans d'autres paturages avec le même ordre. La police de leur Société est si bien reglée, & leurs marches sont si uniformes, que leurs Maitres savent toujours où les trouver, lorsqu'ils ont besoin d'eux; & ces Animaux, après avoir fait leur service, retournent d'eux-mêmes vers leurs Compagnons dans les Bois. Au Mois de Septembre, lorsque la Saison devient mauvaise, ils quittent les Forêts, s'en reviennent par troupes, & se rendent chacun dans leur Ecurie.

Ces Chevaux sont petits, mais bons & vifs, sans être vicieux. Quoiqu'ils soient généralement assez dociles, il y en a cependant quelques-uns qui se défendent lorsqu'on les prend, ou qu'on veut les atteler aux Voitures. Ils se portent à merveilles, & sont gras quand ils reviennent de la Forêt; mais l'exercice presque continuel qu'on leur fait faire pendant l'Hiver, & le peu de nourriture qu'on leur donne, leur fait bientôt perdre cet embonpoint. Ils se roulent sur la Neige comme les autres Chevaux se roulent sur l'herbe. Ils passent indifféremment les nuits dans la Cour comme dans l'Ecurie, lors même qu'il fait un froid très violent.

Il ne faut pas oublier dans cet Extrait de donner une courte description de la Ville de Tornea, le séjour ordinaire de nos Voyageurs, & de faire connoitre en même tems les Mœurs & les Coutumes de ses Habitans, & de ceux de la Campagne.

Tornea est une petite Ville d'environ 70 Maisons, qui sont toutes bâties de bois. Il y a trois

Rues parallèles, qui s'étendent du Nord au Midi, un peu en tournant le long du bord d'un bras du Fleuve, qui n'eſt qu'un Golfe pendant l'Eté, lorſque la Ville n'eſt pas entourée d'eau de toutes parts. Ces trois Rues principales ſont traverſées de 14 petites Rues. L'Egliſe, qui eſt auſſi de bois, eſt un peu éloignée des Maiſons, quoique dans l'enceinte des Paliſſades qui entourent la Ville. Dans cette Egliſe on fait l'Office en Suédois, à cauſe des Bourgeois qui parlent cette Langue. La Ville & cette Egliſe ſont ſituées dans une Iſle ou une Preſqu'Iſle, qu'on nomme *Swentzar*. Il y a une autre Egliſe de pierre dans une autre Iſle, nommée *Biorcköhn*, à un quart de mille au Midi de la Ville: on y fait l'Office en Finlandois pour les Domeſtiques de la Ville, & pour les Païſans du voiſinage, dont très peu ſavent la Langue Suédoiſe. La Maiſon du Curé eſt auprès de cette ſeconde Egliſe. Il y avoit en 1737 encore trois Capellans ou Comminiſtres qui aidoient au Curé, & prêchoient ou faiſoient quelquefois l'Office. Un de ces Capellans étoit Recteur des Ecoles.

La plupart des Maiſons, tant celles de la Ville que celles de la Campagne, ont une grande Cour entourée, au moins des deux côtés, par des Apartemens, & des deux autres, par les Ecuries & le Grénier à foin. Dans la Campagne ces Cours ſont parfaitement quarrées; mais dans la Ville elles ſont oblongues. Les Chambres à loger ont chacune leur Cheminée placée à l'angle de la Chambre. Les Cheminées n'ont que 2 pieds & demi ou 3 pieds de large, ſur 4 ou 4 & demi de hauteur. Au-deſſus du Chambranle

branle il y a une fente horizontale très étroite, dans laquelle on fait couler une Plaque de fer qu'on nomme *Spibel*, pour fermer entierement ou en partie le tuyau de la Cheminée. Pour faire du feu, on met le bois debout en assez grande quantité, & à peine est-il allumé qu'il se réduit en Charbons : on ferme alors le *Spibel*, & on peut donner à la Chambre tel dégré de chaleur qu'on veut. Mr. *Outhier* a fait monter dans sa Chambre les Thermomètres de Mr. de *Réaumur*, jusqu'à 36 dégrés au-dessus de la congélation, dans un tems que ses Vitres étoient toutes couvertes de glace. Une Chandelle placée dans un Flambeau assez près de la Fenêtre, devint si molle, qu'elle se courba & tomba. Dans les Campagnes, les Chambres à loger & la Cuisine sont faites à peu près comme à la Ville ; les Cheminées y sont aussi de briques & de pierres brutes ; & c'est la seule maçonnerie qu'on ait dans ce Païs-là. Il y a souvent auprès du feu de la Cuisine, sous la même Cheminée, un Four à cuire le Pain, & quelquefois un Alembic pour faire l'Eau-de-vie d'Orge.

Depuis Tornea, en montant le long du Fleuve, chaque Païsan a chez lui une espèce de Pavillon qu'ils nomment *Cotta*, plus large par le haut que par le bas, plus élevé que le reste de la Maison, & au-dessus duquel il y a une Girouette au haut d'une longue Perche. Il y a en dehors de la Maison un Puits tout près de la Fenêtre du Cotta ; c'est par cette Fenêtre qu'on fait couler de l'eau dans des Chaudières, où on la fait chaufer, & où on fait quelquefois fondre de la Neige pour le Bétail ; quelques-uns font

font auſſi leur Brandevin dans le Cotta. Ils ont, outre cela, leurs Magazins, qui ſont pluſieurs petites Chambres ſéparées de la Maiſon, leurs Bains, leurs Chambres à ſecher & à battre les Orges.

Les Habitans de la Ville & ceux de la Campagne ne mettent qu'un Drap dans leurs Lits; une couverture de Peaux de Lièvre blanc ſert de ſecond Drap. Il leur eſt défendu d'avoir pluſieurs habits d'une même couleur. Ils ne peuvent porter aucun habit de Drap, qui ne ſoit marqué dans les plis du Cachet du Roi; ſans cela il ſeroit confiſqué. Il leur eſt auſſi défendu, ſous peine de 1500 Dalhers d'amende, d'aſſiſter à la Meſſe des Catholiques, à qui les Loix du Royaume permettent ſeulement d'exercer leur Religion dans leur Chambre les portes fermées. Ils aſſaiſonnent toutes leurs Viandes, de Sucre, de Safran, de Gingembre, d'écorce de Citron & d'Orange, & farciſſent tout leur Pain de Cumin. La Bière eſt leur boiſſon ordinaire. Ils ont à Tornea un peu de Vin blanc. Il y a des Païſans qui ne connoiſſent point du tout le Vin rouge, & qui le prirent pour du Sang de Mouton lorſqu'ils en virent boire.

Diſons un mot de leur Labourage, & de la manière dont ils recueillent leurs Grains. Ils ne cultivent la terre qu'avec des Pêles & des Bêches, & ne connoiſſent ni Charrues ni Charettes. On ſeme les Orges tout au plutôt ſur la fin de Mai, & ils ſont mûrs au commencement d'Aout, en même tems que les Seigles; alors on les coupe avec la Faucille comme en France. Les Orges ſont tous à Epi rond, & font

un

un Pain de bon gout. Les Habitans ont auprès de leurs Maisons une espèce de grande Echelle fort large, sur laquelle ils exposent leurs Orges aux rayons du Soleil, & lorsque la Saison devient fâcheuse, ils les retirent dans les lieux qui sont destinés à les battre. Leurs Herses sont assez ingénieusement faites; on peut voir la description qu'en donne l'Auteur.

Dans un Païs aussi froid, & où le Soleil ne fait pas un long séjour, il ne faut pas s'attendre qu'il y ait un grand nombre d'Espèces d'Arbres & d'autres Végétaux. Il n'y a guère d'autres Arbres que les Sapins & les Bouleaux. Il y a aussi quelques Saules, & dans quelques endroits des Trembles fort hauts & fort droits. Dans les Isles du Golfe de Bothnie il croît un Arbre semblable à l'Acacia; il porte des Ombelles de Fleurs blanches, qui se transforment en grains d'un très beau rouge, mais dont on ne fait aucun usage. On trouve dans le Païs une espèce de Narcisse, du Muguet, de la Pirola, de la Verge d'or, une sorte de Langue de Serpent, & quelques fruits qui ne sont pas d'un grand secours aux Habitans. Ce n'est surement pas dans ce Païs qu'étoit placé le Paradis terrestre, ou il faut qu'il ait bien dégénéré.

Dès que la Neige commence à tomber dans ce Païs-là, on ne voyage plus qu'en Trainaux, tant sur le Fleuve que sur les Lacs & sur la terre. Le 5 de Novembre 1736 il tomba de la Neige, & depuis ce tems-là jusques vers la fin de Mai 1737 il ne parut ni terre ni glace; ce n'étoit que Neige par-tout. Les ordres furent alors donnés de planter dans la glace de petits Sapins, en forme

forme d'avenues, dans tous les endroits où l'on doit fraier des Chemins. On eſt obligé toutes les années de marquer ainſi les Chemins, ſans quoi il ne ſeroit pas poſſible de les ſuivre, & les Voyageurs ſe perdroient ſouvent dans les Neiges, lorſqu'elles ſont de la hauteur de 4 ou 5 pieds. Les prémiers Trainaux qui paſſent, affaiſſent la Neige & la durciſſent; il en tombe bientôt de la nouvelle qui remplit ce Chemin, & que les Trainaux, en ſuivant toujours la même route, foulent & durciſſent de nouveau. On pratique ordinairement ces Chemins ſur la glace, parce qu'ils y ſont plus unis & plus courts qu'ailleurs.

Au plus fort de l'Hiver de l'Année 1736 nos Académiciens prirent la réſolution de quitter leur ſéjour de Tornea pour aller grimper ſur les Montagnes, où ils devoient meſurer leur Baſe; Opération importante & qui devoit décider du ſuccès de leur entrepriſe. Comme le mauvais tems pouvoit rendre cette Opération très pénible & très difficile, pluſieurs Bourgeois de Tornea propoſèrent de la remettre au Printems, où les jours ſeroient plus longs, & le froid moins rigoureux. Mais on paſſa par deſſus toutes les difficultés qui ſe préſentoient, & chacun fit ſes arrangemens particuliers pour l'Opération.

On ne ſauroit exprimer combien ces Meſſieurs eurent à ſouffrir dans cette occaſion. Ils montoient dans leurs Trainaux, tout en ſueur de la fatigue du meſurage, & ils faiſoient enſuite pluſieurs lieues, expoſés à un froid violent qui les pénétroit, malgré les habits de Peaux

dont

dont ils étoient couverts. Mr. *de Maupertuis* eut quelques doigts du pied gelés, & Mr. *Outhier* reſſentit auſſi quelque douleur à ceux de la main pendant quelques ſemaines. Lorſqu'on voulut faire les Obſervations des Angles ſur la Montagne d'Avaſaxa, il fallut y monter dans des eſpèces de Trainaux qu'on nomme *Pulkas*, & qui étoient tirés par des Réennes. Ces Trainaux reſſemblent à de petits Bateaux; ils ſont pointus par l'avant, & poſés ſur une Quille, qui n'a pas plus de deux ou trois pouces de largeur. On en trouvera la figure dans le Journal.

Les Lappons ont de ces ſortes de Trainaux, longs de cinq, & même de ſix pieds, qui ſervent à tranſporter leurs Poiſſons ſecs & leurs Peaux de Réennes; mais ceux dont les Habitans ſe ſervent pour voyager, & qui furent ceux qu'on donna à nos Académiciens, ne ſont longs que de quatre pieds tout au plus. L'avant ou la pointe de ces Trainaux eſt couverte de planches, & ſur le bord de ces planches on cloue une Peau de Réenne, que celui qui eſt aſſis dans le Pulka ramène par devant ſa poitrine, & arrête avec des cordons autour de ſon corps, pour empêcher que la Neige, dans laquelle il ſe trouve ſouvent comme enſeveli, n'entre dans le Trainau. La difficulté eſt de garder l'équilibre; ces Trainaux n'ont guère plus d'aſſiète que les Patins dont on ſe ſert en France pour gliſſer. Mr. *Brunius*, accoutumé à ſe ſervir de ces Voitures, gouvernoit ſi bien ſon Trainau avec un petit bâton qu'il avoit à la main, qu'il gardoit parfaitement l'équilibre. Meſſieurs *de Maupertuis* & *Outhier* verſoient continuellement:

vou-

vouloient-ils se relever d'un côté avec leur bâton, ils renversoient de l'autre; Mr. *de Maupertuis* se froissa même un bras.

Il faut dire quelque chose des Réennes qui servent à tirer ces Traînaux. Les Réennes sont des espèces de Cerfs, dont le Bois est large, & les Perches de ce Bois sont renversées en devant. Ces Animaux servent à divers usages. On en mange la chair, qui est assez délicate, mais fade: les Habitans, sur-tout les Lappons, la font sécher, & la gardent fort longtems. Avec les Nerfs de ces Réennes on fait du fil, qu'on emploie particulierement à coudre les Bateaux; on mange leur Lait, & on en fait aussi du Fromage qui n'est pas bon. On s'habille de la Peau de ces Animaux, sur-tout de celle des jeunes, dont le poil est plus doux. Il n'y a aucun Habitant, soit Finlandois, soit Lappon, ou Suédois, qui n'ait son habit de Peaux de Réennes; nos Académiciens, & ceux qui les accompagnoient, en avoient aussi chacun un: on donne à ces sortes d'habits le nom de *Lappmudes*, & on s'en sert comme de Rodingotes. On en met le poil en dehors, & on les double de Toile, de Serge, ou de quelque autre Peau dont le poil se trouve en dedans. On fait encore avec la Peau des vieilles Réennes, des Bas, ou plutôt des Bottes molles, dont le poil doit être en dehors: elles sont très chaudes & très bonnes pour marcher sur la Neige quand il fait bien froid, car dans les dégels on ne peut plus s'en servir.

On se sert de Réennes pour voyager dans les endroits où les Chevaux auroient de la peine à aller,

aller, ou dans les Païs où l'on n'auroit pas de quoi nourrir les Chevaux, comme dans tout le Païs au Nord de Kengis, c'eſt-à-dire, toute la partie Septentrionale de ce Continent. Ils vont fort vîte, mais ils ne ſont pas extrêmement forts. Attelés à un Trainau, ils pourroient peut-être faire 30 lieues de France dans un jour, ſi le chemin étoit bien battu; mais lorsque le chemin n'eſt ni dur, ni battu, & qu'il faut que le Trainau laboure la Neige, le Réenne a bien de la peine à avancer, & ne va que fort lentement. Cet Animal a la commodité de trouver par-tout ſa nourriture. Lorſqu'il eſt fatigué, on le détache, & il ne s'éloigne pas beaucoup de ſon Maître; il fouille alors ſous la Neige, & trouve une Mouſſe blanche, qui eſt presque ſa ſeule nourriture; deſorte que le Voyageur ne porte que les proviſions dont il a lui-même beſoin, & qu'il met dans la pointe ou à l'avant du Trainau.

Pour faire juger du froid qui règne dans ce Païs, je me contenterai de raporter ſeulement l'obſervation ſuivante. Le Thermomètre de Mercure étoit le ſoir du 6 Janvier à 31 dégrés, & le lendemain matin à 33. Une Bouteille entière d'Eau-de-vie de France ſe gela dans une Chambre où l'on ne faiſoit pas de feu. Le ſoir du même jour, le Thermomètre de Mercure étoit à 37, pendant que celui d'Eſprit de vin n'étoit qu'à 29, & ce dernier ſe trouva gelé le matin du 7 Janvier.

Il y a tous les ans à 30 milles de Tornea, qui ſont à peu près 60 lieues de France, une Foire remarquable, où les Bourgeois de Tornea vont en foule. Elle commence le 14 Jan-

vier, & finit le jour de la Conversion de St. *Paul*. Elle se tient dans une espece de Village, qu'on nomme *Jukas Jerfwi*. Il n'y a que les Bourgeois de Tornea qui aient droit d'y acheter; & encore leur faut il une permission du Gouverneur de la Province pour y aller. Cette permission leur coute trois *Dalhers*, qui valent 34 à 35 sous, Monnoie de France: s'ils alloient à la Foire sans cette permission, ils payeroient une amende de 150 *Dalhers Copermyth* (*a*). Ils partent pour cette Foire dans leurs Trainaux, tirés par leurs Chevaux jusqu'à Ofwer Tornea; là ils prennent des Trainaux tirés par des Réennes, & renvoient leurs Chevaux. Ils ont dans la place, où se tient la Foire, un grand nombre de Boutiques qui leur apartiennent, & où ils logent. Ces Boutiques, qui sont désertes le reste de l'année, font tout le Village de Jukas Jerfwi, avec l'Eglise & la Maison du Curé. C'est-là que les Bourgeois de Tornea commercent avec les Lappons; ils leur portent quelques Bouteilles de Brandevin, du Sirop de Sucre qu'ils tirent de Stokholm, du Pain en Gâteau seché. Les Lappons leur donnent, en échange, de la Morue & d'autres Poissons secs, des Peaux & de la Viande seche de Réennes, des Peaux d'Ours & de Renards de différentes couleurs, des Hermines & des Martes.

Mr. *Outhier* ne nous dit presque rien des Lap-

(*a*) Une *Dalher Copermyth* vaut un peu plus d'onze sous, Monnoie de France; & une *Dahler Silvermyth* vaut environ 34 sous.

Lappons dans son Journal ; il se contente de nous donner la description de leurs Cabanes. Ces Cabanes sont formées de plusieurs Perches, hautes de 12 à 15 pieds, posées par un bout sur le terrain, où elles forment ensemble un cercle large d'environ 12 pieds : ces Perches, par l'autre extrémité, se réunissent toutes en haut, & forment un cône. Ils étendent sur ces Perches quelques haillons & quelques Peaux de Rennes, qui n'en couvrent qu'une partie. Le haut est entierement découvert, & sert de Cheminée pour le feu qu'ils font au milieu de cette espèce de Tente. Ils passent là leur Hiver, très mal vêtus, & couchent souvent dans la Neige. Quand ils veulent changer d'habitations, ils emportent leurs haillons & leurs Peaux de Rennes, & laissent leurs Perches toutes dressées ; ils en trouvent d'autres par-tout dans les Forêts.

Voila une partie de ce que j'ai remarqué de plus intéressant & de plus curieux dans le Journal de Mr. *Outhier* jusqu'au tems du départ de Tornea pour retourner en France. Ce Journal ne finit cependant point à cette époque, l'Auteur le continue jusqu'à son arrivée à Paris, d'où il partit peu de tems après pour aller reprendre son prémier train de vie auprès de l'Evêque de Bayeux. Tous ces Messieurs partirent de Tornea le 9 & le 10 de Juin 1737. Les uns partirent par Mer, & les autres allèrent par terre dans un Carosse. Le Vaisseau sur lequel Mr. *de Maupertuis* s'étoit embarqué, échoua sur la Côte à deux milles de la Ville de Pithea ; mais on le remit bientôt en état de continuer sa route jusqu'à Stokholm.

Ces Meſſieurs virent ſur leur route à Afſta tout ce qui ſe pratique pour afiner le Cuivre: Mr. *Outhier* donne un détail curieux de cette opération. Ils allèrent voir auſſi la belle Manufacture de Laiton qui eſt à Meſſinsbrok, éloigné d'Afſta d'un quart de mille. La deſcription que l'Auteur donne de cette Manufacture mérite auſſi d'être lue. Mais rien n'eſt plus intéreſſant que ce qu'il raporte des fameuſes Mines de Cuivre de Fahlun. On ſera ſurpris, en liſant la deſcription qu'il en fait, que des Hommes veuillent bien ſe condamner à aller travailler volontairement dans d'afreuſes Cavernes, que je ne ſaurois mieux comparer qu'au portrait hideux qu'on nous fait de l'Enfer. Qu'on en juge par ce petit échantillon.

Figurez-vous d'abord une vaſte Carrière, large de plus de 100 toiſes, & profonde d'environ 150 pieds. On y deſcend par des Eſcaliers taillés dans le Roc, & par des Eſcaliers de bois, dans les endroits où le Rocher a manqué. Lorſque vous êtes au bas de la Carrière, on vous fait entrer dans une Caverne fort étroite. Il règne en cet endroit une obſcurité affreuſe. A l'aide d'une longue Alumette de Sapin qu'on allume, vous deſcendez d'abord par un grand nombre de marches de pierres, qui font pluſieurs détours, & vous arrivez à un trou quarré perpendiculaire à l'horizon, large de trois à quatre, & profond au moins de trente pieds, garni à deux de ſes côtés d'Echelles, liées deux à deux, pour atteindre juſqu'au fond du trou. Arrivé au fond du trou, vous entrez dans une Caverne fort étroite, dans laquelle ayant un peu

avan-

avancé, vous trouvez les plus infortunés des Hommes; ils ſont preſque nuds, couchés par terre, & ſans autre lumière que celle de leurs Allumettes. Ce chemin eſt fort étroit. La chaleur qui ſort de ces Antres, vous étoufe. Plus avant, vous deſcendez encore, & vous vous trouvez dans des Cavités, larges de trente ou quarante pieds, dont quelques-unes ſont terminées par de très grands Puits. On paſſe par des chemins étroits pour communiquer d'une de ces Cavités aux autres. Dans pluſieurs de ces Cavités, le Rocher eſt ſoutenu par des Murs; dans d'autres il eſt ſoutenu par des eſpèces de Planchers. Malgré ces précautions, les Voutes de ces Mines ne ſont point ſolides; il périt ſouvent des Ouvriers ſous leurs ruines, ou du moins ils y ſont dangereuſement bleſſés.

Lorſque vous avez parcouru tous ces Souterrains, vous vous trouvez au fond du plus large des Puits. Sa profondeur eſt de 350 aunes de Suède, qui ſont 640 pieds de France. Pour ſortir de cet Enfer, il faut ſe mettre dans un de ces grands Sceaux qui ſervent à tirer la Mine, & ſe tenir avec les mains aux chaines, par leſquelles le Sceau eſt attaché au Cable. Si vous n'appuiez de tems en tems la main contre les parois du Puits pour diriger le Sceau, vous courez risque de donner contre des pointes de Rocher qui avancent, ou de vous heurter contre un autre Sceau, qui deſcend en même tems que vous montez.

Ce n'eſt-là qu'un léger crayon de ces lieux pleins d'horreur. Un morne ſilence règne parmi ceux qui y font leur ſéjour. La triſteſſe eſt

peinte sur le visage de ces malheureux. Toute joie leur est interdite. Il leur est même défendu d'y siffler ou d'y chanter. Le sort d'un misérable, qui va perdre la vie, est-il plus à plaindre?

ARTICLE IV.

DISSERTATION PHYSIQUE *à l'occasion du* NEGRE BLANC (*a*). In 8. Pag. 132, sans compter une courte *Préface* & la *Table des Chapitres*. A *Leyde*, 1744.

CE petit Ouvrage est très bien écrit, & a sûrement pour Auteur un homme versé dans la connoissance de la Physique. Quelques-uns l'attribuent à Mr. de *M....s*, & d'autres prétendent qu'il est de Mr. *de V....e*. Vaines conjectures. Si l'on en croit l'Auteur, son Ouvrage a été écrit en Latin, & un jeune Docteur en Médecine s'est donné la peine de le traduire en François. Je ne saurois le croire; & je crois encore moins qu'il soit Chirurgien, comme il veut nous le persuader par ces paroles de la Préface. *Il me semble*, dit-il, *qu'il y auroit eu de la témérité à m'en déclarer l'Auteur, dans un tems où on veut nous interdire toute opération de l'Esprit, & où un puissant Parti entreprend de démontrer que nous ne savons écrire, ni ne devons le savoir. J'avois à craindre d'en fournir une nouvelle preuve.*

Il

(*a*) Ce *Nègre blanc* est apparemment le même dont nous avons parlé dans le *Tome* XXXIV, *page* 192 de ce Journal, en donnant l'Extrait du *Tome* VI des *Oeuvres* de Mr. *de Voltaire*.

„ Il est bon d'avertir le Lecteur que le Titre de „ cet Ouvrage est un peu trompeur. Il n'y est nul„ lement question du Nègre blanc. Tout ce que „ l'Auteur en dit dans sa Préface, n'est que pour „ nous aprendre les motifs qui l'ont déterminé à „ mettre la main à la plume. „ Je ne croyois, „ *dit-il*, rien moins que faire un Livre, lorf„ que j'ai commencé l'Ouvrage suivant. Je „ m'étois trouvé la veille dans une maison où „ l'on avoit aporté le Nègre blanc qui est ac„ tuellement à Paris. On nous assura que cet „ Enfant étoit né de Parens très noirs; & cha„ cun raisonna à perte de vue sur ce prodige. U„ ne personne de la Compagnie, à qui je ne puis „ rien refuser, voulut que je misse sur cela mes „ pensées par écrit. Elles se sont multipliées, „ jusqu'à faire un Volume assez gros, & dans „ lequel on trouvera peut-être que je n'ai pas „ encore entierement expliqué le fait dont il é„ toit question.

Tout l'Ouvrage roule entierement sur les principaux Systêmes des Anciens & des Modernes sur la Génération. L'exposition qu'il en donne est courte, mais nette & précise, accompagnée de Reflexions judicieuses, d'Observations Physiques tirées des meilleurs Auteurs, de Conjectures, de Doutes, & de Questions curieuses relatives à son Sujet. Il n'entre point dans l'examen de la nature de cet Etre indéfinissable, auquel on a donné le nom d'Ame, d'Esprit, de Substance pensante; il ne considère que le Corps de l'Homme, cette Machine admirable dont la prémière origine ressemble si fort à celle des autres Animaux. „ Je laisse, *dit-il*, à

„ des Esprits plus sublimes à vous dire, s'ils „ peuvent, ce que c'est que votre Ame; quand „ & comment elle est venue vous éclairer. Je „ tâcherai seulement de vous faire connoître „ l'origine de votre Corps, & les différens états „ par lesquels vous avez passé, avant que d'être dans l'état où vous êtes. Ne vous fâchez „ pas si je vous dis que vous avez été un Ver, „ ou un Oeuf, ou une espèce de Boue. Mais ne „ croyez pas non plus tout perdu, lorsque vous „ perdrez cette forme que vous avez maintenant, & que ce Corps, qui charme tout le „ monde, sera réduit en poussière.

Il n'examine pas non plus ce que nous étions avant notre naissance, & encore moins ce que nous deviendrons après notre mort. Sans les lumières de la Religion, par raport à notre être, ce tems où nous n'avons pas vécu, & celui où nous ne vivrons plus, sont deux abimes impénétrables, & dont les plus grands Philosophes n'ont pas plus percé les ténèbres, que le Peuple le plus grossier. *Les Hommes se sont plus faiblement persuadés qu'après leur mort ils devoient comparoître au Tribunal d'un* Rhadamante, *qu'ils ne croiroient qu'avant leur naissance ils auroient combattu contre* Ménélas *au siège de Troyes. Cependant l'obscurité est la même sur l'avenir & sur le passé; & si l'on regarde les choses avec une tranquilité philosophique, l'intérêt devroit être le même aussi. Il est aussi peu raisonnable d'être fâché de mourir trop tôt, qu'il seroit ridicule de se plaindre d'être né trop tard.*

Avant que d'entrer en matière, l'Auteur donne une légère idée de cet instant qui doit donner

donner l'être à une nouvelle Créature. Il le représente, cet instant, comme le plus doux, le plus délicieux que l'Homme puisse jamais goûter; & il plaint, en termes fort pathétiques, le sort fatal de ceux qu'une cruelle opération a privés pour toujours de l'espérance de pouvoir en jouir. *Ah malheureux*, dit-il, *qu'un Couteau mortel a privé de la connoissance de cet état. Le Ciseau, qui eût tranché le fil de vos jours, vous eût été moins funeste. Envain vous habitez de vastes Palais, vous vous promenez dans des jardins délicieux, vous possédez toutes les richesses de l'Asie; le dernier de vos Esclaves, qui peut goûter ses plaisirs, est plus heureux que vous. Mais vous, que la cruelle avarice de vos Parens a sacrifiés au luxe des Rois, tristes ombres qui n'êtes plus que des voix, gémissez, pleurez vos malheurs, mais ne chantez jamais l'Amour.*

De tous les Systêmes sur la Génération, il n'y en a guère que trois qui aient aujourdhui des Partisans. Le prémier de ces Systêmes est celui du mêlange des deux Liqueurs; le second, celui des Oeufs; & le troisième, celui des Vers spermatiques. Notre Philosophe les examine l'un après l'autre, il les dévelope, & fait voir qu'il n'y en a aucun qui ne soit sujet à d'énormes difficultés, & sur-tout les deux derniers.

Tout ce qu'on allègue de plus fort en faveur du Systême des Oeufs, est tiré des Observations de *Reguier de Graaf*, & de celles qui se trouvent dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. La description que Mr. *Littre* nous donne d'un Ovaire qu'il dissequa, mérite beaucoup d'attention. Il trouva un Oeuf dans la Trom-

pe ; & il observa sur la surface de l'Ovaire une Cicatrice, qu'il prétend avoir été faite par la sortie d'un Oeuf. Ce qu'il y a sur cela de plus remarquable, c'est le Fœtus qu'il dit avoir distingué dans un Oeuf encore attaché à l'Ovaire.

Notre Auteur convient que, si cette Observation étoit bien sûre, elle prouveroit beaucoup pour les Oeufs. Mais l'Histoire même de l'Académie de la même année la rend suspecte, & lui oppose des Observations de Mr. *Méry* qui lui font perdre beaucoup de sa force. Celui-ci, pour une Cicatrice que Mr. *Littre* avoit trouvée sur la surface de l'Ovaire, en trouva un si grand nombre sur l'Ovaire d'une Femme, que, si on les avoit regardées comme causées par la sortie des Oeufs, elles auroient supposé une fécondité inouie. Mais, ce qui est bien plus fort contre les Oeufs, il trouva dans l'épaisseur même de la Matrice une Véficule toute pareille à celles qu'on prend pour des Oeufs. Quelques Observations de Mr. *Littre* & d'autres Anatomistes, qui ont trouvé quelquefois des Fœtus dans les Trompes, ne prouvent rien non plus pour les Oeufs : le Fœtus, de quelque manière qu'il soit formé, doit se trouver dans la cavité de la Matrice ; & les Trompes ne sont qu'une partie de cette cavité. A l'autorité de *de Graaf*, qui a fait beaucoup d'observations sur les Femelles des Lapins, notre Auteur oppose ensuite celle de *Verheyen*. Le premier prétend avoir trouvé aux Ovaires les vestiges d'autant d'Oeufs détachés, qu'il en avoit trouvé dans les Trompes ou dans la Matrice. *Verheyen*, au contraire, n'a pas eu le même succès, lorsqu'il a vou-

voulu juger par elles du nombre des Fœtus qui étoient dans la Matrice.

Le Système des Vers spermatiques, ou de ces petits Animaux découverts dans la Semence du Mâle, n'est guère mieux fondé que celui des Oeufs. La ressemblance d'un Enfant, tantôt avec son Père, tantôt avec sa Mère, semble détruire en même tems l'un & l'autre Systêmes, & établir celui du mêlange des deux Liqueurs. L'Enfant nait quelquefois avec les traits du Père; quelquefois avec ceux de la Mère; il nait souvent avec leurs défauts & leurs habitudes, & paroît tenir d'eux jusqu'aux inclinations & aux qualités de l'esprit. Dans des Espèces différentes ces ressemblances sont plus sensibles. Qu'un Homme noir épouse une Femme blanche, il semble que les deux couleurs soient mêlées; l'Enfant nait olivâtre, & est mi-parti avec les traits de la Mère & ceux du Père. Mais, dans des Espèces plus différentes, l'altération de l'Animal qui en nait, est encore plus grande. L'Ane & la Jument forment un Animal, qui n'est ni Cheval ni Ane, mais qui est visiblement un composé des deux; & l'altération est si grande, que les organes du Mulet sont inutiles pour la Génération.

C'est sur ces faits qu'est fondée la plus forte objection de l'Auteur. Car, si tous les Animaux d'une Espèce étoient déja formés & contenus dans un seul Père ou dans une seule Mère, soit sous la forme de Vers, soit sous la forme d'Oeufs, observeroit-on ces alternatives de ressemblance? Si le Fœtus étoit le Ver, qui nage dans la Liqueur séminale du

Père,

Père, pourquoi reſſembleroit-il quelquefois à la Mère. Le petit Cheval, déja tout formé dans l'Oeuf de la Jument, prendroit-il des oreilles d'Ane, parce qu'un Ane auroit mis les parties de l'Oeuf en mouvement? Croira-t-on, pourra-t-on même imaginer, que le Ver ſpermatique prendra ſa reſſemblance & ſes traits de la Mère, parce qu'il aura été nourri chez elle? Cela ſeroit preſque auſſi ridicule, qu'il le ſeroit de croire que les Animaux duſſent reſſembler aux alimens dont ils ſe ſont nourris, ou aux lieux qu'ils ont habités.

On ne ſauroit donc raiſonnablement admettre ni le Syſtême des Oeufs, ni celui des Vers ſpermatiques. Tout concourt à faire croire que l'Animal qui nait, eſt un compoſé des deux Semences. Ce Syſtême eſt celui des Anciens, c'eſt celui de *Deſcartes*, c'eſt auſſi celui de quelques Modernes; & notre Auteur paroit vouloir l'adopter, malgré les difficultés auxquelles il eſt ſujet. „ Quoique je reſpecte, *dit-il*, infiniment *Deſcartes*, & quoique je croie, comme lui, que le Fœtus eſt „ formé du mêlange des deux Semences, je „ ne puis croire que perſonne ſoit ſatisfait de „ l'explication qu'il en donne, ni qu'on puiſſe „ expliquer par une mécanique claire & intelligible, comment un Animal eſt formé du mêlange de deux Liqueurs. Mais, quoique la manière dont ce prodige ſe fait, demeure cachée „ pour nous, je ne l'en crois pas moins certain.

Pour expliquer la formation du Fœtus, en ſupoſant le mêlange des deux Semences, notre Auteur propoſe une idée qui a quelque choſe

chose d'assez éblouissant. Il croit que si les Loix ordinaires du Mouvement ne suffisent pas, on peut avoir recours à de nouvelles forces, telles que sont celles qui ont été proposées par un illustre Membre de l'Académie, dont nos Sciences regretteront longtems la perte. Ces forces, auxquelles leur Inventeur a cru devoir donner le nom de *Raport*, font que *toutes les fois que deux Substances qui ont quelque disposition à se joindre l'une avec l'autre, se trouvent unies ensemble; s'il en survient une troisième, qui ait plus de Raport avec l'une des deux, elle s'y unit, faisant lâcher prise à l'autre* (*a*).

Il n'y a presque aucun lieu de douter qu'il n'y ait de telles propriétés, de tels *Raports* dans la Nature. Qu'on les admette, ces *Raports*, & on n'aura pas de peine à expliquer les phénomènes les plus difficiles, & même celui de la formation du Fœtus. Qu'il y ait dans chacune des Semences, des parties destinées à former le Cœur, la Tête, les Entrailles, les Bras, les Jambes, & que ces parties aient chacune un plus grand raport d'union avec celle qui, pour la formation de l'Animal, doit être sa voisine, qu'avec toute autre, le Fœtus se formera; &, fût-il encore mille fois plus organisé qu'il n'est, il se formeroit. On ne doit pas croire qu'il n'y ait dans les deux Semences, que précisément les parties qui doivent former un Fœtus, ou le nombre de Fœtus que la Femelle doit porter.

Char-

(*a*) Mém. de l'Acad. Roy. des Scienc. *Année* 1718, *page* 161.

Chacun des deux Sexes y en fournit beaucoup plus qu'il n'eſt néceſſaire. Mais les deux parties qui doivent ſe joindre, étant une fois unies, une troiſième, qui auroit pu faire la même union, ne trouve plus ſa place, & demeure inutile.

C'eſt par ces opérations répétées, que l'Enfant eſt formé des parties du Père & de la Mère, & porte ſouvent des marques viſibles qu'il participe de l'un & de l'autre. Si chaque partie eſt unie à celles qui doivent être ſes voiſines, & ne l'eſt qu'à celles-là, l'Enfant naît dans la perfection. Si quelques parties ſe trouvent trop éloignées, ou d'une forme trop peu convenable, ou trop foibles de raport d'union, pour s'unir à celles auxquelles elles doivent être unies, il naît *un Monſtre par défaut*. Mais s'il arrive que des parties ſuperflues trouvent encore leur place, & s'uniſſent aux parties dont l'union étoit déja ſuffiſante, voila *un Monſtre par excès*. Les Gemaux ſont encore plus faciles à expliquer. Les mêmes opérations, qui forment un Fœtus, peuvent en former pluſieurs.

Cette ébauche d'explication de la formation du Fœtus, que l'Auteur ne propoſe cependant que comme une ſimple Hypothèſe, eſt ſuivie de quelques *Doutes* & *Queſtions*, qui y ont raport, & qui peuvent ſervir à lui donner plus de vraiſemblance. Il demande, ſi cet Inſtinct des Animaux, qui leur fait apercevoir ce qui leur convient ou ce qui leur nuit, & qui leur fait chercher l'un & fuir l'autre, n'apartient pas aux plus petites parties dont l'Animal eſt formé. Il demande, ſi ce même Inſtinct, quoique

diſ-

disperſé dans les parties des Semences, & moins fort dans chacune, qu'il ne l'eſt dans tout l'Animal, ne ſuffit pas cependant pour faire les unions néceſſaires entre ces parties, puiſque nous voyons que dans les Animaux tout formés, il fait mouvoir leurs membres. Car, quand on diroit que c'eſt par une mécanique intelligible que ces mouvemens s'exécutent quand on les auroit tous expliqués par des tenſions & les relâchemens, que l'affluence ou l'abſence des eſprits ou du Sang cauſent aux muſcles; il faudroit toujours en revenir au mouvement même des eſprits & du Sang qui obéit à la volonté. Et, ſi la volonté n'eſt pas la vraie cauſe de ces mouvemens, mais ſimplement une cauſe occaſionelle, ne pourroit-on pas penſer que l'Inſtinct ſeroit une cauſe ſemblable des mouvemens & des unions des petites parties de la matière; ou, qu'en vertu de quelque *Harmonie* préétablie, ces mouvemens ſeroient toujours d'accord avec les volontés?

Il pouſſe plus loin ſes Doutes & ſes Queſtions. Il demande encore, ſi cet Inſtinct, comme l'Eſprit d'une République, eſt répandu dans toutes les parties qui doivent former le Corps; ou ſi, comme dans un Etat Monarchique, il n'appartient qu'à quelque partie indiviſible. Si, dans ce cas, cette partie ne ſeroit pas ce qui conſtitue proprement l'eſſence de l'Animal, pendant que les autres ne ſeroient que des enveloppes ou des eſpèces de vêtemens. Si, à la mort, cette partie ne ſurvivroit pas; & ſi, dégagée de toutes les autres, elle ne conſerveroit pas inaltérablement ſon eſſence, toujours prête à re-

pro-

produire, [illegible] d'un nouvel Etre, [illegible] pée dans l'Air, ou dans le Feu, [illegible] feuilles des Plantes, [illegible] mais elle ne trouve point de Semence dans l'Animal qu'elle doit reproduire. Si elle en paroît, ne pourra-t-elle pas produire quelque mal de la même espèce, que le Germe ne pouvoit pas reproduire? Toutes les Espèces possibles dans la seule diversité des combinaisons de parties auxquelles elle a uniquement borné [illegible] dans le Monde.

Il n'est presque pas besoin que je fasse remarquer au Lecteur que ce Système conduit naturellement au Pantheisme. Il donne à la Matière toute l'énergie, toute la force, toute la puissance, que les Spinosistes, les Naturalistes & les Matérialistes lui reconnoissent. Or les Phénomènes des Corps, ou les plus petites parties des Corps organisés, sont doués de l'*Instinct* qu'il leur donne, & ils ont *l'instinct suffisant pour faire les choses nécessaires entre elles pour* former un Fœtus, un Animal parfait, lorsque la Mère a un pouvoir sans borne sur le fœtus. Le seul actif, le seul Dieu de l'Univers. Dans ce Système, tout Etre intelligent, distinct de la Matière, devient inutile. Aussi l'Auteur suppose-t-il que *la Volonté n'est pas la vraie cause des mouvemens du Corps, mais simplement une cause occasionnelle*. Cette vraie cause des mouvemens les plus réguliers, de l'Organisation des Animaux, de celle des Plantes, réside donc dans la Matière, qui fait tout par instinct, par une force qui ne lui vient point du dehors, & qu'elle a par elle-même. Voilà le Fatalisme. Reconnoît-

nelle, ſi vous voulez, avec l'Auteur, *qu'en vertu de quelque Harmonie préétablie, ſes mouvemens ſoient toujours d'accord avec les Volontés*, vous ne ſerez pas moins par une eſpèce de fatalité & de néceſſité; puiſque la Volonté n'agit alors, que parce que la Matière la fait agir. Ce ſont les Elémens de la Matière qui donnent le prémier branle, ce ſont eux qui par leurs *Inſtincts*, leurs *Vertus attractives*, leurs *Rapports*, font choix des matériaux qui doivent entrer dans la compoſition des Corps organiques; ce ſont eux qui doivent ourdir la trame de ces Corps, qui en doivent former tous les Vaiſſeaux, tous les Organes; ce ſont eux qui doivent mettre en mouvement non ſeulement les Solides de chacune de ces Machines Hydrauliques, mais encore les différends Fluides qui s'y trouvent diſtribués. La Volonté, s'il faut en admettre une, n'eſt que l'eſclave de ces mouvemens, & de l'action que produit ſur elle un Reſſort plus ou moins tendu, un Fluide plus ou moins agité.

Je n'entrerai point dans l'examen de toutes les autres conſéquences qu'on peut tirer de ces principes. Je me contenterai de remarquer, que cette Hypothèſe ne diffère preſque point d'un nouveau Syſtême de Panthéiſme formé en Angleterre, où il a de zélés Défenſeurs. La Doctrine de ces Philoſophes Anglois eſt contenue dans un Livre *in Octavo* de 89 pages, intitulé: *Pantheiſticon, ſive Formula celebrandæ Sodalitatis Sacratiſſimæ, in tres partitas divifa*, &c. *Cosmopoli* 1748. Ils admettent, de même que notre Auteur, des Corps très ſimples, indiviſibles, qui ſont les Elémens des Semences des

toutes choſes. Tout ſe fait par l'union de ces Elémens, par leur ſéparation, & leurs divers mélanges, mais ſelon les meſures, les poids, & les mouvemens convenables, qui réſultent du concours ou de l'éloignement mécanique & mutuel des parties mobiles par leur nature, & de la détermination qui ſuit de la rencontre & du choc des Corps. A l'aide de ce mouvement des Elémens, & de leur *Inſtinct*, qu'ils appellent la *Force* & l'*Harmonie du Tout infini*, tout s'exécute dans l'Univers avec un ordre admirable. Cette *Force* & cette *Energie* du Tout, créatrice & modératrice de toutes choſes, & toujours tendante à la meilleure fin, eſt *Dieu*, ſelon eux, qu'ils regardent comme l'Intelligence ou l'Eſprit de l'Univers.

Conformément au Syſtême de notre Auteur & à celui de quelques anciens Philoſophes, nos Panthéiſtes Anglois prétendent que le vrai Germe organique de chaque Etre eſt indeſtructible, quoiqu'il paroiſſe ne l'être pas; enſorte qu'un Animal que l'on croit périr, n'eſt qu'un Animal qui ſe cache, en ſe dépouillant des parties groſſières dont il s'étoit revêtu; & qu'un Animal que nous croyons naître, n'eſt qu'un Germe qui ſe dévelope, en ſe chargeant de parties aſſez groſſières pour être aperçues. La naiſſance n'eſt qu'un dévelopement, & la mort n'eſt qu'un dépouillement.

J'entrevois dans ce Syſtême d'énormes difficultés. Comment notre Auteur & ces Panthéiſtes démontreront-ils l'exiſtance de cette *Energie*, de cet *Inſtinct* ou *Intellect*, de ces *Raports*, qu'ils reconnoiſſent dans les Elémens? Je vois un Animal

naître & se former ; mais comment me prouvera-t-on que la formation est due à l'*Energie* des Elémens qui le composent, ou aux *Rapports* qui se trouvent entre les parties dont il n'est que le résultat ? Ils disent qu'il y a dans la Nature des *Attractions*, que certains Corps s'attirent réciproquement, qu'ils s'unissent intimement, par une vertu qui leur est propre, & qu'il leur plaît de nommer *Instinct* ou *Intellect*.

Je conviens de l'existance des Elémens des Corps, ou de leurs parties primordiales ; je reconnois des vertus attractives, du moins dans certains Corps ; mais on ne me fera jamais concevoir que sans la direction d'une Intelligence infiniment supérieure à ces Vertus ou à cet Instinct, il puisse jamais se former une Machine aussi composée, aussi admirable, aussi parfaite que le Corps humain, par la seule union & le concours fortuit des Elémens. Il n'y a point de Corps organisé, qui ne marque un dessein, une fin, des vues infinies. Or ce dessein ne sauroit avoir été formé par de petites particules de Matière, que l'on suppose être agissantes, sans savoir elles-mêmes ni ce qu'elles font, ni pourquoi elles agissent. Il paroît bien plus raisonnable de dire que Dieu a formé, dès le commencement du Monde, tous les premiers *Rudimens* de chaque Corps, ou les Semences qui les contiennent, & qu'il a établi des Loix à nous inconnues jusqu'à présent, suivant lesquelles ils se dévelopent, pour paroître ensuite sous la forme qui convient à chaque Espèce. J'avoue cependant qu'il reste encore à faire voir la fausseté de cette supposition des Panthéistes, *que les*

les Loix que suit la Nature dans la formation & l'arrangement des Corps, ne sont pas moins éternelles que la Matiere même dont ils sont composés.

ARTICLE V.

DISSERTATION *sur les* Imprécations *de quelques* Pſaumes *de* DAVID.

LEs Imprécations que l'on trouve dans pluſieurs Pſaumes, ont toujours fait beaucoup de peine. Elles paroiſſent bleſſer directement la Charité. Quoiqu'on ait déja beaucoup écrit ſur ce ſujet, je crois devoir communiquer encore au Public un Manuſcrit que je tiens d'un habile Homme; & qui pourra peut-être contribuer à éclaircir cette queſtion, me réſervant cependant la liberté de faire de tems en tems quelques petites Remarques ſur les ouvertures que nous donne ce Savant.

„ Il y a beaucoup de Pſaumes, dit-il, qui „ renferment des Imprécations. Il y en a ſur„ tout de violentes dans les Pſaumes LXIX, „ CXL. Mais principalement dans le CIX. Il „ eſt rempli de ſouhaits les plus terribles. On „ ne ſauroit le lire ſans en être bleſſé. Quel „ parti prendre pour juſtifier des déſirs ſi con„ traires à la Charité; pour ne pas dire à l'hu„ manité? Comment *David* a-t-il pu s'aban„ donner à des mouvemens ſi violens?

„ Il y auroit deux manieres d'adoucir ces Im„ précations. La premiere ſeroit de bien examiner „ chaque Pſaume qui en renferme, en rechercher „ l'occaſion, marquer préciſément qui étoient „ les ennemis de *David* qu'il a eu en vue, dévelo-

„ per

„ per leurs desseins, le dégré de leur malice, &c.
„ Mais cette voie est impraticable, faute de lu-
„ mières suffisantes pour pouvoir donner ces é-
„ claircissemens. Il faut donc prendre une au-
„ tre route. Nous sommes réduits à nous en
„ tenir à quelques régles, quelques distinc-
„ tions, quelques considérations générales qui
„ puissent justifier, ou au moins adoucir un
„ peu des mouvemens qui au premier coup
„ d'œil, paroissent trop forts, & font beaucoup
„ de peine.

„ Dans le Système des *Manichéens*, la diffi-
„ culté seroit bientôt levée. Ils établissoient
„ deux *Principes*, l'un bon, l'autre méchant.
„ Ils prétendoient que tout l'Ancien Testa-
„ ment venoit du mauvais Principe, comme le
„ Nouveau venoit du Bon. Ce sentiment se-
„ roit commode pour rendre raison de tout ce
„ que l'on trouve de plus contraire à la Charité
„ dans les Livres des Juifs. Mais qui ne voit
„ que c'est là un sentiment tout à fait impie?
„ *Jesus-Christ* nous parle toujours de l'Ancien
„ Testament comme ayant une origine divine.
„ Les Juifs peuvent aussi rendre raison assez
„ commodément, ce semble, de ces imprécà-
„ tions. Ils croient qu'il leur est permis de haïr
„ leurs ennemis. *Socin* est dans une pensée à
„ peu près semblable. *De Courcelles*, dans son
„ Cours de Théologie, paroît aussi avoir un
„ sentiment un peu relaché. Il dit que dans
„ de certains cas, nous pouvons prier Dieu
„ d'envoyer à nos ennemis une maladie, une
„ perte de biens, ou quelque disgrace semblable.
„ Pour revenir aux Juifs, ils ne se croient obli-

„ gés qu'à aimer leur prochain, & par-là ils
„ n'ont jamais entendu que ceux de leur Na-
„ tion, parce qu'ils avoient mal pris le sens de
„ la Loi. Et quand on auroit prouvé qu'il é-
„ toit permis aux Juifs de haïr ceux qui n'étoient
„ pas de leur Païs, cela ne leveroit point la dif-
„ ficulté. Il ne paroit pas que les ennemis de
„ *David* aient été des Etrangers. Un *Saül*, un
„ *Absalom*, un *Achitophel*, un *Doëg*, étoient
„ de la même Nation que lui.

„ Voici une pensée qui a quelque chose d'un
„ peu plus plausible. On pourroit dire que ces
„ Imprécations sont raportées dans les Psau-
„ mes, comme des foiblesses de *David*. Quoi-
„ qu'il fût l'*Homme selon le cœur de Dieu*, il
„ n'étoit pas exemt de défauts. Il nous a con-
„ servé dans ses Psaumes, divers endroits qui
„ marquent son impatience, & qu'il a condam-
„ nés lui-même. Voyez les Psaumes XXXIX,
„ LXXIII, & CXVI. *J'avois dit avec trop de précipitation, tout homme est faux.* Dans
„ le Livre de *Job*, il y a divers mouvemens
„ d'impatience raportés historiquement. Ne
„ pourroit-on point regarder de la même ma-
„ nière les Imprécations des Psaumes? Mais
„ cette solution ne sauroit avoir lieu. *Job* re-
„ connu qu'il y avoit eu de l'excès dans la sen-
„ sibilité, & l'on ne trouve point de la part
„ de *David* de semblables marques de désaveu.
„ Il ne paroit pas qu'il ait condamné son em-
„ portement. Il faut donc chercher quelque
„ autre Réponse.

„ Quelques Savans ont dit que *David* pou-
„ voit bien souhaiter du mal à ses ennemis, par-

„ ce que c'étoient les ennemis de l'Etat. Effec-
„ tivement il doit bien être permis de souhai-
„ ter du mal à ceux à qui l'on en peut faire
„ sans crime, tels que sont ceux qui attaquent
„ notre Patrie, & qui cherchent à nous faire pé-
„ rir. On ne pêche point quand on les poursuit
„ par le fer & par le feu. Pourquoi pêcheroit-
„ on en faisant des Imprécations contre eux?
„ Cette Réponse est éblouissante. Mais ce qui
„ empêche qu'on n'y puisse tout-à-fait acquies-
„ cer, c'est qu'il ne paroit point qu'il s'agisse,
„ sur-tout dans le Psaume CIX, de gens que
„ l'on puisse appeller ennemis de l'Etat, sinon
„ d'une maniere vague, & dans le même sens
„ que l'on dit que tous les méchans sont des
„ Pestes publiques. Quand notre Psalmiste par-
„ le de ses ennemis, il est vraisemblable qu'il
„ s'agit de *Saül* & de ses Courtisans, qui étoient
„ les uns & les autres les ennemis particuliers
„ de *David*.

„ On dit encore qu'il est permis à un Roi per-
„ sécuté par des Sujets rebelles, de faire des im-
„ précations contre eux, parce que l'intérêt de
„ la Société demande la ruine des séditieux.
„ Mais il ne paroit pas que *David* fût encore
„ monté sur le Trône, & reconnu pour Roi,
„ quand il composa ces Cantiques. Au con-
„ traire, il est probable qu'il avoit en vue les en-
„ nemis qui empêchoient & qui traversoient
„ son élévation.

„ Il semble, que l'on répond mieux par cette
„ autre Reflexion, qui a été faite plusieurs fois,
„ c'est qu'il ne faut pas tant considérer ici les
„ ennemis de *David* comme les ennemis par-

ticuliers que comme ceux de Dieu même ; & que voilà qui autorise suffisamment les imprécations faites contre eux. Mais sans entrer dans le fond de la question, s'il est permis de haïr ceux que l'on regarde comme les ennemis de Dieu, il seroit fort difficile de prouver que ceux contre qui *David* fait ces imprécations, fussent dans le cas. Nous avons dans un ennemi de Dieu, un homme qui hait la vérité, qui persécute les Fidèles, parce qu'ils veulent servir Dieu de la manière la plus pure. Mais ce n'est point là de quoi il s'agit. *David* n'est pas persécuté parce qu'il veut invoquer le Dieu d'Israël, ou parce qu'il s'éloigne de l'Idolatrie. Il n'insinue rien de semblable. Ceux dont il se plaint parce qu'ils le croisent, & s'opposent à tous les desseins, sont de la même Religion que lui.

On dit enfin que les ennemis de *David* étoient en même tems cruels & puissans. Ils ne pouvoient être réprimés par aucun Tribunal humain. Quand *Absalon*, par exemple, détrône son Père, qui est-ce qui pouvoit punir cette usurpation ? Au défaut des Magistrats humains, dont l'autorité étoit inutile dans cette occasion, *David* se voit obligé à recourir au Souverain Juge du monde. Il implore son secours pour réprimer la malice de ses ennemis. Il souhaite que ce que les Magistrats de la Terre ne peuvent pas faire, Dieu le fasse pour eux. Ceci aplanit un peu la difficulté ; cependant elle n'est pas entièrement levée. D'abord j'avoue qu'il me reste un scrupule sur cette Réponse. Avant que d'y

aquiescer

[illegible] lorsque nous entendons [illegible] punir ou au-
[illegible] cune autorité humaine ne peut arrêter leur
[illegible] malice, il ne faut pas la prendre que la
[illegible] Providence qui nous expose à ces traverses,
[illegible] veut que nous les souffrions. Il semble qu'a-
[illegible] lors Dieu veut éprouver notre patience &
[illegible] notre résignation. Sa volonté & ses intentions
[illegible] paroissent assez visiblement. Il est vrai que ce
[illegible] scrupule pouvoit paroître trop outré, & d'u-
[illegible] ne trop grande délicatesse, en le plaçant sur-
[illegible] tout sous l'Ancienne Economie. Voici donc
[illegible] quelque chose de plus fort contre cette Ré-
[illegible] ponse, c'est que si l'on examine la plupart
[illegible] des Psaumes d'Imprécations, on verra
[illegible] très clairement que *David* demande quelque
[illegible] chose de plus que de n'être pas opprimé par
[illegible] ses ennemis. Il va plus loin dans ses souhaits,
[illegible] que le simple redressement que la Justice hu-
[illegible] maine auroit pu lui procurer. Pour s'en con-
[illegible] vaincre, on n'a qu'à lire d'un bout à l'autre
[illegible] le Psaume CIX.

L'Auteur que j'ai copié jusqu'à présent, n'a point employé en faveur de *David*, un moyen de justification, que d'autres ont mis en œuvre, & qui paroît de quelque poids. On est blessé, disent-ils, de quelques souhaits que le Psalmiste a faits contre ses ennemis. Il semble manquer entièrement de douceur & de charité. Cependant on ne peut pas nier que dans divers autres endroits de ses Cantiques on ne voie un grand fond de patience, & même de bonté pour ses ennemis.

Que l'on examine sur-tout sa conduite; que

l'on voie comment il a agi avec eux dans bien des occasions, l'on admirera sa retenue & sa modération. Que l'on se rappelle, par exemple, ce qui se passa dans la Caverne d'*Engaddi*, où *David* avoit *Saül* à sa discrétion (*a*). Il pouvoit alors repousser la force par la force, & prévenir un ennemi qui vouloit lui donner la mort. *Saül* faisoit une guerre injuste à *David*, qui avoit un droit incontestable à la Couronne. *David* avoit même reçu une promesse de la part de Dieu que son ennemi lui seroit livré. Voilà donc une grande modération avec un adversaire que la Providence semboit avoir mis entre ses mains.

On veut encore que nous fassions attention à ces Psaumes, où *David* déclare que *quand ses ennemis étoient malades, il se sauvoit d'auprès, il affligeoit son ame par le jeûne, & son cœur étoit toujours occupé des prières qu'il faisoit pour eux* (*b*). Où est le Chrétien qui pût en faire davantage pour des ennemis? J'avoue qu'on ne sauroit contester à *David* sa douceur & sa modération dans bien des occasions importantes. Mais si l'on examine bien ce dernier Passage que l'on cite, on verra qu'il y a du mal-entendu. On trouvera que c'est avant qu'ils fussent ses ennemis qu'il s'intéressoit si tendrement aux maux qui leur arrivoient. Ce sont des amis ingrats d'ont il se plaint dans cet endroit. Il dit qu'il avoit agi avec eux *comme un intime Ami, & même comme un Frère*. Il est visible qu'il parle là du tems de leur liaison. De quoi se plaint *David*?

(*a*) *I. Samuël XXIV.* 7. (*b*) *Ps. XXXV.* 13, 14.

David. Il se plaint de ce que lorsqu'il leur marquoit tant de bonne volonté, ils avoient conspiré ensemble pour le perdre. Si l'on n'applique pas ce Psaume à des prétendus amis de *David*, à des perfides qui le trahirent dans la suite, on ne comprend rien à ses discours. De la manière dont on entend ordinairement ce Psaume, on ne voit pas pourquoi il se plaint si haut de ces gens-là. En les supposant ses ennemis ouverts & déclarés, ils avoient agi conséquemment en lui rendant toutes sortes de mauvais offices. Il n'y a rien que de naturel dans leur procédé; mais celui de *David* est incompréhensible. Quand il leur arrivoit quelque malheur, quand il les voyoit dangereusement malades, *il en avoit*, dit-il, *la même douleur qu'un Fils qui pleure une Mère qu'il vient de perdre*. Voila un sentiment bien singulier de sensibilité pour un ennemi, & cela sous l'ancienne Economie. L'Evangile, avec toute la sublimité de ses préceptes, ne nous en demande pas tant. On prête donc à *David* des sentimens si relevés qu'on en fait un Héros presque chimérique. Mais si l'on suppose que *David* décrit la sensibilité qu'il avoit pour les interêts de ces gens-là, tant qu'il les regardoit comme ses amis, & qu'il les croyoit tels, il n'y a plus rien là qui choque la vraisemblance. Ce qui prouve bien clairement qu'il faut prendre la chose de cette manière, c'est que ce Psaume même est un tissu d'imprécations. *D'une même bouche*, comme dit St. *Jaques, sort la bénédiction & la malédiction* (a). Comment prétend-on y trouver en même

(a) *Jaq.* III 10.

même tems la douceur la plus soutenue, & le ressentiment le plus vif? Sans la Clé que nous venons de donner, on ne comprendroit rien dans ce contraste.

Il est vrai qu'on a essayé de faire disparoître cette contrariété par une supposition assez ingénieuse. Il n'y a qu'à établir, dit-on, que *David* avoit eu d'abord beaucoup de douceur & de modération avec ses ennemis, dès qu'ils se furent déclarés contre lui, qu'alors il ne laissa pas d'avoir de la compassion pour leurs maux, & de prier même Dieu en leur faveur. Cette grandeur d'ame auroit dû les ramener, & leur gagner le cœur. C'est là l'effet qu'il en devoit attendre. Mais c'est ce qui n'arriva pas. Ce Prince voyant donc que sa générosité ne les touchoit point, & qu'ils étoient toujours les mêmes, les livra enfuite au jugement de Dieu.

Je réponds qu'on pourroit admettre cette supposition, si *David* nous avoit dit qu'il s'étoit employé efficacement pour ses ennemis mêmes, s'il nous parloit de quelques services réels qu'il leur eût rendus, de quelque secours effectif pour les tirer d'un mauvais pas; au-lieu qu'il nous parle simplement de la sensibilité qu'il a eue pour leurs maux, de l'affliction qu'ils lui ont causée, & des prières qu'il a adressées au Ciel pour eux. Il nous dépeint ces sentimens comme renfermés chez lui, comme ayant leur siège dans le cœur, & il ne paroit pas que ses ennemis aient dû en avoir connoissance. Ainsi il n'auroit pas été fondé à attendre que ces attendrissemens pour eux les ramenassent, & les fissent changer de conduite. On n'est donc pas en droit de supo-

ser

ſer que puiſque ceux dont *David* ſe plaint, ne répondoient pas à ſes beaux ſentimens, il a pu enſuite les abandonner à la colère céleſte. Encore une fois, on ne ſauroit bien entendre ce Pſaume, à moins que l'on ne diſtingue avec ſoin la conduite de *David* à l'égard de ceux dont il ſe plaint. Il nous la préſente ſous deux faces toutes différentes. D'abord il agit avec eux comme avec des amis, & des Amis intimes, faute de les bien connoître. Il a pour eux tous les ſentimens d'amitié les plus pouſſés. Mais ces gens-là s'étant démaſqués, il change totalement de conduite, & n'agit plus avec eux que comme avec des perfides.

Si ce Prince ſouhaite donc *qu'ils ſoient diſperſés comme la bale expoſée au vent*, s'il ſouhaite que *l'Ange de l'Eternel les pourſuive, & les chaſſe çà & là*, il n'y a rien là de ſurprenant (a). On ne doit pas s'atendre que ſous la Loi, l'amour des ennemis ait été porté auſſi loin que ſous l'Evangile. On voit dans l'Ancien Teſtament que Dieu eut la condeſcendance de tolérer bien des choſes que les Loix de *Jeſus-Chriſt* nous défendent. Telles ſont la Poligamie & le Divorce. Ne pourroit-on pas mettre dans le même rang ces Imprécations, qui, comparées avec la pureté de la Morale Chrétienne, ne peuvent que nous faire de la peine? La Charité n'avoit pas encore alors le dégré de perfection que le Sauveur lui a donné ſous l'Evangile. L'étendue de l'amour du prochain, ſes différentes branches n'étoient encore alors qu'un germe à demi développé.

Cette

(a) *Pſ.* XXXV. 5.

Cette Réponse paroîtra peut-être trop hardie. Bien des gens diront que c'est la couper trop court, plutôt que la dénouer. Il faut donc ajouter en leur faveur une solution qui a toujours été regardée comme la meilleure ; c'est que dans la plupart de ces Pſaumes, les endroits qui nous font de la peine, peuvent être regardés comme de ſimples prédictions de ce qui devoit arriver aux ennemis mêmes de *David*, & non pas proprement comme des ſouhaits contre eux. L'Auteur dont j'ai commencé à donner la Diſſertation ſur cette matière, n'a pas oublié cette Remarque critique, & je vais la tranſcrire.

„ La ſeule Réponſe tant ſoit peu ſatisfaiſan-
„ te, dit-il, c'eſt qu'il faut regarder ces Impré-
„ cations comme des Prédictions. Il faut re-
„ marquer, avant toutes choſes, que quand on
„ demande, quand on prie, quand on comman-
„ de, cela regarde toujours l'avenir. Ces deux
„ *Tems*, celui de commander & celui de mar-
„ quer l'avenir, ſe confondent ſouvent. On
„ dit, par exemple, indifféremment, *Faites cela*, ou, *vous ferez telle & telle choſe*. Mais il
„ y a plus ; c'eſt que dans la plupart de ces Im-
„ précations, on peut, ſans faire aucune violen-
„ ce à l'Original, les traduire par l'avenir, com-
„ me de ſimples prédictions. Si dans le Pſau-
„ me *CIX* il y a quelques endroits qui vont
„ plus naturellement au ſouhait, ils ſont en pe-
„ tit nombre, & il vaut mieux les expliquer
„ par les autres qui marquent ce qui doit arri-
„ ver, & qui ſont le gros du Pſaume.

Sans vouloir m'ériger en Critique de mon Auteur, je ferai cependant encore ici quelques petites

petites Remarques, pour tâcher d'éclaircir davantage cette matière. *Les verbes qui peuvent se traduire comme des Prédictions sont en plus grand nombre*, dit-il; *donc cela doit déterminer le sens des autres.* Mais le mal est que les *Impératifs*, ou plutôt les *Optatifs* commencent, & les *Futurs* ne marchent qu'à leur suite. Il semble donc que les *Temps* qui sont à la tête doivent donner le ton aux autres. A l'égard de ce que dit encore notre Auteur, que les souhaits & les prières regardent toujours l'avenir, & qu'ainsi on peut les confondre avec des Prédictions, il me semble qu'il y a là un peu de subtilité, car il y a un *avenir de souhait*, & un *avenir de Prédiction.* La question n'est pas si ces endroits des Psaumes regardent l'avenir, personne n'en doute; mais il s'agit de savoir s'il faut les mettre dans la classe des souhaits, ou dans celle des Prédictions. Ce que notre Auteur ajoute me paroit plus fort.

(3) Ce qui semble prouver que ce sont de véritables Prophéties sur le sort des méchans, „ que Dieu avoit bien voulu révéler à *David*, „ c'est que dans divers de ces Psaumes, il regarde la ruine de ses ennemis comme si assurée, qu'il en rend d'avance graces à Dieu. „ Voyez le Psaume CIX, le XVII, & peut-„ être le CXL. Si ces Imprécations étoient de „ simples souhaits, comment pourroit-il avoir „ cette confiance? Nous ne devons demander „ les biens temporels que sous condition, à „ plus forte raison, la mort de nos ennemis, „ leur destruction. Il n'est pas possible qu'un „ homme qui formeroit ces sortes de souhaits, „ pût

„ pût avoir l'assurance d'être exaucé que *David* fait paroître dans les Psaumes que j'ai „ indiqués. Cela convient uniquement à la „ connoissance qu'il avoit de l'avenir, comme „ Prophète.

„ Mais *David*, dit-on, ne s'en tient pas à „ déclarer simplement les maux qui doivent „ fondre sur ses ennemis. Il paroit avoir du „ plaisir, une sorte de complaisance à parler de „ la punition de ses Adversaires. On ne voit „ point qu'il s'en afflige, qu'il déplore leur „ sort. Il en parle, au contraire, avec un con„ tentement qui est peint dans toutes ses ex„ pressions. C'est ce qui semble nous condui„ re à y trouver plutôt des souhaits que de sim„ ples Prophéties.

„ On ne peut nier le fait. *David* laisse assez „ entrevoir que le funeste sort de ses ennemis „ ne lui fait pas de la peine. Il envisage leur „ destruction avec une sorte de plaisir. Mais „ cette satisfaction dont nous avons raison d'ê„ tre surpris à la prémiere lecture, peut avoir „ une toute autre cause que celle que nous lui „ assignons. Si le plaisir qu'il semble gouter à „ cette occasion, venoit de ce qu'en pensant à „ la destruction de ses ennemis, il satisfait sa „ haine, il flatte son ressentiment, nous ne de„ vons pas hésiter à prononcer, que sous la Loi „ même c'auroit été une très mauvaise disposition. Dès-là nous serions forcés à ne voir „ dans ces Psaumes, que des Imprécations tou„ tes pures, & de celles mêmes qui sont dic„ tées par la haine la plus emportée. Mais le „ contentement qu'il manifeste, peut avoir d'au-

„ tres

„ tres causes & des causes innocentes. *David*
„ peut penser avec plaisir à la destruction de
„ ses ennemis, simplement parce que par là les
„ gens de bien seront délivrés, qu'ils ne se-
„ vront plus dans l'oppression. C'est ainsi que
„ l'on peut se réjouir innocemment de la mort
„ d'un Tiran, laquelle tire de l'esclavage des
„ millions de malheureux.

„ On se réjouit encore de la mort d'un Scé-
„ lérat qui troubloit la Société par ses crimes.
„ *David* pouvoit aussi se réjouir dans cette oc-
„ casion, parce que cette punition manifestoit
„ la gloire de Dieu, & qu'elle faisoit connoî-
„ tre, d'une manière sensible, qu'il est le Pro-
„ tecteur des Gens de bien.

Voila comment cet Anonime répond aux difficultés que l'on fait sur ces Imprécations des Psaumes. S'il n'y a rien là de tout-à-fait nouveau, il me semble au moins qu'il développe assez bien la matière, & qu'il donne les meilleures Réponses que l'on puisse faire sur un sujet qui est véritablement difficile.

Cela vaut mieux, ce me semble, que ce qu'ont dit la plupart des Pères sur ces Imprécations. Ici ils ont eu recours à leur méthode ordinaire. On sait que quand le sens littéral de l'Ecriture avoit quelque chose de choquant, ils recouroient d'abord au sens mistique. C'est des Juifs qu'ils tenoient cette méthode, & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ici ils s'en sont servis contre ceux-là même de qui ils l'avoient apprise. Après avoir trouvé dans le Psaume CIX, une prédiction du sort de *Judas*, suivant l'aplication qu'en avoit faite *St. Pierre* au

I. Chap. des Actes des Apôtres (a), ils y trouvoient encore le sort des Juifs incrédules, & persécuteurs de J. C. Selon eux, ce n'est pas seulement *David* qui se plaint dans ce Psaume, c'est le Sauveur lui-même qui demande à Dieu de le venger de ses ennemis. Quand il est dit dans le Psaume : *Que ses Enfans deviennent orfelins, & que sa Femme devienne veuve* (b), ils vouloient que l'on entendît cela de la Synagogue. Les Juifs, ses Enfans, étoient devenus orfelins, disoient-ils, par l'abrogation de la Loi, par la destruction de leur Temple, & par la dispersion de leur Nation.

On voit assez que ce n'est là qu'un jeu d'imagination. Cette application paroît d'abord ingénieuse. Mais, pour l'admettre, il faudroit la trouver dans quelque endroit des Ecrits des Apôtres; d'ailleurs elle manque tout-à-fait de justesse. Comment peut-on dire, par exemple, que dans ce Psaume CIX, *David* comme *Type* & figure de J. C. demande à Dieu de le venger de ses persécuteurs. Où est-ce que ces Interprètes ont trouvé que le Sauveur maudisse ses ennemis, comme fait l'Auteur de ce Psaume? Ont-ils oublié les belles paroles qui sortirent de sa bouche mourante en faveur de ceux qui le crucifioient? *Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* (c). Il vaut donc mieux s'en tenir au sens littéral, expliqué & adouci par les Remarques que nous avons tirées de notre Auteur anonime.

Reste

(a) *Act.* I. 20. (b) *Ps.* CIX. 9.
(c) *Luc.* XXIII. 34.

Reste à voir si après tous ces correctifs, il convient de chanter ces Pseaumes d'Imprécations dans nos Eglises. Il est difficile de se persuader que *David* ait composé ces sortes de Cantiques, dans l'intention qu'ils fussent d'un usage perpétuel parmi les Fidelles. Il seroit peu digne des Disciples de J. C. de revêtir les sentimens qui y dominent, & de faire retentir des Temples consacrés au Sauveur, d'Imprécations ou réelles, ou seulement aparentes. Les hommes étant faits comme ils le sont, autoriseroient par là le penchant qu'ils ont à la vangeance. Ils s'imagineroient qu'ils peuvent bien après *David*, prononcer des malédictions contre leurs Persécuteurs. Ils ne manqueroient pas d'appliquer à leurs ennemis particuliers les souhaits qu'il semble que le Prophète fait contre les siens. Ils en abuseroient infailliblement pour nourrir leur animosité, & pour exhaler leur fiel & leur haine. Il ne sert à rien d'alléguer l'inspiration de ces Pseaumes; on sait qu'on abuse de tout. Quelque inspirés qu'ils soient, dès que vous les mettrez dans la bouche d'un homme passionné, ce sera un moyen de donner effor à son emportement. Si tous les Chrétiens étoient doux, tranquiles, sans fiel, sans aigreur; s'ils n'avoient point d'ennemis, j'avoue qu'il n'y auroit pas le même inconvénient à chanter ces Pseaumes. Mais alors se trouvant dans des circonstances totalement différentes de celles où étoit *David*, quand il composa ces Pseaumes, on voit assez que par cela même ils ne leur conviendroient pas non plus.

Je croi devoir avertir ici le Public d'une mé-

prise d'un Traducteur sur la matière que je viens de traiter ; entreprise qui peut être de quelque conséquence. Le célèbre *Buddeus* donna il y a quelques années un Traité en Latin sur l'*Athéisme & sur la Superstition*. Cet Ouvrage a été traduit en François il n'y a pas longtems, & imprimé en Hollande en fort beaux caractères (*a*). Le Traducteur est Mr. *Philon*, ci-devant Docteur de Sorbonne, & sa Traduction est dédiée au Duc de Saxe-Weimar dans les Etats duquel cet Ecclésiastique s'est retiré. On voit à la tête un Avertissement du Traducteur, où il paroit fort content de son Ouvrage. Il se flatte que le Public le sera aussi, & qu'on y trouvera *la pureté du langage, la netteté du discours, & la fidélité à exprimer les pensées de l'Auteur*. Mais notre Docteur n'a pas trop bien tenu sa parole. Quelques Journaux ont fait voir qu'il n'avoit pas toujours entendu son Original. Je vai montrer qu'il a tres mal pris le sens d'un Passage de *Calvin* qu'avoit cité Mr. *Buddeus*. Il s'agit précisément des Imprécations des Psaumes.

Parmi plusieurs traits de Superstition, l'Auteur Allemand avoit fait mention de l'abus impie que l'on faisoit autrefois du Psaume CIX. Il y avoit des gens qui prétendoient qu'en récitant plusieurs fois le tissu d'Imprécations qu'il renferme, & l'apliquant à leurs ennemis, ils avanceroient leur mort. Il cite là-dessus la menace fai-

(*a*) *Traité de l'Athéisme & de la Superstition, de Mr. J. F.* Buddeus, *traduit en François par* Louïs Philon. Amst. 1740. in 8.

faite par quelques Moines contre *Léon X*, que l'on trouve dans le Recueil de Lettres, connu sous le nom d'*Epistolæ obscurorum Virorum*. Comme il sembloit que le Pape favorisoit *Reuchlin*, dit-on dans une de ces Lettres, un Moine ennemi mortel de ce Savant, ne fit pas difficulté de dire : *Je ne croirois pas que le Pape fait si mal que de le soutenir & de le protéger. Si pourtant il venoit à le faire, nous lirions tous les jours contre lui dans notre Ordre, le Psaume* CIX. *Calvin* raporte que cela étoit fort en usage parmi les Franciscains. Ce n'est pas un secret, dit-il, que si quelqu'un d'eux a un ennemi capital, dont il a juré la perte, un de leurs Moines est chargé de lire tous les jours ce Psaume dans cette vue. Je sai, ajoute-t-il, qu'une Dame Françoise de la prémière qualité, avoit des Franciscains à ses gages, qui se servoient de ce Psaume *pour faire des Imprécations contre le Fils de Dieu* (*a*).

Je ne pus m'empêcher de frémir d'horreur la prémière fois que je lus ces dernières paroles. C'est donner un nom bien adouci, que de se contenter de traiter de superstitieuse une semblable pratique. Des Religieux gagés pour faire des Imprécations ! Et contre qui ? Contre le Sauveur des hommes. Conçoit-on que la Nature puisse produire de semblables Monstres ? Outre l'impiété, il y a encore là-dedans le dernier dégré d'extravagance.

La prémière pensée qui vient donc dans l'esprit

(*a*) *Pag.* 319, *dans la Note.*

prit en liſant cette Anecdote, c'eſt de la regarder comme fort ſuſpecte. Il eſt à craindre que ſi cette Traduction Françoiſe tombe entre les mains de quelque Catholique Romain, il ne s'en prenne à *Calvin*, & ne l'accuſe d'avoir calomnié & cette Dame, & les Religieux qu'il prétend qu'elle employoit à ces déteſtables pratiques. Il faut aſſurément de bonnes preuves pour avancer de ſemblables horreurs, qui ne peuvent que ſoulever également tous les Lecteurs, de quelque Religion qu'ils ſoient. Je demande pardon au Traducteur, mais il me permettra de dire qu'il devoit relire pluſieurs fois ſon Original, avant que de laiſſer dans ſon Ouvrage cette extravagante impiété. Je ſerois fâché de décrier ſa Traduction, mais l'honneur de *Calvin*, qui nous doit être encore plus cher, demande abſolument que l'on ſache que ſa penſée a été tout-à-fait défigurée. Je n'eus pas plutôt lu l'endroit en queſtion, que je ſoupçonnai que *Calvin* ne pouvoit pas avoir dit ce qu'on lui faiſoit dire. Je cherchai inceſſamment ſon Commentaire Latin ſur les Pſaumes. Sur le CIX il s'échaufe contre l'abus ſacrilège que quelques Moines faiſoient de ce Pſaume, pour faire périr leurs ennemis; & voici ce qu'il dit de la Dame de France qui en avoit employé à cet uſage. *Imò in Regno Galliæ ſcio primariam quamdam Fœminam conductitios ex Franciſcanis habuiſſe, qui unigenito filio hac formâ imprecarentur.*

Heureuſement *le Fils de Dieu* n'entre pour rien dans le Paſſage de *Calvin*. Il y eſt uniquement de la main du Traducteur. La Bulle *Unigenitus*

genitus, qui lui a aparemment roulé longtems dans la tête, aura causé sa méprise. En traduisant littéralement les paroles de *Calvin*, elles signifient, *qu'une Dame d'une haute naissance en France, avoit à ses gages quelques Religieux de l'Ordre de* St. François, *qui se servoient des paroles du Psaume* CIX *pour les tourner en Imprécations contre un Fils unique qu'elle vouloit faire périr.*

Il est vrai que dans une Traduction tout-à-fait littérale de ces paroles, on ne voit pas d'abord à qui est ce *Fils unique* Mais le génie de la Langue Latine ne permet pas d'héſiter là-dessus. C'étoit le propre Fils de la Dame, que cette Mère dénaturée vouloit ôter du monde. On ne peut plus avoir de doute là-dessus, dès que l'on consulte la Version Françoise du Commentaire de *Calvin*. On peut la regarder comme fidèle, puisqu'on sait qu'elle fut faite pendant la vie de l'Auteur, qui ne manqua pas, sans doute, de la revoir. Voici donc l'ancienne Traduction de cet endroit, où le nouveau Traducteur a si fort broncké. *Je sçai*, dit Calvin, *qu'une Dame au Royaume de France, a autrefois loé des Cordeliers pour maudire un sien Fils unique, selon la teneur de ce Pseaume* (*a*).

(*a*) *Comment. de* Calvin *sur les Psaumes*, chez Françoiſe Etienne. 1563. *fol.*

ARTICLE VI.

HISTOIRE ROMAINE *depuis la Fondation de* ROME *jusqu'à la Bataille d'*ACTIUM, c'eſt-

à-dire, *jusqu'à la fin de la République*. Par Mr. CREVIER, *Professeur de Rhétorique du Collège de Beauvais, pour servir de Continuation à l'Ouvrage de* Mr. ROLLIN. Tome XI. *In* 12. Pag. 482, sans la *Table*. Amsterdam, chez *J. Wetstein*, 1745 (*a*).

CE nouveau Volume de l'Histoire Romaine est extrêmement intéressant. On y voit une suite non interrompue de révolutions & de grands evènemens, dont le bel ordre présente au Lecteur une charmante perspective. A cette belle ordonnance du Sujet, l'Auteur joint un Stile simple, vif, naturel, net & précis. Ce n'est point un Historien qui écrit en Orateur. Il a de l'éloquence, mais une éloquence qui convient parfaitement à la matière qu'il traite; & elle paroit sur-tout, lorsqu'il caractérise les Héros dont il fait l'histoire, lorsqu'il représente leurs actions, lorsqu'il peint leurs mœurs & leurs passions. Vous trouverez ces traits bien marqués en plusieurs endroits de ce Volume. Vous les verrez tous rassemblés dans les portraits qu'il fait de *Mithridate*, de *Lucullus*, de *Pompée*, d'*Hortensius*, de *Catilina*, de *César*, de *Cicéron*, de *Caton*. A l'exemple de Mr. *Rollin*, dont il n'a pas cru devoir trop s'écarter, il fait, lorsque l'occasion s'en présente, de courtes & de judicieuses reflexions, qui ont toujours raport à son sujet, & qui en naissent tout naturellement. Point de digressions inutiles, point de préambules ennuians.

(*a*) L'Extrait du Tome X se trouve à la page 313 du Tome XXXIII de ce Journal.

tiens. Quoiqu'il y ait beaucoup d'art dans son Ouvrage, on n'y remarque nulle affectation. Quelques Lecteurs se sont plaint que Mr. *Rollin* & Mr. *Crévier*, son Continuateur, donnoient trop d'étendue à leur Histoire, & d'autres ont trouvé qu'ils ne lui en donnoient pas assez; il est bien difficile de contenter tous les gouts. Il n'étoit guère possible de la rendre plus courte sans l'estropier, & si on lui eût donné beaucoup plus d'étendue, on n'auroit pu se dispenser d'entrer dans des détails, ou assez inutiles, ou de très peu d'importance. Nos deux Historiens paroissent avoir gardé un juste milieu, & il y a lieu de croire que leur plan a été aprouvé du plus grand nombre des Lecteurs, puisque le Public n'a pas cessé de faire à leur Ouvrage un accueil favorable.

Ce Volume que nous annonçons, n'est ni moins intéressant, ni moins curieux que les précédens, si même il ne l'est davantage. Mr. *Crévier* l'a partagé en trois *Livres*, qui sont le 35, le 36 & le 37. Ces trois Livres contiennent tout ce qui s'est passé depuis l'An de Rome 678 jusqu'à l'An 689. Cet espace n'est pas long; mais comme c'est un tems de troubles & de révolutions, il renferme quantité de faits & d'evènemens, qu'on n'auroit pu omettre, ni même trop abréger, sans faire dans cette Histoire un vuide qui l'auroit entierement défigurée. Dans le premier Livre, l'Auteur expose les exploits de *Lucullus*, tant contre *Mithridate* que contre *Tigrane*, & les affaires de Rome jusqu'au tems auquel on donna à *Pompée* le commandement de la Guerre contre *Mithridate*. En voici le précis.

Quoique *Mithridate* eût déja fait deux fois la

paix avec les Romains, il n'avoit pas pour cela renoncé au dessein de leur faire la guerre. Les Romains, de leur côté, n'avoient pas des intentions plus pacifiques. Les Traités de paix qu'on avoit faits, n'étoient proprement que des intervalles & des momens de repos donnés au besoin des affaires, jusqu'à ce qu'on se trouvât assez de force pour recommencer. *Mithridate*, après s'être tenu en haleine par diverses expéditions, profita de l'embarras où la guerre de *Lépidus*, puis celle de *Sertorius* avoient jetté la République. Il éclata à l'occasion du Testament de *Nicomède*, Roi de Bithynie, qui donnoit son Royaume aux Romains. Les préparatifs qu'il fit pour cette nouvelle guerre furent mieux entendus que ceux qu'il avoit faits dans les guerres précédentes. Dans la première, il avoit eu plus de faste que de force réelle, dans celle-ci il s'en tint à l'essentiel & au solide. Outre une Armée, qui se montoit à plus de trois cens mille hommes, il équipa une Flotte de quatre cens Vaisseaux, remplis d'armes offensives & défensives, & montés par de braves Guerriers. Il fit enfin d'abondantes provisions de Vivres, & distribua en différens Magazins, le long des Côtes, plus de neuf millions de boisseaux de Blé. Ce fut avec ce redoutable apareil qu'il attaqua la Bithynie par terre & par mer.

Pour s'opposer aux efforts de cet irréconciliable ennemi des Romains, on envoya contre lui les deux Consuls *M. Cotta* & *L. Lucullus*, le prémier pour défendre la Bithynie, l'autre pour porter la guerre dans le Royaume de *Mithridate*. Comme *Lucullus* figura d'une façon éclatante

tinue dans cette guerre, Mr. *Crevier* nous fait connoître ici & son caractère, & les principaux évènemens de sa vie. Tout ce qu'il en dit est à la louange de ce Consul. Il nous apprend que cet illustre Romain joignoit, comme la plupart des grands Personnages de son tems, la Guerre & les Lettres, la Science militaire & l'étude des Beaux-Arts. *Cicéron* relève par les expressions les plus fortes la grandeur de son génie, son zèle pour l'étude & l'étendue de ses connoissances (*a*). Il assure qu'on n'attendoit pas beaucoup de lui sur la Science militaire avant son Consulat, il prétend même que les occasions de l'acquérir lui avoient manqué. Enfin, il ne craint point d'avancer que *Lucullus* ayant employé tout le tems du trajet de Rome en Asie à lire les Histoires, & à s'instruire en interrogeant les gens du Métier, il arriva en Asie Général tout formé, quoiqu'il fût parti de Rome avec très peu d'expérience dans la guerre (*b*). *Lucullus* avoit le cœur noble & généreux, & tout-à-fait porté à la douceur. Sa fidélité pour *Sylla*, & pour le parti de l'Aristocratie, prouve un caractère solide & élevé. Son intégrité étoit au-dessus de tout soupçon.

Cotta, son Collègue, se jetta dans un très grand dan-

(*a*) Magnum ingenium *L. Luculli*, magnumque optimarum Artium studium, tum omnis liberalis & dignanomine nobili ab eo percepta doctrina. *Cic. Acad.* L. IV. n. 1.

(*b*) Incredibilis quædam ingenii magnitudo non defecerit ..... usûs disciplinam. Itaque cum totum iter & navigationem consumpsisset, partim in percunctando à peritis, partim in rebus gestis legendis, in Asiam factus Imperator venit, quum esset Româ profectus rei militaris rudis. *Cic.* ibid. n. 2.

danger par ſon imprudence. Auſſi lâche dans l'exécution que téméraire dans le projet, il ſe fit battre auprès de Chalcedoine par mer & par terre en un même jour, & perdit dans ces deux malheureuſes actions, quatre mille Romains & plus de ſoixante Vaiſſeaux. Il étoit ſans nulle reſſource, lorſque *Lucullus* s'avança vers la Bithynie pour le ſecourir. A cette nouvelle *Mithridate* laiſſe Chalcedoine, où *Cotta* s'étoit retiré, & vient à la rencontre de *Lucullus*, qu'il joignit auprès d'Otryes Ville de Phrygie. Le Romain, conſidérant la multitude des Ennemis, crut devoir éviter le combat & traîner la guerre en longueur. Il voyoit bien que les Vivres leur manqueroient bientôt, & que la diſette les obligeroit de ſe retirer. Ce moment ne tarda pas. *Mithridate*, forcé de décamper, ſe rabatit ſur Cyzique, Ville importante, & qui étoit une des clés de l'Aſie. *Lucullus* le ſuivit, & vint ſe camper à peu de diſtance ſur une hauteur, qui le mettoit à l'abri d'inſulte de la part de l'Ennemi, & en même tems à portée de lui couper les Vivres.

La Place fut battue vigoureuſement. *Mithridate* étoit ſervi par un habile Ingénieur, *Niconède* Theſſalien, qui lui avoit fait des Machines de toute eſpèce & en très grand nombre, des Tortues, des Béliers, des Tours de différentes grandeurs, & une en particulier, apellée *Hélépole*, haute de cent coudées, & de laquelle s'élevoit encore une autre Tour, qui lançoit des pierres, des feux, & des nuées de traits. Du côté de la Mer, deux Galères à cinq rangs de Rames, unies enſemble, ſoutenoient une Tour, de laquelle

quelle partoit un Pont volant prêt à être jetté ſur la muraille, lorſqu'on en ſeroit à peu de diſtance. Lorſque ces Machines commencèrent à jouer, les Aſſiegés firent des efforts étonnans pour y réſiſter. Ils jettoient de groſſes pierres pour briſer le toit des Tortues qui couvroient les Béliers; puis avec des las & des nœuds-coulans, ils tâchoient de ſaiſir le Bélier même & de l'élever en l'air, ou bien ils y oppoſoient des Sacs de laine à l'endroit du coup pour le rompre. Pour ce qui eſt des pots à feu, ils faiſoient enſorte de les éteindre avec de l'eau & du vinaigre, & ils étendoient des pièces d'étoſe & des toiles pour amortir les traits qu'on leur lançoit. Avec tous ces efforts ils ne purent empêcher que ſur le ſoir une partie de leurs murailles ne fût brûlée & ne tombât, ouvrant une breche conſidérable. Heureuſement pour eux le feu étoit ſi violent, que les Ennemis n'ôſèrent s'y jetter. Ainſi les Cyziceniens eurent le tems pendant la nuit de conſtruire un nouveau Mur. Un evènement imprévu les délivra enfin de toute crainte. On étoit dans l'hiver: il ſurvint tout-à-coup un Ouragan ſi violent, que d'abord toutes les Machines commencèrent à craqueter, & qu'enfin elles furent briſées & renverſées, juſqu'à la grande *Hélépole*, qui avoit couté tant de fraix & tant de travaux.

Pour comble de malheurs, la famine ſe mit dans l'Armée de *Mithridate*, & il ſe vit bientôt dans la néceſſité de lever le ſiège. La retraite n'étoit pas facile en préſence d'une Armée victorieuſe. Ce Prince réſolut d'aller par Mer à Parium. Le trajet, qui étoit court, fut tranquile

le & heureux. Les Troupes, qui étoient restées sur terre, & qui prirent la route de Lampsaque, furent poursuivies par *Lucullus*, qui les atteignit près du Granique, & les tailla presque toutes en pièces. Ce grand avantage fut suivi de la conquête de la Bithynie, & bientôt après une Flotte que *Mithridate* envoyoit en Italie, fut détruite en deux combats par *Lucullus*. Tout périt en cette rencontre. Trente-deux Vaisseaux de guerre, avec plusieurs Bâtimens de charge, furent pris ou coulés à fond.

Ces grands succès firent prendre au Général Romain la résolution de poursuivre *Mithridate*, & de porter la guerre jusques dans ses Etats. Ce Prince fit de nouveaux efforts, il rassembla des Troupes, il forma une Armée; mais ayant encore perdu deux combats, il se vit réduit à la dure nécessité de se dérober par la fuite, & d'abandonner son Armée. *Lucullus* entré dans son Camp, donna ordre de tuer tout, mais de ne point piller. La vue des vases d'or & d'argent, des tapis de pourpre & de quantité de riches dépouilles, ne put retenir l'avidité du Soldat; tout fut enlevé. Bientôt tout le Royaume de Pont tomba au pouvoir du Vainqueur. De toutes parts ceux qui commandoient dans les Châteaux & dans les Forts s'empressèrent de lui en aporter les clés. Il y trouva de grands trésors.

Mithridate s'étoit retiré à la Cour de *Tigrane* en Arménie. Ne trouvant point cet Allié fort empressé à le secourir, il se crut perdu sans ressource, & envoya l'Eunuque *Bacchide* à Pharnacie porter aux Princesses qui y étoient enfer-

enfermées, l'ordre de mourir. Il avoit là deux Soeurs, *Retane* & *Statire*. Elles reçurent la mort avec des dispositions bien différentes. *Retane* accabla d'imprécations un frère barbare, qui lui arrachoit la vie après la lui avoir fait tristement passer dans une prison. *Statire*, au contraire, montra un courage héroïque, & se loua beaucoup des dernières bontés du Roi, qui ne pouvant les sauver, leur épargnoit au moins la honte de la captivité, & peut-être les traitemens les plus indignes de leur rang.

Le Roi de Pont avoit deux Femmes dans ce même Château. L'une étoit *Bérénice*, qui avoit auprès d'elle sa Mère alors fort âgée. Cette Mère désolée ne voulut point survivre à sa Fille, & la pria de partager avec elle la coupe de poison. La chose se fit ainsi, & il y en eut assez pour faire mourir promptement une Femme vieille & infirme. Mais la dose ne se trouva pas assez forte pour *Bérénice*, qui étoit jeune; &, comme elle souffroit beaucoup, & ne paroissoit pas devoir mourir assez tôt, l'Eunuque *Bacchide* l'étouffa. Il ne restoit plus que la fameuse *Monime*, qui depuis longtems étoit plongée dans une noire mélancolie, pleurant une beauté funeste, qui lui avoit donné un Maître au-lieu d'un Epoux, & une prison où elle étoit gardée par des Barbares, au-lieu d'une maison & d'un établissement tranquille & heureux. Elle regrettoit sans cesse la Grèce, dont elle se voyoit éloignée, n'ayant reçu que des biens chimériques, & qui n'ont pas plus de réalité qu'un songe, en échange des biens les plus doux, la liberté & la vue de sa Patrie. Lors donc que *Bacchide* lui eut signifié l'ordre du

Roi,

Roi, qui lui permettoit néanmoins, comme aux autres, de choisir le genre de mort qu'elle voudroit, elle arracha le Diadême qui lui ceignoit le front, & se l'étant mis autour du cou elle se suspendit pour s'étrangler. Mais le poids de son corps ayant rompu aisément le Diadême, elle le jetta, crachant dessus & disant: *Misérable Bandeau, ne pouvois-tu au moins me rendre un déplorable service?* En même tems elle présenta la gorge au fer de l'Eunuque.

Tout réussissoit à *Lucullus*. Ayant apris que *Mithridate* étoit entré sur les terres de *Tigrane*, il revint sur ses pas, & après avoir réduit la Petite Arménie & quelques Nations voisines de la Colchide, il se rabatit sur les Villes d'Eupatorie & d'Amisus, qui résistoient encore, n'ayant été que bloquées pendant l'absence du Général. Eupatorie ne tint pas longtems. *Lucullus* la prit par escalade, & la rasa. Comme Amisus étoit une Ville non seulement très belle, mais Grèque d'origine, & Colonie d'Athènes, le Vainqueur voulut l'épargner; il ne permit que malgré lui qu'on la pillât, mais il défendit qu'on y mît le feu. Ses ordres ne furent point exécutés. Le Soldat la pilla, & la réduisit presque toute en cendres.

Il ne restoit presque plus qu'à se rendre maître de *Mithridate*, qui étoit toujours à la Cour de *Tigrane*. *Ap. Claudius* fut envoyé vers ce Prince pour lui redemander ce Roi infortuné. *Tigrane* étoit alors le plus puissant Roi de l'Asie, & il étoit lui-même l'artisan de sa fortune & de sa grandeur. Il avoit fait de grandes conquêtes, augmenté considérablement ses forces, & jamais l'Arménie n'avoit été dans une situation si brillante

lante que ſous lui. Rien n'égaloit le faſte & la hauteur de ſa perſonne & de ſa maiſon. Il prenoit le titre de *Roi des Rois*, parce qu'il avoit ſubjugué pluſieurs Princes ſes voiſins. Il avoit parmi ſes Officiers pluſieurs Rois, par leſquels il ſe faiſoit ſervir. Alloit-il à cheval, quatre de ces Rois l'accompagnoient à pié, vêtus de ſimples tuniques : donnoit-il audience aſſis ſur ſon Trône, ils ſe tenoient debout autour de lui, les mains croiſées & dans la poſture d'humbles Eſclaves.

Ce fut à ce puiſſant Monarque que *Claudius* s'adreſſa pour qu'on lui livrât *Mithridate*. Il lui dit nettement *qu'il venoit pour emmener* Mithridate, *comme un Ennemi vaincu, deſtiné à orner le triomphe de* Lucullus ; *ou, en cas de refus, pour lui déclarer la guerre à lui-même.* Mr. *Crévier* ſemble aplaudir à la *hardieſſe* de ce jeune Romain, hardieſſe qu'on pourroit, ce me ſemble, traiter de *témérité* & d'*inſolence* ; c'étoit inſulter un Prince qu'on devoit ménager, & à qui il ne falloit pas faire un crime d'avoir donné retraite à un malheureux. *Tigrane* répondit à ce fier Romain, qu'*il ne lui convenoit point d'abandonner ſon Beau-père, & que ſi les Romains jugeoient à propos de l'attaquer lui-même, il ſauroit ſe défendre.*

L'effet que produiſit cette Ambaſſade, c'eſt que *Tigrane* ſe déclara ouvertement en faveur de *Mithridate* contre les Romains. *Lucullus* ne fit que mépriſer l'alliance de ces deux Princes, & il ſe prépara à aller attaquer dans le cœur de ſon Royaume un des plus puiſſans Souverains qu'il y eût au Monde. Son entrepriſe parut téméraire à pluſieurs. Il n'avoit que douze mille

hommes d'Infanterie & trois mille Chevaux. Les Nations qu'il vouloit subjuguer étoient belliqueuses, & leur Cavalerie étoit innombrable. Il falloit s'engager dans un Païs immense, coupé de Fleuves profonds, & environné de Montagnes toujours couvertes de neiges. D'ailleurs ses Soldats n'étoient pas dociles, & ils ne le suivoient qu'avec peine. On murmuroit hautement dans Rome contre cette entreprise de *Lucullus*, & on l'accusoit de faire guerre sur guerre, non pour le besoin ou le service de la République, mais afin de s'enrichir & être toujours à la tête des Armées.

Ni ces murmures, ni tant d'obstacles qui se présentoient de toutes parts, ne firent point changer de plan à *Lucullus*. Après avoir traversé le Royaume d'*Ariobarzane*, Prince allié & ami des Romains, il s'avança vers l'Euphrate. On sortoit de l'hiver, & il trouva ce Fleuve enflé & bourbeux, à cause de la fonte des neiges. Heureusement les eaux commencèrent sur le soir à baisser, & elles s'écoulèrent si bien durant la nuit, qu'au point du jour non seulement le Fleuve étoit rentré dans son lit, mais on découvroit de petites Iles, qui marquoient que les eaux étoient fort basses. Cet evènement parut un prodige aux gens du Païs : ils regardèrent *Lucullus* comme un homme Divin, aux desirs duquel le Fleuve sembloit se ranger contre toute aparence, pour lui procurer un trajet facile & commode.

Autrefois chez tous les Peuples le moindre evènement un peu extraordinaire passoit pour miraculeux & surnaturel ; mais depuis qu'on s'est

s'eſt apliqué à l'étude de la Nature, & qu'on a examiné attentivement les forces des Corps, on n'a plus trouvé que du merveilleux, mais rien qui fût au-deſſus de cette puiſſance toujours agiſſante répandue dans tous les Etres de l'Univers. Cette *force motrice* qui produit tant d'effets, & qui eſt la *Nature* même, eſt cauſe de tout, elle agit partout, elle ſuffit à tout : *Natura per omnia, omnibus ſufficit* (*a*). Il n'y a nul effet qui ne ſoit une ſuite naturelle de ce prémier branle donné par le Souverain Etre à la Machine du Monde, dont les reſſorts peut-être infinis doivent produire néceſſairement & infailliblement des modifications infinies. Dans le Paganisme, les Superſtitieux, & ceux qui étoient intéreſſés à en impoſer au Peuple, érigeoient en miracles tous les phénomènes auxquels leurs yeux n'étoient point accoutumés. Les Politiques, les Légiſlateurs, les Fondateurs des Monarchies ont bien ſçu profiter de cette ſtupidité des Peuples. Il ne tenoit qu'à *Lucullus* de faire acroire aux Habitans du Païs que les eaux étoient rentrées dans leur lit par ſes ordres. Ils le croyoient déja, &, s'ils euſſent voulu conſerver la mémoire de cet évènement, leurs Deſcendans l'euſſent cru comme eux ; car comment ne pas croire un fait qui ſe paſſe devant tout un Peuple, & en préſence de toute une Armée !

Lorſque *Lucullus* eut paſſé l'Euphrate & enſuite le Tigre, il alla mettre le ſiège devant Tigranocerte pour forcer ſon Ennemi à combattre. On en vint aux mains dans une grande Plai-

(*a*) φύσις ἐξαρκέι πάντα πᾶσιν.

Plaine. L'Armée de *Tigrane* fut miſe en déroute, & lui même obligé de s'enfuir avec peu de monde. Le carnage fut horrible. On prétend qu'il périt du côté des Arméniens plus de cent mille hommes de pié, & preſque toute leur Cavalerie. Les Romains n'eurent que cent hommes de bleſſés, & ſeulement cinq de tués. Il eſt bon de remarquer que ſuivant Mr. *Crévier*, qui ne fait ici que l'office de fidèle Hiſtorien, *il s'en falloit beaucoup que les Vainqueurs ne fuſſent la vintième partie des Vaincus.*

Voila donc du moins vingt hommes contre un ſeul, & cependant ces vingt hommes ſont battus & entierement défaits. La choſe n'eſt guère vraiſemblable. On peut bien croire, ou que la perte des Arméniens a été étrangement exagérée, ou que celle des Romains a été diminuée à plaiſir. Nous ne devons point douter que la plupart des faits hiſtoriques n'aient été autrefois prodigieuſement altérés en paſſant de bouche en bouche, & ſouvent même dès leur prémière ſource. Que cent Officiers faſſent la rélation d'un Combat où ils auront été préſens, je veux parier qu'il n'y en aura pas deux qui s'accorderont ſur toutes les circonſtances de l'action, & que la plupart même d'entre eux ſe trouveront ſouvent en contradiction. Dans la rélation d'une Bataille, il n'y a rien dont on convient moins que du nombre des morts & des bleſſés. En liſant nos Gazetiers & nos Auteurs de Feuilles périodiques, j'ai remarqué qu'on a fait monter la perte des Alliés à la *Bataille de Fontenoi*, depuis quinze cens juſqu'à vingt mille hommes, tant tués que bleſſés. Quelle prodigieuſe différence!

Quel-

Quelque milieu qu'on prenne ici, on courra toujours risque de se tromper, & même lourdement. L'histoire de ces sortes d'evènemens nous aprend bien plus souvent ce qui n'est pas, que ce qui est; le Faux y domine trop, pour pouvoir découvrir le Vrai qui s'y trouve, parce que le Vrai ne porte que trop souvent le Livrée du Faux, & le Faux celle du Vrai.

La suite de la victoire remportée par *Lucullus* fut la prise de Tigranocerte, qui fut abandonnée au pillage, & réduite à l'état d'une chétive Bourgade. Tigrane, quoique vaincu, ne perdit pas courage: lui & *Mithridate* son Allié eurent bientôt rassemblé une nouvelle Armée de soixante & dix mille hommes de pié, & de trente-cinq mille Chevaux. Le Général Romain, tout fier de sa victoire, traverse le Mont Taurus pour aller à eux. L'Ennemi étoit campé sur le bord du Fleuve Arsanias. *Lucullus* passe ce Fleuve, & range son Armée en bataille. En un instant les Barbares furent mis en fuite. Le Général Romain ne put profiter, comme il auroit voulu, de cette nouvelle victoire. L'Officier & le Soldat, ne pouvant suporter la hauteur avec laquelle il les traitoit, refusèrent de lui obéir & se mutinèrent. *Mithridate* & *Tigrane* profitèrent de cette inaction. Ils ravagèrent la Cappadoce, & remportèrent sur *Triarius* une victoire signalée. Il resta sept mille Romains sur le champ de bataille, parmi lesquels on compta vingt-quatre Tribuns, & cent cinquante Centurions.

Lucullus ne pouvant plus agir, il fallut mettre en sa place un nouveau Général. On jetta les yeux sur *Pompée*, qui avoit déja reçu un com-

commandement presque sans bornes pour détruire les Pirates, & qui, après avoir mis glorieusement fin à cette entreprise, obtint encore un surcroit énorme de puissance par le commandement de la guerre contre *Mithridate*.

La guerre contre les Pirates ne fut pas de longue durée. *Pompée*, chargé de les détruire, forma son plan en homme supérieur. Après avoir partagé toute l'étendue de la Méditerranée en treize Départemens, il prépose à chacun un ou deux de ses Lieutenans Généraux, à qui il donna des Vaisseaux, & un nombre considérable d'Infanterie & même de Cavalerie. Ces Lieutenans étoient tous égaux, & avoient chacun le commandement en chef dans le Département qui leur étoit assigné. *Pompée*, comme *Roi des Rois*, selon l'expression d'*Appien*, présidoit à tout, & se portoit vers les endroits où il jugeoit sa présence nécessaire. Par cet arrangement les Pirates n'avoient plus de retraite. S'ils échapoient à une Escadre, ils tomboient dans l'autre; & ce qu'ils avoient une fois perdu d'espace, étoit perdu pour eux sans retour, parce que les Flottes qui les en avoient chassés, gardoient toujours les derrières, & les poussoient en avant vers l'Orient & la Cilicie.

Pompée commença par le côté de l'Occident. Son objet étoit de rétablir d'abord l'abondance dans la Ville, & pour cela de délivrer de la crainte des Pirates les trois Gréniers de Rome, la Sicile, la Sardaigne, & la Côte d'Afrique. Il agit avec tant de vigueur, & fut si bien secondé par ses Lieutenans, qu'en quarante jours toutes les Mers depuis le Détroit jusqu'à la Grèce furent

rent parfaitement libres, & qu'il n'y reſta pas un ſeul Vaiſſeau Corſaire. Après cette expédition, on vit arriver les proviſions en très grande quantité : les Marchés de Rome furent garnis, le prix des Vivres tomba, & tout le monde éleva *Pompée* juſqu'au Ciel. Pour achever cette entrepriſe, *Pompée* dirigea ſa courſe vers la Cilicie, qui étoit comme la retraite la plus aſſurée des Pirates ; & ſur ſa route il rencontra quelques-unes de leurs Flotilles qui ſe rendirent à lui ſur ſa parole. Il en uſa à l'égard de ſes Priſonniers avec beaucoup d'humanité & de clémence, il ne leur fit aucun mal ; & cette conduite lui facilita extrêmement la victoire. De toutes parts les Corſaires venoient ſe ſoumettre à lui, évitant ſes Lieutenans, qui montroient plus de ſévérité.

Arrivé en Cilicie, il y trouva les plus puiſſans des Pirates réunis & diſpoſés à faire une vigoureuſe réſiſtance. Après avoir retiré leurs Femmes, leurs Enfans, & tout ce qu'ils poſſédoient de plus précieux dans des Forts ſitués autour du Mont Taurus ; ils avoient équipé ce qui leur reſtoit de meilleurs Vaiſſeaux, & ils attendoient le Général Romain auprès de Coraceſium, Ville maritime de Cilicie. La bataille ſe donna, & *Pompée*, qui avoit une Flotte de ſoixante Vaiſſeaux bien équipés & bien armés, n'eut pas de peine à vaincre les Pirates. Ils ſe renfermèrent dans Coraceſium, & ſoutinrent un ſiège ; mais enfin leur obſtination fut obligée de céder ; ils ſe ſoumirent, & livrèrent au Vainqueur leurs perſonnes, leurs Villes, les Iles qu'ils avoient fortifiées, leurs magazins, en un mot tout ce qu'ils avoient en leur puiſſance. On trouva dans les

Places qu'ils remirent, une quantité prodigieuse d'Armes, beaucoup de Vaisseaux, des amas immenses de cuivre, de fer, de voiles, de cordages, de bois, & de toute sorte d'autres matériaux.

Les Pirates entierement détruits par la valeur de *Pompée*, on chargea ce Général de la continuation de la guerre contre *Mithridate*. Ce Prince, toujours soutenu de *Tigrane*, pouvoit être regardé encore comme un ennemi redoutable. Sa ruine fut l'affaire d'une seule Campagne. *Pompée* lui livra bataille, mit son Armée en déroute, & l'obligea à prendre la fuite. Ce fut alors que le Fils de *Tigrane* vint dans le Camp des Romains. Ce jeune Prince, séduit par les conseils de quelques Seigneurs Arméniens mécontens du Gouvernement, & encore plus par sa propre ambition, s'étoit revolté, & avoit fait ouvertement la guerre à son Père. En ayant été vaincu deux fois, il n'eut plus d'autre ressource que de se jetter entre les bras de *Pompée*. Prince aussi aveugle que Fils dénaturé, il lui servit de Guide pour entrer en Arménie, détruisant ainsi lui-même ses espérances, & livrant en proie des Etats, dont il devoit bientôt devenir le possesseur légitime. Alors le vieux Roi, réduit à l'extrémité, prit la résolution d'aller se jetter aux piés du Vainqueur, & se remettre à sa discrétion. Il prit pour cette humiliante cérémonie un équipage, qui tenoit le milieu entre sa grandeur passée & son abaissement présent. Il quitta sa Tunique mipartie de blanc, & la Casaque de Pourpre; mais il garda la Tiare & le Diadême, voulant paroître en Roi

su-

ſupliant, qui mérite des égards en même tems qu'il excite la compaſſion. A l'entrée du Camp des Romains deux Licteurs lui ordonnèrent de deſcendre de cheval, lui diſant que jamais Etranger n'étoit entré à cheval dans un Camp Romain. *Tigrane* étoit trop abattu pour ſentir cette humiliation. Il obéit ; & donna même ſon épée à ceux qui gardoient les portes. Il fit plus. Après avoir traverſé à pié tout le Camp Romain, lorſqu'il ſe vit près de *Pompée*, il ôta ſa Tiare, & voulut la mettre aux piés du Vainqueur, & ſe proſterner lâchement lui-même. Mais *Pompée* l'en empêcha, en lui prenant la main, & le fit aſſeoir à ſa droite, ayant à ſa gauche le jeune *Tigrane*. Il l'aſſura qu'il n'auroit pas lieu de ſe plaindre de ſon ſort, qu'il ne perdroit point l'Arménie, & qu'il gagneroit l'amitié des Romains.

Le jeune *Tigrane* ne fut point du tout content du bon accueil qu'on faiſoit à ſon Père, parce qu'il s'étoit flatté d'être mis par les Romains en poſſeſſion de la Couronne d'Arménie. Il fit paroître ſon chagrin de la façon du monde la plus indécente & la plus folle. Il ne ſe leva point quand il vit ſon Père arriver, & ne lui donna aucun témoignage ni d'amitié, ni de reſpect. Il refuſa d'aller au ſouper où il étoit invité avec lui par *Pompée* ; & il ne ménagea pas même ce Général, ne craignant pas de dire que s'il ne lui donnoit point ſatisfaction, il ſauroit en trouver quelque autre par qui il ſeroit mieux ſervi. Ce procédé étoit peu propre à le conduire à ſon but. *Pompée* prononça ſon arrêt, par

lequel il laiſſoit au vieux *Tigrane* le Royaume de ſes Ayeux, & à ſon Fils la Sophène, pour y regner en toute ſouveraineté, lui aſſurant de plus la ſucceſſion de ſon Père. Le vieux Roi fut très content de ce jugement. Son Fils, au contraire, força *Pompée* à lui faire ſentir tout le poids de ſa colère. Ayant voulu s'enfuir, il fut d'abord gardé à vue, & enſuite mis aux fers.

Ariobarzane, Roi de Cappadoce, profita du malheur du jeune *Tigrane*. Toujours fidèle aux Romains à qui il devoit ſon élévation, il avoit été le jouet de leurs Ennemis, chaſſé, puis rétabli, chaſſé de nouveau, tantôt par *Mithridate*, tantôt par *Tigrane*. En récompenſe de ſa fidélité, *Pompée* lui donna la Sophène. *Ariobarzane* & ſon Fils donnèrent alors à l'Armée Romaine un ſpectacle bien différent de celui que lui avoient donné les deux *Tigranes*. Le Roi de *Cappadoce* étoit venu au Camp de *Pompée*; &, pendant que ce Général étoit ſur ſon Tribunal, *Ariobarzane* étoit aſſis à côté ſur une Chaiſe Curule. Mais il aperçut ſon Fils placé auprès du Bureau d'un Gréfier. La tendreſſe de ce Père ne put ſuporter de voir ſon Fils tenir une place ſi peu convenable à ſon rang. Il deſcendit, & alla lui ceindre le Diadême, & l'exhorter à prendre la place qu'il venoit de quitter. Le Fils, combattant par reſpect contre la tendreſſe de ſon Père, verſa des larmes, laiſſa tomber le Diadême, & ne voulut point ſe rendre, quelques inſtances qui lui fuſſent faites. Ainſi, par un evènement qui paroit incroyable, celui qui quitoit une Couronne étoit plein de joie,

joie, & celui à qui on la mettoit sur la tête étoit plongé dans une tristesse amère (*a*).

Après tant de belles actions, *Pompée* songea à poursuivre *Mithridate*, le plus grand Ennemi qu'eussent les Romains. Ayant laissé *Afranius* avec quelques Troupes en Arménie, il s'avança vers le Caucase, & se prépara à traverser toute cette bande de terre qui est située entre le Pont-Euxin à l'Occident, & la Mer Caspienne à l'Orient. Il trouva de grands obstacles, surtout de la part de deux Nations puissantes & belliqueuses, les Albaniens & les Ibériens. Il vainquit d'abord, en bataille rangée, quarante mille Albaniens près du Fleuve Cyrus. Cette victoire fut suivie de celle qu'il remporta bientôt après sur les Ibériens, Peuple jaloux de sa liberté, & qui n'avoit jamais été soumis à aucune domination étrangère. Neuf mille Ibériens demeurèrent sur la place, & dix mille furent faits prisonniers. Leur Roi *Artocès* n'obtint la paix qu'en donnant ses fils en otage. *Pompée* étoit déja arrivé à l'embouchure du Phase, lorsqu'une révolte des Albaniens l'obligea de retourner en arrière. Il les trouva campés près d'un Fleuve nommé Abas, au nombre de plus de soixante mille hommes de pié, & de deux mille Chevaux, mais mal armés, & la plupart couverts seulement de peaux de Bêtes. *Cosis*, Frère du Roi, les commandoit. Il s'attacha à *Pompée*, & lui lança un javelot qui porta sur sa

(*a*) Quodque pene fidem veritatis excedit, lætus erat, qui regnum deponebat, tristis, cui dabatur. *Valer. Max.* V. 7.

ſa cuiſſe ; mais le Général Romain, plus adroit ou plus heureux, le perça de ſa Lance, & le renverſa mort à l'inſtant. Les Barbares ayant perdu leur Chef, ne firent pas beaucoup de réſiſtance. Ils ſe retirèrent en grand nombre dans une Forêt, à laquelle *Pompée* fit mettre le feu après l'avoir environnée de ſes Soldats, de ſorte que ceux qui ſe ſauvèrent des flammes périrent par l'épée.

Ces Peuples vaincus & ſoumis, *Pompée* reyint dans la Petite Arménie, où il s'occupa quelque tems à recueillir les fruits de la victoire qu'il avoit remportée ſur *Mithridate*. De toutes parts on lui livroit les Châteaux & les Tréſors de ce Prince. On lui amena en particulier grand nombre de ſes Femmes & de ſes Concubines. L'une d'entre elles étoit *Stratonice*, dont l'avanture mérite d'être raportée, auſſi bien que celle de ſon Père.

Stratonice, fille d'un Muſicien, étant encore fort jeune, chanta un jour dans un repas, d'une façon qui charma *Mithridate*. Ce Prince qui aimoit ce que tout Homme doit aimer, s'il n'eſt point disgracié de la Nature, la mit ſur le champ au nombre de ſes Concubines ; & le Père de cette Belle ſe retira chez lui, fort mécontent de n'avoir pas même été honoré d'un regard. Mais, à ſon reveil, il fut étrangement ſurpris de voir dans ſa chambre des tables couvertes de vaſes d'or & d'argent, un nombreux Domeſtique, des Eunuques & des Eſclaves, qui lui préſentoient de beaux & magnifiques habits ; & à ſa porte un Cheval ſuperbement enharnaché, comme ceux des Seigneurs qu'on apelloit *Amis du Roi*.

Roi. Il crut qu'on se moquoit de lui, & voulut s'enfuir ; mais les Esclaves l'ayant arrêté, & lui disant que c'étoit un présent du Roi, qui lui avoit donné toute la Maison d'un Homme très riche mort depuis peu ; & que ce n'étoient là que de légères prémices des dons qu'il avoit lieu de se promettre, il eut bien de la peine à se laisser persuader. Il endossa enfin sa Pourpre, monta à cheval, suivi de son cortège ; & traversant la Ville, il crioit à pleine tête dans les rues, *Tout cela est à moi.* Il s'attira par-là bien des railleries, auxquelles il répondoit, „ que „ s'il y avoit quelque chose qui dût étonner, „ c'étoit qu'il ne jettât pas des pierres à tous „ les passans, dans le transport de joie qui lui „ troubloit la raison".

Lorsque *Pompée* eut disposé des Trésors de son Ennemi, il vint à Amisus, où il regla le sort des Députés des Peuples d'Asie. Il s'y trouva douze Rois Barbares, & un bien plus grand nombre de Princes & d'Ambassadeurs. Delà, au-lieu d'aller attaquer *Mithridate* dans son asyle, il se laissa éblouir par l'idée d'un projet qui flattoit davantage son ambition. Il vouloit augmenter l'Empire Romain du Royaume de Syrie, qui étoit alors comme vacant. Ce Païs avoit été déchiré & désolé pendant longtems. *Lucullus* avoit reconnu les droits d'*Antiochus l'Asiatique*, & lui avoit permis d'en jouir. *Pompée* ne voulut point reconnoître ces droits. Il lui allégua des raisons assez spécieuses ; mais le meilleur argument, c'est qu'il étoit le plus fort. Ainsi la Syrie fut réduite en Province Romaine.

Le

Le Général Romain sembloit avoir oublié *Mithridate*, lorsque sa bonne fortune le délivra enfin de cet Ennemi. Ce Prince, ayant surmonté tous les obstacles qui s'opposoient à sa fuite, étoit arrivé au Bosphore. *Macharès* son Fils, après avoir négocié avec *Lucullus*, regnoit alors en cette Contrée. Ne pouvant se flatter que son Père lui pardonnât jamais cette offense, il prit la fuite, & fut tué par quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient. Le Roi de Pont s'étant ensuite rendu dans la Chersonèse, y fit égorger son Fils *Xipharès*, qu'il avoit eu de *Stratonice* sa Concubine, parce qu'elle avoit livré à *Pompée* un Château rempli de toutes sortes de richesses.

Dans la situation desespérée, où se trouvoit alors *Mithridate*, il résolut d'exécuter un projet dont l'idée lui étoit venue depuis longtems. C'étoit d'aller attaquer les Romains dans le centre même de leur Empire, en pénétrant par terre jusques en Italie. Il en étoit éloigné de cinq à six cens lieues. Il falloit traverser des Rivières, des Montagnes, des Forêts; il falloit combattre sur sa route quantité de Nations féroces, qui ne devoient pas voir tranquilement entrer sur leurs terres une Armée nombreuse commandée par un Roi d'un si grand nom. Il ne restoit presque plus d'autre ressource à ce Prince, résolu, comme il étoit, de mourir en Roi plutôt que de vivre dégradé.

La seule idée d'une entreprise si vaste & si étrange épouvanta ses Soldats. La crainte & le respect les empêchèrent d'abord d'éclater; mais un Fils de ce Roi infortuné ne tarda pas de les animer à la revolte. *Pharnace*, que *Mithridate* avoit

avoit toujours distingué entre ses autres Enfans, conspira contre son Père, & résolut de lui arracher la Couronne & la vie. A la tête d'un grand nombre de Rebelles, il vint l'assieger dans le Château de Panticapée. L'infortuné *Mithridate* se voyant abandonné de la plupart de ceux qui étoient avec lui, & réduit enfin à la nécessité de mourir, s'écria : *Dieux, vangeurs des Pères, s'il est vrai que vous existiez, & qu'il y ait une justice au Ciel, faites qu'un jour* Pharnace *s'entende à son tour prononcer son arrêt de mort par ses Enfans.*

Pour ne pas se voir immolé à la cruauté de son Fils, il fit préparer du poison, en présenta à ses Femmes & à ses Filles, & se disposa à en prendre lui-même. Deux de ses Filles, *Mithridatis* & *Nyssa*, qui devoient être mariées aux deux *Ptolemées*, l'un Roi d'Egypte, l'autre Roi de Chypre, voulurent mourir avant leur Père, & se hâtèrent de prendre le poison. Elles expirèrent promptement. Le poison n'ayant produit aucun effet sur *Mithridate*, il se perça de son épée. La blessure fut légère; & il couroit risque de ne pouvoir trouver la mort qu'il cherchoit, lorsqu'il vit entrer un Officier Gaulois, qui se nommoit *Bituitus*, & qui, à la tête d'une troupe de Soldats, avoit forcé les murailles du Château. *Brave guerrier*, lui dit ce Prince, *tu m'as rendu de grands services, dans le tems que tu combattois sous mes ordres. Tu m'en rendras un plus grand, si tu veux m'achever, & me préserver par-là de la honte de tomber vivant au pouvoir des Romains, & d'être mené par eux en triomphe.* Bituitus obéit, & ceux

ceux qui l'accompagnoient portèrent encore à *Mithridate* plusieurs coups de leurs lances & de leurs épées. Mort déplorable pour un si grand Roi, & doublement malheureuse, parce que c'étoit un Fils qui l'avoit ordonnée!

Tel fut la fin tragique d'un Prince, qui semblait devoir mériter un meilleur sort. On l'a beaucoup loué. *Cicéron* l'appelle le plus grand des Rois depuis *Alexandre* (a). *Velleius*, après avoir dit qu'il n'est permis ni de le passer sous silence, ni d'en parler indifféremment, ajoute qu'il fut courageux dans la guerre, admirable par ses vertus, grand dans certains tems de sa vie par sa fortune, toujours grand par les sentimens; Général par la conduite, Soldat par ses actions de main, un second *Annibal* par sa haine contre Rome (b).

Mr. *Crévier* lui trouve aussi de belles qualités; mais il ne voit pas qu'il mérite le nom de grand Capitaine. „ On ne peut, *dit-il*, lui refuser un génie vaste, & capable de former les „ plus grandes entreprises, un courage élevé, „ une fermeté d'ame à l'épreuve des difficultés & des disgraces, un esprit de ressource, „ qui lui donna moyen plus d'une fois de se rétablir après d'horribles pertes. Il joignoit à „ ces talens la bravoure personelle, & les blessures qu'il reçut plus d'une fois dans les combats en sont la preuve. *Mais je ne vois point d'ac-*

(a) Ille Rex post Alexandrum maximus, *Cic. Lael. n.* 3.

(b) Vir neque silendus, neque dicendus sine cura, bello acerrimus, virtute eximius, aliquando fortunæ, tempore animo maximus, consilio Dux, Miles manu, odio in Romanos Annibal. *Vell.* II. 18.

„ *d'exploits dans sa vie qui lui assurent le mé-*
„ *rite de grand & excellent Capitaine.* Je le
„ vois vainqueur des Nations Asiatiques, & mê-
„ me des Romains mal commandés. Mais dès
„ que ceux-ci ont à leur tête d'habiles Géné-
„ raux, la guerre devient pour lui une suite de
„ défaites & d'infortunes, sans mélange pres-
„ que d'aucun bon succès ; & il ne paroît pas
„ avoir fait beaucoup acheter la victoire, ni à
„ *Lucullus*, ni à *Pompée*..... Quant à l'ha-
„ bileté dans le Gouvernement politique, si la
„ douceur en fait une partie essentielle, com-
„ ment déférer cette gloire à un Prince cruel
„ à l'excès. J'ôse donc dire que, dans le mé-
„ rite de *Mithridate*, il y a plus de pompe &
„ de faste que de réalité. L'ambition, l'auda-
„ ce, la hauteur, qualités imposantes, ont fait
„ toute sa réputation. Mais ce qu'il y a de vé-
„ ritablement & solidement estimable en lui,
„ me paroît se réduire à bien peu de chose ".

Ce Prince aimoit les Sciences, & notre Auteur, qui ne paroît pas lui être trop favorable, convient lui-même que *la Littérature lui doit des hommages.* Il s'étoit apliqué à l'étude de la Médecine, & *Appien* le vante comme habile dans les Arts des Grecs. De vingt-deux Langues différentes qu'il comptoit dans ses Etats, il n'y en avoit aucune qu'il ne sçût ; il les parloit avec facilité, & n'eut jamais besoin d'interprète pour donner audience à aucun de ses Sujets.

Quant aux qualités du Corps, il avoit la taille & le maintien héroïques. Haut de stature, & armé à l'avantage, il se présentoit au com-

bat de bonne grace, & en même-tems d'une façon propre à inspirer la terreur aux Ennemis. Il s'aquitoit merveilleusement de tous les exercices, & conserva jusqu'à la fin & la vigueur & l'adresse nécessaires pour lancer le javelot, manier un Cheval, & courir avec une telle diligence, qu'il fit plusieurs fois avec des Relais mille Stades (*a*) en un jour. Il savoit même conduire les Chariots, & gouvernoit seize Chevaux à la fois attelés à un même Char. Il vécut environ soixante & douze ans, & en regna soixante.

Pompée étoit en Judée lorsqu'il aprit la mort de *Mithridate*. Les deux Frères *Hyrcan* & *Aristobule*, tous deux Fils d'*Alexandre Jannée*, & qui se disputoient le Royaume de Judée, s'étoient présentés à lui, pour tâcher de l'attirer chacun dans leur parti. *Hyrcan*, Prince foible, d'un esprit borné, sans vices & sans vertus, sans talens & sans ambition, n'avoit pas dequoi faire valoir le droit d'Ainesse contre un Cadet hardi, entreprenant, ambitieux, & qui sentoit toute la supériorité que lui donnoient ces qualités sur son Frère. *Pompée* ayant examiné de quel côté étoit le droit, résolut de rendre justice à *Hyrcan*, & fit mettre aux fers le malheureux *Aristobule*, qui étoit venu imprudemment se livrer à lui. Le siège de Jérusalem fut en même-tems résolu. Cette Ville fut prise, & il y périt environ douze mille hommes. Du côté des Vainqueurs, il y eut beaucoup de blessés, mais peu de tués. *Pompée* avec ses principaux Officiers

(*a*) Quarante lieues.

ciers entra dans le Saint des Saints, où le seul Grand Prêtre avoit droit d'entrer une seule fois l'année.

Le Général Romain n'abusa pas de cette conquête, il se conduisit en Vainqueur généreux. Il trouva dans le Temple bien des richesses, le Chandelier d'or à sept branches, la Table des Pains de propositions, un grand nombre de Vases d'or, un prodigieux amas de Parfums de grand prix, & deux mille talens d'argent (*a*). Toutes ces richesses ne le tentèrent point. Il n'emporta de la Judée que la Vigne d'or, qu'*Aristobule* lui avoit fait porter en présent à Damas, pour tâcher de se le rendre favorable. C'étoit moins une Vigne qu'un Jardin en forme de Montagne quarrée, avec des représentations de Cerfs, de Lions, & de Fruits de différentes espèces, le tout environné de Seps de Vigne. Cet Ouvrage étoit estimé cinq cens talens. *Pompée* ne s'appropria point un butin si précieux. Il fit placer cette Vigne dans le Capitole.

Comme *Hyrcan* avoit été d'un grand secours aux Romains dans cette guerre, *Pompée* le remit en possession de la Souveraine Sacrificature, & l'établit Prince des Juifs, mais en lui défendant de porter le Diadême: il fit mettre à mort, ou retint dans les fers, les principaux Chefs de la rebellion; il emmena prisonnier *Aristobule* avec ses deux Fils & ses deux Filles; il démolit les murs de Jérusalem: il imposa un tribut à la Nation des Juifs, & les resserra dans leurs anciennes limites, leur enlevant plusieurs Places,

(*a*) Six millions.

ces, qu'ils avoient conquises sur les Rois de Syrie. Ils furent les fruits de la funeste division entre les deux Freres *Hyrcan* & *Aristobule*. La Nation privée de sa liberté, assujettie aux Romains, dépouillée de ses conquêtes, & appauvrie par les sommes immenses qui sortirent du Païs pour le payement des tributs (a).

Tandis que *Pompée* étoit en Orient, Rome fut étrangement agitée, & exposée aux plus grands dangers. Peu s'en fallut que *Catilina* ne la fît périr par les flammes, & ne la noyât dans le sang de ses Habitans. *Céſar* ne contribua pas peu à augmenter le desordre, & il fit bien des démarches pour avancer le projet qu'il avoit formé de se rendre maître de la République.

L. Sergius Catilina étoit de la plus haute Noblesse. La Maison des *Sergius* étoit Patricienne, & avoit donné des Consuls & des Tribuns militaires à Rome, presque dès les prémiers tems de la Liberté. *Catilina*, au-lieu de soutenir la gloire de ses Ancêtres, fut l'opprobre d'un si beau nom. Il ne manquoit pas de talens. Il avoit beaucoup de courage, un corps vigoureux, mais un naturel mal-faisant & pervers. Dès ses prémières années les guerres intestines, les meurtres, le pillage, les dissentions civiles, furent sa joie & ses délices. Robuste de corps, il supportoit la faim, le froid, les veilles, au-delà de ce qui est concevable. Pour ce qui regarde l'esprit, il étoit audacieux, fourbe, souple à prendre toutes sortes de formes, capable de tout feindre

(a) *Josephe* fait monter ces sommes à plus de deux mille talens, c'est-à-dire, à plus de trente millions de livres.

dre & de tout diſſimuler, avide du bien d'autrui, prodigue du ſien, ardent & extrême dans les deſirs. C'étoit un eſprit vaſte, qui tendoit toujours à l'exceſſif, à l'incroyable, à ce qui s'élevoit au deſſus de la portée. Depuis la domination de *Sylla* il étoit poſſédé d'une violente paſſion de s'emparer de la République, & il ne s'embarraſſoit nullement des moyens, pourvu qu'il réuſſit à ſe faire Roi. L'indigence & les remords de ſes crimes étoient en même tems comme deux aiguillons, qui échauffoient & animoient de plus en plus chaque jour ce courage féroce. C'eſt *Salluſte* qui nous a tracé ce portrait de *Catilina*.

Les mœurs des Romains étoient alors extrêmement corrompues. La Vertu languiſſoit, la pauvreté étoit devenue une honte, & l'intégrité paſſoit pour ſingularité & miſantropie. La Jeuneſſe, élevée dans les délices, ſe livroit à la débauche, à l'eſtime de l'argent, à l'orgueil. Ils prioient pour dépenſer; ils comptoient pour rien ce qu'ils poſſédoient, & cherchoient à envahir ce qui apartenoit à autrui. La chaſteté n'étoit plus connue parmi les Femmes: les Hommes ſe déshonoroient par des débauches dignes d'horreur. La gourmandiſe étoit pouſſée au point, que les terres & les mers ſuffiſoient à peine pour couvrir les tables. En tout regnoit une moleſſe, qui prévenoit tous les beſoins naturels, qui aprehoit à ſe mettre au lit avant que de ſentir la néceſſité du ſommeil, à aller au-devant du froid & de la laſſitude, à manger & à boire ſans attendre la faim ni la ſoif. La Jeuneſſe, acoutumée à ce train de vie, lorſque l'argent lui manquoit,

quoit, se portoit aux vols & aux meurtres. Livrée à ses passions, il lui falloit de quoi les contenter.

Dans une Ville si remplie de désordres, *Catilina* méritoit par ses vices & par ses crimes d'être à la tête de tout ce qu'elle contenoit de Scélérats. Il avoit commis des cruautés détestables, & passé sa jeunesse dans toute sorte d'infamies. Fourbe, il savoit en imposer aux honnêtes gens. Tandis qu'il étoit lié avec tout ce qu'il y avoit de plus méchant dans Rome, il feignoit d'être dévoué aux bons Citoyens. Il fut Préteur en l'année 684, & après sa Préture, il alla gouverner l'Afrique, c'est-à-dire, la piller, la vexer, la tourmenter. De retour à Rome il fut accusé de concussion. Il se ligua avec *Autronius*, qui ayant été désigné Consul, fut accusé de brigue, condamné, & dépouillé de cette Charge. Tous deux s'associèrent *Cn. Pison*, jeune homme de naissance, mais factieux, & que l'indigence & l'ambition rendoit capable de tout oser. Leur plan étoit de tuer les deux Consuls *Cotta* & *Torquatus*, dans le Capitole même: après quoi *Catilina* & *Autronius* devoient s'emparer des Faisceaux Consulaires, & envoyer *Cn. Pison* en Espagne avec la qualité de Préteur & une bonne Armée. *César* & *Crassus* furent soupçonnés, mais peut-être sans fondement, d'être entrés dans ce noir complot. Un malentendu entre les Conjurés fit échouer leur criminelle entreprise.

Ce fut dans ces tems pleins d'horreur & de confusion que le fameux *Caton d'Utique* entra dans les Charges publiques. Mr. *Crévier* profite

site de cette occasion pour tracer d'après *Plutarque* un portrait des premières années de ce rigide partisan de la Vertu. Il emploie pour cela environ 25 pages, dont je n'exposerai ici que ce qu'il y a de plus remarquable, pour ne pas donner trop d'étendue à cet Extrait.

Caton d'Utique, Arrière-petit-fils de *Caton le Censeur*, montra, dès sa plus tendre enfance, ce qu'il seroit un jour. Son air de visage, son ton de voix, son regard, & la façon même dont il se comportoit dans les jeux & les amusemens de son âge, tout annonçoit en lui un caractère sérieux, solide & constant. Ses volontés étoient fermes & vigoureuses. Dur & inaccessible à la flaterie, il étoit encore moins capable de se laisser vaincre par la crainte. Il rioit peu & rarement. Il n'étoit point sujet à ces petites colères, qui passent aussi promtement dans les Enfans qu'elles s'excitent; mais quand il faisoit tant que de se fâcher, c'étoit tout de bon, & il n'étoit pas aisé de le ramener. Du reste, doux & docile, il obéissoit volontiers à ses Maîtres, mais il leur demandoit raison de tout. Ce caractère si ferme n'étoit rien moins que farouche & insensible. Il avoit un Frère, nommé *Servilius Cépion*, qu'il aima toujours tendrement, & qu'il pleura amèrement lorsqu'il eut apris sa mort. Il ne montra pas en cette occasion moins de générosité que de bon cœur. Les Villes & les Princes des environs lui envoyèrent de grands présens pour honorer la mémoire de *Cépion*. Il ne reçut point l'argent, & fit usage des Parfums & autres choses semblables, mais ayant attention à en faire honneur à

ceux de qui il les tenoit. La ſucceſſion de ſon Frère devoit ſe partager entre lui & une Fille que laiſſoit *Cépion*. Dans le partage *Caton* ne redemanda rien des grandes dépenſes qu'il avoit faites pour le Tombeau (*a*).

La Philoſophie Stoïque avoit trop de reſſemblance avec ſon caractère, pour ne pas l'attirer puiſſamment. Il en étudia les principes, & s'y apliqua avec une ſorte d'avidité, non pas pour apprendre à en diſcourir, mais pour y conformer ſa conduite. Plein d'une eſpèce d'entouſiaſme pour tout ce qui apartient à la Vertu, il n'en négligea aucune partie. Il avoit néanmoins une prédilection pour la fermeté dans la défenſe de la Juſtice, & pour cette roideur inflexible, qui ne ſe laiſſe amollir ni par la faveur, ni par aucune conſidération des perſonnes. Il cultiva l'Eloquence, comme une arme néceſſaire pour défendre les droits de la Juſtice, & pour faire valoir les bonnes raiſons. Son Stile étoit ſans fleurs, ſans élégance recherchée; il étoit ſimple & uni, plein de choſes, & ferme juſqu'à la ſévérité. Non ſeulement il cultiva ſon eſprit, mais il travailla auſſi à fortifier & à endurcir ſon corps d'une façon utile, & qui pût être de pratique. Il s'acoutumoit à ſoufrir le chaud & le froid, à recevoir ſur ſa tête nue & le Soleil & la Neige, à marcher à pié non ſeulement

(*a*) *Caton* avoit fait pour la Sépulture de ſon Frère de grandes dépenſes, tant en Parfums qu'en Etoffes précieuſes, qui furent brulées avec lui. Il lui fit auſſi ériger dans la Place d'Eaus un Monument de marbre le plus précieux, qui lui coûta huit talens, c'eſt-à-dire, trente-quatre mille livres.

lement dans des promenades, mais dans des voyages, & cela en toute saison. Quand il étoit malade, il ne connoissoit d'autre remède que la Patience & la Diète. Il s'enfermoit & ne voyoit personne, jusqu'à ce qu'il se sentît guéri.

Lorsqu'il partit pour la Macédoine, avec le titre de Tribun des Soldats, il attira sur lui tous les yeux par sa simplicité & sa modestie, soutenues de tout le courage nécessaire dans les occasions périlleuses, & de preuves fréquentes d'un esprit supérieur. Sur toute la route, tant qu'il eut à voyager par terre, il marcha à pié, pendant que ses amis étoient à cheval. Avant que de retourner à Rome, il voulut voyager en Asie, pour visiter ce beau Païs, connoître les mœurs des Habitans, & s'instruire par lui-même des forces des Peuples & des Provinces. Loin d'imiter le faste des autres Sénateurs, qui exigeoient des réceptions magnifiques, & qui mettoient presque à contributions toutes les Villes par où ils passoient, il évitoit soigneusement d'être à charge à personne. Après avoir visité toute l'Asie & la Syrie, il revint à Rome, & partagea d'abord son tems entre l'étude du Cabinet avec le Storicien *Athenodore*, & les afaires de ses amis dans la Place publique, jusqu'à ce qu'il songeât à demander la Questure. Devenu Questeur, il obligea les Gréfiers à la soumission qu'ils devoient à leurs Supérieurs, après avoir découvert les fripponeries des uns, & convaincu les autres d'ignorance. Sorti de la Questure, il ne devint pas pour cela indifférent à ce qui touchoit le Bureau des Questeurs. Il avoit des Esclaves chargés de lui tenir un Journal de toutes les afaires qui s'y traitoient.

toient. Sa fidélité à remplir les devoirs de Sénateur est quelque chose d'admirable. Il entroit le prémier au Sénat, & en sortoit le dernier; & comme il se passoit souvent un espace de tems considérable avant que la Compagnie fût assemblée, il aportoit un Livre, & lisoit en attendant que la délibération commençât.

Il ne faut pas s'imaginer que la vie de *Caton* ait été sans taches. Cet Homme, que l'on a toujours regardé comme le plus vertueux des Romains, avoit des défauts, & même des défauts considérables. C'étoit un Ivrogne, qui passoit les nuits à boire & à manger. *César* raconte que ce Philosophe Stoïcien fut un jour trouvé ivre au coin d'une rue par une troupe de gens du Peuple qui alloient de grand matin au lever de quelque Seigneur. Ni *Cicéron* qui a voulu sauver son honneur, ni *Sénèque* son panégiriste outré & son adorateur, n'ont pu le justifier de ce défaut. *Sénèque* s'est contenté de dire, qu'*il est plus aisé de rendre l'ivrognerie honnête, que* Caton *vicieux* (*a*).

A l'ivrognerie *Caton* joignoit un travers d'esprit tout-à-fait singulier, & une hauteur insupportable. Il se faisoit un plaisir de contrequarer le goût de son Siècle dans les choses les plus indifférentes. Ainsi, parce qu'il voyoit que la Pourpre d'une couleur vive & éclatante étoit à la mode, il la choisissoit sombre & foncée. Souvent il paroissoit en public sans tunique & en pantoufles. On trouvera dans l'Ouvrage même

(*a*) Catoni Ebrietas objecta est. Facilius efficiet quisquis objecerit, hoc crimen honestum, quam turpem Catonem. *Sen. de Tranq. Animi*, n. 15.

me quelques traits de ſon orgueil & du mépris qu'il avoit pour les autres.

Je finirai ce qui concerne notre Philoſophe Stoïcien par le récit d'une petite avanture aſſez comique. *Caton* & *Métellus Scipion* faiſoient en même tems la cour à *Lépida*, & la rechercheient tous deux en mariage. *Scipion* l'emporta ſur ſon Rival, & fut préféré par cette Belle. La gravité de *Caton* ſe trouva offenſée d'un pareil affront; il voulut faire un procès à *Scipion*. On l'en railla, & ſes amis mêmes lui firent ſentir le ridicule d'un tel projet. Il falloit pourtant ſe vanger. Que fit-il? Il compoſa contre ſon ennemi des Iambes, dans leſquels il imita l'aigreur d'*Archiloque*. Pauvre reſſource pour un Amant diſgracié! Quand ce prémier feu ſe fut un peu ralenti, il alla faire l'amour à *Atilia*, qu'il épouſa. Celle-ci ne fut pas aparemment fort contente des careſſes graves d'un Philoſophe trop concentré en lui-même, & qui ne rioit jamais; car elle lui fit infidélité. *Caton* ſe voyant cocu, fut obligé de répudier ſa Femme, après en avoir vu naître deux Enfans, qui peut-être n'étoient pas de lui.

Que le Lecteur juge maintenant, par la variété des objets que je viens de lui faire entrevoir, de l'abondance & de l'importance des matières renfermées dans ce nouveau Volume. On peut bien s'imaginer que je n'ai raporté, ni même indiqué tout ce qu'il y a de curieux & d'intéreſſant, on ne ſauroit le faire dans un Extrait; mais je crois en avoir dit aſſez pour donner une juſte idée du mérite du Livre, & du ſoin qu'a pris l'Auteur de remplir fidélement ſes engagemens.

A R-

ARTICLE VIII.

PHILOSOPHICAL TRANSACTIONS, &c.

c'est-à-dire :

TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES, qui contiennent *des Mémoires, des entreprises, des études & des travaux modernes de personnes ingénieuses qui se trouvent dans différens pais.* Vol. XXI. Pag. 1. pour les Années 1739, 1740 *Quarto* de 455 *pages* avec des *Planches*. *A Londres*, chez *Woodward & Davis*, Imprimeurs de la *Société Royale*.

LE Public paroit avoir goûté quelques Extraits qu'on lui a donnés dans notre Journal, & qui contiennent un précis des Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris. C'est un vaste Ouvrage, & qui commence à passer les forces de bien des Particuliers. On est bien aise d'être au fait des nouvelles découvertes, que des Gens choisis d'un grand Royaume peuvent avoir faites. Ajoutons encore, que peut-être bien des calculs & des détails sont hors de la portée de bien des Lecteurs, qui ne demandent que ce qu'il peut y avoir d'historique & d'intelligible pour eux.

Si l'on a goûté les Extraits d'un Ouvrage, qui est écrit dans une Langue généralement connue, & qu'on rimprime régulierement presque dans le centre du commerce, j'ai cru qu'on verroit avec plaisir les Extraits d'un autre Ouvrage, qui ne

ne paroit qu'en Anglois, qui ne s'imprime qu'à Londres (a), qui contient une plus grande diverſité de choſes, & dont le prix paſſe de beaucoup celui des Mémoires de l'Académie.

Il ne m'a pas paru convenable de remonter fort haut dans mes Extraits; j'ai cru que la nouveauté ajouteroit au plaiſir du Lecteur, & je commence mes Extraits après la fin du XL Volume, dans le deſſein de les continuer régulierement toutes les Années, à meſure qu'ils paroîtront.

J'ai trop bonne opinion de la plupart de mes Lecteurs, pour les prévenir ſur la nature des *Tranſactions Philoſophiques*. Tout le monde ſait que ce ſont les Mémoires de la Société Royale d'Angleterre, & le prémier en date de tous les Journaux, ayant précédé le Journal des Savans à peu près d'une année. Peut-être ſait-on auſſi généralement, qu'il y a bien de la différence entre les Tranſactions & les Mémoires des Académiciens de Paris. Ceux-ci ſont Penſionnaires, ou deſtinés à l'être. Ils s'aſſujettiſſent par-là à des réglemens, dont le plus eſſentiel eſt celui qui les oblige de faire de tems en tems des lectures de quelques Mémoires de leur façon. Ces lectures ſont recueillies, & on en imprime la plus grande partie. Il y a peu d'Etrangers dans cette Académie, & de 71 Académiciens qu'il y avoit il y a peu d'années, il n'y en a que huit qui ſoient diſpenſés d'être régnicoles.

En Angleterre les choſes ſont arangées d'une maniere entierement différente, & la Société Ro-

(a) La traduction, que nous en donnoit Mr. de Bremond, ne le contient point.

Royale eſt auſſi libre que la Nation. Elle ne reçoit rien de la Couronne, auſſi ſe gouverne-t-elle par elle-même, c'eſt elle qui choiſit ſes Membres par les deux tiers des voix, & ces Membres ne ſont liés en aucune manière à quelque contribution que ce ſoit. C'eſt peut-être pour cela que Mr. *de Voltaire* a comparé la Société de Londres à des *Milices*, dans le tems qu'il donne à l'Académie de Paris le rang de *Troupes réglées*. Il y a du vrai dans la comparaiſon. Mais auſſi les Troupes Savantes d'Angleterre ſont-elles infiniment plus nombreuſes que celles de France. Il y avoit en 1740 plus de trois cens Membres de la Société regnicoles, cent cinquante autres tirés de toute l'Europe Savante. Il y a plus, on s'honore en Angleterre du titre d'Académiciens. Les Princes du Sang Royal, ceux qui s'y ſont alliés, & les prémiers Pairs du Royaume ne dédaignent point de paroitre ſur la liſte de la Société & dans ſes Aſſemblées. Les Préſidens de ce Corps ſavant ont été tirés plus d'une fois des prémières Familles du Royaume, & ces Préſidens n'y paroiſſoient pas uniquement pour repréſenter, ils fourniſſoient des Mémoires & des expériences.

Un Corps auſſi nombreux de Savans, ou du moins de gens qui aiment les Lettres, doit naturellement fournir à la Société une grande variété de choſes nouvelles. Ils ne ſe bornent d'ailleurs pas uniquement à la Phyſique & aux Mathématiques comme l'Académie de Paris, ils embraſſent tout ce qui mérite d'être ſçu, les Antiquités, les Médailles, les Inſcriptions, & une partie de ce qui eſt du reſſort des Belles-lettres. Une

au-

autre différence à l'avantage de la Société Royale, c'eſt que les Mémoires des Etrangers y paroiſſent fidelement, au-lieu qu'à Paris on ſe contente le plus ſouvent de raporter en deux mots l'étiquete de ce que fourniſſent les Correſpondans, & qu'on y condamne les Pièces mêmes à un oubli perpétuel, en les décorant du nom de Tréſor de l'Académie. C'eſt là que ſe trouve par exemple l'excellente Rélation d'un Voyage aux Alpes de *Jean Scheuchzer*, qui avoit grimpé ſur les plus hautes Montagnes des Griſons, au péril de ſa vie, & à l'entière ruine de ſa ſanté, pour y découvrir les cauſes véritables des Météores, & les Plantes qui avoient échapées à des Botaniſtes moins ſurs de leur tête. Une infinité de Mémoires uniques ſur l'Hiſtoire naturelle ont eu le même ſort, & ſont perdus à jamais pour le Public.

Je ne prétens pas faire de comparaiſon, & je laiſſe à l'Académie de Paris & ſes droits, & ſes mérites, pour paſſer tout de ſuite à l'Extrait même. J'y ſuivrai à peu près la même méthode, dont on s'eſt ſervi pour les Mémoires; &, ſans m'attacher à tous les *Numeros*, ſouvent trop ſavans, trop relevés, ou d'un gout peu général, je tâcherai de choiſir ce qui peut plaire au plus grand nombre de mes Lecteurs.

Le N°. 452 des Tranſactions commence le Vol. XLI, & répond au prémier Trimeſtre de l'Année 1739. On y trouve des calculs de Mr. *Jurin* ſur la meſure & le mouvement de l'eau qui s'écoule par un trou rond, d'un vaiſſeau toujours plein. Ces calculs n'admettent point d'Extrait. L'Algèbre eſt trop laconique, pour qu'on

qu'on y trouve à abréger, & il me semble que l'Algèbre Angloise est encore plus laconique, que celle des autres Païs.

Le Mémoire de *Matthias Bel*, l'Historien de la Hongrie, est d'un gout plus général. Il s'agit d'une Glacière du Comte de Thorn, qui a beaucoup de raport à celle de la Franche-Comté, dont l'Académie de Paris a donné une description. Il s'agit d'une Grotte, qui conserve un dégré de chaleur modérée au milieu de l'hiver le plus rude, & qui, en récompense, est pleine de glaces au fort de l'Eté. Il y découle alors une eau extrêmement claire, qui s'y congèle & qui y forme des cones, qui descendent du haut de la Grotte. L'eau qui tombe à terre éprouve le même changement, & y forme un plancher de glace. Ces ornemens d'hiver s'y multiplient avec les chaleurs, & il n'y a jamais plus de glace qu'au fort de la Canicule. La congélation y est alors si rapide, que les fils de glace les plus fins forment en moins de 24 heures des colomnes de l'épaisseur d'un tonneau.

Les frimats ramènent le Printems dans la Grotte. A mesure qu'il gèle dans le païs, la glace diminue sous terre, & il n'y en a plus de vestige quand toute la Contrée en est remplie. Les Insectes & les Païsans y cherchent alors un refuge assuré, & les vents tempérés qui en sortent, font croitre assez d'herbe dans les environs, pour qu'on y puisse paitre des Troupeaux. Mr. *Bel* cherche la cause de ce phénomène bizarre dans le Nitre, dont la terre est pleine en Hongrie. On a pensé à peu près de même en France.

Un

Un autre Antre fut le premier : il est situé près de Ribac, dans le Comté de Foix, & a beaucoup de rapport à la *Grotte del Cane*. Il y avoit dans cet Antre une Source d'eau petrifiante, qui s'est tarie, & qui s'étant raprochée de la surface de la terre, l'a ramollie, & s'est fait une ouverture nouvelle. C'est depuis ce tems-là, que la Grotte a rendu une vapeur empoisonnée, qui peu-à-peu lui a acquis de la réputation, en tuant les Oiseaux & le Bétail même qui s'en aprochent de trop près. Mr. *Bel* alla voir cette merveille en 1708. Il y vit périr en un moment un Coq, qu'on avoit lié à une perche, & exposé à la vapeur qui sort de la Grotte. Notre Auteur dit que le Coq, sans y trouver aucun changement considérable. Il n'y avoit d'autre cause aparente d'une mort si prompte, que du sang caillé dans les vaisseaux de la poitrine.

Cette vapeur est invisible, elle n'avertit pas les Animaux, en paroissant sous la forme d'un brouillard. Mr. *Bel* trouva le moyen de la forcer à paroître. Il y déchargea une arme à feu, & la Grotte y répondit, en renvoyant pendant plusieurs heures une fumée d'une odeur très violemment soufrée.

Curieux de savoir si la Source dont on a parlé, participoit de la qualité empoisonnée de la vapeur, Mr. *Bel* y fit puiser de l'eau. Elle est d'une clarté parfaite, elle est minérale, & d'un goût aigrelet assez doux : toute la Compagnie en but sans en être incommodée. Cette circonstance raproche cette Grotte de celle de Pirmont, qui également voisine des eaux minérales aigrelotte, est de même funeste aux Animaux.

en respirent l'air trop atténué. Je suis persuadé, que tous les Autres empoisonnés sont de la même espèce, & ne deviennent mortels que par un effet assez semblable à celui du Vuide. Pour Mr. *Bel*, il accuse le Soufre, qu'on est assez accoutumé à croire dangereux, sans peut-être en avoir de bonnes preuves.

Mr. *Jer. Peirce* a donné dans le même *Numero*, un Mémoire sur une Tumeur chronique au genou, dont l'espèce est assez particulière. Elle pésoit 69 livres, quand le Malade mourut. La surface en étoit cartilagineuse, & l'intérieur rempli de substances osseuses de toute sorte de figures. Il y avoit dans le centre de la Tumeur une humeur gluante sans odeur, assez ressemblante à de l'huile de Lin, & dans laquelle nageoient de petits Os de différentes figures. Toute cette Tumeur appartenoit au Péronée & au Tibia. Elle n'avoit presque point causé de douleur.

Un fragment d'observation du célèbre *Boyle* vient ensuite. Il s'agit d'une Eau extrêmement chaude, qui rempliſſoit un Fossé près de Wigan en Lancashire. Elle avoit eu autrefois assez de force pour bouillir de la viande, mais cette chaleur étoit diminuée de beaucoup dans le tems de l'observation. Mr. *Boyle* chercha la cause de ce phénomène. Il fit creuser le Fossé, & trouva bientôt un lit de Houille, dont la vapeur s'enflamma à l'aproche de la chandelle, & continua de bruler. Sa curiosité n'étant pas satisfaite encore, il distilla de ce charbon de terre, & en tira un esprit qu'aucun ciment, ni aucun vaisseau ne put contenir: il perçoit les ciemens, & il briſoit

soit le verre. Pendant qu'il s'ouvroit un chemin par quelque fente, Mr. *Boyle* en aprocha de la chandelle, & il prit feu dans le moment. L'industrie de Mr. *Boyle* fut la plus forte : il fut emprisonner un esprit aussi pénétrant ; & ce furent des vessies de Bœuf, dont il se servit pour le prendre dans le cou de la Cornue. Il garda de ces vessies, tant qu'il voulut : c'étoit un divertissement qu'il donnoit à des Amis, ou à des Etrangers. On leur montroit les vessies : elles paroissoient remplies d'un air parfaitement semblable à celui de l'Atmosphère. Les perçoit-on avec une épingle, il en sortoit quelque chose d'invisible qui s'enflammoit à l'aproche d'une bougie.

Une autre expérience du même Auteur regarde le Nitre. Il en avoit mis en digestion avec du Soufre dans un pot de terre, & fut fort surpris quelques jours après de voir du véritable Nitre en forme de poils s'attacher à la surface extérieure de ce pot. Il redevint de nouveau Nitre, quand on l'eut ôté, & il s'en forma peu à peu plus que Mr. *Boyle* n'en avoit mis dans le pot.

Mr. *Rutty* donne une observation sur l'effet de l'eau distillée du Cerisier à feuilles de Laurier (*Lauro-cerasus*). Une fille de 18 ans n'en avoit bu que deux cuillerées : elle tomba à terre en moins d'une minute, fut attaquée de convulsions, & périt en peu de tems. Cette observation est d'autant plus utile, que quelques Apoticaires avides sophistiquent depuis quelque tems l'eau de Cerises noires avec celle du *Lauro-cerasus*. C'est un véritable poison qu'ils vendent ; & tout autrement dangereux que la Ciguë de *Socrate*.

Le N°. 453 contient la suite des Essais sur le mouvement des Eaux par Mr. *Jurin*: l'histoire d'une Eclipse: celle d'une Sympathie assez singulière de deux Montres à pendules: & des phénomènes électriques observés par Mr. *Granville Wheeler* Ecuïer. Comme l'Electricité est à la mode en Physique, & en train de le devenir encore davantage, disons quelque chose des observations de ce Gentilhomme. Il les avoit faites en 1732 avec Mr. *Grey*; & il en donne l'histoire, en les rangeant sous le titre géométrique de Propositions & de Préuves. Je me contenterai de raporter les résultats des expériences. Elles lui ont apris, que des Corps rendus électriques, en communiquant avec un Corps électrique rendu tel par la friction, aquièrent des forces répulsives à l'égard de ces Corps. C'est suivant cette loi, que des Plumes ou d'autres Corps légers fuient de devant un Tube électrisé, après s'en être assez aprochés, pour s'être remplis de la matière électrique.

Si l'on électrise deux Corps différens par le moyen d'un Tube électrisé par la friction, ces Corps se repousseront de même. Si, au-lieu d'être électrisés par un Tube, ces Corps le sont par une friction apliquée à eux-mêmes, ils se repousseront encore. Mr. *Wheeler* a fait plusieurs autres expériences, & sur-tout celle de différens fils, faisans des révolutions de l'Occident à l'Orient à l'aproche du doigt de la main droite, & de l'Orient à l'Occident, quand on les aproche d'un doigt de la main gauche. Mais il est impossible de suivre ce détail, dans un Extrait renfermé dans des bornes, qui ne gardent

pas

pas toujours une juste portion à la richesse du sujet (*a*).

Mr. *Thomas Bates* a guéri une Blessure de la tunique cornée, faite avec la pointe d'une fourchette. Il n'en est resté qu'une légère tache, qui va en diminuant, & qui ne met point d'obstacle à la vue.

Mr. *André Cantwell* a envoyé à la Société Royale la description d'un Garçon de 13 ans, natif de Crémone, à qui un autre Enfant sort de la région épigastrique, d'entre le Nombril & le Cartilage Xiphoïde. La Tête & le Tronc de l'En-

(*a*) Mr. *Kaestner*, Maître ès Arts, ayant très mal parlé d'un Extrait du premier trimestre de l'année courante, où il s'agit de l'Histoire de l'Electricité, nous l'assurons en réponse, que nous avons lu son Ecrit daté le mois de Mai 1745 *de lusfuginger*, imprimées à Leipsic, & que nous n'y avons trouvé que des injures. Nous voulons bien ajouter, en faveur de nos Lecteurs, que la mauvaise humeur de Mr. *Kaestner* provient de ce que nous n'avons pas eu pouvoir aplaudir à une opinion du feu Mr. *Hausen*, qui avoit pris, après d'autres Grands-hommes, sa matière électrique pour celle des Esprits animaux. Notre raison est tirée de l'expérience. Les Nerfs seuls, ils produisent uniquement le mouvement. Les Esprits animaux sont donc renfermés dans la substance des Nerfs, ils ne s'épanchent point dans leurs intervalles; mais la matière électrique se répand par-tout le Corps d'un Animal, elle est trop fine pour être renfermée pas des membranes. Il y a plus. Les parties du Corps des Animaux les moins soupçonnées de contenir des Nerfs, répandent avec vigueur le feu électrique. Les dents n'ont que de très petits Nerfs: le Beure, je pense, n'en a point; & l'un & l'autre s'électrisent, & rendent du feu en perfection. Ajoutons encore, en faveur de quelques personnes incrédules, que le *Halo* de Mr. *Bose* a été montré plusieurs fois à des personnes intelligentes, & que cette magnifique expérience a réussi assez souvent, quoiqu'il y ait bien des cas où elle ne réussit point.

l'Enfant imparfait paroissant enfoncés dans le ventre de son grand Frère, il n'en sort pas, & on ne voit que le commencement des Fesses, avec le Scrotum, le Pénis, & les extrémités inférieures. Le grand Enfant sent ce qui arrive à son petit Frère, & soufre de la douleur, quand on en pince les piés. L'un & l'autre ont eu la Petite Vérole, & dans le même tems. On a plusieurs exemples de cette structure extraordinaire, qui n'empêchent pas qu'on n'en soit également surpris & embaraſſé, dès qu'on prétend en donner quelque explication. Ont-ils une Ame? en ont-ils deux? l'Ame d'un Enfant sans tête où loge-t-elle? que pense-t-elle, étant destituée des organes des Sens?

Mr. *Bezaleel Sherman* raporte les circonstances de deux cures considérables. Un homme étant tombé du haut d'un arbre, s'étoit cassé la cuisse: il se perdit deux pouces & demi de la longueur de cet os: mais le cal fut assez abondant pour remplir une breche aussi considérable, tant la nature a de ressources. Il est vrai que le Chirurgien en partage la gloire avec de l'ostéocolle, prise en quantité: mais les gens éclairés n'ont guère de confiance à un remède aussi grossier, & si peu capable d'être porté à la masse du sang.

Jean Spilman soufroit depuis un an d'un Ulcère fistuleux, à deux pouces de l'Anus. La Tumeur étant parvenue à maturité, fut ouverte, & le Chirurgien en tira une Machoire de Poisson, dont l'autre extrémité étoit cachée dans le Rectum. Le Malade fut guéri sans peine.

Mr. *Thomas Stack*, Docteur en Médecine, mandé

mande au Chevalier *Hans Sloane*, l'histoire attestée d'une Femme de 68 ans, qui nourrit de son Lait deux de ses Petits-fils, dont la mère étoit absente. Elle n'avoit point eu de Lait depuis 22 ans. Cet exemple & plusieurs autres de la même nature prouvent évidemment, que la sécrétion du Lait dépend entierement de la direction en droite ligne qu'il s'agit de donner aux conduits laiteux, de l'attraction qu'on fait en suçant, & peut-être d'une espèce d'érection, qui provient du chatouillement du bout du Mammelon. La grossesse & l'accouchement ne sont pas les causes uniques de la sécrétion du Lait, & cette sécrétion ne les prouve pas.

Le N°. 454 commence par un Mémoire assez curieux envoyé de la Virginie. On y traite principalement de l'état de la Médecine parmi les Peuples originaires de l'Amérique Septentrionale. Les Prêtres d'Esculape étoient les Médecins de l'ancienne Grèce, les Jongleurs de la Virginie le sont de leur Peuple. L'une & l'autre dignité est également héréditaire. Leur récompense est arbitraire : elle consiste en quelques peaux qu'on leur donne, & dans un assez grand respect qu'on leur porte. Au-lieu de Livres, il y a des Herbes consacrées dans les Temples, en mémoire de quelque cure qu'on a faite par leur moyen ; autre ressemblance avec les coutumes des Grecs. L'Auteur du Mémoire donne un catalogue des Plantes les plus fameuses en Médecine chez ces Barbares : mais ces Herbes sont trop mal désignées, pour qu'on puisse les reconnoitre. Les cures des Médecins Virginiens sont aussi barbares que la Nation même. Un

Nègre Anglois fut guéri d'une Fluxion sur les deux yeux, par une fomentation de Plantes extrémement acres, qui lui firent perdre un œil, & guérirent l'autre. C'étoit partager avec la maladie.

Les Médecins Indiens ne se soucient ni du Pous ni de l'Urine: ils ne saignent point, & ils ignorent l'usage des Cautères & des Ventouses. En récompense, ils aiment les Bains chauds, & ils se servent des Purgatifs les plus forts. Tout cela prouve, que les Peuples les plus anciens se sont servis, à peu près, des mêmes remèdes, & que les secours tirés des Simples sont plus anciens que ceux de la Chirurgie. Les Américains Barbares sont à peu près ce qu'étoient les Grecs avant *Théfée*, ils n'ont rien ajouté aux lumières de leurs prémiers Ancêtres. Leurs Purgatifs sont tirés de la classe des Tithymales, qui valent bien les Hellebores des Grecs, des Iris, des Apocynum, des Squilles, toutes Plantes d'une acreté extrême, & proportionnées au naturel endurci de ces Peuples. Les Russiens se guérissent à peu près dans le même goût: ils prennent le Sublimé comme nous nous servons du Mercure doux.

Les Virginiens connoissent pourtant des remèdes plus doux, dont l'Auteur du Mémoire parle fort au long. Le reste de leur genre de vie est aussi simple qu'il peut l'avoir été avant le Déluge. Ils connoissent assez peu la fraude & le mensonge; mais ils s'abandonnent sans répugnance à leur instinct, quel qu'il puisse être. Ils mangent à toutes les heures du jour, & ne connoissent d'autre règle pour satisfaire leurs desirs,

fes ; que la passion même. La Agriculture & la Chasse leur fournissent le nécessaire.

Mr. *Jean Clayton*, Doyen de Kildare, a fait des expériences, qui prouvent que l'eau agitée par le feu est infiniment plus élastique, que l'air placé dans les mêmes circonstances. Il a rempli d'eau la quatrième partie d'une bouteille, & l'a fermée exactement. Dans cet état il l'a placée dans la Machine de Papin, dont les quatre cinquièmes étoient remplis d'eau. Cette eau raréfiée par le feu a forcé le bouchon de la phiole, & est entrée dans sa cavité avec une force, qui a paru incroyable à ceux qui considéroient la grosseur du bouchon. Cela prouve que la pression a été plus forte du côté du vaisseau, où il y avoit peu d'air & beaucoup d'eau : & plus foible du côté d'un autre vaisseau, où il y avoit plus d'air, que d'eau.

Mrs. les Académiciens de Paris viennent de publier dans leurs Mémoires des expériences, qui paroissent prouver que des Animaux submergés périssent en fort peu de minutes. Il est sûr, que les Hommes vivent beaucoup plus longtems, une infinité d'expériences en fait foi. En voici une nouvelle. Une fille de trois ans tomba dans le lit d'un moulin, assez heureusement pour en arrêter la roue. Le Meunier surpris, après bien des allées & des venues, la trouva la tête en-bas dans l'eau, & les jambes sous la roue. Il la dégagea, & la trouva à la vérité toute déchirée par la force de la machine : elle n'y survécut que deux jours. Mais il suffit pour le Physicien, que quinze minutes de submersion parfaite ne l'aient pas étouffée.

Les Chirurgiens & les Anatomistes se familiarisent tous les jours davantage avec les Cadavres & avec leurs exhalaisons : il y a eu des Médecins assez hardis pour ouvrir des bubons pestilentiels, en gouter la matière, & la distiller à loisir. Voici une histoire qui peut leur aprendre à être plus circonspects. Mr. *Cox*, Chirurgien de Peterborough, fit la Paracenthèse sur le Corps d'une Dame morte d'Hydropisie. Il en tira une liqueur extrêmement fétide, verdâtre, & qui rongea sa Canule, qui étoit d'argent. Frapé de cette odeur insuportable, il tomba malade le soir même, fut attaqué d'une fièvre maligne & de convulsions, & ne put être sauvé, qu'à force de Vésicatoires, & par les soins assidus d'un excellent Médecin.

Un Mémoire de feu Mr. *Desaguliers* sur la nature de l'Elasticité, mérite d'être lu dans l'Original. Après le détail de plusieurs expériences, il croit trouver la cause de cette puissante qualité dans les phénomènes de l'Aiman : & il compare le pouvoir élastique d'une lame d'acier, à une rangée de globules, dont les Equateurs sont dans la même direction, & dont les Poles répulsifs sont par conséquent placés à une distance égale au-dessus & au-dessous de la ligne qui passe par les centres. Ces sphères se repousseront, dès qu'une force quelconque les aura forcés hors de leur rectitude, & qu'elle aura par conséquent raproché entre eux la moitié de leurs Poles, qui dès-lors font agir leur force répulsive.

D'autres Mémoires du même Auteur contiennent des expériences sur l'Electricité. Le prémier

premier regarde principalement les différens Corps, qui peuvent servir à la transmettre : les remarques, que fait Mr. *Desaguliers* sur les deux espèces d'Electricité, sur l'empêchement qu'y oppose l'humidité, sur le feu qui sort des Animaux électrisés, ont été poussées plus loin après lui. Il finit par une expérience, dans laquelle la force électrique avoit été transportée à 420 piés du Tube électrisé. S. A. R. Mr. le Prince de *Gallus* a fait exécuter cette expérience en sa présence.

Mr. *Monbring* a donné un caractère exact du genre de Salicornia, que personne n'avoit défini encore. Les fleurs de cette espèce de Soude sont à trois Feuilles, avec deux Etamines, & un Fruit terminé par un Pistille fort court & pointu : ce Fruit en meurissant paroît composé d'une Capsule enflée, presque ovale, qui contient une Graine à peu près ovale, mais aplatie. L'Auteur a donné encore des descriptions exactes d'une espèce de Bouillon, d'une *Ruppia*, d'une espèce de Seneçon, du Hippuris, & de l'Hirtecebrum de Rupp : celle-ci est assez différente de celle de *Linnæus*.

Le reste de ce No. contient des Observations astronomiques de Mr. *Neidler* ; la description d'un Tourbillon, celle de quelques Lettres trouvées au milieu du bois d'un Hêtre, & les effets de la Foudre sur quelques arbres.

Le No. 455 traite des éruptions du Vésuve, dont le détail est connu par un Livre de l'Académie de Naples ; de l'Atmosphère de la Lune, dont Mr. *Grandjean de Fouchy* nie l'existance par plusieurs raisons tirées de l'Astronomie ;

mie ; de l'affaiſſement d'un terrain près d'Iſſoire en Auvergne, & ſur-tout des Vers-à-tuyau, qui ont menacé la Hollande il y a quelques années. C'eſt Mr. *Jab. Baſter*, qui en donne la deſcription. On y trouve une Anatomie exacte de ces formidables Inſectes. C'eſt leur tête, qui fait tout le mal. Elle eſt couverte de deux eſpèces de demi-cranes, d'une ſubſtance moyenne entre les Os & les Coquilles, qui repréſentent aſſez bien deux pas de vis, traverſés de trois lignes en ſpirale, & ornés de quantité de canelures parallèles, qui paſſent d'une de ces lignes à l'autre. L'extrémité de cette vis eſt très pointue, & cette pointe eſt l'origine des canelures ou fibres, dont nous avons parlé. Ces demi-cranes ſont attachés entre eux par de forts ligamens, & leur mouvement ronge le bois quand la tête de l'Animal fait des demi-tours quelconques. On obſerve encore dans le Corps long & grêle de cet Animal un Eſtomac, un Inteſtin & une Queue armée de deux pointes fourchues extrêmement dures, également capables de réduire le bois en ſciure. Tout cet Animal, dans lequel on ne découvre guère au-delà de ce que nous venons de dire, eſt enfermé dans un Tuyau de coquille, qui croît avec lui. Il fait pouſſer ſa Queue par l'extrémité inférieure de ſon Tuyau, & c'eſt en l'alongeant extrêmement, qu'il s'acouple avec la Femelle, ſuivant la conjecture de l'Auteur, qui cependant ne paroit apuiée d'aucune obſervation.

Les Articles ſont bien plus nombreux dans le N°. 456. Il commence par la redevance annuelle de 50 Plantes, que la Société des Apoticai-

ticaires de Londres eſt obligée d'offrir à la Société Royale ; en reconnoiſſance du don que *S. Hans Sloane* leur a fait du jardin de Chelſea. Il y en a toujours bon nombre, qui ſont ou rares, ou entierement nouvelles.

Mr. *de Superville*, Conſeiller Privé & Premier Médecin de *S. A. de Brandebourg-Bareith*, Chancelier & Directeur de la nouvelle Univerſité d'Erlangue, a envoyé à la Société un Mémoire ſur les Monſtres & ſur la Génération. Pour la derniére de ces fonctions, l'Auteur eſt du ſentiment de *Leeuwenhoek*, il l'atribue aux Vermiſſeaux de la Semence du Male. Il les a vus en vie pendant pluſieurs heures. Il les a vus tomber enſuite dans une langueur, qui ſe terminoit par leur mort. Il les a vus immobiles dans la matière ſeminale d'un homme malade d'une Gonorrhée virulente. Mr. *de Superville* nie abſolument l'exiſtence d'un Germe, qui ſe trouveroit dans l'Oeuf de la Femme avant l'acouplement. Il a vu ces Oeufs oſſifiés dans une femme de ſoixante ans : ils étoient compoſés de fibres rayonnées, qui partoient du centre vers la ſurface. Il répond tout de ſuite à pluſieurs objections faites en divers tems contre l'hypothèſe des Vers ſpermatiques : & il aſſure que dans les Animaux, qui proviennent de l'accouplement de deux Eſpèces différentes, l'Animal reſſemble toujours au Mâle. Dans l'Eſpèce des Coqs même, un Coq ſans queue, ou un Coq dont les plumes ſont dreſſées contre la tête, ne produira jamais que des Poulets de la même ſtructure. Pour les Monſtres, Mr. *de Superville*, à l'exemple de pluſieurs autres Phyſiciens,

cieux, les Monstres composés de deux Animaux différents, & fondus ensemble par l'extrémité, par la quelle ils se sont rencontrés. Pour prouver cette hypothèse, il allègue plusieurs Animaux à cinq, à six, & à huit pieds, qu'il a dans sa collection. Il croit qu'il n'est pas plus difficile de découvrir la cause qui a produit des Monstres difformes, un Agneau cyclope, par exemple, ou un Fœtus humain sans organes de la Génération, dont les fémurs se termineroient par une extrémité arrondie, qui ne contiendroit qu'un os long de trois pouces, & articulé avec le Sacrum. Il possède des exemples de ces monstruosités, & bien d'autres, dont il donne le détail. Il donne encore la description d'un autre Fœtus monstrueux, tronqué par le milieu du ventre, qui n'a pour tout viscère qu'un bout d'Intestin, les deux Reins, la Vessie & le Testicule droit, sans aucune apparence de Tête ou de Cœur. Peu effrayé d'une structure aussi embarrassante pour le Système des accidens, Mr. *de Superville* attribue les irrégularités de cette classe à quelque chute, quelque contusion de la matrice de la Mère. Mais comment vivre sans cœur, après que l'on en a eu ? Pourquoi les Femmes, qui font les chutes les plus dangereuses pendant leur grossesse, ne produisent-elles point de Monstre ? Et quelle cause auroit pu détruire toute l'espèce des veines dans le Corps du Monstre, dont Mr. *Winslow* a donné la description ?

Le Mémoire suivant n'est pas moins curieux. Il s'agit d'un Os pariétal d'une taille gigantesque, trouvé dans le Cabinet de feu Mr. *le Bo-*

Wit-

Wilson. Mr. *Klein* en a envoyé la figure & les dimensions à *Sir Hans Sloane*. La hauteur de cet Os est de neuf pouces d'Angleterre, & sa largeur de sept. Les loix de la proportion ordinaire des parties de l'homme, donnent 13 piés & quelques pouces de hauteur à la personne, à qui cet Os pariétal a appartenu. Seroit-ce un reste de l'espèce des Géans? Mais cette espèce est éteinte depuis trop longtems, pour que leurs Os puissent s'être conservés. Car des Os se réduisent en poussière en 400 ans, & peut-être bien plus vite encore. Ne seroit-ce pas plutôt une maladie, un hydrocéphale?

Mr. *Stone* a donné la génération & les propriétés de deux Courbes du troisième Ordre omises par feu le Chevalier *Newton*.

Mr. *Caleb Smith* propose de se servir de verre, au lieu de métal, pour les Miroirs catadioptriques de *Newton*, & il en donne la construction déterminée mathématiquement.

Une Femme, condamnée à être transportée pour vol, est accouchée d'un enfant difforme, dont les piés partent du bas du tronc, sans qu'il y ait de jambes.

Un Poisson, qu'on nomme *Sunfish* en Angleterre, ayant échoué près de Plimouth, on a fait quelques remarques sur cet Animal, qui se trouve communément sur les Côtes de Terre-neuve. Le hazard y a fait faire une expérience assez particulière. On avoit mis bouillir de sa chair, pour savoir si elle seroit mangeable, & on fut fort surpris de la trouver convertie en gelée. Voila une nouvelle colle de poisson, différente de celle que l'on tire du Huson.

Un

Cardanus a avancé une fable de la pierre, qui, ſize ans avant ce qui vient de lui arriver, fut attaqué d'une tumeur dans le Perinée, qui s'ouvrit de ſa propre mouvement, & donna paſſage à une Pierre d'une groſſeur extraordinaire, longue de plus de deux pouces. Voilà un chemin bien accommodant, & qui doit mettre bien peu aux efforts de la Nature, qui ne fait ordinairement à cette ſorte de Chirurgie. Une autre Pierre du poids de cinq onces & un quart s'eſt fait également un chemin par le Scrotum, ſans faire aucun accident extraordinaire.

Mr. *Morton Silli* a donné la deſcription d'un endroit du Comté de Derby, tout rempli de Rochers, où l'on trouve un grand nombre de Plantes couvertes d'une croûte de Pierre. Il y a dans ces Pétrifications quelque choſe qui ne ſe trouve guère ailleurs. Il y a tel Noiſetier dont le pied eſt en Arbre, & les branches des Pierres. Il y a des pieds de Lierre, dont une partie eſt changée en Roc, une autre incruſtée d'une ſubſtance pierreuſe, & dont le reſte végete. Ce qui produit cet effet ſingulier, ce ſont des vapeurs chargées de particules minérales.

Mr. l'Abbé *Pluche* a mandé à la Société Royale, que la Nielle n'eſt qu'un effet des petites goutes d'eau de pluie, qui ſervent de verres ardens aux rayons du Soleil. *Des Serres* & d'autres Anciens ont eu la même penſée.

Jean Barbier, Docteur en Médecine, a découvert un paquet de petites Dents placées au pied des grandes défenſes du Serpent à Sonnettes. Elles ſont deſtinées à réparer la perte de celles qui peuvent aiſément ſe rompre, quand

l'An-

l'Animal s'en fait, dit-on, une nourriture délicieuse dans la Vigne d'Europe.

Mr. *Charles Lucas* donne la description de la Grotte de Kilkenny en Irlande; c'est un Labirinthe, qu'on ne peut parcourir qu'à la faveur de l'artifice, dont Ariadne a donné l'invention. Cet Antre, qui d'ordinaire est sec, se remplit par des intervales irréguliers d'un torrent rapide, qui parcourt ces Voutes souterraines avec un bruit effraiant, & coule pendant un jour ou deux, pour tarir bientôt après. Il y a un Antre précisément de cette nature près de la Motte en Suisse, mais celui d'Irlande rend une eau presque pourie, comme si elle venoit de quelque grand reservoir, où elle auroit croupi, au-lieu que l'eau de la Grotte de la Motte est fort claire.

Mr. *Jean Chandler* a fait une belle cure. Une vieille femme avoit à la partie extérieure du fémur une Tumeur Stéatomatique de près d'un pié de circonférence. Il lia la Tumeur. Il y survint des convulsions, & un spasme cynique; mais cela ne l'empêcha pas d'avoir le plaisir, & peut-être le bonheur de guérir la malade.

Le N°. 457 commence par un Extrait des découvertes des Académiciens François sur la figure de la Terre. Mr. *J. Alexander*, rempli d'une noble émulation, propose à l'Angleterre un endroit convenable pour faire des expériences de cette nature. Il s'agit de la Riviere de Hudson, qui sépare la Nouvelle York de l'Albanie, & qui coule presque directement du Nord au Sud. Sa largeur est plus que suffisante pour l'expérience, elle est de deux dégrés entiers de

Latitude. Il est à souhaiter qu'une bonne paix permette à l'Angleterre de tourner son attention sur des objets aussi utiles qu'ils lui seroient glorieux.

Mr. *Klein* a envoyé à la Société Royale des figures & les descriptions de quelques ornemens propres aux anciens habitans de la Prusse. Il s'agit de certaines chaînes spirales d'airain. C'étoient, suivant Mr. *Klein*, des Bracelets que portoient les personnes distinguées de l'un & de l'autre Sexe. Il y a ajouté une Bague d'argent, qui forme un cercle imparfait, & qu'il raporte aux mêmes tems.

La traduction du Mémoire de Mr. *du Hamel*, sur la Teinture des Os, qu'on exécute par le moyen de la Garance; le catalogue de cinquante Plantes de la Compagnie des Apoticaires; le Mémoire de Mr. *de Sigorgne* sur l'impossibilité des Tourbillons, traduit du François, & l'Extrait de l'Ouvrage de Mr. *Trew* sur la différence entre le Fœtus & l'Homme adulte, ne peuvent pas entrer dans notre Journal.

Le *Numero* dont nous parlons, se termine par une Observation de Mr. *Baker* sur une espèce de petit Scarabée, qui a vécu trois ans sans nourriture; & par un autre Mémoire du même Auteur, où il décrit une Plante parfaite, trouvée dans la graine du *Gramen tremulum*. Mr. *Baker* fait valoir sa découverte, mais en homme qui aime la vérité. Je ne puis me dispenser de remarquer, que ce qu'il a pris pour une Plante seminale, dont toutes les parties existeroient distinctement dans la graine, n'est en effet que la graine même de ce *Gramen*, avec ses deux

Trom-

Trompes, enfermée dans les deux bulles de son calice.

Nous renvoyons à une autre Partie les autres *Numeros* du Volume XLI.

ARTICLE VIII.

ORIGENES von der Wahrheit der Christlichen Religion wider den Heiden CELSUS.

C'est-à-dire:

TRAITÉ *de la Vérité de la* RELIGION CHRÉTIENNE, *composé par* ORIGÈNE *Catéchiste de l'Ecole d'Alexandrie & Prêtre, contre* CELSE *le Philosophe; traduit en Allemand par* JEAN LAURENCE MOSHEIM, *qui y a aussi ajouté ses Notes.* Hambourg 1745. *in Quarto*, pag. 923, sans la *Préface*, qui est de 62 *pages*.

MOnsieur *Mosheim* avoit premièrement eu dessein de donner ce Traité d'*Origène* contre *Celse* en Grec, avec une nouvelle Version Latine & des Notes de sa façon, comme il nous l'apprend dans sa Préface: mais ayant changé de plan, dès qu'il eut appris que Don *Charles de la Rue*, Moine Bénédictin, s'étoit chargé de publier une nouvelle Edition de toutes les Oeuvres d'*Origène*, il résolut de travailler à ses heures de loisir à une Traduction Allemande des Livres contre *Celse*, pour faire voir aux Incrédules de nos tems, d'un côté qu'on n'avoit pas peur de leurs Objections, puisqu'on ôsoit les met-

mettre de nous les yeux de tout le monde, de l'autre côté, que ces mêmes Observations étoient bien dûes, puisqu'on y avoit déja reparé [illegible]

Ce travail a occupé plus de seize ans. Il renferme tout l'Ouvrage sur un Manuscrit Grec, dont il donne les variantes, & puis sur la Version Françoise de Mr. *Boherau*, & enfin sur la nouvelle Edition du *Pere Rue*. Ces secours joints à l'érudition du Traducteur, & à la beauté de son stile, reconnu dans toute l'Allemagne, contribuerent à perfectionner cette Version au point, que tous ceux qui ne savent que l'Allemand, sont en état de lire *Origene* contre *Celse* avec plaisir, & même de le mieux entendre que ne feroient les Grecs, qui n'auroient que l'Original tel qu'il a été publié jusqu'à présent.

Nous apprenons dans la Préface, que *Celse* n'a pas été *Epicurien*, & qu'il a vécu sous l'Empereur *Adrien* vers le milieu du second Siecle. Une Dissertation qui suit nous donne à connoître *Ambroise*, qui avoit engagé *Origene* à écrire cette Apologie de la Religion Chrétienne; & nous trouvons les raisonnemens d'*Origene* examinés & rectifiés en plus d'un endroit des Notes. On nous fait aussi espérer bientôt une Dissertation curieuse sur l'Histoire des *Ophites*, dont *Celse* & *Origene* font mention.

Comme notre Editeur n'est pas moins modeste que savant, il avoue qu'il a encore bien des passages obscurs & corrompus dans le Texte qu'il traduit; qu'ayant travaillé à sa Version pour se délasser, & par reprises, il ne veut pas qu'on la croie exempte de tout défaut, il proteste

l'Edition du *P. de la Rue* ait des défauts qui ne se trouvent point dans des Editions très estimées.

Mais outre cela elle a ce grand avantage, qu'elle rétablit dans ces huit Livres contre *Celse*, pour le moins huit lignes entières, qui manquoient dans l'Edition de *Spencer* en autant de différens endroits, lesquelles il auroit été absolument impossible, même à la sagacité du plus habile Critique, de suppléer sans les MSS., quoiqu'elles fussent nécessaires au sens. Cela valoit bien deux cens corrections ordinaires, qu'un Lecteur un peu attentif étoit en état de faire selon les règles de la Critique, sans l'aide d'aucun MS. Pourquoi donc Mr. *Mosheim* le compte-il pour si peu de chose? Est-ce parce qu'il avoit une Edition de *Spencer* collationnée avec un des Manuscrits, dont le *P. de la Rue* s'étoit servi pour son Edition? C'est ce qu'il nous aprend lui-même. Mais un tel Exemplaire n'est pas, à parler exactement, l'Edition de *Spencer*, mais quelque chose de plus, Si quelqu'un se plaignoit de n'avoir rien apris d'un Livre imprimé, parce qu'il l'avoit déja lu auparavant en Manuscrit, ne seroit-on pas en droit de lui répondre, que cela ne devoit rien diminuer du prix du Livre à l'égard de tous ceux qui n'ont pas eu occasion de le voir en Manuscrit? Nous nous sommes crus obligés de faire cette remarque pour justifier un Ami, qui étant mort, n'est plus en état de se défendre lui-même.

2. (a) „ *Origène* citoit rarement les Livres „ de l'Ecriture dont il avoit emprunté quelque „ passa-

(a) Pag. 61 de la *Préface*.

„ passage. Ne voulant rien négliger de ce qui
„ peut épargner la peine au Lecteur, j'ai cru
„ qu'il étoit utile de marquer à la marge les
„ Chapitres & les Versets, où les passages allé-
„ gués se trouvent."

Il est vrai; Mr. *Mosheim* a indiqué beaucoup plus d'endroits, que n'avoit fait *Spencer*, il les a distingués d'un autre caractère dans le Texte, & il s'est servi de la Version de *Luther*; mais comme *Origène* fait des allusions perpétuelles à l'Ecriture Sainte, qu'il savoit presque par cœur, il faudroit une attention infinie pour les apercevoir toutes. D'où il s'ensuit que, quand on en manque quelques endroits, la Version devient plus obscure, & qu'elle ne représente pas tout-à-fait la pensée d'*Origène*. Voici quelques passages omis par Mr. *Mosheim*. A la marge de la page 118, il faut marquer le Ch. V, 22, des *Proverbes*; pag. 184. Ch. II, 25, de *St. Jean*; pag. 237. Ch. IV, 34, de *St. Marc*; pag. 333, Ch. VI, 24, de l'*Epître aux Ephésiens*; pag. 335, Ch. X, 34, de *St. Luc*; pag. 811, *Pseaume* XXIII, 8; pag. 815, Ch. IX, 4, de l'*Epître aux Romains*, &c.

3. Notre Auteur dit dans une Note (*a*) „ qu'*Origène* parle des trois Personnes dans la Trinité d'une manière très incertaine & très inconstante. A entendre à la rigueur quelques „ passages de ses Livres, on le prendroit pour un „ Sabellien, pendant qu'il y a beaucoup d'autres passages dans les mêmes Livres, que les „ Ariens croient leur être favorables. C'est „ qu'il

(*a*) Pag. 161.

qu'il vivoit dans un tems, que le Dogme de la Trinité n'étoit pas encore réduit en forme de Système & fixé, comme elle l'a été depuis dans les Symboles des Chrétiens fondés sur l'Ecriture. *Et ailleurs* (a) l'Ecriture ne parle pas comme *Origène* de l'Union personnelle des deux Natures en *Jesus-Christ*; & si quelqu'un disoit aujourd'hui ce qu'en a dit *Origène*, on n'auroit pas tort de l'accuser d'hétérodoxie. Mais on parloit beaucoup plus librement de l'Incarnation du tems d'*Origène*, qu'on ne l'ôse faire présentement, depuis que cet Article de Foi a été plus exactement décidé & expliqué selon l'Ecriture, ce qui s'est fait au cinquième Siècle.

S'il faut croire *St. Augustin*, qui témoigne que les Orthodoxes se servoient des armes empruntées des Sabelliens pour combattre les Ariens, & des armes de ces derniers pour combattre les premiers; on ne verra pas qu'ils aient eu rien à reprocher à *Origène* & aux autres Pères Ante-Nicéens. D'ailleurs, il se peut qu'un Traducteur de ces Pères, s'étant fait un autre Système sur ces matières, leur aura prêté des pensées qu'ils n'ont pas eues, & des expressions dont ils ne se sont pas servi. Par exemple, quand on a traduit pag. 373, *le Dieu immortel, qui est appellé le Verbe*, il est plus probable qu'*Origène* ait voulu dire: *le Verbe immortel qui est appellé Dieu*; & il est certain par le Texte Grec, qu'*Origène* a écrit, pag. 814, *il adore le Dieu très haut* par *son fils*, par *qui seul nous sommes*

(a) Pag. 111.

Verbe Divin, au lieu que la Version
Verbe Divin élève ainsi à Dieu les très
Saints, *l'adore sans division & sans séparation*,
aussi bien *que son fils, Dieu le Verbe & la Vérité.*

Enfin, ne paroît-il pas tout-à-fait paradoxe, que les Chrétiens des deux premiers Siècles, qui, comme étant les plus proches du tems des Apôtres, pouvoient plus facilement savoir les Dogmes nécessaires au salut, eux qui ont donné tant de preuves de leur sincérité en adhérant à la Religion Chrétienne, dont ils n'avoient aucun avantage temporel à espérer, dont ils avoient même tout à craindre jusqu'au Martyre, aient été si abandonnés de l'esprit de la Vérité, si chancelans dans la Foi, & si ignorans dans les Dogmes essentiels de la Religion & nécessaires au salut; & qu'aussitôt que l'esprit du monde a commencé à régner dans l'Eglise, quand des Champions avoient tout autre chose à cœur que la gloire de Dieu, & l'amour de la Vérité & de la Paix; quand il y avoit évidemment de riches Evêchés, des Patriarchats & la faveur des Empereurs Chrétiens à gagner; dès qu'on pouvoit écarter son Compétiteur, en le rendant suspect d'Hérésie; quand les Chrétiens s'étoient divisés & persécutés; qu'alors dis-je la Clef des Ecritures ait été trouvée, & qu'on ait commencé à y voir des vérités nécessaires au Salut, cachées aux Siècles précédens? Lesquels des deux étoient plus disposés à recevoir la Vérité, & plus dignes de la trouver, les premiers Chrétiens, ou ceux qui sont venus après eux? Et la Providence, qui donne à ceux qui ont, & qui ôte le Chandelier à ceux qui se rendent

indignes de la lumière, auroit-elle suivi dans ce cas une toute autre méthode?

Mais si nous avons lieu de douter de la vérité de ce que Mr. *Mosheim* avance ici, quand nous ne considérons que l'extérieur de la chose, seulement en comparant les personnes dont il parle: peut-être nos doutes augmenteroient-ils, si nous examinions les matières mêmes, dont il est question. On nous veut faire accroire que longtems après la mort d'*Origène* on ait eu le bonheur d'inventer des termes nouveaux plus propres que les anciens pour exprimer avec justesse & avec exactitude les Dogmes mystérieux de la Foi Chrétienne. On sait pourtant qu'il y a dans tous les Partis Protestans des personnes, qu'on ne sauroit accuser ni d'ignorance ni de mauvaise foi, qui croient que le langage des prémiers Chrétiens est non seulement intelligible, mais qu'il est assez d'accord avec lui-même & avec la Doctrine de l'Ecriture Sainte; au-lieu que les termes nouveaux des Conciles & des Docteurs Scholastiques sont très obscurs, pour ne pas dire pis.

4. Examinons présentement quelques endroits de la Version & des Notes, en marquant les pages de l'Edition de *Spencer*, aussi-bien que celles de la Version de Mr. *Mosheim*.

Pag. 93, il est parlé des deux fils d'*Oedipe*, *Etéocle* & *Polynice*, comme si le second fils avoit été la Sœur du prémier. Ce n'est qu'une faute de l'Imprimeur, comme il paroit par la pag. 460.

Pag. (48) 133, *Origène* avoit dit: „ qu'on „ pourroit dire que *Lévi*, qui a suivi *Jésus-Christ*, avoit été aussi un Péager, mais qu'il

„ ne

„ ne faut pas le mettre au nombre des Apôtres, „ à moins qu'on ne veuille suivre quelques co- „ pies de l'Evangile de *St. Marc*. Mr. *Mos-* „ *heim* nous renvoie à la marge, & dans la No- „ te, au Catalogue des Apôtres, qui se trouve „ au Ch. III, 18, de *St. Marc*, où il est parlé „ de *Lebbée*, lequel selon notre Traducteur ne „ diffère presque que de la seule terminaison de „ *Lévi* ". Selon nous, *Lévi* & *Lebbée* sont deux noms tout différens, dérivés de deux différentes racines; & si *Origène* avoit voulu parler de *Lebbée*, il l'auroit trouvé non seulement dans *St. Marc*, mais aussi dans *St. Matthieu*, Ch. X, 3. Mais il est certain, quoique *H. Grotius* & *J. Mill* aient été de l'opinion de Mr. *Mosheim*, qu'*Origène* n'avoit ici en vue que le Ch. II, 14, de *St. Marc*, où il y a une Variante; car la plupart des Manuscrits ayant le nom de *Lévi*, quelques-uns (le MS. de Cambridge & deux autres) ont le nom de *Jaques*. Si vous suivez la première Leçon, il est bien dit que *Lévi* avoit été Péager, mais il n'est pas dit qu'il ait été fait Apôtre: mais si vous suivez l'autre Leçon, il faudra admettre que deux Péagers ont été faits Apôtres, savoir *St. Matthieu* & *St. Jaques* fils d'*Alphée*, qui certainement ont été tous deux des Apôtres, comme il paroit par le Catalogue. Il est surprenant qu'on ait mal conçu la pensée d'*Origène*, après qu'elle a été éclaircie par *Victor d'Antioche* dans son Commentaire sur *St. Marc*.

Pag. (76) 187, „ *Celse* repète la prière de „ *Jésus-Christ* à son Père avec quelque chan- „ gement: *Mon Père, que ce calice passe loin* „ *de*

„ *de moi, s'il est possible* : mais il omet ce qui „ suit ". Chacun voit que *Celse* n'a point fait de *changement* dans les paroles ; aussi n'est-ce pas ce qu'*Origène* dit de lui ; il se sert du mot παραφράζει. *Celse* raporte la prière de *Jésus-Christ*, en y ajoutant la *Paraphrase* ou son explication ; car il entend par le calice *la crainte de sa destruction* & de la mort prochaine. Ainsi l'antithèse est beaucoup plus juste ; *Celse* donne la prémière partie de la prière de *Jésus-Christ*, en y ajoutant son interprétation, qui n'étoit pas nécessaire ; mais il omet entierement la seconde partie, qui en devoit être inséparable.

Pag. (80) 196. *Des grands Capitaines.* Lisez : *des Gouverneurs de Provinces.*

Pag. (82) 202. „ Les Juifs ne répondent „ point aux argumens, par lesquels nous leur „ prouvons que *Jésus* est le *Christ*, *quelque peine* „ *à colorer leur incrédulité ils disent, qu'ils n'ont* „ *répondu*". *Origène* dit : *Quoique en répondant, ils trouveroient une excuse de leur incrédulité.*

Pag. (97) 232. „ Thomas ne doutoit point, „ que l'Ame d'un Mort ne pût être vue : mais „ il ne croyoit en aucune manière, que *Jésus-Christ* fût ressuscité *avec un Corps semblable* „ *à tous égards à son prémier Corps*". Le Grec porte ἐν σώματι ἀντιτύπῳ, c'est à dire, dans le sens des Philosophes, un corps ferme qui prête résistance à l'attouchement, & qui est opposé au corps aérien des Ames Platoniques. Il semble que Mr. *Mosheim* ait pris ici ce mot d'*Antitype* dans le sens des Théologiens.

Pag. (100) 241. Voici la Remarque de Mr. *Mosheim* : „ Et ce qu'*Origène* nous entend pas „ lui-

„ lui-même? Qu'est-ce que je n'ai pas assez dit
„ pour m'entendre? L'Apôtre dit aux Ro-
„ mains, ch. X. *que Christ est mort & ressuscité, afin qu'il soit Seigneur & le Juge tant des vivans que des morts.* Il dit ailleurs, *que le dernier jour, tout ce qui se trouvera encore en vie.* C'est ainsi qu'*Origene* explique lui-même ces paroles. Comment ce passage prouve-t-il ce qu'il avance? Je dois laisser à d'autres la solution de cette enigme. M. *Moshein*, qui avoit heureusement vû jour au travers de plusieurs passages beaucoup plus difficiles & embarassés, se trouve ici arrêté. Il ne faut pourtant être *Oedipe* pour deviner la pensée d'*Origene*. Il dit que *Jesus-Christ* s'est fait voir en différentes manieres à différentes personnes; autrement aux Gentils, autrement aux Juifs, autrement aux Disciples commençans, & autrement aux Disciples parfaits. Il ajoute qu'au jour du jugement il paroîtra autrement aux Morts & autrement aux Vivans; mais par les Vivans & les Morts il entend un mot ceux que nous appellons les Sauvés & les Damnés. Il explique de même le Ch. IV. 15. de la 1. aux Thessaloniciens, & le Ch. XV. 51. de la 1. aux Corinthiens; il étoit même si effrayé de cette interprétation, qu'il osa corrompre la Leçon du verset cité en dernier lieu, en mettant: *Nous ne dormirons tous, mais nous ne serons pas tous changés.* On ne garantit en aucune maniere l'explication allegorique d'*Origene*, mais en la lui accordant, tout ce qu'il dit ici en est assez naturel & intelligible.

Page (109) 200. „ Le Juif fait profession de

„ croire

„ croire la Résurrection, *soit qu'il pense comme il le dit, soit qu'il fasse seulement semblant, comme s'il la croyoit*". Il falloit plutôt traduire : *Soit qu'il l'entende comme il faut, soit qu'il la prenne dans un sens allégorique.*

Pag. (xvij) 275. „ *Celse* vouloit rendre suspecte la Religion Chrétienne toute entière, „ parce que les Chrétiens n'étoient pas d'accord. *Origène* lui répond fort bien, qu'il faudroit par la même raison aussi rejetter la Médecine & la Philosophie, parce que les Médecins & les Philosophes sont divisés en beaucoup de Sectes. Il ajoute, que tant s'en faut, „ que la division & la diversité des sentimens de „ ceux qui professent un Art ou une Science, en „ prouve l'inutilité ou la fausseté, que c'est au „ contraire une suite nécessaire, & par conséquent une preuve de son utilité & de son excellence. Ainsi l'excellence de la Religion Chrétienne ayant été reconnue non seulement par „ des hommes de la lie du Peuple, mais aussi „ par des gens savans, ces derniers se sont étudiés „ pour bien entendre le sens de l'Ecriture Sainte, d'où il s'est ensuivi nécessairement & naturellement, qu'il y a eu différentes explications „ du même passage, les Interprètes y étant portés par divers dégrés de probabilité, quoiqu'ils fussent tous d'accord, que le Livre qu'ils „ commentoient étoit la parole de Dieu".

Mr. *Mosheim* trouve à redire à cette dernière partie de la réponse d'*Origène* : „ Les „ Généraux, *dit-il*, ne sont pas d'accord dans „ un Conseil de guerre, s'ensuit-il delà que „ la guerre soit juste & utile"? Ce raisonnement,

nement, pour être semblable à celui d'*Origène*, devoit être formé ainsi : souvent les Généraux assemblés dans un Conseil de guerre ne sont pas d'accord, s'ensuit-il delà que le métier de la guerre soit injuste & inutile? n'est-il pas vrai au contraire que la science de se défendre soi-même, de secourir ses Alliés, & de combattre pour la Patrie, est bonne & salutaire?

Voici une autre objection de Mr. *Mosheim*; „ Les entreprises mauvaises & impies occasion- „ nent des divisions, aussi-bien que les choses „ bonnes & utiles; les Traitres, les Charlatans, les „ Séditieux, les Voleurs, les Larrons, les Magi- „ ciens, ne sont pas d'accord entre eux, il n'y a „ rien de plus ordinaire que leur desunion. Ainsi „ c'est très mal raisonner que de dire, que toute „ chose qui donne occasion aux disputes, est „ en elle-même utile, bonne & salutaire". Cette objection ne tombe nullement sur *Origène*, qui parle clairement, non d'une diversité de sentimens, qui vient d'un esprit *séditieux ou litigieux*, ou de quelque autre semblable mauvaise source, mais qui est une suite *nécessaire*, & par conséquent innocente, de l'amour & *de la recherche* de la Vérité, ce qui n'a absolument rien de commun avec la desunion qui règne parmi les gens dont parle Mr. *Mosheim*.

Pag. (148) 335. *Origène* compare le Chrétien qui veut guérir une Ame vicieuse par la parole de Dieu, au Samaritain dans l'Evangile, qui avoit versé du vin & de l'huile dans la plaie enflammée du Juif, & y avoit apliqué un bandage. Mr. *Mosheim* n'ayant pas remarqué cette allusion, (comme on l'a déjà dit), a traduit de

la

le sieur: „ Le Christ n'a pas fait les plaies de „ l'Ame par notre Doctrine, & guéries par ses „ remèdes, qui sont semblables au vin, à l'huile & aux autres remèdes des Médecins, qui guérissent le Corps". Qui a jamais dit qu'on *étoit le feu avec de l'huile*?

Pag. (149) 335. „ Il faut croire que le péché *régne* dans le cœur de tous les Hommes". Cela est trop fort: *Origène* dit seulement, que le péché se trouve dans tous les hommes.

Pag. (158) 351. „ *Celse* avoit dit, que les „ Chrétiens inspiroient à leurs nouveaux Convertis *le mépris pour les meilleures choses*, & „ leur promettoient qu'ils seront plus heureux, „ *s'ils s'en abstiennent*". *Origène* entend par les choses meilleures, l'étude de la Philosophie & l'espérance d'obtenir ce qu'elle promet. Mr. *Mosheim* est d'un autre sentiment: les choses meilleures, selon lui, sont les biens de ce monde, qu'un Chrétien doit mépriser, & dont il doit s'abstenir, c'est-à-dire, qu'il faut donner aux Pauvres tout le bien dont on peut se passer. pag. 386. „ *Origène* devoit à cette occasion „ avoir parlé de la Charité des Chrétiens envers ceux qui étoient dans le besoin". Il semble pourtant qu'*Origène* ait mieux entendu *Celse*: car où trouve-on, qu'il faut donner aux Pauvres ce qu'on mépriſe ou mépriſe les meilleures choses, & s'en abstenir, signifie-t-il donner son superflu aux Pauvres?

Pag. (158) 382. Mr. *Mosheim* traduit par *miséricorde* le mot *philanthrope*, qui signifie proprement *être sociable & communicatif*.

Pag.

Pag. (172). „ Le fils de Dieu vivifie „ quand il veut, par sa puissance infinie “. Le Grec porte plus fort : *par sa puissance efficace en nous*.

Pag. (172). „ Il a voulu être *fait Christ*, „ *& par la résurrection des morts* “. Le Grec est : *Il a fait naître le Christ d'entre les morts*.

Pag. (173). „ Ceux qui portent de vé- „ ritables fruits, ne sont aucunement *infructueux de la* „ *Vertu*, qui en puisse effacer entièrement [illegible] “. Le Grec est : *ne sont point sans fruit, ou entièrement sans fruit de la Vertu*.

Pag. (190). „ Nul homme mais pur & „ sans tache “. Lisez, selon le Grec, *n'est*.

Pag. (192). Notre Remarque sera ici beaucoup plus courte que celle de Mr. *Masbaim*, qui prétend que *Origène* pêche contre les Règles de la Géométrie & de l'Arithmétique ; parce qu'il soutient, en parlant de l'Arche de Noé, qu'il y faut entendre des pieds Géométriques ; & que 300 coudées ne signifient que 90000, & que 50 ne signifient que 2500. Mr. *Masbaim* objecte qu'il n'y a point d'une même proportion Géométrique de 300 à 90000, & de 50 à 2500, & qu'au lieu de ce dernier nombre, il devoit avoir mis celui de 15000. Mais s'étant aperçu qu'*Origène* avoit entendu, par nombres Géométriques, le quarré des cubes indiqués, il forme une seconde Objection, & soutient que 300 fois 300, font bien à la vérité 90000, mais que 50 fois 50 ne font pas 2500, mais 25000. „ Ou, (c'est ainsi qu'Origène lui) fait „ quelque faute des Copistes ; ou *Origène* s'est mé- „ pris lui-même dans son compte, ou bien il a voulu „ écrit 2500, parlant qu'il a [illegible] a voulu

Ajoutez, pour faire l'énumération entière: ou bien Mr. *Mosheim* n'a pas observé lui-même les règles de la Multiplication, quand il a avancé que cinquante fois cinquante font vingt-cinq mille.

Pag. (233) 496. „ Nous n'avons point de „ commandement d'invoquer les Anges. Au „ contraire il nous faut adresser toutes nos re„ quêtes, prières, suplications & actions de gra„ ces, au Dieu très haut par le Souverain Pontife, qui est au-dessus de tous les Anges, le „ Verbe vivant, & Dieu. Et si nous comprenons ce que c'est que prier proprement & prier „ *sans raison*, nous adresserons aussi nos prié„ res, requêtes, suplications & actions de gra„ ces au Verbe lui-même ". Jamais il n'est entré dans la pensée d'*Origène*, que ceux qui invoquent *Jésus-Christ*, le font sans raison & *sans fondement*; mais il dit καταχρησικῶς, *improprement*. Selon lui & selon la Doctrine de la Subordination, Dieu le Père lui seul est le Souverain & le très haut, qu'il faut invoquer principalement & proprement: le Fils étant le second après lui. *Origène* s'explique de même dans son Traité sur l'Oraison Dominicale, & par-tout ailleurs.

Pag. (325) 711. „ Il étoit nécessaire que „ *Jésus* mourant rendît l'esprit de la Divinité ". Le Grec porte, ἀναγκαῖον ἦν τὸ ἀναπνευσαι τὸ θεῖον. c. a. d. La respiration étoit nécessaire à Dieu habitant dans le corps de *Jésus*.

Pag. (340) 741. „ *Dieu n'a jamais favorisé* „ *le mal* ". Cela est selon la Version Latine, qui a traduit, comme si *Celse* avoit écrit διαφεύγει, au-lieu de διαφεύγειται, qui signifie, *Dieu n'est pas servi par le mal*.

Pag.

Pag. (345) 750. „ *Les trésors qui rendent l'homme aveugle*. Le Grec porte τὸν τυφλὸν πλοῦτον, *les richesses aveugles*, faisant allusion après *Philon le Juif*, à *Plutus* le Dieu des Richesses, qui étoit aveugle selon les Payens, parce qu'il répandoit ses trésors au hazard, à ceux qui en étoient indignes.

Pag. (348) 754. „ *Il étoit impossible aux Juifs de maintenir leur République en embrassant la Doctrine de l'Evangile*". Origène parle plus clairement des *anciens Juifs*, tels qu'ils ont été sous le Vieux Testament, longtems avant la venue de *Jesus-Christ*.

Pag. (363) 784. „ Il y a Essence & Génération : la Vérité est avec l'Essence, l'Erreur avec la Génération. La Vérité est accompagnée de la Science, *la Vérité & l'Erreur* sont „ accompagnées de l'Opinion ". Le Grec qui est assez obscur, à ἀπὸ τοῦ, *l'autre*, qui signifie, non que la Vérité & l'Erreur ensemble, mais que seulement l'Erreur est accompagnée de l'Opinion.

Pag. (366) 788. „ Il ne sait pas combien tout „ cela est au-dessous de ce que nous avons apris „ de ceux qui nous disent, &c. Le Grec: *Il ne sait pas la différence exacte, que nous faisons en disant.*

Pag. (368) 790. „ Mais il y en a encore d'autres *sans lui*, qui ont fait profession d'être ses „ Disciples dans la Philosophie Naturelle ". Ce *sans lui* n'est pas dans le Grec, & ne fait point de sens ici. *Celse* prête une raison aux Chrétiens pourquoi ils ne vouloient pas se dire Disciples d'*Anaxarche*: Quelques autres Naturalistes, disent-ils, nous ont devancés, & nous l'ont déjà

enlevé, en se faisant ses Disciples : nous voulons un Chef & un Maître nouveau.

Pag. 825. *Rensa Sagesse*, lisez, *par sa Vérité*. C'est une fausse faute de l'Imprimeur.

Pag. (389) 828. „ Que le Fils est plus fort „ que le Père, & qu'il est le Seigneur du Dieu „ qui a l'Empire du Monde ". Les mots, *que le Père*, ne se trouvent point dans l'Original, & sont encore contre le bon-sens & contre le sentiment des Gnostiques, tel que Mr. *Mosheim* le représente lui-même pag. 825.

Pag. (411) 866. „ Quand même il y auroit trois sortes de biens, néanmoins il faudroit pour cela domter les passions ". Cela est un peu obscur. Les Stoïciens ne reconnoissoient qu'une sorte de bien, c'est-à-dire, la Vertu ; d'autres en admettoient deux ou trois sortes. Supposé donc, dit *Chrysippe*, qu'un homme vicieux soit d'opinion qu'il y a trois sortes de biens, le Stoïcien ne doit pas perdre son tems à lui disputer cette hypothèse, mais il doit guérir ses passions & lui démontrer, qu'en les suivant il se privera de toutes sortes de biens. Quand il y auroit selon lui trois sortes de biens, il faudroit sur cette hypothèse même tâcher de guérir ses passions déréglées, & les combattre sur ses propres principes.

Pag. (415) 872. „ Quoique *Celse* nous „ veuille bannir du monde entier, nous continuerons néanmoins à vivre *parmi ceux qui adorent notre Créateur*, selon les préceptes de „ la Loi du Seigneur ". Le Grec porte : ἐν τοῖς τῶ κτίσαντος ἡμᾶς, c'est-à-dire, dans le monde de notre Créateur.

Ajou-

Ajoutons deux passages, où la Version ne répond certainement point à l'Original, quoique le sens de l'Original nous paroisse encore incertain. Pag. (77) 191. *Celse* dit qu'il y a parmi les Croyans des gens semblables à ceux qui étant ivres *se heurtent eux-mêmes*, ὡς ἐκ μέθης ἑαυτοὺς ἢ τὸ ἐφεστὼς ἀντῦσι. Pag. (320) 703. Quand *Celse* dit, parlant de Dieu, que tout est de lui, il *renverse*, je ne sai comment, ses propres principes. ἀνατρέπει οὐκ οἶδ' ὅπως τὰ αὑτοῦ δόγματα.

5. Il ne nous reste que quelques Conjectures à proposer sur des endroits, où Mr. *Mosheim* nous paroit avoir suivi un Texte corrompu.

Pag. (9) 30. τάντας, (lisez τάυτα, comme bientôt après;) καταλιπόντας τὰ τοῦ βίου πράγματα.

Pag. (10) 32. τὸν Πλατωνικὸν ὑπερφρονοῦντας, ὡς ταπεινότερον τῶν ἄλλων. Il faut lire: ὑπὲρ τὸν Πλατωνικὸν, ὑπερφρονοῦντας ὡς ταπεινότερον τῶν ἄλλων. La Leçon vulgaire, n'en déplaise à Mr. *Mosheim* & malgré sa Remarque, est contraire à la Vérité & au bon-sens. *Origène*, (qui avec tout le monde admiroit le stile & les sentimens sublimes de *Platon* pag. 592), diroit ici, qu'il y en a qui rejettent *Platon*, parce qu'il est moins sublime que les autres; & qu'il y en a d'autres qui rejettent *Aristote*, parce qu'il est plus humain que les autres. Qui ne voit que cette dernière raison porte plutôt à suivre *Aristote* qu'à le rejetter? C'est aussi ce qu'*Origène* avoit écrit, & que nous venons de rétablir. „ Ils étudient le Platonisme, „ & mépriſent les autres comme moins sublimes: ou bien, ils se font Péripatéticiens, par„ ce qu'*Aristote* a été plus humain, & qu'il a „ reconnu que les biens de ce monde étoient

de véritables biens. Les paroles qui précèdent & qui suivent, demandent cette correction; car après qu'*Origene* avoit dit en général, que les uns se font Platoniciens, les autres Aristotéliciens, les autres Epicuriens, il devoit répondre de dire en détail, non pourquoi ils ne le faisoient pas, mais pourquoi ils le faisoient; & comme *Origene* dit clairement, en troisième lieu, pourquoi les Epicuriens suivoient *Epicure*, il devoit sans doute avoir dit en premier lieu, pourquoi les Platoniciens suivoient *Platon*, & en second lieu pourquoi les Aristotéliciens suivoient *Aristote*.

Pag. (85) 202. „ Qu'est-ce qui vous empêche de faire passer aussi pour des Grands „ hommes & pour des Envoyés élus de Dieu, „ tous ceux qui ont été condamnés à mort & „ qui ont péri misérablement "; ὁ τι κωλυει [illegible] ἀλλους, [illegible] ἀνθρωπους, [illegible] (le reste.) ἀγγελους; c'est-à-dire, qu'est-ce qui empêche qu'on ne prenne pour des Envoyés plus grands & plus divins que celui-là, tous ceux qui étant condamnés, sont mort encore plus misérablement que lui?

Pag. (141) 372. „ Quelqu'un qui voudroit „ faire une bande de Larrons, appelleroit-il d'autres "; τινα δε αλλους προσκαλειται λῃστας, (le reste, comme bientôt après) λῃστας; c'est-à-dire, un Larron inviteroit-il d'autres par sa proclamation que des Voleurs, des Empoisonneurs, des Sacrilèges, qui, à parler proprement, n'étoient pas des Larrons, mais qui étoient propres à le devenir.

Pag. (171) 387. „ Un Corps doué d'une

„ Ame

„ Ame raisonnable, est dédié à Dieu, tient un „ Temple de Dieu que nous adorons ". Τὸ δὲ ἐν ἑαυτῷ λογικὴν ψυχὴν ἔχον ἱερὸν θεοῦ ἡγούμενον εἶναι καὶ τοῦτο ἀνατιθέναι τῷ θεῷ ἐν ἑαυτοῦ ἁγιάσματι (l. ἁγίασμα) c. a. d. Le Corps d'un homme raisonnable, & consacré à Dieu le très-haut, est un Temple du Dieu qu'il adore.

Pag. (240) 509. „ Il y a même des Chrétiens, qui sont si peu disposés à le croire, qu'au contraire ils le jugent honteux, abominable & impossible ". Ὁρῶ γάρ τινας (l. τινὰς avec les MSS.) οὐκοῦν τὸ δόγμα τοῦτο τῶν χριστιανῶν ἴδιον ἐστι καὶ (l. κοινὸν ἐστι. Ἐνίοις δὲ.) c. a. d. „ Remarquant „ que ce n'est ni notre opinion, ni le sentiment „ commun de tous les Chrétiens ". (Cela est une Remarque d'*Origène*, après quoi *Celse* continue) „ Mais n'ayant rien à répondre à quelques-uns qui font voir que c'est un Dogme „ très honteux & abominable, aussi bien qu'impossible, &c. " Le Grec imprimé ne fait point de sens, parce qu'il diroit à la fois, que le même Dogme est commun à tous les Chrétiens, & qu'il n'est que le Dogme de quelques-uns.

Pag. (245) 520. „ Il y aura une autre Phénarète dans le monde futur ". Ἔσται ἐν τῷ μέλλοντι ἄλλη Φαινάρετη διὰ τοῦτο Σωκράτης (l. διαπλασθήσεται) c. a. d. *Socrate* sera formé dans le ventre de Phénarète. Le Grec imprimé porte, qu'elle le sera enceinte de deux *Socrates* à la fois.

Pag. (312) 689. „ Un Dieu qui ne peut pas „ faire prisonier & punir celui qu'il avoit envoyé lui-même, & qui s'étoit révolté ". Θεὸν ἀδύνατον ὄντα ἁλῶναι καὶ τιμωρῆσαι τὸν ἀπεσταλκότα ὑπ' αὐτοῦ καὶ ἀποστάντα (l. ἀποστάντος) ἀπ' αὐτοῦ, c. a. d. „ Un Dieu,

„qui ne peut pas défendre & venger celui qu'il „avoit armé pour les soutenir, quand il „étoit fait prisonnier". Les paroles précédentes exigent qu'on lise ainsi.

Pag. (339) 741. „Ils tâchent de montrer, qu'il „n'y a rien de mauvais, d'indécent, ou d'impur „dans les paroles des Prophètes, *mais que tout est „ainsi qu'il doit être entendu de ceux qui sont exercés dans l'Ecriture Sainte.* (ἀλλὰ πάντα οὕτως ἔχειν, ὡς χρὴ νοεῖσθαι τοῖς ἐμπείρως τῶν θείων γραφῶν) c. à d. mais qu'il paroit seulement ainsi à ceux qui n'entendent pas comment on doit expliquer l'Ecriture Sainte.

Pag. (380) 812. „Nous souhaitons de faire la „charge d'Ambassadeurs de *Jésus-Christ*, com„me la Parole de Dieu même exhorte les Hom„mes à l'aimer": ἐπιθυμοῦμεν πρεσβεύειν ὑπὲρ χριστοῦ πρὸς τοὺς ἀνθρώπους, ὑπὸ τοῦ λόγου τοῦ θεοῦ παρακαλουμένου φιλεῖν τοὺς ἀνθρώπους, c'est-à-dire, nous souhaitons de faire la charge d'Ambassadeurs de *Jésus-Christ* auprès des Hommes, lesquels la Parole de Dieu même exhorte à l'aimer.

ARTICLE IX.

JOHANNIS MOLLERI CIMBRIA LITERATA.

c'est-à-dire:

LA CIMBRIE SAVANTE, ou *Histoire Littéraire des Savans des Duchés de Sleswic & de Holstein*, auxquels on a ajouté quelques uns des Pais voisins. Par JEAN MOLLER. *Copenhague* 1744, en trois Volumes *in Folio*.

LA

LA page qui contient le Titre du Livre nous explique en détail le plan de l'Auteur. Cet Ouvrage est divisé en trois parties. La première comprend tous les *Naturels* de ces Païs, avec quelques autres qui y ont demeuré, quoiqu'on n'ait pu trouver leur Patrie. La seconde partie comprend les *Etrangers* qui ont été revêtus de quelque Charge publique dans ces Païs, ou qui y ont demeuré longtems. La troisième partie contient les Vies de quarante-six Ecrivains *illustres*, dont on avoit déja fait mention dans les deux Tomes précédens, mais dont on donne ici l'Histoire beaucoup plus ample. Dans l'Eloge des personnes, qui ont été renommées, on indique leur patrie, leur âge, le genre de vie qu'ils ont choisi, les Charges qu'ils ont eues, & l'année & le jour de leur mort; avec leurs Ecrits, la Langue dans laquelle ils ont écrit, les Titres des Livres qu'ils ont publiés, & de ceux qui n'ont pas encore été publiés, aussi bien que de ceux qu'ils avoient dessein d'écrire, & de ceux qu'on leur attribue à faux; les Jugemens favorables ou desavantageux que les Savans ont portés sur ces Auteurs & leurs Livres; l'Histoire de leurs querelles, soit Littéraires, soit Théologiques, & la Notice de leurs Adversaires & de leurs Défenseurs, &c.

Mr. *Jean Moller* naquit à *Flensbourg* le 27 Février 1661. A peine avoit-il douze ans, qu'il se sentit une forte inclination pour l'Histoire Littéraire. Dès-lors il commença à amasser des matériaux pour s'en servir avec le tems, comme par une espèce d'instinct, sans y être poussé par qui que ce fût, & même sans que personne

lui servît d'exemple. En passant de l'Ecole aux Académies de *Kiel* & de *Leipsic*, il employa la plus grande partie des cinq ans qu'il y demeura à continuer son Ouvrage favori, & il tira de grands secours de Messieurs *Kortholt*, *Morhof*, *Thomasius*, & autres de ses Précepteurs, qui avoient fait eux mêmes une étude particulière de l'Histoire Littéraire. Il fit ensuite un séjour de trois années à *Hambourg*, & d'une année à *Copenhague*, où il eut de fréquentes occasions d'augmenter ses Recueils, par les conversations qu'il eut avec les Savans. Ses amis auroient souhaité qu'il embrassât l'Etat Ecclésiastique, à l'exemple de son Père & de son Grand-père; mais il préféra la place de Précepteur dans sa Patrie avec des gages très modiques, à l'espérance d'obtenir un riche Bénéfice & des honneurs dans le Clergé. Il eut la cinquième & dernière place de Régent en 1685, & monta par dégrés jusqu'au poste de Recteur, qui lui fut conféré en 1701. Il publia en 1697, une Dissertation *de plusieurs Savans de même Nom*, qu'on avoit confondus. Pour étudier avec ordre, & ne pas s'écarter du but qu'il s'étoit proposé, il se détermina de bonne heure à donner l'Histoire Littéraire de ses Compatriotes, à l'imitation de *Nicolas Antonio*, qui avoit écrit l'Histoire des Savans d'Espagne; il en publia un *Avant-coureur* en 1687, après s'être entretenu à Sléeswic avec le célèbre *Gudius*. Depuis ce tems-là il en fit sa principale étude pendant quarante ans. Il se maria en 1690, perdit l'usage de l'œil gauche en 1708, & mourut en 1725, le 20 d'Octobre; ayant ordonné, par sa dernière volonté, que si jamais on trou-

voit

voit l'occasion de publier son Ouvrage, on le donna tel qu'il étoit, sans y rien changer, sans en rien retrancher, & sans y rien ajouter. Ses Fils & ses Amis, après avoir cherché longtems en vain de le faire imprimer, comme celui de ja à perdre toute espérance, lorsque Mr. *de Holstein*, Conseiller intime de Sa Majesté Danoise, &c. se chargea lui-même de l'Ouvrage, & ordonna à la maison des Orphelins de Copenhague de fournir les frais nécessaires de l'impression, jugeant qu'ils seroient remboursés avec profit par le débit d'un Livre également utile & agréable.

Mr. *Gramm*, qui nous apprend tout cela dans sa Préface, après nous avoir démontré l'utilité de cet Ouvrage, avoue que le Stile y est un peu négligé; mais il convient d'ailleurs que ce défaut est suffisamment compensé par l'exactitude avec laquelle l'Auteur raporte les Faits. Il n'est pas si facile de le justifier sur le Titre de son Livre. Mr. *Moller*, voulant éviter un Titre trop long, défaut assez ordinaire des Allemans, est tombé dans un autre par une brièveté affectée; car en promettant de traiter des *Cimbres Savans*, il en a exclu la partie Septentrionale de la *Jutlande*, qui étoit sûrement dans la *Chersonnèse Cimbrique* des Anciens; & au contraire il a compris sous le nom de *Cimbres*, la ville de *Hambourg* & la Province de *Stormare*, qui n'ont pas été habitées par les Cimbres des Anciens, puisqu'elles étoient hors de la Chersonnèse. On souscrira pourtant très volontiers au jugement de Mr. *Gramm*, qu'un grand Livre qui est rempli de bonnes choses, mais qui est défectueux

teur dans le Titre, vaut beaucoup mieux qu'un beau Titre à la tête d'un gros Livre plein de fautes, & qui n'auroit d'ailleurs aucun mérite.

Mr. *Moller* avoit premierement dessein de faire un choix, & de ne parler que des Savans célebres par des Ecrits volumineux; mais voyant que cela causeroit du mécontentement & l'engageroit dans des querelles, il prit le parti de parler indifféremment de tous les Auteurs grands & petits, qui parviendroient à sa connoissance, & de toutes leurs productions, jusqu'à des Theses soutenues dans les Universités. C'est ainsi que les Auteurs, dont il fait le Catalogue, se sont multipliés jusqu'au nombre de plus de *trois mille quatre cens*, qu'il a mieux aimé ranger selon l'ordre alphabétique en forme de Dictionnaire, que selon l'ordre Chronologique.

Prenons pour échantillon la Vie de *Willibrode*, l'Apôtre des Frisons. Il naquit en 658 dans la Province de *Northamberland*; son Pere étoit *Willegis*, dont les Ancêtres étoient sortis du païs des Cimbres ou de la Basse Saxe, & avoient passé en Angleterre, quelques siècles auparavant. Ce Pere, qui se fit aussi Moine bientôt après, donna son Fils dès sa tendre enfance aux Moines Benédictins de *Ripon*, parmi lesquels, ayant embrassé leur Ordre, il resta jusqu'à l'âge de vingt ans; delà il passa en *Irlande* pour voir St. *Ecbert*, qui envoya ce Disciple avec onze autres, tous Benédictins & Prêtres, pour convertir les Frisons, la Basse Saxe, la Chersonnèse Cimbrique, & autres Païs Septentrionaux. Cette Mission se fit en 690. Ils aborderent premierement à *Utrecht*, qui avoit alors le nom de *Wiltenbourg*;

& commencérent à instruire les Frisons que *Pépin* venoit de conquérir sur *Radbode*, leur Roi, qui s'étoit réfugié dans une Ile du Duché de Sléeswic, présentement appellée *Heiligeland*, & alors *Fostleland*. Mais voyant qu'ils n'avançoient pas beaucoup, quoique favorisés par *Pépin*, ils résolurent, par son conseil, d'aller voir *Radbode* lui-même, & de tâcher de le gagner. N'ayant pu réussir auprès du Roi par la force de leurs argumens, ils se laissérent transporter par leur zèle, jusqu'à briser les Idoles & détruire les Temples Payens; ce qui irrita tellement le Roi, qu'il fit mettre à mort *Wicbert*, le prémier de ces Apôtres, & chassa de Fosteland les autres onze, qui allèrent prêcher l'Evangile aux Cimbres & aux Danois voisins; mais n'ayant pas fait de grands progrès chez ces Peuples, ils s'en retournèrent auprès de *Pépin*, qui les munit de son autorité, faisant défense aux Frisons ses nouveaux Sujets de les insulter; ce qui fit que leur prédication eut plus de succès que la prémière fois, & qu'ils en convertirent un grand nombre, qu'ils batisérent à Utrecht dans l'Eglise de la Ste. Croix, qu'ils avoient bâtie. Le nombre des Fidèles croissant, *Willibord* en fut élu Evêque par ses Collègues, & partit immédiatement après pour Rome, avec une recommendation de la part de *Pépin*, afin de faire le raport au Saint Père de ce qui s'étoit passé, & d'obtenir son approbation. Le Pape *Sergius* en ayant été averti par une aparition Angélique, ainsi que la Légende dit, le reçut à bras ouverts, & le sacra Archevêque, lui donnant le nom de *Clément* l'an 696. A son retour en Frise, *Pépin* lui assigna

Utrecht

Utrecht pour Siege Archiépiscopal ; & *Charles Martel* son fils lui en fit présent avec toute la Juridiction. Après la mort de *Radbode*, *Williborde* persuada aux autres Princes d'embrasser la Religion Chrétienne ; il bâtit des Couvens & deux autres Eglises à Utrecht, qu'il dédia, l'une à notre Seigneur ; & l'autre à St. *Martin*. *Charles Martel* rendit cette conversion plus ferme, après avoir vaincu les Princes rebelles, en 734, détruit leurs Temples & leurs Bois Sacrés, & les avoir forcés de renoncer à jamais au Paganisme. St. *Boniface* venu de Thuringe en Frise assista *Willibrode* pendant trois ans. Enfin *Willibrode* mourut le 7 Novembre 739, dans un Couvent qu'il avoit fondé lui-même à *Epternay* dans le Duché de Luxembourg. Mr. *Moller* a pris grand soin de marquer les différentes rélations des Auteurs qu'il cite, tant par raport à l'ordre des tems, que par raport aux Lieux, & il a tâché d'expliquer les uns & de redresser les autres.

Nous avions dessein de donner un Extrait de la Vie de *George Calixte*, Professeur en Théologie à *Helmstad*, & de *Jean Henri Horbe*, Pasteur à Hambourg, tous deux persécutés par leurs propres Confrères, sous prétexte d'Heterodoxie. Le premier eut pour adversaires les Théologiens Saxons, qui firent tout au monde pour engager dans leur querelle l'Eglise Luthérienne, & le rendre suspect à son Souverain, sans y avoir pu réussir. Le dernier eut affaire à la plus grande partie de ses Collègues dans le Ministère de Hambourg, lesquels suscitèrent la Populace contre lui ; de sorte qu'il fut chassé de la Ville d'une manière fort tumul-

multueuſe. Mais, comme en liſant de ſemblables Tragédies, on eſt rempli d'indignation, & qu'on n'aprend ces ſortes d'événemens qu'avec une eſpèce d'horreur, on aime mieux de les laiſſer enſevelis dans l'oubli. En effet, qu'y a-t-il de plus triſte, de plus deſagréable & de plus ſcandaleux, que de voir des perſonnes, qui devroient donner des exemples d'humilité & d'humanité, ſe laiſſer emporter par l'envie & par l'ambition, juſqu'au point de troubler la Société Civile, en brouillant les Bourgeois avec les Magiſtrats, & les Souverains avec leurs Voiſins, & juſqu'à ſe ſervir d'un remède, qui produit infiniment plus de deſordres que le mal même qu'ils prétendent avoir deſſein d'empêcher?

ARTICLE X.

LA SAINTE BIBLE, ou *le Vieux & le Nouveau Teſtament*; avec un Commentaire Littéral, compoſé de Notes choiſies & tirées de divers Auteurs Anglois. *Tome II, Secunde Partie*, contenant le troiſième Livre de MOÏSE, ou le LEVITIQUE. *A la Haye*, chez *P. Paupie*, 1745. *C'eſt un* in Quarto *de* 285 *pag. ſans la Préface & la Table des Matières.*

NOus avons rendu compte des deux prémiers Volumes de cet Ouvrage dans quelques-unes des Parties de ce Journal; & ſi celui-ci avoit paru dans ſon tems, nous nous ſerions fait un plaiſir de l'annoncer plutôt, & d'enrichir cette Bibliothèque de ſon Extrait. Sans nous arrêter au détail des raiſons qui en ont arrêté l'impreſ-

preſſion, il ſuffira de dire que l'Auteur n'y eſt entré pour rien, puiſque le Manuſcrit étoit prêt depuis fort longtems. Il y a tout lieu d'eſpérer que nous n'aurons plus de pareils retards à l'avenir. C'eſt du moins ce qu'on ſemble devoir ſe promettre d'un projet de ſouſcription, dans lequel on s'engage d'en accélérer l'impreſſion, de manière qu'il en paroiſſe un Volume tous les ſix mois.

Il ſeroit ſuperflu de nous arrêter à donner une idée générale du Plan & de la Méthode du ſavant & judicieux Auteur de cet Ouvrage. Nous l'avons déja fait en donnant l'Extrait des premiers Volumes, auquel on pourra recourir. Il ſuffira de remarquer que, quoiqu'il ne s'en ſoit pas *eſſentiellement* écarté, il a cependant jugé à propos d'y faire une altération, dont il avertit ſes Lecteurs. Nous ne ſaurions mieux faire connoître de quelle nature elle eſt, qu'en tranſcrivant ſes propres termes. Voici donc comment il s'exprime.

„ D'habiles gens ont trouvé mauvais qu'on „ ſe ſoit borné à puiſer les matériaux de ce Com„ mentaire dans les Ecrits des Interprètes An„ glois. Ils auroient voulu que les autres Na„ tions, ayant auſſi leurs Savans, on eût con„ ſulté leurs Ouvrages, & qu'au moins, lors„ que la Vérité a échapé aux Théologiens de „ la Grande-Brétagne, on y eût ſuplée par des „ lumières qu'on auroit pu trouver ailleurs ".

C'eſt ce jugement, qui a déterminé notre Auteur à étendre un peu davantage le plan qu'il s'étoit d'abord tracé. „ On a eu ſous les yeux, „ *dit-il*, en travaillant, pluſieurs Auteurs étran„ gers

„ gers à la Nation Britannique ; &, autant qu'on „ l'a pu, on a placé, sous la marque d'une E„ toile parmi les Citations au bas des pages, „ les courtes Notes qu'on en a quelquefois „ extraites. Elles sont la plupart empruntées „ des excellens *Commentaires* du célèbre *Le „ Clerc* & du R. P. D. *Calmet*, de la *Physique Sacrée* de feu Mr. *Scheuchzer*, le *Pline* de la Suisse, & des Ouvrages de Mr. le Pro„ fesseur *Schultens* le *Bochart* des Provinces„ Unies ".

Nous ne saurions qu'aprouver cette altération dans le Plan général de l'Ouvrage, puisque par ce moyen on trouvera réuni dans ce Commentaire aux Interprètes Anglois ce qu'ont écrit de plus judicieux sur l'Ecriture les Théologiens des autres Nations ; mais, en même tems, c'est une nouvelle tâche que l'Auteur s'impose, & qui augmentera de beaucoup son travail. Tout cela nous donne donc lieu d'admirer une docilité si rare parmi les Savans, & doit être un puissant encouragement à tous ceux qui sont en état de lui fournir des lumières pour la perfection de son Ouvrage, à lui en faire part.

Ce Commentaire sur le *Lévitique* est précédé d'une *Préface* particulière, rélative à ce troisième Livre de *Moïse*. L'on en explique d'abord le titre ; & l'on montre qu'il est indubitablement de ce Législateur. L'on passe ensuite aux choses qu'il contient ; & l'on montre que les Loix, qui y sont renfermées, n'ont rien qui ne soit digne de Dieu. Arrêtons-nous un moment aux réflexions de l'Auteur sur l'*Année Sabbatique* & de *Jubilé*.

„ Quelles plus fortes preuves, *dit-il*, de la „ ſincérité de *Moïſe* & de la Divinité de ſa Miſ„ ſion, que ces Etabliſſemens? Ordonner que „ chaque ſeptième Année on laiſſeroit les ter„ res en repos, ſans labourer, ni moiſſonner; „ preſcrire la même Loi pour chaque cinquan„ tième Année, ce qui expoſoit alors le Païs „ à être du moins deux ans ſans recolte; & „ promettre de la part de Dieu que, pour ré„ parer ce vuide, il répandroit ſa bénédiction „ ſur chaque ſixième année, enſorte qu'elle „ porteroit autant de fruit que trois autres, c'eſt „ ce qui ne ſeroit jamais monté dans l'eſprit du „ Légiſlateur des Hébreux, s'il n'eût été qu'un „ homme ordinaire. A moins d'extravaguer, „ il faloit être aſſûré de la bénédiction céleſte, „ pour ôſer promettre avec certitude cette reſ„ ſource miraculeuſe; ſans quoi, l'Inſtitution „ du *Jubilé* & des *Années Sabbatiques* auroit „ porté la famine dans le Païs, conſumé ſes „ habitans, & attiré la malédiction publique ſur „ la mémoire de ce Légiſlateur. Mais en con„ cevant au contraire que *Moïſe*, dont la pru„ dence & la ſageſſe ſont d'ailleurs ſi connues, „ ne promit rien à cet égard, qu'il ne fût au„ toriſé du Ciel à promettre, peut-on aſſez ad„ mirer la ſageſſe des Etabliſſemens dont il s'a„ git? &c. „

L'on allègue quelquefois l'Inſtitution de l'*Année Sabbatique* & du *Jubilé* pour preuve de la Divinité de la Révélation Moſaïque; & il faut avouer qu'elle ſeroit déciſive, s'il étoit bien prouvé que, l'année qui les précédoit, les Iſraélites faiſoient une recolte trois fois plus abondante

dante qu'à l'ordinaire, conformément à ce qui est promis *Lévitique* XXV, vs. 20, 21. Alors, il y auroit eu un Miracle manifeste, qui chaque septième année auroit témoigné en faveur de la Révélation Mosaïque. Je ne doute point que Dieu n'ait tenu sa promesse, toutes les fois que les Hébreux ont rempli, de leur côté, les conditions de son Alliance. Mais comme on n'allègue cette preuve que contre les Incrédules, chez qui elle n'a de force qu'autant qu'on leur prouve la réalité de cette recolte miraculeuse, je ne voudrois jamais m'en servir contre eux. La raison en est évidente : c'est qu'il n'est pas même fait mention dans l'Ecriture de l'Observation de l'*Année Sabbatique* ni du *Jubilé*; beaucoup moins y trouve-t-on des exemples de cette recolte miraculeuse de la sixième année. Il n'en est plus parlé depuis la Loi qui en ordonne l'observation; ou si les Prophètes en parlent quelquefois, c'est pour censurer les Israélites de leur négligence à l'observer.

C'est-ce que notre savant Commentateur remarque lui-même (*a*). „ De tout ce que nous „ venons de dire, *dit-il*, il résulte qu'il n'y „ a rien de bien certain touchant les *Années* „ *Sabbatiques* & les *Jubilés*, sur la manière „ dont ils ont été observés, & qu'on ne sau„ roit les employer à éclaircir l'Ecriture. Il „ n'est parlé des *Jubilés* que dans la Loi qui „ les ordonne, & ce n'est que dans le 2. des „ *Chroniques* XXXVI, vs. 21, qu'il est fait „ mention des *Années Sabbatiques*, outre ce „ qu'en

(*a*) *Lévit.* XXV, vs. 8, 9, 10.

» qu'en dit cette même Loi. Quant aux paro-
» les du 2 *Livre des Rois* XIX, vs. 29, & cel-
» les de *Jérémie* XXXIV, vs. 8, 9, où quel-
» ques Savans croient trouver ces années, el-
» les s'expliquent naturellement sans avoir re-
» cours à cette Institution. C'est le sentiment
» de *Prideaux* (*a*). Peut-être n'entendoit-il
» pas assez bien la matière. *Bedford* ".

Il me semble donc que cette preuve est absolument insuffisante, parce qu'on ne sauroit établir ce qui en fait toute la force. Et puisque nous en avons un si grand nombre d'autres, je m'y attacherai uniquement, sans faire valoir celles qui peuvent fournir matière à de nouvelles difficultés de la part des Incrédules. Il seroit à souhaiter que les Apologistes de la Religion eussent toujours suivi cette méthode: ils n'auroient pas aussi souvent exposé, en tenant une conduite opposée à celle-là, la cause qu'ils défendoient.

Les Notes, qui forment le Commentaire sur ce Livre, ne sont pas choisies avec moins de goût, que celles sur la *Genèse* & l'*Exode*. L'on peut même dire que, quelque seche qu'en soit la matière, l'Auteur a trouvé le moyen de les faire lire avec plaisir; tant par l'agréable variété des choses qu'il a sçu y répandre, que par la clarté, la précision & la justesse de ses Remarques. Le Rituel Mosaïque s'y trouve éclairci dans une infinité d'endroits, non seulement par les Ecrivains Sacrés eux-mêmes, mais encore par les plus habi-

(*a*) Hist. des Juifs, *Préface*, pag. 58 & 61 de l'Edit. d'*Amsterdam* 1728.

habiles d'entre les Docteurs Juifs, & par le raport qu'on aperçoit entre ces saintes Cérémonies & celles qui ont été en usage dans le Paganisme. L'on ne néglige pas non plus de faire remarquer ce qu'il y avoit de Moral & de Typique dans quelques-uns de ces Rites. Mais à cet égard, l'on tient un sage milieu; & l'on ne suit presque d'autre guide que les Ecrivains Sacrés. Et, comme l'on trouve dans le *Lévitique* la répétition de diverses Loix & de diverses choses, dont il a déja été parlé dans l'*Exode* & dans la *Genèse*, l'on se contente d'y renvoyer les Lecteurs. En suivant toujours cette méthode, ce Commentaire en deviendra moins volumineux, & n'en sera cependant pas moins utile. Si à ces réflexions, nous joignons quelques exemples tirés du Commentaire même, il ne sera pas difficile de se former une idée du travail de notre savant Auteur sur le *Lévitique*.

„ *Chap.* I. vs. 5. *Puis on égorgera le Veau.* La „ plupart des Interprêtes entendent ceci des Sa- „ crificateurs, ou des Lévites; ou, s'ils avouent „ que le Texte parle de ceux qui offroient la vic- „ time, ils ajoutent qu'ils ont dû l'égorger, non „ par eux-mêmes, mais par la main des Prêtres. „ En effet, rien n'est plus ordinaire dans l'Ecri- „ ture, que d'attribuer immédiatement à quel- „ qu'un ce qu'il fait faire par un autre (*a*). *Ains-* „ *worth*, *Polus*. Mais il nous paroit certain que „ chaque particulier avoit le pouvoir d'égor- „ ger lui-même sa Victime. On ne sauroit nier „ que l'Agneau Paschal n'ait été égorgé en E- „ gypte

(*a*) Voyez *Jean* IV, vs. 1, 2.

„ gypte par les Chefs de Famille. *Exode* XII, „ vs. 6. On voit auſſi dans la Pâque ſolennelle „ qui fut célébrée ſous *Joſias*, que ſi les Lévites „ immolèrent les Victimes, ce fut parce que la „ plupart des Iſraélites avoient contracté quelque ſouillure légale. 2. *Chron.* XXX. vs. 17; „ &, s'il falloit appuier ce que nous en diſons de „ l'autorité des Rabbins, rien ne nous ſeroit plus „ facile (*a*). On objecte que perſonne ne pouvoit entrer dans le Parvis des Prêtres, où étoit „ l'Autel Mais ſur quoi cette objection eſt-elle fondée? Il falloit bien venir à l'Autel pour „ mettre la main ſur la tête de la Victime. „ *Patrick*, *Wells*, *Kidder*.

Sur le vs. ſuivant l'Auteur ajoute, s'apuiant de l'autorité d'*Abarbanel*; „ que celui qui „ offroit la Victime devoit faire cinq choſes; „ lui impoſer les mains, l'aſſommer, l'égorger, la mettre en pièces, & la laver intérieurement".

Cette queſtion eſt aſſez peu importante. Cependant, s'il s'agiſſoit de prendre parti là-deſſus, nous nous déterminerions pour le ſentiment de ceux qui croient que les particuliers d'entre les Iſraélites ne faiſoient autre choſe que de poſer les mains ſur la tête de la Victime; & que tout le reſte regardoit les Prêtres ou les Lévites. Notre Auteur lui-même nous en fournit les raiſons, quand il dit; *Il y avoit beaucoup d'art à couper les pièces de la Victime avec l'exactitude convenable. Autres étoient celles d'un taureau, autres celles d'un bellier, autres celles d'une brebis.*

(*a*) Maimonides dans Cudworth *de Cœna*, cap. 2. §. 8.

lit. Mais, s'il falloit tant d'art pour cela, doit-on ſupoſer que tous les Iſraélites euſſent cette habileté requiſe? N'eſt-il pas plus naturel de croire que c'étoit la fonction des Prêtres ou des Lévites, qui pouvoient avoir apris cet art dès leur enfance? Je fais les mêmes reflexions ſur les actes d'aſſommer, d'égorger, & de laver intérieurement la Victime. Tout cela n'eſt pas ſi aiſé à faire qu'on ſe l'imagine. Il faut être Boucher de profeſſion pour s'en bien aquiter. Ces reflexions aquèrent une nouvelle force quand on fait attention, que tout ce qui ſe faiſoit dans le Tabernacle & pour le ſervice de Dieu, devoit être fait auſſi parfaitement qu'il étoit poſſible. Mais qui ne voit qu'un ignorant dans ces ſortes de choſes pouvoit commettre bien des fautes à tous ces égards, qui auroient rendu le Sacrifice moins parfait? Enfin, comme il étoit expreſſément défendu aux Iſraélites de manger du ſang, ils auroient ſans ceſſe couru le danger de violer cette Loi, ſi chacun avoit eu la liberté d'égorger ſa Victime. En effet, il reſte toujours du ſang dans les veines d'un Animal qui a été mal égorgé; au-lieu que plus l'on eſt expert dans cet art, moins il y en reſte, ou, pour mieux dire, on trouve le moyen de le faire parfaitement écouler. Pour ce qui eſt de l'objection tirée de la Pâque d'*Egypte*, elle n'a aucune force, puiſque le Sacerdoce *Lévitique* n'étant pas encore établi, chaque Chef de Famille faiſoit encore les fonctions de Sacrificateur. Je ne ſai même ſi l'on ne pourroit pas dire que l'immolation de l'Agneau Paſchal étoit une exception à la règle; Dieu l'ayant ainſi jugé à pro-

pos à cauſe de la multitude qu'il en faloit égorger alors, à quoi les Sacrificateurs & les Lévites n'auroient pas pu ſuffire. En effet, l'Hiſtorien *Joſeph* nous aprend qu'on immoloit à la Fête de *Pâque* au-delà de deux cens cinquante-cinq mille Victimes (*a*). Il étoit abſolument néceſſaire dans cette circonſtance que ceux d'entre le Peuple, qui étoient en état de leur aider dans cette fonction, ſe joigniſſent à eux pour cela.

„ Ch. XI, vs. 1. *Son offrande ſera de fleur* „ *de farine* Savoir de fleur de farine de fro- „ ment, dont on avoit exactement ſéparé le „ ſon. Il n'y avoit que l'Homer des prémices „ de la Moiſſon (*b*), & le Gâteau de Jalouſie (*c*), „ qui puſſent être de farine d'orge. On voit „ par la ſuite de ce *Chapitre* qu'il y avoit cinq „ eſpèces d'oblations de Gâteaux. La 1re étoit „ de pure farine, vs. 1; la 2e des Gâteaux cuits „ au four, vs. 4; la 3e des Gâteaux cuits ſur la „ plaque, vs. 5; la 4e des Gâteaux cuits à la „ poele, vs. 7; la 5e des Gâteaux des prémiers „ fruits, vs. 14. De ces cinq ſortes de Gâteaux, „ la prémière & la cinquième ſont les plus an- „ ciennes. On croit que *Cain* offrit à Dieu „ quelque choſe de ſemblable (*d*); & parmi „ les Payens les oblations de farine & de pain „ ſont indubitablement les plus anciennes que „ nous connoiſſions. On peut voir ce qu'en di- „ ſent *Platon* dans ſon *Traité des Loix* (*e*), „ & *Pline* dans ſon *Hiſtoire Naturelle* (*f*). Ces „ Au-

(*a*) *Guerre des Juifs*, *Lib.* VI, *Ch.* 45. *Trad. d'Andilly.*
(*b*) *Lév.* XXIII, vs. 13. (*c*) Nombres V, vs. 15.
(*d*) *Gen.* IV, vs. 3. (*e*) *Lib.* VI, *Opp.* T. II, p. 782.
(*f*) *Lib.* XXX, *Cap.* 5.

„ Auteurs nous apreſment que *Numa enſeigna*
„ *aux Romains d'offrir aux Dieux des fruits,*
„ *des grains, de la farine avec du ſel*, &c. *Ju-*
„ *piter* avoit un Autel dans l'Attique, où l'on
„ ne pouvoit lui offrir que de la fleur de farine.
„ *Pauſanias*, qui le raporte, ajoute que *Cé-*
„ *crops*, qui donna le prémier à *Jupiter* le nom
„ de *très haut*, *défendit que l'on ſacrifiât aux*
„ *Dieux rien qui fût animé, & voulut qu'on ſe*
„ *contentât de leur offrir des Gâteaux* (*a*). *Trip-*
„ *tolème*, un autre des plus anciens Légiſlateurs
„ de la Grèce, avoit ordonné de même qu'on
„ offrît aux Dieux *les prémiers fruits de la ter-*
„ *re*; & *Porphyre* atteſte que trois de ſes Loix,
„ conſervées juſqu'à ſon tems, portoient qu'il
„ faut *honorer ceux à qui l'on doit le jour, ren-*
„ *dre aux Dieux le Culte qui leur eſt dû, en*
„ *leur offrant les prémiers fruits de la Terre,*
„ *& ne faire de mal à aucune Créature vi-*
„ *vante* (*b*); ou, ſelon St. *Jérome* (*c*), *ne manger*
„ *la chair d'aucun Animal.* Patrick. Parker.

Notre but, en tranſcrivant cette Remarque, a été de donner un petit échantillon de la manière dont le judicieux Auteur de cet Ouvrage fait ſervir les Antiquités profanes à l'éclairciſſement des Cérémonies Sacrées de la Religion Moſaïque. Il y a, ſans doute, dans cet Ouvrage un grand nombre de Notes dans ce gout & plus curieuſes & plus intéreſſantes; mais nous avons

(*a*) *Arcad. Opp.* pag. 237, lin. 16. Ed. Franc. 1585. *Voyez auſſi les Attiques du même Auteur*, pag. 22, lin. 20.
(*b*) *De Abſtinentia*, Lib. 4.
(*c*) *Contra Jovinianum*, Lib. 2.

avons pris celle-là, parce qu'elle nous eſt tombée la prémière ſous la main.

Les Interprètes de l'Ecriture ſont aſſez embaraſſés à rendre raiſon pourquoi Dieu, infiniment ſage, trouva bon d'interdire à ſon Peuple l'uſage de tant d'Animaux, qu'il veut qu'on regarde comme impurs, & auxquels il défend même de toucher. Notre Auteur traite cette queſtion avec beaucoup d'étendue & de netteté ſur *Lévitique* XI, vs. 1. Il rejette d'abord huit opinions ſur ce ſujet, comme étant deſtituées de fondement. 1. Il y en a qui croient qu'on ne ſauroit en pénétrer les raiſons. 2. Pluſieurs s'imaginent que la chair des Animaux, déclarés impurs, étoit mal-ſaine, ſur-tout dans les Climats où les Iſraélites avoient à vivre. 3. *Joſeph* a cru que la chair de ces Animaux introduit des ſucs dans le ſang, qui nuiſent immédiatement à la pureté de l'Ame. 4. Quelques Pères ont été dans l'idée que cette défenſe étoit Symbolique, & deſtinée à indiquer aux Iſraélites, qu'ils devoient éviter les péchés qui ont du raport aux inclinations de ces Animaux. 5. *Tertullien* croyoit que Dieu avoit eu pour but par-là d'exercer les Hébreux à la Tempérance. 6. *Juſtin Martyr* prétendoit que Dieu avoit voulu tenir ſon Peuple ſous une Diſcipline où tout lui fît ſentir ſa dépendance. 7. *Grotius*, *Marsham* & d'autres en trouvent la raiſon dans les préjugés populaires, qui avoient la vogue en Egypte & en Syrie, & auxquels le Légiſlateur ſuprême voulut bien condeſcendre. 8. Enfin, il y en a qui croient que tout cela fut ainſi établi par oppoſition à l'Idolâtrie, qui déf-

déifioit pluſieurs des Animaux déclarés impurs.

Aucune de ces raiſons n'a l'aprobation de l'Auteur qui attribue cette diſtinction, 1. „ & „ principalement au deſſein de ſéparer entierement les Iſraélites d'avec les autres Nations „ de la Terre, par un uſage qui ne leur permit de ſe lier familierement avec elles; ni „ dans la Religion, ni dans le Commerce de „ milier de la Vie (*a*). C'eſt Dieu lui-même „ qui l'inſinue de la ſorte, *Lév.* XX, vs. 24, „ 26. *Patrick*, *Willet*, *Parker*, *Pyle*. Mais „ on peut ajouter; 2. que la Nation des Hébreux étant déſormais une *Nation Sainte* „ & élevée au-deſſus des autres, il convenoit „ que ſes Alimens fuſſent aſſortis à ſa dignité, „ *Exode* XXII, vs. 31. & *Deuter.* XIV, vs. „ 2, 3, 21. 3. Par la diſtinction, dont nous parlons, Dieu faiſoit ſentir aux Iſraélites que „ juſques dans les petites choſes, ils devoient „ ſe montrer ſaints & purs, comme il eſt lui-„ même ſaint, vs. 44, 45. 4. Il s'en ſervit comme d'une Pédagogie pour élever ſon Peuple, par cette pureté extérieure & figurative, „ à une pureté plus réelle & plus excellente, „ qui eſt celle du cœur. 1 *Pierre* I, vs. 15, 16, „ 5. Il ſe porta d'autant plus aiſément à ſe ſervir de ce moyen pour mettre une barrière entre ſes Adorateurs & les Idolâtres, que l'uſage de s'abſtenir de certains Alimens ſemble „ avoir

(*a*) *Vid.* Davenant in *Coll.* II, vs. 17. *Selden* de J. N. & G. Lib. XI. Cap. 5. *Grot.* de J. B. ac P. Lib. XI. Cap. 15. §. 9. & *Light.* in 1 *Cor.* XV, vs. 9.

„ avoir eu lieu dans le ſein des Peuples du Paganiſme, dès l'Antiquité la plus reculée; & „ voila pourquoi l'Apôtre apelle cette abſtinence *une Doctrine Diabolique*, 1 *Tim.* IV, „ vs. 1. 6. Enfin, on peut regarder la diſtinction des Animaux, comme un type de la diſtinction des Juifs & des Gentils, *Act.* XI, „ vs. 15, 28, dont les prémiers outrèrent les „ prérogatives d'une maniére très peu raiſonnable, en donnant le nom odieux de Chiens „ aux Gentils (*a*), en les regardant comme des „ Animaux immondes (*b*), dont l'attouchement ſeul ſuffiſoit pour rendre ſouillé; & „ en refuſant d'avoir aucun commerce avec „ eux (*c*). Voyez *Spencer*".

Qu'il nous ſoit permis de remarquer ſur ce qu'on vient de lire, qu'on y rend bien raiſon pourquoi Dieu avoit ordonné aux Iſraélites de ne manger pas indifféremment de la chair de toutes ſortes d'Animaux; mais on ne nous aprend pas pourquoi il défend de ſe nourrir de la chair de ceux-ci plutôt que de la Chair de ceux-là; ce qui, cependant, eſt la queſtion principale. En effet, les Iſraélites n'auroient pas été moins ſéparés du commerce familier des Nations voiſines, ſi Dieu leur avoit défendu de ſe nourrir de Bœufs, de Moutons, de Tourterelles, &c. qu'ils l'étoient par la défenſe de manger du Porc, du Chameau, &c. Il ſuffiſoit que l'uſage des Alimens, dont les autres Peuples ſe nourriſſoient,

(*a*) *Matth.* XV, vs. 26.
(*b*) *Jean* XVIII, vs. 28. *Luc.* VII, vs. 39. & *Marc.* VII, vs. 4.
(*c*) *Act.* X, vs. 28. *Luc.* XIX, vs. 7. & *Act.* XI, vs. 3.

ſoient, leur fût interdit, pour qu'ils n'euſſent aucun commerce familier avec eux. Or, qui ne ſait que le Bœuf, le Mouton, &c. eſt une nourriture d'un uſage bien plus univerſel que le Chien, l'Ane, le Cheval, &c. ? Si donc Dieu avoit eu deſſein de ſéparer entierement ſon Peuple d'avec les autres Nations de la terre, il y auroit beaucoup mieux réuſſi, ce ſemble, en lui défendant l'uſage des Alimens les plus communs, plutôt que celui des Animaux, dont il eſt rare que des Peuples ſe ſoient nourris. Cette raiſon ne paroît donc pas abſolument convaincante; & il ſemble que Dieu en ait eu d'autres, dans le rang deſquelles nous n'héſiterions pas à placer pluſieurs de celles que notre Auteur a rejettées. En les réuniſſant avec celle-ci, on pourroit ſe flatter d'entrer, en quelque façon, dans les vues de Dieu à cet égard.

L'on trouvera dans les Notes ſur les *Chapitres* XIII, & XIV, quantité de choſes curieuſes au ſujet de la *Lèpre* des perſonnes, des habits & des maiſons. Cette prémière eſpèce, ſelon Don *Calmet*, eſt une maladie de la peau aſſez ſemblable à une gale invétérée, qui par ſes ſels corroſifs, ou plutôt par une multitude d'Inſectes, extrêmement prolifiques, cauſe une démangeaiſon extraordinaire, & ronge peu-à-peu l'Epiderme, la Peau, les Glandes & les Chairs; d'où viennent enſuite la corruption de la maſſe du Sang & tous les ſymptômes de la Lèpre. *Tournefort*, qui, pendant ſon voyage au Levant, a eu occaſion d'examiner cette maladie, croit que c'eſt une eſpèce de mal Vénérien: les ſymptômes en ſont, du moins, ſi ſemblables, que le Médecin

le

le plus habile court risque de s'y tromper. Cependant plusieurs Savans sont d'opinion que la Lèpre étoit une maladie envoyée immédiatement de Dieu. Il y en a d'autres au contraire qui disent qu'elle est commune en Egypte & dans la Syrie; d'où elle fut portée dans la Grèce, & connue sous le nom d'*Elephantiasis*. *Pompée* lui-même en fut attaqué en Italie, à son retour de Syrie; & plusieurs d'entre les Croisés en furent infectés à leur retour de la Terre Sainte; où, selon le raport de *Maundrell* (a), il y en a encore aujourdhui.

Quant à la Lèpre des habits, elle pouvoit venir de quelque défaut dans la manière de préparer la Laine, les Peaux & les Etofes dont les habits étoient faits; ce qui pouvoit donner de la facilité aux Vers à s'y loger & à s'y multiplier. Il pouvoit aussi arriver que l'infection contagieuse passât du corps dans les habits, & s'y insinuât, de la même manière que la Peste s'attache aux Laines, aux Fils, aux Draps, & se répand souvent par ce moyen.

Il faut se faire, à peu-près, la même idée de la Lèpre des maisons. C'étoit des Vers qui s'engendroient dans le mortier & dans les pierres; qui ne cessoient nuit & jour de ronger leur demeure; & qui, enfin, y faisoient de grands trous. Ces Vers s'attachent aux endroits les plus humides des maisons, qui alors paroissent verdâtres ou rougeâtres & comme moisis. Les pierres, qu'ils ont rongées, deviennent friables, & l'on en voit tom-

(a) *Voyage d'Alep à Jerusalem*. pag. 248. *Ed. d'Utrecht*.

tomber le grain ; & le mortier s'en détache insensiblement.

Dieu donne, dans le dernier *Chapitre* du *Lévitique*, diverses Loix touchant le rachat des Personnes, ou des choses qu'on lui auroit vouées. On pouvoit les racheter, en payant le prix auquel le Sacrificateur les auroit taxées. Mais il n'en étoit pas de même de ce qui avoit été *voué par interdit* : il devoit être *très saint à l'Eternel. Nul interdit, dévoué par interdit, d'entre les hommes, ne se rachetera, mais on le fera mourir de mort* (*a*). Plusieurs Interprètes de l'Ecriture ont cru que l'Enfant ou l'Esclave d'un Père de Famille, ainsi dévoué, étoit mis à mort, & comme sacrifié à l'Eternel. Cette barbarie, que nous reprochons avec tant de fondement au Paganisme, ne sauroit être aprouvée de Dieu. C'est ce qui a porté d'autres Savans à donner une interprétation plus raisonnable à cette Loi. Celui qui semble avoir le mieux réussi est un Auteur Moderne (*b*), dont notre savant Commentateur paroit aprouver les idées sur ce sujet. Il prétend que ces paroles, *on le fera mourir de mort*, ne veulent pas dire, *on le sacrifiera, on le tuera* ; mais, *on ne le rachetera point, & il mourra dans cet état de dévouement*. On peut voir les raisons dont il apuie cette interprétation, en entier, dans son Ouvrage, ou la substance dans ce Commentaire.

Nous n'avons plus rien à ajouter, sinon qu'on trouve ici une *Table des Matieres* pour l'*Exo-*

(*a*) vs. 29.

(*b*) *Sykes, Examen des fondemens & de la cert. de la Religion Naturelle & Revelée.*

l'Exode & le *Lévitique*. Elle nous paroît faite dans un bon goût, n'étant ni trop ample, ni trop abrégée.

ARTICLE XI.

MEMOIRES *de l'*ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES. Année 1741 (*a*).

LEs Mémoires de ce nouveau Volume de l'Académie sont de Messieurs *Maraldi*, *Geoffroy*, *Nicole*, *Hellot*, *de Guà*, *du Hamel*, *Cassini de Thury*, *Morand*, *Winslow*, *de la Peyronie*, *de Buffon*, *de la Caille*, *Pitot*, *de Montigny*, *Bouache*, *Cassini*, *Camus*, *Ferrein*, & *Gourreigne*. Toutes ces Mémoires sont curieux & intéressans; mais nous nous bornerons à donner l'Extrait de ceux qui sont à la portée du plus grand nombre des Lecteurs.

Théorie chymique de la Teinture des Etoffes. Second Mémoire.

Nous avons déja rendu compte du prémier Mémoire de Mr. *Hellot* sur cette matière dans un des Volumes de cette Bibliothèque. (*b*) L'Auteur, après avoir traité de la couleur bleue dans ce prémier Mémoire, donne, dans celui-ci, la description de la couleur rouge, qui est une des cinq couleurs primitives de l'Art de la Tein-

(*a*) On trouve l'Extrait de l'*Histoire* à la *page* 184 de la prémière Partie de ce Tome.

(*b*) Voyez *Tome* XXIII, *Part.* II, *page* 252.

Teinture, & l'une des trois avec lesquelles on peut faire mécaniquement toutes les couleurs, à l'exception du Noir. Il finit son Mémoire par la couleur jaune, mais ce qu'il en dit se réduit à peu de chose, parce que les préceptes qu'il donne pour les *Rouges de Garence*, doivent être suivis pour la fabrique de la couleur bleue.

Pour faire les Rouges de *bon teint*, on emploie ordinairement la racine de *Garence* & le *Kermès*. Pour les Rouges de feu, dits Ecarlate, & pour les Pourpres & Cramoisis, on se sert des parties colorantes de la *Gomme Laque*, de la *Cochenille mestèque* ou *cultivée*, & quelquefois de la *Cochenille sylvestre*, dont il faut au moins quatre parties pour faire l'effet d'une seule de mestèque. On tire encore des Rouges assez beaux du *Coccus Polonicus*, autre espèce de petit Insecte, dont on faisoit autrefois un grand commerce en Pologne, mais dont l'effet n'est pas comparable à celui de la Cochenille. Quant à la *Pérelle*, l'*Orseille des Canaries*, préparées, les *Bois de Brésil*, de *Sainte Marthe*, de *Fernambouc* & autres, les Rouges qu'ils donnent, en suivant les méthodes consacrées par la routine de l'Ouvrier, sont souvent fort beaux, mais de peu de durée. Le *Roucou*, le *Safran bâtard* bien dégorgé, donnent aussi de fort beaux Rouges, mais qui ne résistent pas plus que les précédens; ainsi l'emploi de ces Drogues doit être défendu dans le bon teint.

Mr. *Hellot* entre dans d'assez longs détails sur la racine de *Garence* ou de *Rubia Tinctorum*, qui est la seule partie de cette Plante qui serve à la Teinture. Il nous aprend quelle est la meilleure, il indique les Païs d'où on la tire, & enseigne

la manière de la préparer & de s'en servir. Il prétend que la plus belle vient ordinairement de *Zélande*, où l'on cultive cette Plante dans les Iles de *Tergoes*, *Zirzée*, *Sommerdyck* & *Thoolen*. La meilleure de toutes est celle de Tergoes. Les Zélandois ont obligation de la culture de cette Plante & du grand commerce qu'ils font de sa racine, aux Réfugiés de Flandre qui la leur ont portée. On la connoît dans le commerce sous les noms de *Garence grape*, de *Garence-robée* & de *Garencé non robée*. Ces noms ne désignent que la même racine, mais ils servent à marquer la différence de la qualité.

On cultive aussi la Garence aux environs de Lille en Flandre, & dans quelques autres endroits du Royaume de France, où l'on a reconnu qu'elle croissoit naturellement. Les Garences qu'on emploie dans les Indes Orientales & dans le Levant pour la teinture des Cotons sont un peu différentes des précédentes. La meilleure de toutes est celle qu'on cultive à *Kurder*, au voisinage de Smyrne, & dans les campagnes d'*Ak-hissar* & de *Tor-das*, à trois petites journées de la même Ville. On la nomme, dans le Païs, *Chioc-boya*, *Ekme*, *Hazala*. Les Grecs modernes lui donnent le nom de *Lizari*, & les Arabes celui de *Fouoy*. Elle est beaucoup plus estimée dans le Levant que celle que les Hollandois y portent. Il y a encore une autre sorte de Garence naturelle au Canada, connue sous le nom de *Tyssavoyana*, & qui fait à peu près le même effet que la Garence d'Europe.

On trouvera d'autres détails non moins curieux & instructifs sur la nature du *Kermès*, sur

le

le commerce qu'on en fait, & sur son usage. Je n'en dirai qu'un mot. Le Kermès, suivant Mr. *Hellot*, est une Gale-insecte, qui croît, qui vit, & qui multiplie sur l'*Ilex aculeata coccifera glandifera*. C. B. P. Il y en a en France aux environs de Vauvert, de Vendemain, de Narbonne, & en Espagne, du côté d'Alicante & de Valence. Les Paysans du Languedoc le viennent vendre tous les ans à Montpellier & à Narbonne, aussitôt qu'ils en ont fait la recolte.

Quant à la *Cochenille fine*, qu'on nomme *Mesteque* ou *Tescalle*, c'est aussi un Insecte, dont on fait une recolte considérable dans le Mexique. Ceux qui le cultivent, ont soin de le retirer de dessus la Plante qui le nourrit, avant la saison des pluies. Ils font mourir & sécher ce qu'ils ont dessein d'en vendre, & conservent soigneusement le reste pour le faire multiplier. On trouve cet Insecte sur une espèce d'*Opuntia* qu'on nomme *Topal*. Il peut se conserver dans un lieu sec pendant des siècles entiers sans se gâter. La *Cochenille Sylvestre* ou *Campessiane* vient de la Véra-cruz. C'est dans les Bois du Nouveau Mexique que les Indiens vont la chercher. L'Insecte s'y nourrit, y croît, y multiplie sur les *Opuntias* non cultivés qui y sont en abondance. Elle est plus menue que la *Cochenille fine*: sa couleur est plus solide, mais elle n'a pas le même éclat, & il en faut beaucoup plus que de l'autre pour produire le même effet.

On trouve quelquefois à Cadix de la *Cochenille avariée*, laquelle n'est autre chose que de la Cochenille fine qui a été mouillée par l'eau de la Mer. Cette Cochenille avariée est beau-

soupe inférieure à l'autre, & elle ne peut servir qu'à faire des Pourpres qui ne soit pas une des plus belles. Il s'est trouvé autrefois un Particulier qui avoit découvert de le employer presque aussi avantageusement pour l'Ecarlate que la Cochenille la plus fine.

Le Rouge de la Gomme Lacque sert aussi à faire des Ecarlates, & s'il n'est pas tout l'éclat de l'Ecarlate faite avec la Cochenille de Pologne, elles ont l'avantage d'avoir plus de solidité. La Gomme Lacque la plus estimée pour les Teintures vient de Siam, c'est la plus riche en couleur: elle doit être adhérente à de petits batons ou branches d'Arbres. Il faut la choisir la plus rouge intérieurement, & le plus tirant sur le noir à l'extérieur. Il paroît par l'examen que Mr. *Geoffroy* en a fait, que ce n'est qu'une sorte de Ruche approchant en quelque façon de celles que les Abeilles & autres Insectes ont coutume de travailler. Mr. *Hellot* fait voir quelle est la meilleure méthode d'employer cette Gomme.

Tout ce que Mr. *Hellot* nous a prédit du *Coccus Polonicus*, se trouve en partie dans une Dissertation de *Bernard de Bernitz*. Ce *Coccus* est un petit Insecte rond, un peu moins gros qu'un grain de Coriandre. On le trouve adhérent aux racines du *Polygonum coccifarum*, Plante connue des Polonois sous le nom de *Kusmaczeuki*, & que *Tournefort* a nommée *Alchimilla gnaphalii folio, majore flore*. Selon Mr. *Breyn*, on trouve cet Insecte en abondance dans le Palatinat de Kiovie voisin de l'Ucraine, dans l'Ucraine, la Podolie, la Volhinie, dans le Grand

Duché

Duché de Lithuanie, et même dans la Prusse ducale de Rhodes. Le commerce de cette Drogue est presque entierement tombé depuis que la Cochenille a pris le dessus.

L'Auteur finit son Mémoire par l'exposition de quelques essais qu'il a faits pour corriger le défaut de la Teinture rouge que les Teinturiers du petit Teint font avec différentes espèces de Bois connus sous le nom général de *Bois de Brésil*, & qui, selon leur méthode ordinaire, est toujours de faux Teint. Il promet un autre Mémoire, qui servira de Supplément à celui-ci.

Observations sur la réunion des Fractures des Os.

Nous avons déja fait voir, dans un des Tomes de cette *Bibliothèque* (a), de quelle manière les Os des Animaux se coloroient d'un rouge plus ou moins vif, lorsqu'on mêloit de la racine de Garence dans leurs alimens. On doit cette découverte à Mr. *Belchier*, Chirurgien Anglois. De plus amples recherches sur cette matière ont conduit Mr. *du Hamel* à de plus importantes découvertes sur le développement & la formation des Os, sur la cause & la guérison de leurs maladies, & principalement sur la réunion de leurs fractures, qui fait le sujet des deux Mémoires qu'on trouvera dans ce Volume de l'Académie. C'est le commencement d'une Théorie plus étendue qu'il fait espérer, & qui sera d'un secours infini dans la Pratique.

On avoit cru jusques ici, que la réunion des

(a) Tome XXI, *page* 46, *& suiv.*

Os fracturés se faisoit par l'effusion du Suc osseux, qui, venant à couler dans les interstices de la fracture, en rejoignoit les bouts, à peu près comme la colle rejoint les parties d'un morceau de bois rompu. Tel est le Système qu'on avoit ingénieusement imaginé sur cette réunion, & que d'habiles Gens avoient adopté, car il suffit que le Faux soit revêtu des apparences du Vrai pour trouver des partisans. Mais Mr. *du Hamel*, qui a examiné lui-même la Nature de fort près, & qui ne l'a point perdue de vue dans ses démarches & ses opérations, s'est convaincu qu'on s'est lourdement trompé. Il prouve par l'exhibition même des pièces, & par un nouvel enchainement d'observations & d'expériences, que c'est le Périoste seul qui réunit les Os. Cette membrane se tuméfie d'abord & s'épaissit, elle devient ensuite cartilagineuse & enfin osseuse, ce qui forme le cal, ou cette espèce de virole qui entoure l'endroit rompu, & qui en assujettit les parties. On se trompera presque toujours dans ses conjectures sur les effets de la Nature, lorsqu'on ne voudra pas se donner la peine d'examiner attentivement sa manière d'opérer.

Observations sur les Remèdes de Mademoiselle Stephens *pour la Pierre*. Second Mémoire.

Ce second Mémoire de Mr. *Morand* ne doit être regardé que comme une espèce de Supplément au prémier, dont on trouvera l'Extrait dans le même Volume de ce Journal qui vient d'être cité (*a*). Dans ce prémier Mémoire l'Auteur

(*a*) Tome XXXI. page 460. & suiv.

leur avoit raporté des expériences, dont il résulte que l'Urine imprégnée de la vertu dissolvante des remèdes, est capable d'entamer la Pierre, & d'en décomposer les parties; mais il manquoit à cela des preuves tirées de l'état de la Pierre exposée plus ou moins longtems, dans la Vessie même, à l'action de l'Urine devenue médicamenteuse. Ces preuves ne pouvoient guère échaper à ses recherches. Parmi le grand nombre de Malades qui avoient la Pierre dans la Vessie, il y en a trois qui les lui ont fournies, & dont ce Mémoire contient une courte histoire. Le résultat des faits cités dans cette histoire, c'est que les remèdes en question dissolvent la Pierre, ou pour parler plus clairement, qu'ils la divisent & la réduisent en petits morceaux. Il ne reste donc plus que de produire d'autres preuves de la destruction totale de la Pierre, par l'ouverture des Cadavres; & c'est ce que Mr. *Morand* promet de chercher avec la même attention qu'il a donnée jusqu'à présent à cette matière. S'il réussit, il pourra se flatter d'avoir découvert l'un de ces Secrets qu'on souhaitoit le plus de connoître.

Sur des Pierres de Fiel singulières.

Ce Mémoire est encore de Mr. *Morand*, & il roule sur une espèce de Pierre qui differe des autres, qui n'a été décrite par personne, & qui a paru mériter de l'être. Pour savoir en quoi consiste cette différence, il est bon de se rapeller qu'en général les Pierres de Fiel sont faites d'une Bile épaissie, durcie peu à peu, & aplaçée

par couches concentriques autour d'un Noyau très petit, qui eſt fait de la même matière, mais qui n'eſt qu'un aſſemblage de pluſieurs grains diverſement figurés.

Les Pierres particulières, dont il s'agit ici, ne ſont point faites par couches concentriques, mais par côtes, depuis la circonférence juſqu'au centre. Elles ſont auſſi fort reconnoiſſables au brillant de leur ſurface, à leur tranſparence, & à une ſorte de reſſemblance avec un morceau de blanc de Baleine un peu terne. Le luiſant de ces Pierres diminue peu à peu, & peut-être ſe perd il tout-à-fait avec le tems. Mr. *Morand* n'entreprend point d'expliquer leur formation: il aime mieux ſe priver du plaiſir de faire des conjectures, que de courir les riſques de ſe tromper.

Obſervations & Opérations qui ont été faites dans le Bas Languedoc pendant les Mois de Mai & Juin de l'Année 1740.

Ce Mémoire eſt rempli d'un grand nombre de détails où nous ne ſaurions entrer, & qui ont tous pour objet une entrepriſe importante formée depuis près de 300 ans, mais que de grands obſtacles n'ont pas encore permis d'exécuter. Voici de quoi il s'agit. Dans le Bas Languedoc, entre Beaucaire, Aigues-mortes & Maugnio, il y a environ 30 mille arpents de Marais qu'une Compagnie ſe propoſe de deſſécher, en faiſant des Canaux de Navigation depuis Beaucaire juſqu'à Aigues-mortes, & d'Aigues-mortes aux Salins de Peccais & à l'Etang de Maugnio. L'exécution de ce projet rencontre aujourd'hui, com-

me

me autrefois, de grandes difficultés, tant par raport à la forêt des Salins de Pécais, où il y a actuellement un fonds de 52 millions de Sel pour les Fermes du Roi, que par raport aux oppositions de l'Ordre de Malthe & d'un grand nombre de Seigneurs, de Villes & Communautés voisines de ces Marais. Comme cette affaire est de grande importance pour le Languedoc, il fut arrêté par une délibération des Etats de cette Province, du 12 Janvier 1740, qu'il seroit fait une vérification, tant sur la possibilité de ce desséchement & des Canaux de Navigation proposés, que sur les risques pour les Salins de Pécais & les oppositions de ceux qui y sont intéressés.

En conséquence de cette délibération, l'Archevêque de Narbonne, comme Président-né des Etats de Languedoc, jetta les yeux sur Mr. *Pitot*, & le demanda pour assister à cette vérification. Mr. *Pitot* partit de Paris le 18 Avril 1740, pour se rendre à Montpellier, & delà à Aigues-mortes. Il ne raporte dans ce Mémoire que les principales remarques & observations qu'il a faites pendant le cours de la vérification. Ces remarques sont curieuses, instructives, intéressantes, & méritent toute l'attention d'un Physicien.

Observations sur l'étendue & la hauteur de l'Inondation du Mois de Décembre 1740.

Par la comparaison des différentes Observations faites par Mr. *Bouche* le 25 & le 26 Décembre, le tems de la plus grande hauteur doit

avoit été le 23 à 9 heures du soir. Comparant cette plus grande hauteur avec celle du 2 de Mars 1711, prise sur une marque gravée sur l'intérieur de la porte du Bureau des Forts du Port St. *Paul*, il trouva une différence de 6 pouces, dont la hauteur de l'eau en 1740 surpassa celle de 1711. On avoit marqué sur la Pile qui sépare la prémière & la seconde Arche du Pont Royal une espèce d'Echelle, divisée en pieds & subdivisée en demi-pieds. Joignant la quantité dont l'eau avoit diminué le 2 de Janvier 1741 avec la hauteur à laquelle elle touchoit alors sur cette Echelle, Mr. *Buache* trouva que lors de la plus grande hauteur elle avoit dû répondre à la division de l'Echelle qui marqueroit 25 pieds 3 pouces. En 1719, année dans laquelle les eaux furent très basses, l'eau toucha seulement à la division qui répond à 2 pieds 3 pouces de l'Echelle. C'est donc une différence de 23 pieds entre cette moindre hauteur de 1719, & la plus grande de 1740. En 1731 l'eau fut encore plus basse qu'en 1719, ce qui donne une différence encore plus considérable entre la plus grande hauteur & la moindre. En voilà assez pour donner une idée de l'Inondation de 1740.

Sur les Instrumens qui sont propres aux expériences de l'Air.

Mr. l'Abbé *Nollet*, Auteur de ce Mémoire, commence par examiner les Instrumens qui accompagnent la Machine pneumatique de Raréfaction. Delà il passe aux Instrumens propres à faire connoître à quel dégré l'Air a été raréfié avec

la

la Machine du Vuide. Il propose ensuite le moyen que l'on peut employer commodément pour faire le Vuide en fort peu de tems. Dans un autre article il fait voir la disposition des Instrumens commodes pour examiner une portion d'Air, prise au hazard ou avec choix, soit dans l'Atmosphère, soit dans un lieu rempli à dessein de vapeurs ou d'exhalaisons connues. Il finit par l'exposition des moyens qu'on peut employer pour faire passer dans le Vuide d'autres Fluides que l'Air, & pour tenter des mêlanges où l'on voudroit que l'Air n'eût point de part. Nous croyons qu'il suffit d'exposer ici l'ordre & le plan de ce Mémoire, parce qu'on ne sauroit l'abréger sans entrer dans de trop longs détails pour un Extrait.

Observations sur de nouvelles Artères & Veines limphatiques.

Vers le commencement de ce Siècle on entreprit de mettre à la portée des Sens tous ces objets fins & délicats que la Nature semble avoir pris plaisir à nous cacher, tels que sont les Artères limphatiques, les fibres de la Matrice, du Cristallin, l'origine des tuyaux sécrétoires de la Graisse, de la Bile, de l'Urine & des autres Liqueurs. Mr. *Boerhaave*, l'homme du monde le plus capable de donner du crédit à un Système sur des matières qui étoient de son ressort, osa admettre non seulement des Artères limphatiques, mais même autant de différens genres d'Artères qu'il y a de Liqueurs dans le Corps humain. Mais cette opinion, quoiqu'appuiée

pu être d'autorité d'un si grand homme, n'a pas enlevé tous les suffrages ; plusieurs Anatomistes n'ont reconnu constamment jusqu'ici, que les Artères qui portent le Sang dans toutes les parties du Corps. On ne pouvoit croire que, si les Artères lymphatiques existoient, elles eussent échapé aux recherches de tant d'habiles Anatomistes, aidés des secours que leur fournissoient & le Microscope & les Injections anatomiques.

L'idée des Artères lymphatiques n'étoit donc encore regardée que comme une belle Hypothèse, lorsque Mr. *Hewson*, Anatomiste de la Maternoise, constata leur existence & celle de nouvelles Veines lymphatiques qui les accompagnent. Ayant examiné l'intérieur de la Matrice en différens tems, & en différens états, il découvrit un Velouté blanchâtre extrêmement mince, qu'il s'assura n'être autre chose qu'un tissu de Vaisseaux lymphatiques artériels & veineux. Pour faire voir aux autres ce qu'il s'étoit démontré à lui-même, il fit de nouvelles Expériences sur l'Uvée, parce que cette Tunique de l'Oeil est très propre à faire paroître les Vaisseaux diaphanes qui la tapissent. Il y vit avec une Lentille de cinq lignes de foyer, une multitude innombrable de Vaisseaux blanchâtres & transparens, qu'il prétend être les Artères lymphatiques en question, & il en a démontré à l'Académie non seulement l'existence, mais encore leur origine, leurs progrès, leurs ramifications, semblables à celles des Artères sanguines, & disposées d'une manière qui n'est pas moins merveilleuse. Son Mémoire nous apprend

les

les mesures qu'il faut prendre pour bien faire cette découverte.

Sur un Instrument propre à jauger les Tonneaux, & les autres Vaisseaux qui servent à contenir des Liqueurs.

Cet Instrument ou ce *Bâton de Jauge*, qui est de l'invention de Mr. *Canon*, est d'un usage plus sûr & plus universel que celui dont se servent les Jaugeurs jurés, & auquel ils donnent le nom de *Verge*, de *Jauge*, ou de *Baguette piramidale*. Il sert à mesurer la capacité des Tonneaux supposés de figure connue quelconque, & cela avec beaucoup d'exactitude & de promptitude. Ce n'est que par les détails qu'en donne l'Auteur dans son Mémoire, qu'on peut juger de son utilité & de ses avantages.

De la formation de la Voix de l'Homme.

Mr. *Ferrein* propose, dans ce Mémoire, un nouveau Système sur l'Organe de la Voix. Tout le monde sait qu'il y a des Instrumens à Corde, tels que le Violon & le Clavecin; qu'il y en a d'autres à Vent, comme la Flute & l'Orgue; mais on n'en connoît point qui soient tout à la fois & à Corde & à Vent. Cet Instrument, l'objet des vœux de deux grands Philosophes, les Pères *Mersenne* & *Kircher*, Mr. *Ferrein* prétend l'avoir trouvé dans le Corps humain. L'Organe de la Voix est, selon lui, un Instrument à Corde & à Vent, & beaucoup plus à Corde qu'à Vent, l'Air, qui vient des Poumons & qui

qui passe par la Glotte, n'y faisant proprement que l'office d'un Archet sur les fibres tendineuses de ses lèvres, qu'il apelle *Cordes vocales*, ou *Rubans* de *la Glotte*. C'est la collision violente de cet Air & des Cordes qui les oblige à frémir, & c'est par leurs vibrations plus ou moins promtes qu'elles rendent différens tons, selon les loix ordinaires des Instrumens à Corde.

Telle est l'opinion de Mr. *Ferrein* sur l'Organe de la Voix; opinion paradoxe, si vous voulez, & opposée à l'idée que les Anciens & les Modernes s'étoient formée de cet Organe, mais cependant fondée sur des expériences dont il sera bien difficile d'éluder la conclusion. Le Lecteur lira ce Mémoire avec d'autant plus de plaisir, qu'il y trouvera rassemblé tout ce qui a été dit sur cette matière par les Pères *Mersenne* & *Kircher*, Mrs. *Perrault*, *Euler*, *Dodart*, *Fabricius*, *Casserius*, *Mondonville*, & tout ce qu'en ont publié différens Membres de l'Académie.

Sur un Fœtus monstrueux.

Le Sieur *Bironste*, Maitre Chirurgien, fut apellé en 1739 à Montpeyroux, Diocèse de Lodève, pour y accoucher la Femme d'*Etienne Jourdan*; il ne l'eut pas plutôt délivrée d'un Fœtus avec son Arrière-faix, que le pied d'un autre se présenta: cet Accoucheur essaia de le tirer, mais n'ayant pu y réussir, il l'arracha mort avec un crochet. Le prémier Fœtus avoit la grandeur & la grosseur naturelle, & pesoit 39 onces. Il manquoit au second Fœtus presque la moitié du Corps, son Placenta étoit blanc, & ne pesoit que 7 onces.

Ce

Ce second Fœtus ayant été envoyé à la Société Royale de Montpellier, on en fit l'ouverture en présence de la Compagnie, afin d'en examiner avec plus d'exactitude, tant les parties internes que les externes. Mr. *Gourraigne* fut chargé par la Société d'en faire la dissection, & c'est lui-même qui raporte dans ce Mémoire ce qu'il trouva de particulier dans ce Monstre, & qu'il fit voir à l'Assemblée. Il a fait aussi graver deux Planches, dont l'une représente ce Monstre entier, & tel qu'il étoit quand on l'aporta à la Société; & l'autre le fait voir avec les principales parties qu'on y a trouvées. Pour éviter la confusion, on n'a exposé, dans cette dernière Planche, que les parties qui étoient contre nature.

ARTICLE XII.

LETTRE de Monsieur***, à feu Mr. *Boxnguet*, Professeur en Philosophie à *Neufchâtel*; contenant les *Reflexions d'un Ecclésiastique sur la manière d'annoncer la Religion Chrétienne aux Hommes.*

IL est bien juste, Monsieur, que je m'aquite de la promesse que je vous fis en dernier lieu, à l'occasion des conversations que nous eumes ensemble sur les matières que vous savez, de vous rendre compte par écrit des idées d'un Ecclésiastique François, Homme de grand sens, d'une profonde pénétration, qui a l'ame droite, & qui est fort zélé pour l'essentiel de la Religion.

M'étant

[illegible]

„ les

les Ecrits du Vieux & du Nouveau Testament, de la révélation de la Rédemption. Je leur prêcherois le Divin du premier Homme, les tristes effets qu'elle a produits à l'égard de sa Postérité, & surtout le Mystère de cette Rédemption qui a étonné les Anges mêmes. Je leur donnerois connoissance de la nature & de toutes les Perfections de l'Etre Suprême; celle d'eux-mêmes, de leurs devoirs envers le Créateur, envers les autres Hommes, envers leur propre personne; cette enfin de toutes les vérités claires & distinctes que ce Divin Livre enseigne pour conduire les Hommes au Salut; de tout cela dans le sens de l'Ecriture qui se présente le plus naturellement à l'esprit. Mais je les avertirois en même tems de bien prendre garde de se tromper sur les idées que nous devons nous former de l'Etre Suprême. Je leur dirois qu'en qualité d'un Etre qui existe de toute éternité par lui-même, il possède à la vérité toutes les perfections au-dessus de toute expression & de toute imagination; mais que c'est à nous d'adorer ses Perfections, & non pas de les éplucher trop curieusement; que nous devons considérer cet Etre Suprême comme le Maître absolu de tout l'Univers & de toutes les Créatures dont il est composé, & qui fait qu'il est; que Dieu dans tout ce qu'il fait, n'a point d'autre règle que sa propre volonté, qui est en même tems celle par laquelle est déterminé ce qui est bien, ou mal, juste, ou injuste, &c.; que Dieu n'agit que par une volonté

» arbitraire (a), mais toujours ſainte & digne
» de toutes ſes Perfections adorables, quoique
» ſouvent l'Eſprit humain trop borné, n'y com-
» prenne pas tout ce qu'il voudroit compren-
» dre. Si ce n'étoit pas manquer au profond
» reſpect que nous devons à l'Etre Suprême,
» que de le comparer à une de ſes Créatures for-
» mée à la vérité à ſon Image, mais qui a dé-
» menti plus que toute autre cette reſſemblan-
» ce; je dirois, mais dans un ſens digne de tou-
» tes ſes Perfections Divines & qui s'accorde
» avec ce que la Révélation nous dit elle-mê-
» me, que Dieu agit en quelque manière, com-
» me celui qui ſe glorifioit que jamais on n'a-
» voit fait plus de bien à ſes Amis, ni plus de
» mal à ſes Ennemis. Mais j'ajouterois que,
» dans le fond, Dieu n'eſt pas moins aimable
» pour cela; qu'il eſt ſeul aimable; qu'il l'eſt
» au-delà de tout ce que nous pourrions ima-
» giner; qu'il mérite ſeul d'être aimé; qu'il
» veut être aimé de ſes Créatures raiſonnables;
» que c'eſt cela ſeul qu'il exige de nous; que
» plus on l'aime, & plus on ſera porté à l'ai-
» mer; que plus on l'aimera, & plus on le trou-
» vera aimable, & plus on ſe réjouira dans cet
» Amour Divin qui doit faire toute notre féli-
» cité; que Dieu ne manque jamais d'accorder
» ſa grace à ceux qui veulent l'aimer, l'aimer
» com-

(a) En qualité de Maître ſouverain de l'Univers, & d'un Etre qui ne fait jamais rien qui ne ſoit digne de ſes Perfections Souveraines, il n'appartient qu'à Dieu d'agir abſolument, c'eſt-à-dire, de n'avoir que ſa volonté pour la règle de ſes actions. C'eſt donc ſans fondement qu'on critiqueroit cette Proposition.

„ comme il faut l'aimer, & comme il veut être
„ aimé, qu'il les comblera de ſes bénédictions
„ en ce Monde, & qu'il les rendra éternelle-
„ ment heureux dans une autre vie, &c : Mais
„ que Dieu eſt auſſi, comme il l'a dit lui-même,
„ un Dieu jaloux, qui punit les iniquités des
„ Peres dans les Enfans juſqu'à la troiſième &
„ à la quatrième Génération ; qu'il ne ſouffre
„ point de partage, qu'il ne fera aucun quartier
„ à ceux qui le haïſſent, aux Pécheurs, à ceux
„ qui ne veulent pas revenir de leurs égare-
„ mens, & le reſte. Je leur ferois ſentir l'im-
„ muabilité de la volonté de l'Etre immua-
„ ble, & par conſéquent la certitude de ſes pro-
„ meſſes & de ſes menaces ; je dirois, comme
„ Et autrefois *Moïſe* : Je mets ô Hommes de-
„ vant vous la vie & la mort : votre deſtinée
„ eſt entre vos propres mains ; c'eſt maintenant
„ à vous d'opter, de voir ſi en cherchant & en
„ aimant Dieu, vous voulez vous attirer ſon
„ amour & ſes bénédictions, & vous rendre
„ heureux tant en ce Monde que dans la vie à
„ venir, ou ſi, en laiſſant Dieu, & en mépri-
„ ſant ſes Loix & ſes volontés, vous voulez
„ que Dieu vous laiſſe à ſon tour, & qu'il vous
„ rende malheureux tant en cette vie qu'en celle
„ qui vous attend. Reconnoiſſez *Jeſus-Chriſt*,
„ leur dirois-je, pour le Meſſie, pour le Sau-
„ veur du Monde, & pour le vôtre : obéiſſez
„ à ſes Divines Loix : amendez-vous, faites
„ pénitence : convertiſſez-vous au Seigneur,
„ & vos péchés vous ſeront pardonnés. Voilà
„ en abrégé le plan de l'Evangile que j'annon-
„ rois aux Hommes, & que *Jeſus-Chriſt* &

„ ſes Apôtres leur ont prêché eux-mêmes.

„ C'eſt ſur cela que j'apuierois principalement, ſans cependant rien oublier de tout ce „ que la Révélation enſeigne pour la conſolation des vrais Chrétiens, & pour l'inſtruction „ de tout le monde en général, en faiſant une „ abſtraction totale de tant de Dogmes, de tant „ de queſtions plus ſubtiles & curieuſes, que „ néceſſaires & utiles, & de toutes ces diſcuſſions qui juſqu'à préſent n'ont produit d'autres effets que de défigurer la vraie Religion „ Sainte, claire, & ſimple en elle-même, & „ de cauſer une infinité de doutes, de diſputes, „ & de querelles, ſans faire mention d'autres „ maux encore plus déplorables, trop connus „ par l'expérience, & qui font gémir tous les „ Gens de bien qui profeſſent la Religion Chrétienne telle qu'elle a été manifeſtée par le Divin Sauveur lui-même & par ſes Apôtres.

„ Je crois, *continua mon Eccléſiaſtique*, que „ de bonnes preuves tirées de l'Ecriture même, ne me manqueroient pas pour donner du „ poids à tout ce que je prêcherois aux Hommes ſur ces grands ſujets, & que ce ſeroit le „ véritable & ſeul moyen pour réduire au pied „ du mur les Eſprits forts & les Pyrrhoniens, „ dont le monde fourmille plus que jamais; „ ces Incrédules qui, en raiſonnant ſur les Sîtêmes de tous nos Théologiens, font tant „ d'objections & tant de difficultés à l'égard de „ toutes ces queſtions que nous avons agitées „ entre nous, leſquelles ne pouvant être réſolues par la raiſon humaine laiſſée à elle-même, confirment ceux qui ſont de bonne-foi,

„ dans

„ dans un état d'incertitude qui peut leur deve-
„ nir fatal ; jettent les autres dans la fécurité ;
„ dans la débauche, & dans un Athéisme moral,
„ & perdent tous les jours un si grand nombre
„ d'entre eux. C'est par-là que je ne différois
„ plus à tous ces Incrédules cette déplorable
„ & infructueuse ressource d'attaquer la vérité,
„ que tant de Grands-hommes ont si divine-
„ ment prouvée & défendue. Je crois encore
„ un coup, que ce seroit le vrai moyen de por-
„ ter ces Gens-là & tous les autres par l'*Espé-*
„ *rance*, par la *crainte*, & par la considéra-
„ tion de leurs véritables intérêts, à revenir
„ à l'amour de Dieu ; amour qui produiroit en
„ plusieurs cette délicatesse même de sentimens
„ que les Mystiques nous prônent tant ; & dans
„ les autres, l'observation de tous les Préce-
„ ptes que l'Evangile enseigne, & qui dans le
„ fond ne tendent qu'à nous rendre heureux,
„ tant en ce monde que dans l'autre ; & qu'il
„ s'ensuivroit encore la Justice, l'Ordre, la
„ Paix, la Charité, la Bienfaisance réciproque ;
„ en un mot, le bonheur de toutes les Sociétés
„ générales & particulières".

Que pensez-vous maintenant, Monsieur, de cette idée de notre Ecclésiastique ? Je serois charmé de l'apprendre. Je vous donne son Système tel que je le couchai par écrit immédiatement après l'avoir quitté. Le but principal en est, ainsi qu'il me le fit connoître, d'arrêter les Esprits forts qui prétendent triompher par le fameux argument d'*Epicure*, en soutenant que le Mal Physique & Moral, & tous les désordres que nous voyons dans le Monde, ne sau-

roient être accordés avec les idées d'un Etre souverainement bon, souverainement sage, & tout-puissant. Je vous avoue néanmoins que la façon de penser & de s'énoncer, si tant est que je l'aie bien compriſe, n'eſt pas en tout de mon gout. Il y a quelques expreſſions un peu trop fortes, qui pourroient choquer les Ames délicates. De ce nombre eſt ſur-tout celle-ci, quelque modifié qu'il ſoit. D'ailleurs ce Siſtême, à certains égards, mène trop loin. Il pourroit faire naître à des Eſprits ſpéculatifs, des idées qui ne s'accorderoient pas avec celles que nous devons avoir de la bonté Souveraine de l'Etre Suprême, ni avec ce qu'on peut préſumer de cette bonté infinie par raport à la deſtinée du Genre-humain dans une autre vie. Je m'expliquerai peut-être ſur ce ſujet dans une autre occaſion. A cela près, je conviens que cette manière de prêcher l'Evangile pourroit être bonne à l'égard du commun des Hommes, de ces Eſprits groſſiers plus faciles à être ramenés à leur devoir par la crainte, que par l'eſpérance & par l'amour. J'eſtime que c'étoit-là encore le but de notre Eccléſiaſtique, indépendamment de celui qui regarde les Pyrrhoniens & les Eſprits-forts. Je conviens encore que ſi Dieu, par un Miracle, vouloit faire enſorte que ce Siſtême fût goûté & ſuivi, il ſeroit non ſeulement poſſible qu'il produiſît tous les effets ſalutaires dont l'Auteur ſe flatoit; mais que ce ſeroit auſſi un moyen propre à ramener tous les Chrétiens à l'unité de ſentiment, & à faire ceſſer par conſéquent entre eux la haine & la perſécution. Cependant la Religion Chrétienne, au moins en

ARTICLE XIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ANGLETERRE.

Pendant que des troubles fâcheux agitent le Royaume, on ne doit pas s'attendre que la République des Lettres soit fertile. Il faut aux Muses des jours tranquilles, & la guerre est également funeste aux progrès des Arts & aux intérêts de l'humanité. La plupart des Livres, que l'on publie ici, roulent sur les circonstances dans lesquelles on se trouve; & tandis que les Peuples s'empressent à signaler leur zèle pour leur Prince, le Clergé de tous les ordres se distingue par des Ecrits & par des Sermons contre la Rébellion & contre le Papisme.

A Paraphrase, &c. c'est-à-dire: *Paraphrase de l'Epître aux Romains, avec des Notes, & une clé des Ecrits Apostoliques, ou un Essai sur le Système de l'Evangile, & sur les principales expressions, dont les Auteurs sacrés se sont servi pour le désigner. Par J. Taylor, Ministre de St. Edmond, à Norwich.* In 4.

On imprime par souscription *le Dictionnaire de la Concordance de F. Marius de Calasio, en quatre Volumes, in folio.* Mr. Romaine, qui fera l'Editeur, nous donne dans son projet de souscription un petit abrégé de la vie, & une idée de l'Ouvrage de Calasio. Ces particularités sont du ressort de notre Bibliothèque, & nous ne devons pas nous les approprier.

les recevoient avec plaisir. *F. Matthieu Galasio* prit, à l'exemple de divers Grands-hommes, le nom du village où il naquit. Ce village se trouve près de la ville d'Aquila dans le Royaume de Naples. *Galasio* s'attacha de bonne heure à l'étude de l'*Hébreu*, et mérita par les progrès qu'il fit dans cette Langue d'être fait Docteur en Théologie & Professeur en *Hébreu* à Rome par le Pape *Paul V.* Cette charge lui fournit des moyens de travailler avec succès à un Dictionnaire de la Langue Sainte, auquel il songeoit dès ce tems-là. Il eut pendant quarante ans le secours des Savans de l'Ordre de *St. François*, Ordre dont il étoit lui-même; & celui de plusieurs Gens de Lettre, engagea ceux d'Italie à contribuer de tout leur pouvoir au grand Ouvrage de *Galasio*. Cet illustre Professeur n'eut pas le plaisir d'en voir l'impression. Le Pape, qui le vit le jour de sa mort, l'assura qu'il en prendroit le soin. Ce ne fut cependant que sous son Successeur *Grégoire XV*, & en 1621, que ce fameux Dictionnaire parut à Rome en 4 Volumes *in folio*. On ne jugera pas que la Vie de *Galasio*, qui fut de plus de septante ans, ait été mal employée, si l'on songe aux pénibles, j'ai presque dit aux immenses recherches, qui se trouvent dans son Ouvrage. 1. Il a rangé dans un ordre alphabétique toutes les Racines *Hébraïques* réduites à un beaucoup plus petit nombre qu'elles ne l'avoient été avant lui. 2. Sous chaque mot il a raporté tous les passages où ce mot se trouve, depuis le commencement jusqu'à la fin de la Bible. 3. En comparant tous ces passages, & en examinant le sens qui y ont les mêmes mots, il en a déterminé la signification primitive. 4. Il a recherché quel sens ces mots, ou ceux dont ils sont dérivés, ont en *Chaldaïque*, en *Syriaque*, en langage *Rabbinique*, & en *Arabe*. 5. Il a tâché d'expli-

quer

quer les noms propres, ceux des païs, &c. qui se trouvent dans l'Ecriture. Enfin, il a raporté fort à chaque passage le sens qu'y ont attachés *Septante* & la *Vulgate*. Tel est le plan de *Galatin*, & Mr. *Reynius*, pour suplée à ce qu'il pouroit encore y avoir de défectueux dans l'exécution, se propose de d'expliquer plus à fond les noms propres de la Bible, d'insérer le Texte même des *Septante*, au lieu que *Galatin* n'en a donné qu'une traduction; & d'ajouter divers mots & sur-tout diverses particules omises par *Galatin*, & raportées sans ordre & imparfaitement par *Voldius*. Après cela on ne trouvera pas que ce soit trop que dix Guinées pour un Ouvrage, dont l'impression & la correction ne pouront que exiger de grands frais, & pour la beauté & la perfection duquel on a résolu de ne rien épargner. Les Universités, les Théologiens, & même plusieurs Laïques de ce Royaume ont fort aprouvé ce projet, & encouragent puissamment le savant Editeur. Aussi publiera-t-il, avec toute la diligence que le permettra la grandeur de l'entreprise, un Ouvrage *destiné à avancer la gloire de Dieu, & les intérêts de la Religion*.

The Sufferings of John Coustos, &c. c'est-à-dire: *Les Souffrances de* Jean Coustos, *à l'Inquisition de Lisbonne*, &c. *In* 8. Ce Livre, dont Mr. *Lockman* est l'Editeur, contient outre la rélation des souffrances de Mr. *Coustos*, une histoire & une description de l'Inquisition, tirées de divers Ouvrages, tels que l'*Histoire de l'Inquisition* de *Limborch*, celle de l'*Inquisition de Goa*, les Ouvrages de Mr. *Bayle*, & même le *Dictionaire des Trevoux*. L'Inquisition est assez connue, pour que nous puissions nous dispenser d'en faire ici la description. Nous nous contenterons donc de raporter en peu de mots les avantures de Mr. *Coustos*. Natif de Berne, & Lapidaire de profession, il s'étoit depuis deux

deux ans établi à Lisbonne. Mais ses malheurs pour lui n'ont rien appris aux Francs-maçons de la décadence de leur Ordre. On sçait toujours profiter de l'imbécillité de ceux qui ne sçavent pas se défendre. Le Tribunal de l'Office & on se servit de la ruse & de la raison pour l'empêcher le 15 Mars 1744. Le premier Martir de la Maçonnerie fut exposé aux tourmens les plus affreux : on tâcha par toute sorte de moyens de lui arracher les secrets de l'Ordre, & du moins de l'engager à se faire Catholique. Inflexible, malgré tant de tourmens & une détention de seize mois, il fut conduit à la Procession de l'Auto da Fé, & fut condamné à travailler dans les prisons publiques pendant quatre ans. Mais dès le 10 d'Octobre 1744, le Roi d'Angleterre le reclama & le fit relâcher.

Quelle différence des procédures de ce Tribunal & de celles de nos Cours de Justice! Ne qualifions pas les premières, & contentons-nous de dire que les Loix de l'Angleterre sont peut-être les plus douces qu'il y ait au monde. Ceux qui voudront connoître ces dernières, feront bien de se pourvoir d'un Ouvrage qu'on se propose d'imprimer sous ce titre, *Analogia Legum*, &c. c'est-à-dire : *Analogie des Loix, ou Comparaison des Loix d'Angleterre avec celles où l'on montre en quoi elles s'accordent & en quoi elles diffèrent. On examine aussi les raports & les différences de nos Loix Angloises, & des Loix anciennes & primitives des Juifs ; ou de la Loi Divine ; des Loix Romaines, ou du Droit civil ; de la Loi des Chrétiens, ou du Droit Canon ; du Droit féodal, & quelques-uns des usages modernes des autres Peuples civilisés.* Par Mr. P. Turnbull, de la Société du Temple. Peu après l'union des deux Royaumes, on fit choix de quelques personnes pour travailler à un Ouvrage de ce genre. Ils devoient avoir une pension de 500 Livres Sterling. Mais le projet & les pensions tombèrent avec le crédit des Ministres. Mr. Turnbull, qui croit ne

de

de ceux qui ont eu des charges de cette espece à remplir, ne laissa pas de continuer les recherches qu'il avoit commencées en actuelle service. Il y aura un Volume in-folio divisé en quatre Livres. Chaque page aura deux colonnes, l'une pour les Lettres Originales, & l'autre pour celles qui leur sont relatives. On payera trente Guinées en souscrivant, & une Demi-guinée en recevant l'Ouvrage.

La Collection, &c. c'est-à-dire: *Recueil de Papiers authentiques, consistans en Mémoires & en Lettres originales & politiques, où l'on trouvera la suite de Négociations de M. Drummond Comte de Melfort, secrétaire d'Etat du Roi Jaques II, & pendant le séjour de ce Prince à St. Germain, son Ambassadeur auprès du Pape*; *Recueil in-folio, ces Lettres*, nous dit-on dans le projet, *contiennent ce qui s'est passé de plus remarquable depuis la Révolution, diverses particularités omises par tous les Historiens, les entreprises & les desseins des amis du Roi Jaques, & leurs intrigues dans les principales Cours de l'Europe, pour le soutien & pour l'avancement de leur cause.* Les Souscrivans payeront deux Guinées pour cet Ouvrage, dont on nous promet dans peu le premier Volume. La publication n'en a été retardée que pour le rendre plus parfait par l'addition de plusieurs Pièces importantes qu'on se flatte de recouvrer.

Dialogues concerning Education, &c. c'est-à-dire: *Dialogues sur l'Education, ou Plan proposé dans des Conversations Philosophiques, pour inspirer à la Jeunesse des sentimens de vertu & de probité, & former le cœur & l'esprit*. Il ne manque pas de bonnes méthodes pour l'éducation de la Jeunesse, ce qui manque ce sont les bons Maîtres.

On nous a régalé depuis peu d'un douzième Volume des Ouvrages de Bossuet, qui vient de mettre à la fin. On n'a pas manqué d'y insérer les Sermons, qui

qui avoient déja paru sous son nom, & diverses Lettres familières de lui & à lui, ou à ses amis d'Italie, de tels que Mrs. *Delany*, *Sheridan*, &c. Que les Grands-hommes sont malheureux! on imprime tout ce qu'ils composent.

L'Edition *in-8.* des *Oeuvres de Shakespear*, que le Chevalier *Hanmer* a fait imprimer à Oxford, est d'un prix si considérable, que nos Libraires en ont publié ici une Edition, une moins belle, mais aussi moins chere. Elle est en six Volumes *in-8.*

Mr. *Dobson*, du nouveau Collége à Oxford, se prépare à faire imprimer une traduction en Vers Latin du *Paradis perdu de Milton*. Elle sera en deux Volumes *in-4.*, & elle coutera une Guinée & demi aux Souscrivans.

Les Ouvrages de *Newton* sont écrits d'une maniere si concise, qu'il faut déja être grand Mathématicien pour les entendre. Ceux qui ont envie de le devenir ne pourront que savoir gré au Savant, qui vient de nous donner *Sir* Isaac Newton's *two Treatises*, &c. c'est-à-dire: *Explication du Traité du Chevalier* Newton *sur la* Quadrature des Courbes, *& de son* Analise par des Equations d'un nombre infini de termes, *contenant les Traités mêmes traduits en Anglois, avec un ample Commentaire, dans lequel on supplée aux démonstrations qui manquent, on éclaircit les matieres, & l'on met le tout à la portée des commençans.* Par J. Stewart, *Maître aux Arts, & Professeur de Mathématiques dans l'Université d'Aberdeen*, in 4. La doctrine des Fluxions, quelque susceptible qu'elle soit de démonstration, & quelque féconde qu'elle ait été en découvertes, n'a manqué ni d'obscurités ni d'ennemis. Des Mathématiciens, qui se croyoient habiles, & qui même l'étoient avant l'Analise de l'Infini, se recrièrent contre une science nouvelle, qu'ils ne croioient pas être contraints d'apprendre. Des Méta-

phy-

phyſiciens, malheureuſement trop ſobres, ayent mis nouveaux calculs d'abſtractions & de contradictions, dont ils euſſent dû ſoupçonner leurs propres raiſonnemens. Il y a quelques années qu'un fameux Evêque, auſſi connu par ſes idées ſingulieres que par ſes efforts contre le Deiſme (a), ſoupçonna mal à propos les Mathématiciens de favoriſer le Syſtême des Eſprits-forts. Il lâcha contre eux quelques brochures deſtinées à leur reprocher non ſeulement des Myſteres plus incompréhenſibles que ceux qu'on trouve dans la Religion, mais même des inconſtances & des abſurdités réelles. L'attaque étoit trop violente, pour n'être pas repouſſée. Auſſi nos Savans reprocherent-ils à leur tour au Cenſeur & un zele aveugle (b), & une ignorance des calculs qu'il vouloit proſcrire (c). Quelque fondés que ſoient leurs reponſes, Mr. *Stewart* a cru rendre encore un meilleur ſervice à la vérité, en la mettant à la portée de tout le monde. C'eſt ce qu'il a fait dans cet Ouvrage, où il déduit des idées les plus naturelles du mouvement, les fondemens & les regles de la méthode des Fluxions. Il y diſſipe toutes les difficultés que l'on a faites ſur la nature, ſur les proportions, & ſur les divers ordres des Infinis. Si ce Livre ne contient que peu de neuf, il contient beaucoup de vrai; & il eſt peut-être moins difficile de découvrir, que de rendre ſenſibles des vérités abſtraites. Un Auteur, qui ſait bien expliquer *Newton*, peut quand

(a) *Le Dr. Berkeley, Evêque de Cloyne, Auteur de Dialogues d'Hylas & de Philonous, de l'Alciphron ou du Petit Philoſophe, & du Traité ſur l'Eau de Goudron. Sa premiere brochure contre les Mathématiciens eſt intitulée, L'Analiſte.*

(b) *Mathematicks no friend to Infidelity, or Evidence that the Mathematicians favoriſe no Unbelief.*

(c) *The minute Mathematician, or the Free-thinker. Le petit Mathématicien.*

Transactions Philosophiques, des plus curieux morceaux de l'année 1744. Cet habile Traducteur en a aussi donné depuis peu un nouveau volume, intitulé *Transactions Philosophiques*, in 8. Cet Ouvrage, qui est de la façon du Dr. *Watkins*, ne contient que les Pieces qui ont rapport à la Médecine. Le même Auteur se propose de nous donner un semblable abregé des *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Le dessein en est excellent, mais l'exécution n'en est pas facile. Il est à souhaiter que Mr. *Mibbe* réussisse aussi bien dans le dernier Ouvrage qu'il a fait dans le premier. Il n'a eu aucun égard à l'ordre des sujets, les Tables sont imparfaites, & les Notes peu instructives.

Un mal devenu plus commun, sans être encore trop bien connu, fait le sujet du Livre suivant: *The Symptoms, &c.* C'est-à-dire: *Les Symptômes, la nature, et le cours de la petite vérole noire, communément appellée fievre hystérique, la fievre du Typhus, et plusieurs autres maladies d'hypocondriaque, &c.* par le Docteur R. Manningham, *Docteur en Médecine et Membre de la Société Royale et du Collège des Médecins*, in 8. Le bon Docteur doit des remercimens à notre Auteur, pour avoir démêlé la source d'un mal, pour lequel on a trop manqué de pitié, parce qu'on en ignore la cause, & que les effets en sont lents. Il n'est pas moins nécessaire de s'opposer de bonne heure à ses progrès d'autant plus dangereux qu'ils sont plus insensibles; & pour le faire avec succès, Mr. *Manningham* recommande fort les Cordiaux, les remedes Diaphoretiques, & les Vésicatoires; mais il désapprouve la Saignée, les purgatifs & le Quinquina. Il prouve l'une & l'autre de ces deux thèses par un examen approfondi des symptômes d'une maladie, qui de toutes les autres est la plus inconstante & la plus compliquée.

An Address to the Public, &c. c'est-à-dire: Avis

au Public ; contenant le récit des effets [illegible] *dans la plupart des maladies.* [illegible] *On trou-
vera par* [illegible] *de Médecine & de Chirurgie* [illegible]
par les Patiens eux-mêmes [illegible]*, qu'une
seule dose de ces remèdes a guéri* [illegible]*, qu'ils
ont donné du soulagement* [illegible]
goutte, ou d'autres maladies [illegible]
*gées incurables. On donne dans la Préface des
réflexions sur les opérations de ces remèdes, des remar-
ques de pratique sur quelques maladies & un petit nom-
bre d'observations sur des vertus peu connues de quel-
ques remèdes en usage. Par* Cromwell Mortimer, *Dr.
en Médecine, Sécrétaire de la Société Royale, Membre
du Collège des Médecins & de la Société des Antiquai-
res de Londres, & Correspondant de l'Académie des
Sciences de Paris.*

[illegible]

An Enquiry, &c. c'est-à-dire, *Recherches sur les
Vertus médicinales de l'Eau de Bristol & sur les Indica-
tions auxquelles elle répond. Par* George Randolph,
Dr. en Médecine, in-8. Notre Auteur remarque dans
sa Préface que l'analise Chimique des Eaux minéra-
les n'est que d'un foible usage pour déterminer leurs
vertus, & que la méthode la plus sure *consiste en des
observations exactes & continuées de leurs bons & de
leurs mauvais effets.* On se tromperoit cependant si
l'on donnoit à cette réflexion plus d'étendue que no-
tre Auteur lui-même n'a eu dessein de lui donner.
Nos analises sont à la vérité imparfaites ; elles le sont
cependant moins qu'on ne se l'imagine ; & telles
qu'elles sont, elles ne laissent pas de découvrir ou de
confirmer des vérités, qui sans la Théorie ne seroient
que peu utiles. Aussi Mr. *Randolph* se propose-t-il de
nous donner dans la suite des expériences méchani-
ques & Chimiques sur les Eaux de Bristol, & de s'en
servir pour expliquer leurs effets. Il se borne dans ce

pré-

premier Essai à l'histoire médicinale de ces Eaux, & à l'examen des maladies auxquelles elles conviennent. Il réduit leurs vertus à ces trois Chefs. 1. *Elles tempèrent les mauvais effets d'un sang acre & échaufé, & préviennent ainsi & souvent guérissent les inflammations & les hémorragies causées par cette altération du sang.* 2. *Elles sont bonnes pour les pertes, de quelque nature qu'elles soient, ... mais sur-tout pour les Diabetes.* 3. *Elles sont un bon remède dans les fièvres hectiques; un préservatif utile contre la pierre & la gravelle ... & un breuvage salutaire dans toutes les ulcérations intérieures, mais sur-tout dans celles des passages urinaires.*

DE CAMBRIDGE.

Miscellanea Critica in Sectiones quinque dispertita. Scripsit Richardus Dawes, *A. M. Coll. Emman. apud Cantabrigienses non ita pridem Sotius; hodie Ludo Literario & Gerontocomio apud Novocastrenses Praefectus*, in 8. Ce Livre est fait pour les Littérateurs de profession. Il consiste en des remarques de Critique & de Prosodie sur divers Auteurs Grecs & Latins; & l'on y trouve diverses observations nouvelles sur la quantité, sur la mesure, & sur les accens. Notre Auteur reprend avec beaucoup de liberté, & souvent avec feu, les plus fameux Critiques, tels que *Bentley*, *Clark*, & sur-tout *Kuster*. Gardons-nous bien d'y trouver à redire; c'est l'usage des Commentateurs:

Hanc veniam petimusque damusque vicissim.

D'ailleurs Mr. *Dawes* s'aquiert en quelque sorte le droit de ne pas ménager ses Confrères, par la manière dont il se critique lui-même. Il avoit annoncé au Public une traduction en vers Grecs du *Paradis perdu* de *Milton*, & il en avoit même fait paroitre le commencement. Le morceau qu'il donnoit, lui paroiſ-

noiſſoit parfait; mais une étude plus aprofondie du Grec l'a éclairé ſur ſes défauts. Il a aperçu dans ſa Traduction une infinité de ſoléciſmes, & pour que l'on ne s'aviſe pas d'en douter, il en découvre lui-même un bon nombre. Inſtruit ainſi par ſa propre expérience de la difficulté qu'il y a d'écrire dans des Langues mortes, il aime mieux s'attacher à l'avenir à la correction des Ouvrages des anciens Auteurs. Le Public y gagnera; car Mr. *Dawes* lui promet de nouvelles Editions d'*Homère*, de *Pindare*, & d'*Ariſtophane*, & il annonce plus de deux mille corrections ſur le dernier de ces Auteurs. C'eſt pour donner un échantillon de ſes talens en fait de critique qu'il a publié l'Ouvrage, dont on vient de voir le titre.

A Natural Hiſtory of Nevis, *&c.* c'eſt-à-dire; *Hiſtoire naturelle de l'Ile de Nièves, & des autres Iles ſous le vent appartenantes aux Anglois en Amérique, avec diverſes obſervations ſur les productions de la Nature & de l'Art, & en particulier une introduction ſur l'Art de déchifrer, dans onze Lettres de Mr.* Smith *ci-devant Recteur de l'Egliſe de St. Jean à Nièves, & à préſent Recteur de Ste. Marie à Bedford, à Mr.* Maſon *Bachelier en Théologie, Profeſſeur en Hiſtoire naturelle, & Aſſocié du Collége de la Trinité à Cambridge, in* 8. Qu'on ne s'attende pas à trouver dans cet Ouvrage une relation exacte & circonſtanciée des Iles Angloiſes. Des idées vagues, des ouï-dire, des particularités détachées font tout le fonds des Lettres de Mr. *Smith*, & ce fonds eſt diverſifié par des écarts perpétuels. Entre les réflexions haſardées dont ce Livre abonde, en voici une dont nous ne devons pas priver nos Lecteurs. *On prétend que ſi les Maîtres faiſoient baptiſer leurs Nègres, & ſi le Clergé ſe donnoit la peine de les inſtruire, ils deviendroient meilleurs à tous égards, parce que la Religion Chrétienne leur fourniroit des principes bien ſupérieurs à ceux du Paganiſme. Mais hélas! les*

perſonnages qui ſont en reputation, ne ſont en aucune manière des Juges compétens dans une affaire de cette nature. Un de mes amis fit batiſer un jeune Nègre, il lui fit aprendre à lire, & pour prix de ſes ſoins .... il fut obligé d'en prendre un autre. L'eſt ridicule de raiſonner contre des expériences réitérées, & le fait eſt que ... un Eſclave, eſt batiſé, il s'imagine devoir être à tous égards ſur le même pié que ſon Maître, & ſi ce Maître a eu ſoin de le prêcher pour quelque tems que ce ſoit, il ſe croit en droit de le dépêcher par la poſte. Un de mes Parens, ſe trouva une Negreſſe, il la fit bien inſtruire en Angleterre, mais elle ne fut pas plutôt de retour à Nieuve, qu'elle empoiſonna quatre perſonnes ... Si donc tout le Païs étoit aſſez fou pour travailler à une converſion auſſi étrange, les Juifs en feroient la rébellion de tous les Noirs, & le maſſacre de tous les Blancs (a). Raporter un tel raiſonnement, c'eſt ſans doute le refuter.

ARTICLE XIV.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

Liſte des Profeſſeurs de l'Univerſité de PADOUE.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Meſſieurs

Le Révérend Père *Jaques Mora*, de l'Ordre des Frères Prédicateurs.

Le R. P. *François-Marie Léoni*, de l'Ordre des Mineurs.

Le R. P. *Jean-Antoine Orſati*, Profeſſeur de l'Ecriture Sainte, Abbé de la Congrégation de St. Benoit du Monaſtère Caſſin.

PRO-

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Messieurs

Jaques Pancinus, Professeur en Medecine Theorique.

Alexandre Knips Macoppe, Professeur de Pratique.

Barthelemi Lavagnoli, Professeur en Medecine.

Jean Baptiste Donnini, Professeur en Medecine.

Jean Baptiste Morgagni, Professeur Ordinaire en Anatomie.

Homobon Pisoni, Professeur Extraordinaire en Medecine Pratique.

Ancrea Pisani, Professeur Extraordinaire en Medecine.

Jerome Mandelli, Professeur en Chirurgie.

Jule Pontédéra, Professeur en Botanique.

Antoine Vallisneri, Professeur en Botanique.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Messieurs

Bonaventure Luchi, Professeur de Logique & de Métaphysique.

Angelus Schiavetti, Professeur de Logique & de Métaphysique.

Matthieu Martini, Professeur de Logique & de Métaphysique.

Jean-Baptiste Marchetti, Professeur Ordinaire en Philosophie.

Jean Poleni, Marquis de Venise, Professeur de Mathématique & de Philosophie expérimentale.

Laurent Soardi, Professeur Extraordinaire en Philosophie.

Jaques Stellini, Lecteur de Morale.

Louis à Ripa, Lecteur en Astronomie.

Meſſieurs *Jean-Antoine Vogt*, Profeſſeur pour les Humanités Grecques & Latines.

Jaques Facciolati, Hiſtoriographe de l'Univerſité.

Liſte des Profeſſeurs de l'Univerſité de TUBINGEN.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Meſſieurs

Chriſtofle-Matthieu Pfaff, Docteur en Théologie, Prémier Profeſſeur de la même Faculté, & Chancelier de l'Univerſité.

Chrétien-Eberard Weiſmann, Docteur en Théologie & Profeſſeur Ordinaire.

Jean-Chrétien Klemm, Docteur en Théologie & Profeſſeur Ordinaire.

Jean-Frédéric Cotta, Docteur en Théologie & Profeſſeur Extraordinaire.

PROFESSEURS EN DROIT.

Meſſieurs

George-Frédéric Harpprecht, Profeſſeur des Pandectes & du Droit Criminel.

Wolff-Adam Schoepff, Profeſſeur Ordinaire en Droit.

Jean-Jaques Helferich, Profeſſeur Ordinaire en Droit.

Chriſtofle-Frédéric Harpprecht, Profeſſeur Ordinaire en Droit.

Jean-Frédéric Moegling, Profeſſeur Ordinaire en Droit.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Meſſieurs

Burchard-David Mauchart, Profeſſeur Ordinaire en Médecine.

Meſ-

Messieurs *Jean Bacmeister*, Professeur Ordinaire en Médecine.
Daniel Hoffmann, Professeur Ordinaire en Médecine.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Messieurs
Israël-Gottlieb Canz, Professeur de Logique & de Métaphysique.
Jean-Conrad Creiling, Professeur de Physique & de Mathématique.
Daniel Matthel, Docteur en Théologie, Professeur Ordinaire de Morale.
Jean-Adam Osiander, Professeur pour le Grec.
Paul Biberstein, Professeur d'Histoire, d'Eloquence, & de Poésie.

PROFESSEURS EXTRAORDINAIRES.

Messieurs
Chrétien Halmeier, Docteur en Théologie & ancien Professeur Ordinaire.
Louis-Conrad Smalcalder, Licentié en Droit & Professeur.
Godefroi-Daniel Hoffmann.
Jean-Ulric Steinhofer.
Christofle-David Bernhard, Lecteur des Langues Orientales.

TABLE

DES ARTICLES.

I. TRAITE' *de la Vérité de la* RELIGION CHRE-TIENNE, par [illegible]. 1

II. EXPLICATION *mécanique des* SONGES, par [illegible]. 45

III. JOURNAL *d'un* VOYAGE *au* NORD, en [illegible] 1737, par Mr. OUTHIER. 99

IV. DISSERTATION PHYSIQUE *à l'occasion du* NE-GRE BLANC. 282

V. DISSERTATION *sur les* IMPRECATIONS *de quelques Psaumes de* DAVID. 316

VI. HISTOIRE ROMAINE *de* Mr. ROLLIN, continuée par Mr. CREVIER. Tome XI. 336

VII. TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES *de la Société de Londres*, pour les années 1739 & 1740. 372

VIII. TRAITE' *de la Vérité de la* RELIGION CHRE-TIENNE, par ORIGENE, traduit de l'Allemand par J. L. Mosheim. 395

IX. *La* CIMBRIE SAVANTE par J. Molleri. 446

X. *La* SAINTE BIBLE. Tome II. Partie II. 453

XI. MEMOIRES *de l'*ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES. Année 1741. 464

XII. LETTRE *de Mr.* BOURGUET [illegible] 474

XIII. NOUVELLES LITTERAIRES. [illegible]

XIV. NOUVELLES ACADEMIQUES. [illegible]

TABLE

DES

MATIERES

A.

Air. Observations sur les Instrumens qui sont propres aux expériences de l'Air. 459

Ada, nom d'une Dame qui réclame le titre de Reine de Carie. 88. Présent qu'elle fait à Alexandre. *ibid.*

Alexandre le Grand. Son caractère. 78, 79. Son Gouverneur. *ibid.* Ses premières inclinations. *ibid.* Pourquoi il étudia *Homère*. 89. Guerres où il se trouve engagé en montant sur le trône. *ibid. & suiv.* Ses premières expéditions. *ibid.* Marque de sa vanité. 81, 82. Règle qu'il donne pour exciter l'appétit. 88. Victoire qu'il remporte sur Darius à la bataille d'Issus. 89, 90. Profit qu'il tire de cette victoire. 91. Résolution qu'il prend de châtier les Juifs, & pourquoi. *ibid.* Preuve de sa cruauté. 93, 94. Il défait les Perses, & poursuit *Darius*. 94. Traits qui le font connoître. 95. Différens jugemens qu'on en a portés. 96. Quelle est la plus grande & la plus dangereuse de toutes ses extravagances. 97. Ce qu'en a dit *Montagne. ibid. & suiv.* Et *Plutarque*. 99

Ame. Inconvénient qu'il y a de lui donner un véhicule, une envelope. 55, *& suiv.* Si elle est le lieu des Corps. 72. Quel est son siège. 191, *& suiv.*

Anglois (les) donnent souvent dans l'excès. 37, 38

Artharzane, Roi de Cappadoce. Particularités touchant ce Prince. 354

Arrosle. Jugement sur cet Auteur. 133

Aristote. Idée qu'il se formoit de la Chaleur. 112

Aristobule regardé comme un des meilleurs guides qu'eût autrefois pour l'histoire des expéditions d'*Alexandre*. 70

Artedus. Objections contre son Système des Caractères des Poissons. 13, *& suiv.*

B.

Bakes (Mr. *Thomas*) guérit une blessure de la Cornée. 381

Bastie (Mr. le Baron *de la*), cité. 132

Beccari (*Jaque-Barthélemi*). Mémoire de cet Auteur ſur des Phoſphores. 3
Bel (Mr.). Obſervation phyſique qu'il rapporte. 277, 278
Bérénice. Son triſte ſort. 343
Berkeley (Mr. le Dr. *George*), Evêque de Cloyne. Extrait de ſes *Recherches ſur les Vertus de l'Eau de Goudron*. 96. Accuſé d'être Egoïſte. 73. Idées ſingulières de cet Auteur. 469
Bétis. Tourmens que lui fait ſouffrir *Alexandre*. 99
Blond (*Chriſtophe le*). Jugement ſur ſon *Art d'imprimer des Tableaux ou des Eſtampes colorées*. 197
Boerhave (Mr.). Son ſentiment ſur les Elémens des Corps. 681, & *ſuiv.*
Bonneval (le Comte). Jugement ſur un Ouvrage de cet Auteur. 135
Bourguet. Lettre qui lui eſt adreſſée. 455
Boyardo. Remarques ſur ſon Poëme de *Roland*. 132
Boyle. Lettre de *Newton* à ce Philoſophe. 154
Bône (Mr. de); cité. 131
Briſtol. Recherches ſur les Eaux de Briſtol. 491

C.

Cabalat. Voyez *Sabbat*.
Caillaux (*George*), Profeſſeur en Théologie à Helmſtadt, perſécuté par les Confrères. 422
Cantwell (Mr. *André*). Obſervation qu'il envoie à la Société de Londres. 381
Cardinal (*L. Sergius*). Son Portrait. 184, & *ſuiv.*
Caton d'Utique. Ses qualités. 367. Regardé comme un ivrogne. 378. Travers d'eſprit dont on l'accuſe. *ibid.*
Caſtera (Mr. de) nous a fait connoître le Théâtre Eſpagnol. 296
Cauſe. Voyez *Origine*.
Céſar. Son caractère. 781
Cerveaux. Remède pour les préſerver de la piqûre des Mouches. 196
Cimbrie Savante (*la*). Extrait de cet Ouvrage. 414, & *ſuiv.*
Cinna, Roi d'Illyrie, eſt défait par *Alexandre*. 188
Corbeaux. Ce que c'eſt, & les différentes ſortes. 203
Comètes. Extrait de la deſcription de la Comète qui a paru au commencement de l'année 1744. 19. Si les Comètes empruntent leur lumière du Soleil. 24. Ce que c'eſt que leur Queue. 25. Et leur Atmoſphère. 27
Corps (les) ne ſauroient être ni Agens ni Cauſes. 44. Différence entre les Eſprits & les Corps. 52
Crapauds. De quelle manière ils s'accouplent. 208

Cremer (*Ms. Bernard-Sébastien*). Extrait de son *Oedipe Evangélique*. 178

Crevier (*Mr.*) Professeur de Rhétorique au Collége de Beauvais. Extrait du Tome XI de son *Histoire Romaine*. 345

D.

Daniel. Traduction des Ouvrages de ce Poëte. 131

Darius. Voyez *Alexandre*.

David. Dissertation sur les *Explications* de quelques-uns de ses Pseaumes. 316

Delany (le Docteur *Patrick*). Doyen de Down en Irlande, &c. Ouvrage de cet Auteur. 106

Denhurt (*Mr.*). Observation de ce Médecin. 188

Démosthène. Jugement qu'il faisoit d'*Alexandre* le Grand. 30. Regardé comme un des plus grands ennemis de la Macédoine. 82

Descartes. Jugement sur son Système de la Génération. 308

Dieu. Tous les phénomènes naturels sont l'effet immédiat de son action. 46. Idée que les Mages se formoient de Dieu. 51. Inconvénient qu'il y a de le regarder comme la Cause immédiate de tous les effets de la Nature. 53. S'il a besoin d'un Véhicule pour agir. 62

Diodore de Sicile. Impression de ses Ouvrages. 219

E.

Eau. Vertus qu'on lui attribue mal-à-propos. 39. Elle ne sauroit se changer en Air. 69, *& suiv.* Eau qui est d'une chaleur extraordinaire. 378, *& suiv.* L'Eau distillée du Cérisier à feuilles de Laurier, regardée comme un poison violent. 376

Eaux de Cadenet. Extrait des *Recherches* sur les Vertus de cette Eau par le Docteur *Berkeley*. 37. Regardée mal-à-propos comme une Panacée. 41, *& suiv.*

Eglise de Jésus-Christ (*Traité de*). Extrait de l'Ouvrage qui porte ce Titre. 28. Définition de cette Eglise. 32

Epicuriens. Philosophes auxquels on donne ce nom. 73. Leurs sentimens *ibid. & suiv.*

Etasticité. Mémoire de Mr. *Desaguliers* sur ce phénomène. 386

Etat naturel du Corps. Voyez *Sentence*.

Eydoxie (*Mr. T.*). Jugement sur sa Traduction de l'*Aminte du Tasse*. 134

Face pur. Voyez *Pâle*.

Esprits (les) sont les vraies causes des effets de la Nature. 52

Etoffes. Remarques sur leur teinture. 440

Faust ou *Fust* (*Jaques*), Frère de *Jean Faust*, Imprimeur de Mayence. 442

Faust ou *Fust* (*Jean*), Imprimeur de Mayence. Lettre qui le concerne. 443

Fernel (Mr.). Son éloge. 307

Fer du Soleil (le) est la Cause générale dont Dieu se sert pour produire tous les effets de la Nature. 48. Son influence en la Terre, en l'Air, en l'Eau. 49

Finlande. Remarques sur ce Pays, ses Habitans, 284, 285 & 286

Fœtus monstrueux. Livre qui l'imprime. 71

Fontenelle (Mr. l'Abbé de). Jugement sur sa Traduction du Poëme de la *Boucle de Cheveux*. 82

Fortunella (Mr. de la). Sa Relation spirituelle. 206

Fossiles. Jugement sur l'Histoire des Fossiles. 326. Jugement sur la Traduction de cet Auteur. 327

G.

Garance. Différentes sortes de Garences. 442

Gautier (*J.*). Ouvrage de cet Auteur (Mr.

Gazon. Prix de cette Herbe (Mr.

Génération. Exposition des différens systèmes sur la Génération des Animaux. Autre qui prétend que la Génération se fait par le moyen des Animaux qui se trouvent dans la semence de l'Homme. 389, 390. Observations faites dans cette Liqueur.

Glaciers. Sa défaite. 64

Gouan. Remarques sur l'Ouvrage de cet Auteur (Mr.

Goujet (Mr. l'Abbé). Extrait du Tome 7 & 8 de la Bibliothèque Françoise. 96

Gravelines. Conversion d'une Juive, jugement, 207

Groenlande. Ouvrage sur ce Pays. 209, 210

Grotte de Kilkenny en Irlande, sa description. 66

Grotte du Chien en Italie. Remarques sur les exhalaisons empoisonnées qui en sortent. 66 (Mr. Jos.). Idée de son Ouvrage.

Guettard (Mr.). Médecin de la Faculté de Paris. Extrait de son Mémoire sur les différentes matières dont on peut fabriquer du Papier. 304

Guttenberg (le) brouille avec *Faust* fameux Imprimeur de Mayence. Ses ouvrages. 444

Hallejus (Mr. *Godefroi*), Professeur en Astronomie de l'Académie de Petersbourg. Extrait de la Description de la Comète de 1742 (le) regardé comme une Planète. 71

Hellot

DES MATIERES.

Hellot (Mr.). Ses remarques sur la Teinture des Etoffes.

Herlan dispute le Royaume de Juda à *Athalie*.

Hooke (Mr.). Ouvrage de cet Auteur.

Hopital (le Chancelier de l'). Son éloge.

Hortes (*Jean-Henri*). Docteur à Heidelberg, persécuté par ses Confrères.

Hydrophobie. Cause de cette maladie.

Idée. Ce que c'eſt qu'une Idée. 71

Jenſon (*Nicolas*). Livre qu'il imprima.

Imprimerie. Diverſes remarques ſur l'origine de l'Imprimerie à Mayence.

Inondation. Obſervations ſur celle du 24 Décembre 1740.

Jurieu. Jugement ſur la Traduction du Poëme de cet Auteur. 127

Kleſtner (Mr.). Réponſe à ſes plaintes.

Kane (Mr.). Gouverneur de Minorque. Ouvrage de ſa façon.

Lamy (*Jacques*). Théâtre. Mémoire de cet Auteur.

Lemnius. Jugemens ſur ſon Syſtême de Botanique.

Lucullus. Expéditions de ce Général Romain.

Mers (les). Idée qu'ils ſe forment de Dieu.

Maupertuis. Monde. Livre pour faire le voyage du Cercle Polaire.

Mead (Mr.). Extrait de ſon Traité des Poiſons.

Médecine Turque. Deux manières de traiter les Malades.

Mithridate. Ses expéditions contre les Romains.

Mort (la). Extrait de la *Cimetière Danoiſe*.

Monde (le) regardé comme un Animal parfait.

Monſtre humain. 494
Montagne, Jugement qu'il fait d'*Alexandre* le Grand. 97
Moriſon. Jugement ſur ſon Syſtême de Botanique. 25
Moſheim (Mr. *J. Laurence*). Extrait de ſa Traduction du Traité de la vérité de la Religion Chrétienne par *Origène.* 395
Mouvement (le) n'eſt cauſe de rien, & ne produit rien, 48, 59

N.

NEant. Voyez *Rien.*
Nègre blanc. Extrait d'une Diſſertation Phyſique ſur un Nègre blanc. 360
Ninci (Mr.), Florentin. Sa Traduction Italienne de l'Art Poétique d'*Horace.* 218
Newton. Lettre de ce Chevalier à Mr. *Bayle.* 154
Nielle (la). Ce que c'eſt. 393
Noyer. Obſervations ſur les Noyes. 294

O.

Oeufs-Brouillés. Remède qu'il propoſe pour préſerver les Chevaux de la piqure des Mouches. 194
Opium. Conditions néceſſaires pour qu'il devienne un poiſon. 478
Origène. Extrait de la Traduction Allemande de ſon Traité de la Religion Chrétienne contre *Celſe.* 395
Os. Obſervations ſur les fractures des Os. 443
Outhier (Mr.), Prêtre du Diocèſe de Beſançon. Extrait de ſon Journal d'un Voyage au Nord. 278

P.

PAnthéiſtes. Quelle eſt leur doctrine. 313
Papier. Différentes manières dont on peut fabriquer du Papier. 195
Petit (*François Pourfour du*). Son éloge. 198, *& ſuiv.*
Peyronie (Mr. *de la*). Ses Obſervations ſur le ſiège de l'Ame. 191
Phoſphores. Mémoire ſur un grand nombre de Phoſphores nouvellement découverts. 3. Progrès des découvertes qu'on a faites ſur les Phoſphores. 4. Diverſes ſortes de Phoſphores. *ibid. & ſuiv.* Quels ſont ceux qui brillent le plus. 7. Phoſphores qui doivent leur propriété lumineuſe à l'art & à la préparation. 8. Cauſes de leur lumière. 10, *& ſuiv.*
Planètes. Pourquoi elles n'ont point de Queues comme les Comètes. 27, 28
Platon. Idée qu'il ſe formoit de l'Eſprit ou de l'Ame. 50
Plutarque. Jugement qu'il fait d'Alexandre le Grand. 99

Poisons. Explication mécanique des Poisons. 257
Poissons. Mémoire sur l'Histoire naturelle des Poissons. 12
Pompée. Ses expéditions contre les Pirates. 350. Et contre Mithridate. 351, *& suiv.* Il entre chez les Juifs. 362
Pope. Jugemens sur ses Ouvrages. 237

Q.

Quenz (Mr.). Idée de son système sur la nature des Etres spirituels. 61
Quinquina. Abus qu'on en fait en Angleterre. 38

R.

Rage. Remarques sur cette maladie. 259
Religion. Extrait du Traité de la vérité de la Religion Chrétienne par Mr. *Alphonse Turrettin*. 235
Rien (le), ou le *Néant*. Si les propriétés du Vuide lui conviennent. 70. Ce que c'est. 71

S.

Sannazar, Jugement sur cet Ecrivain. 127
Santeuil. Traductions de ses Poésies. 130
Semences, Raison qui prouve que tous les Corps organiques doivent être formés de Semences. 64. Réfutation du Système qui fait résider les Semences dans le Feu élémentaire. 65. Les Semences ou Elémens des Corps ne sauroient être changés en d'autres Elémens d'une nature différente. 66, *& suiv.*
Sermons sur les *Devoirs Sociables*. Extrait de ces Sermons. 93
Sloane (le Chevalier *Hans*). Son secret pour les inflammations & autres maladies des Yeux. 214
Smith. Jugement sur son Traité des Vertus médicinales de l'Eau commune. 29
Soleil. Voyez *Feu*.
Souffleur, ou *Cachalot*, sorte de Poisson. 187
Stockholm, Remarques sur cette Ville. 281, 282
Stoïciens, Dogme favori de ces Philosophes. 50
Stratonice. Ses avantures. 356
Supperville (Mr. *de*), Médecin de S. A. de Brandebourg-Bareith, son sentiment sur la manière dont se fait la Génération. 389
Systêmes. Avantages qu'on peut en retirer. 16

T.

Tableaux. Art d'imprimer des Tableaux. 197
Tornea. Description de cette Ville. 289
Troubadours, ou Poëtes Provençaux. 139
Turrettin (Mr. *J. Alphonse*). Extrait de son Traité de la vérité de la Religion Chrétienne. 235

TABLE DES MATIERES.

Vaines lymphatiques. Observations sur ces Vaisseaux du Corps humain. 451

Voix de l'Homme, sa formation. 313

Volcans. Mutuelle dépendance entre le cas Apotheras, nunc Augustus, 374

Upsal. Remarques sur cette Ville. 282

Vuide. Definition du vuide. 20. si des propriétés contraires peuvent se trouver dans le même vuide. *ibid. & suiv.*

W.

Wallerius (Mr.) Ouvrage de cet Auteur. *ibid. & suiv.*

Willibrord, Apôtre des Frisons. 420, *& suiv.*

Vin. Secret pour les maladies des Vins. 214

Fin de la Table des Matieres.

CATALOGUE

DES NOUVEAUX LIVRES LATINS,

Qui se trouvent chez WETSTEIN.

Æ Schyli Tragœdiæ superstites, Græcum cum Scholiis deperditarum Fragmentis, Versione Latina & Commentario Thomæ Stanlei, curante Pauw, 2.

Cæsaris Commentariorum quæ extant, editio prior omnium emendatior ac sine dissonis, sine notis, 24.

Celsi de Medicina Libri octo cum notis integris Cæsari, Constantini, Scaligeri, &c. quorum aliqui hactenus, Hiatus novus, 8.

Diodori Siculi Bibliothecæ Historicæ Libri qui supersunt, interprete Laurentio Rhodomano, adjectis deperditorum MSS. reliquiis, Petri Wesselingii, atque Stephani, Rhodomani, Urstisii, Valesii, Palmerii, emendationibus atque illustrationibus, cum indicibus

& suas adnotationes, cum indicibus locupletissimis, adjecit, folio, II Tomi.

——— idem opus charta magna, fol.

Hesychii Lexicon cum notis doctorum virorum integris vel editis antehac, nunc auctis & emendatis, vel ineditis, Inprimis Kuneri, Heinsiorum, Rittershusii, Salmasii, Triller & aliorum, ex recensione ac animadversionibus Alberti, folio. Tomus primus.

Index Testarum Conchyliorum, quæ adservantur in Museo Nicolai Gualtieri, Florentinæ Academiæ Socii, &c. Tabulis CX elegantissimis exhibit. Folio magno.

Leibnitii & Bernoullii Commercium Philosophicum & Mathematicum ab anno 1694, ad annum 1716. II Tomi cum figuris, 4.

Menckenii Observationum Latinæ Linguæ Liber in quo varia rationis usus genera dicendi annotantur, 8.

Ricetti Dissertationes Homericæ habitæ in Florentino Lyceo, quibus accedunt ejusdem Orationes pro solenni instauratione studiorum, III Tomi, Florentiæ, 4.

Virgilii Maronis Codex antiquissimus a Rafio Torrentio primum editus & emendatus, qui nunc Florentiæ in Bibliotheca Medicea Laurentiana adservatur, nunc publici juris descriptus, Florentiæ, 4.

Virgilii Maronis Opera cum integris & emendatioribus Commentariis Servii, Philargyrii, Pierii, Accursii, Ursini, Fabricii, Nannii, Manlii, Fabri, selectisque ac passim Nicolai Heinsii notis nunc primum editæ: quibus & suas in omne opus animadversiones, & variantes in Servium Lectiones addidit Petrus Burmannus. IV Tomi, 4.

Vopek Lectiones Latinæ, Libri duo, in quibus plurimi Scriptores Latini & maxime Christiani emendantur atque illustrantur, 8.

NOU.

Art de trouver la Vérité, ou Logique en forme d'Entretiens par le Père Regnault, 12.

Bible avec un Commentaire Littéral, composé des Notes choisies tirées des meilleurs Auteurs, le Tome II. Partie seconde, contenant le Lévitique.

Considérations sur les Causes de la grandeur des Romains & de leur décadence, 8.

Elémens & progrès de l'Education, 8.

Guide (le) d'Angleterre par Mr. Brazey, enrichi d'une Carte Géographique pour l'intelligence du Peïs, 8.

Histoire générale de Sicile par Burigny, 4. *II vol.*

Journal d'un Voyage au Nord en 1736 & 1737 par Mr. Outhier, 12. *fig.*

Mémoires Secrets pour servir à l'Histoire de Perse, Nouvelle Edition augmentée, 8.

Nolet Leçons de Physique Expérimentale, le Tome troisième, 12. *fig.*

Psychologie, ou Traité sur l'Ame par M. Wolf, 12.

Recherches sur les vertus de l'Eau de Goudron, &c. par Mr. George Berkeley, 12.

Rollin Histoire Romaine depuis la Fondation de Rome, 12. *le Tome XI.*

Rousset Mémoires sur le Rang & la Préséance entre les Souverains de l'Europe, 4.

——— *Recherches sur les Alliances & les Intérêts entre la France & la Suède*, 8.

Théatre de Monsieur de la Fosse, Nouv. Edit. 12.

——— *de Monf. de la Grange-Chancel, Nouv. Edit.* 12.

Traité des Opérations de Chirurgie par le Dran, 8.

Végèce Institutions Militaires, 8.

Vie de David simple, ou le véritable Ami, traduit de l'Anglois, 12. 2 *voll.*

Voyage de Languedoc & de Provence, fait en l'année 1710, par M. M. &c. 8.